HAL
open science

Trace narrative dans l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique : exemple du français et du malgache

Jean Robert Rakotomalala

To cite this version:

Jean Robert Rakotomalala. Trace narrative dans l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique : exemple du français et du malgache. Linguistique. UNIVERSITÉ DE TOLIARA, 2004. Français. NNT : . tel-01238655

HAL Id: tel-01238655

https://auf.hal.science/tel-01238655

Submitted on 8 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITÉ DE TOLIARA

FACULTÉ DES LETTRES
ET DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

FORMATION DOCTORALE
OPTION : PRAGMATIQUE

Trace narrative de l'illocution : exemple du français et du malgache

Thèse de Doctorat Nouveau Régime

Présentée par RAKOTOMALALA Jean Robert
Sous la direction du Professeur RABENILAINA Roger Bruno

Année universitaire 2006-2007

INTRODUCTION

Ce travail a pour objectif de contraster deux aspects de la sémantique. Dans l'ordre de leur apparition, nous avons d'abord la position représentationaliste et ensuite la position pragmatique. L'introduction du nouveau paradigme a pris naissance des analyses des signes indexicaux comme le souligne BAR-HILLEL (1954).

On peut situer l'apogée de la position représentationaliste avec la constitution du signe « Janus » de SAUSSURE. Dans l'édifice scientifique de SAUSSURE, la matérialité du signe – appelée signifiant – est indissolublement associée à sa dimension conceptuelle, le signifié ; et le signe ainsi construit désigne un référent extralinguistique.

Ce bel mécanisme du signe biface fonctionne très bien pour la majorité des expressions linguistiques dont l'usage permet d'identifier sans problème le référent. Appelons ces expressions « symboliques ». Des expressions comme *terre, soleil, lune, table, joie,* entrent facilement dans cette catégorie.

Il n'en va pas de même pour les expressions indexicales. Celles-ci ne peuvent désigner leur référence sans que leur condition d'énonciation ne soit élucidée. Entrent dans cette catégorie les variables fondamentaux de l'énonciation : *je, ici, maintenant* et tous leurs dérivés. Ces signes sont justement appelés indexicaux parce que leur référence est obtenue par identification de ces variables fondamentaux de la même manière que l'index, dans le geste de monstration, désigne un objet extralinguistique et le même index, en des moments différents peut désigner des objets différents. C'est le cas précis de l'adverbe *ici.* Deux personnes en deux endroits différents désigneront par le même mot le lieu où elles se trouvent.

Le problème qui est à l'origine de l'introduction de la pragmatique au sein de la sémantique vient du fait que les signes indexicaux se mêlent aux signes « symboliques » dans l'usage. À partir de là, la sémantique connaît deux types de sens : le sens symbolique et le sens énonciatif qui peut s'écarter considérablement du premier.

C'est de cette manière que la pragmatique est une théorie de l'énonciation. La solution qui sera préconisée ici consiste à laisser aux énoncés leur statut d'expression « symbolique »

tout en les considérant comme indexicaux. C'est, par exemple, la position de RECANATI qui a contribué à sortir la théorie de l'énonciation de sa phase de balbutiement.

Ce qui veut dire que l'énoncé ne se suffit plus à son interprétation comme le montre les exemples de GRICE. Il faut lui adjoindre des informations véhiculées par le contexte pour une interprétation correcte. Mais cette adjonction soulève des problèmes très difficiles. Tout d'abord, on peut se demander si le contexte fait partie de la linguistique ou s'il fait seulement partie de la situation de communication.

Ensuite, les positions divergent énormément sur la catégorie contexte. Pour KATZ, par exemple, il existe, pour les énoncés, des contextes neutres qui autorisent une bonne interprétation ; alors que pour SEARLE, tout énoncé doit être contextualisé si on ne veut pas compromettre son interprétation.

Nous nous refusons ici d'arbitrer cette divergence. En effet, s'il faut entendre par énonciation le fait de produire un énoncé, nous ne visons ni le processus physiologique ni le processus psychologique relatifs à cette production. Plutôt, il faut entendre par énonciation le fait de produire un énoncé en vertu de l'action dérivée de cette production au même titre que la production d'un outil permet d'accomplir des tâches identifiables par la forme donnée à cet outil. Nous voulons donc cerner de manière précise comment l'énonciation peut intervenir dans l'interprétation de l'énoncé. On peut prédire avec G.G. GRANGER que ce sont des données sémantiques qui gouvernent l'énonciation avant la moule syntaxique ; sinon, on ne comprendra pas pourquoi la syntaxe évolue. Pour ce faire, nous devons considérer l'énonciation pour ce qu'elle est : un faire. La question est donc de savoir que fait exactement l'énonciation. Il s'agit, comme cela se fait traditionnellement, de se doter des moyens qui permettraient d'identifier la valeur de l'énonciation et comment cette valeur se reflète sur la forme de l'énoncé de la même manière que la forme d'un outil sont déjà inscrites les tâches possibles par son emploi.

Ceci implique qu'il faut voir deux choses à la fois. La valeur de l'énonciation prise globalement et la valeur de l'énonciation sur les formes pertinentes de l'énoncé. Demander à quelqu'un « s'il a sa voiture » a exactement la même valeur que si on lui demandait « s'il a sa carrosse » prise dans le cadre de l'énonciation globale. On peut en conclure que le

questionneur a une course à faire. Mais la différence entre les expressions « carrosse » et « voiture » montre de manière indexicale d'autres valeurs de l'énonciation qui se situe, par exemple, au niveau du type de relation intersubjective entre les protagonistes de la communication.

On peut suggérer que s'arrêter à l'énonciation globale peut être compris comme relevant de la position a-contextualiste de KATZ et qu'aller jusqu'à considérer « carrosse » et « voiture » comme des expressions indexicales par contraste illustre la position contextualiste de SEARLE.

Pour notre part, pour échapper au piège du contexte toujours contemporain de l'énonciation, donc interdisant l'adéquation de l'interprétation des communications différées, nous proposons de nous servir de la narrativité pour fixer sur de base logique la théorie de l'énonciation tout en lui permettant d'afficher la subjectivité.

C'est de cette manière que la théorie de l'énonciation est une théorie de l'action dans ce qu'on appelle maintenant actes de langage ou actes de discours, ou encore actes de parole. La raison en est simple : si l'énonciation est considérée comme un acte, il faut savoir de manière claire comment elle réalise l'action. Et il nous semble que le moyen le plus simple de vérifier un fait est d'enregistrer les changements que ce fait projette dans le discours. C'est cet enregistrement qui nous oblige à passer par la narrativité puisque la transformation narrative a pour mission de faire passer un état vers un autre. Cette hypothèse narrative est renforcée par l'observation des propriétés du récit narratif au sens obvie du terme.

Indépendamment de ce que SCHEHERAZADE récite au roi jaloux toutes les nuits, dans les Milles et une Nuits, ses histoires lui servent à faire différer la mort pour ne citer que cet exemple de récit universel.

Précisons un peu plus notre choix théorique

Depuis les travaux effectués sur le récit comme forme de discours, jalonnés essentiellement par ARISTOTE, SOURIAU, PROPP, BARTHES, GREIMAS, TODOROV, etc. d'un côté ; et l'émergence de la sémantique, parente pauvre de la linguistique, marquée notamment par AUSTIN, BENVENISTE, POTTIER, BOUTON, MORRIS, SEARLE, RECANATI,

DUCROT, ANSCOMBRE, CORNULIER, etc. de l'autre côté, aucune jonction n'a été faite entre les deux domaines jugés hétérogènes ; il semble aussi très étonnant qu'en dépit de l'ouverture amorcée par JAKOBSON, DELLAS et FILLIOLET, RASTIER, MAINGUENEAU, KERBRAT-ORECCHIONI, GENINASCA, VAN DIJK, RIFFATERRE, etc. la méfiance réciproque persiste toujours entre la linguistique et la littérature qui se regardent en chien de faïence

En conséquence, l'attitude adoptée ici ressemble intimement au rapport entre la mathématique et la physique. La mathématique peut revendiquer de plein droit son autonomie, mais cela n'empêche que ce sont les avancées en ce domaine qui fournissent des solutions aux problèmes de physique. Ce qui veut dire que la physique est dépendante de la mathématique dont elle se sert comme outil d'exploration.

Nous précisons qu'il s'agit bien d'une ressemblance et non d'une identité. La différence réside dans le fait que la relation entre la linguistique et la littérature est une fonction réciproque, contrairement à celle qui existe entre la mathématique et la physique qui est univoque. Cependant, les deux disciplines peuvent être considérées dans une autonomie relative au niveau de la production. En fait, notre argument part d'une pétition de principe qui suppose qu'en Sciences Humaines et Sociales le cloisonnement est néfaste. Toutes les disciplines sur l'homme doivent s'entraider mutuellement. L'intérêt étant de servir l'homme et non la discipline.

En effet, il existe une relation réciproque entre la littérature et la linguistique au-delà de leur autonomie propre, et le travail ici proposé s'organise suivant cette perspective : il consiste à récupérer certaines données de la littérature, de la poétique ou de la sémiotique pour expliquer des phénomènes linguistiques. La démarche a mis en lumière que des phénomènes littéraires peuvent aussi être expliqués en termes linguistiques et inversement.

Le point où nous avons jeté un pont entre la linguistique et la littérature se trouve être la présence de la notion de narrativité au sein de la dimension illocutoire du langage. Et il nous semble que cela est naturel. Dans la narrativité, le point focal est la transformation narrative et dans l'illocutoire, le langage est utilisé pour réaliser un acte ou plusieurs actes. Il va de soi qu'un acte doit nécessairement modifier un état de chose. Les deux notions sont de la sorte fondées sur la transformation.

C’est cette introduction de la narrativité au sein de la pragmatique qui nous permet d’éviter le problème du contexte. En effet, il est très difficile de savoir ce qui appartient en propre à la linguistique et ce qui appartient en propre au contexte. En revanche, de telle difficulté n’existe pas au sein de la narrativité, non seulement parce que la narrativité est une performance linguistique parfaitement admise dans le genre littéraire mais surtout parce qu’elle peut s’analyser comme un principe dialogique qui autorise de traiter correctement les actes illocutoires comme la requête, par exemple. La narrativité est une forme élaborée de ce qu’affirmait déjà SAUSSURE, comme principe fondamentale de la linguistique, lorsqu’il dit que dans « *la langue il n’y a que des différences* » (SAUSSURE, 1982, p. 166).

Selon l’algorithme de GREIMAS, suivant en cela ARISTOTE, la logique narrative est dichotomisée, au niveau temporel, en un avant et un après auxquels correspondent respectivement un contenu inversé et un contenu posé. (GREIMAS A. J., 1966b)

Si l’introduction de la narrativité comme fondement de la dimension illocutoire du langage peut être pertinente, c’est parce qu’elle comporte une propriété particulière en tant que performance discursive : la narrativité fonctionne de telle manière que l’histoire soit déjà finie avant de pouvoir commencer. C’est ainsi qu’elle dote le récit d’une forme d’unicité ou de totalité caractérisée par un commencement et une fin absolus. Ce principe de clôture qui caractérise le narratif est très visible dans les récits mythiques qui visent à donner une explication de nos comportements actuels. La Bible, comme récit universel également, nous explique que si nous avons perdu notre condition paradisiaque c’est parce ADAM et ÈVE ont goûté au fruit de l’arbre défendu. Et bon nombre de tabou alimentaire de l’Afrique s’explique par ce principe de clôture du narratif, il en va de même du tabou universel de l’inceste.

Nous tirons de cette propriété du narratif une extension à tous les discours qui peut s’énoncer comme suit :

1. La logique temporelle narrative fait naître le discours à partir d’un manque

Ce théorème, s'il est admis, a une conséquence majeure au sein de la pragmatique. Il permet de prendre l'énonciation pour ce qu'elle est. C'est une performance discursive qui a pour but de liquider un manque.

On peut douter sans regret de la dimension historique des personnages d'un récit. La question n'est pas de savoir si ces personnages ont vraiment existé. Ce que nous livre le récit comme essentiel sont les actions de ces personnages dans leur tension vers la totalité ou la complétude. Ce qui nous permet d'avancer un deuxième théorème comme extension à tous les discours de la fictionnalité narrative :

2. Une fois le monde narrativisé, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile

Ce deuxième théorème, complémentaire du premier, peut paraître un peu surprenant. Pourtant, il correspond très bien à l'intuition de la pragmatique qui considère les actes du langage comme étrangers à la vériconditionnalité. Les actes du langage ne sont pas soumis au régime du vrai ou faux. En effet, si un locuteur affirme que « la terre est plate » ; il serait très difficile de lui contester qu'il n'a pas fait une énonciation et que cette énonciation est présentée comme une affirmation. On peut tout juste lui faire le reproche que le contenu de son affirmation est faux.

Cet exemple n'est pas une singularité produite pour le besoin de la cause dans la mesure où produire un exemple en tant qu'énonciation a une valeur heuristique. Il peut être versé dans notre expérience quotidienne. Dans les pièces de théâtre, dans les films, dans les publicités, nous avons que tristesse et joie sont tout simplement simulées et que la mort n'en est pas vraiment une. Tristesse, joie et mort sont tout juste manifestées par l'énonciation qui les propose dans une forme de discours. Nous avons choisi les langues française et malgache pour tester la validité de notre hypothèse, un choix justifié par la coexistence des deux langues dans le territoire malgache. Le contraste entre les deux langues nous permettra constater que la notion de bilinguisme tend vers une diglossie.

C'est ainsi que ce travail a pour titre :

« TRACE NARRATIVE DANS L'ILLOCUTOIRE ET FUITE DU RÉEL EXTRALINGUISTIQUE : EXEMPLE DU FRANÇAIS ET DU MALGACHE ».

Commençons par nous familiariser avec le terme d'illocution dans une présentation succincte. Le cri noté [æij] qui semble être un cri universel sous la douleur n'est qu'une manifestation émotionnelle et ne peut signifier « j'ai mal » que par détachement de sens à partir d'une convention. Ce cri peut être produit sans aucune cause physique de douleur, mais à titre symbolique dans l'intention de modifier le comportement de celui à qui l'on s'adresse. Cette intention de modifier le comportement du destinataire peut être comprise comme la valeur illocutoire de la production du cri.

Plus précisément, c'est la découverte de cette valeur qui est à l'origine du concept d'illocution. Très brièvement voici l'histoire de son émergence.

Il y avait d'abord l'intuition de la non identité entre le langage et le monde référentiel contrairement à ce que semble le supposer la position représentationaliste. Découverte a été donc faite que le langage est une analyse du réel et non plus une simple représentation du réel. Il en découle que le réel n'est pas le référent ultime. De par sa nature de langage, un énoncé peut se référer au réel, mais le fait nouveau est que le mouvement de la référence ne s'arrête pas à ce réel, mais le dépasse pour atteindre l'énonciation.

Dès lors AUSTIN distingue trois actes qui se réalisent dans les énoncés. Au lieu d'opposer la parole à l'action, il convient de considérer que la parole est une forme et une action. C'est ce que montre les énoncés performatifs qui ont la propriété de pouvoir accomplir l'acte qu'ils dénomment, c'est-à-dire, faire ce que le verbe désigne par le fait même de le dire. Énoncer « **je te promets de venir** » c'est *ipso facto* accomplir l'acte de promettre. Mais de cet énoncé le premier acte est **locutoire** (acte de « dire quelque chose »), le deuxième est **illocutoire** (acte effectué en disant quelque chose) et le troisième est **perlocutoire** (acte dérivé par le fait de dire quelque chose et qui est compris comme la modification de l'état du destinataire).

L'acte locutoire se réfère à la grammaire d'une langue et aux objets extralinguistiques, l'acte perlocutoire concerne les conséquences réelles de la parole chez le destinataire. Et

enfin, l'illocutoire se réfère à l'énonciation. On peut comprendre facilement que si l'énonciation est considérée comme un fait, il peut faire référence à d'autres énonciations antérieures.

La différence entre illocutoire et performatif est que ce premier est une généralisation du second à tous les énoncés qui ne présentent pas de verbes performatifs dans leur structure de surface. La force ou la valeur illocutoire de l'énonciation se combine au sens de l'énoncé pour réduire certaine ambiguïté ou les difficultés d'interprétation quand l'énoncé contrevient à la règle de la non-contradiction pratique.

Si on se réfère à notre premier théorème, dire « j'ai froid » n'est pas seulement un simple constat de la réalité, mais le sens de cet énoncé combiné à son énonciation peut avoir comme valeur illocutoire la requête de s'opposer à ce froid d'une manière ou d'une autre. Et c'est dans la nature de cette opposition que nous faisons intervenir la narrativité puisque « froid » et « chaleur » se présupposent dans un parcours narratif comme, respectivement un commencement absolu et une fin absolue. C'est ce qui nous permet de ne pas contextualiser outre mesure l'énoncé.

La production d'un segment linguistique quelconque a donc pour corollaire la réalisation d'une force illocutoire. Et ceci est un comportement naturel de toute fonction symbolique sans quoi on ruinerait l'arbitraire du signe. On connaît d'ailleurs depuis les travaux de PIAGET ou de BOUTON que l'enfant dès sa prime jeunesse produit sourire ou cri pour les effets qu'il en escompte. Adultes, nous n'en différons pas en grande chose dans les conventions de politesse sans lesquelles la relation intersubjective serait singulièrement compromise.

Voilà une approximation de l'illocution. Elle a pour dessein de mettre en évidence l'illusion référentielle : le mot ne peut jamais être la chose *in absentia*. Le mot ne vient pas suppléer une présence impossible, il n'est qu'une approche de la réalité pour les buts que nous en escomptons. L'utilisation du langage n'est pas une représentation de la réalité, mais une approche qui recrée la réalité. Observons maintenant l'aventure théorique de l'illocution.

Le meilleur moyen nous semble de l'inscrire dans un paradigme pour actualiser un principe général selon lequel dans la langue il n'y a que des différences et prouver de la sorte qu'elle est une forme et non une substance. Tout d'abord, il y a la **locution** qui est une utilisation du langage en vue de communiquer sur le monde. Elle suppose l'existence de la référence extralinguistique. Ensuite, nous avons le **performatif** qui énonce matériellement le type d'acte qui est en train de se réaliser dans l'énonciation. Par exemple, au lieu de dire « viens », il est possible de préciser la valeur de cet énoncé par un préfixe performatif en disant :

(a) Je t'ordonne de venir

(b) Je te prie de venir

Dans (a) le locuteur spécifie qu'il est en train de réaliser un ordre et dans (b), l'énonciation a valeur de prière. Enfin, il y a le **perlocutoire** qui correspond d'une manière générale à la fonction conative de JAKOBSON, il s'agit donc de l'effet que produit chez le destinataire une prise de parole d'un locuteur. Une parole peut attrister ou enchanter avec toutes les gammes possibles entre ces deux extrêmes. Mais le perlocutoire ne saurait pas nous retenir dans ce travail parce que – à notre avis – il ne relève pas du sens bien que sa source soit la parole.

Il faut donc comprendre l'**illocution** comme l'extension du performatif à tous les énoncés qui ne montrent pas explicitement sa performativité. Sur le plan diachronique, le performatif est un paradigme qui se situe à côté des énoncés constatifs. AUSTIN a cru pendant un moment que les énoncés se partagent les termes du paradigme sans jamais se chevaucher. Et lorsqu'il s'est aperçu que la performativité peut se réaliser implicitement en l'absence d'une marque formelle en surface, il a étendu la performativité à tous les énoncés, et c'est cette performativité généralisée que manifeste la terminologie d'**illocutoire.**

Les actes illocutoires sont donc ceux qui se font en parlant (« en » est la signification de la préfixe *il-*), c'est-à-dire, grâce à l'énonciation. Ils sont donc *sui référentiels* parce que leur référence est leur propre énonciation et nullement quelque chose d'extérieur au langage. C'est ce qui ressort de la remarque suivante :

« Élargissant sa remarque sur les énoncés et les verbes performatifs, AUSTIN a ensuite tenté de définir une force propre au langage en acte, indépendante de son pouvoir systématique et virtuel à transmettre le sens. Cette force dénommée illocutionary force, s'ajoute à l'acte d'expression et de transmission du sens (locutionary act) ; elle apparaît dans toute énonciation lorsqu'on la replace dans les conditions concrètes qui définissent les circonstances de la communication. Elle est in-locutionary, car elle se produit « en énonçant », 'dans l'énonciation active' ; elle se distingue par là de perlocutionary qui qualifie les effets produits 'par l'énonciation' ('et par l'énoncé agissant sur autrui'). Une phrase neutre sur le plan de la locution peut ainsi être menaçante sur le plan de l'illocution mais se révéler inefficace ou ridicule sur le plan de la perlocution (exemple 'je commence à être fatigué' tendant à signaler à l'interlocuteur qu'on ne le supporte plus, qu'on en a marre et qu'on va réagir en conséquence, mais aboutissant, faute d'une situation de force ou de pouvoir de persuasion, à le faire réagir comme si l'on était tout simplement fatigué, par exemple en offrant un fauteuil : de nombreux quiproquos de comédie sont basés sur ce jeu). » (REY, 1976, p. 181)

S'il faut hiérarchiser, il faut admettre suivant la perspective diachronique précédente que l'illocutoire est un hyperonyme du performatif de même qu'animal l'est à hippopotame. En effet, si l'illocutoire est englobant, c'est parce que le performatif a la particularité d'une marque en structure de surface et que celle-ci, absente de l'illocutoire, peut être reproduite par l'analyse ou l'interprétation.

Dire par exemple « il fait beau » peut être une simple affirmation – encore qu'il faille se poser la question pourquoi quelqu'un affirme une constatation à la portée de tout le monde comme le montre la découverte de la fonction phatique chez B. MALINOWSKI – ou une invite à une sortie, ou autre chose encore. Mais reprenons l'exemple devenu classique que nous devons à DUCROT :

- A – *Madame est sortie*
- B – *Mais qu'est-ce que tu veux que cela me fasse !*

La réplique dans cet exemple ne s'oppose pas au fait que madame soit sortie mais au fait que cela soit converti en discours. Ce qui énerve ici est l'énonciation, le dire et non pas le dit.

Nous ne sommes plus au stade de la découverte, en conséquence nous pouvons nous demander à quoi peut servir cette notion d'illocution. Il nous semble que, comme l'isotopie, sa fonction principale est de désambiguïser en attachant à l'énonciation une valeur qui

fonctionne comme une justification, et ce faisant, elle fait des sujets de l'énonciation des existants par le langage. C'est ce qui nous permet de saisir dans ce travail la place du sujet dans le rapport intersubjectif de toute utilisation du langage. Notre tâche se rapproche ainsi de celle des interactionnistes.

Il est assez paradoxal de choisir l'implicite de l'illocutoire comme objet d'étude à côté de l'explicite du performatif, car c'est augmenter les difficultés. Seulement, dans la mesure où nous allons étudier le phénomène dans les deux langues en contact, la perspective contrastive justifie le choix.

En effet, la grande question de cette recherche est de savoir si les formes syntaxiques peuvent avoir une dimension illocutoire indépendamment des phrases singulières qu'elles peuvent générer. Dès lors, étant donné qu'une forme ne peut pas révéler explicitement ce qu'elle signifie, il est normal que nous ayons choisi l'implicite de l'illocutoire. Dit en d'autres mots, il s'agit de déterminer le comportement du sujet à travers son énonciation comme forme de ce qu'il énonce dans une communication particulière.

D'autre part, il est clair que la communication humaine n'a pas les mêmes protocoles fixes comme le sont les échanges d'informations entre deux ordinateurs. Chez les humains les protocoles varient en fonction de la place du sujet dans le groupe. La sémiologie des termes d'adresse dans un système de parenté en est un exemple convaincant : dès que l'*ego* change de place, pratiquement toutes les expressions de l'arbre généalogique sont bouleversées. Contrairement, entre deux ordinateurs, les informations circulent indifféremment d'un poste à l'autre sans altération qualitative.

Dans la communication humaine, bien que l'information circulant soit bien perçue quantitativement, le problème de son interprétation demeure en raison de la projection du rapport intersubjectif entre ses acteurs : un caporal donnant un ordre à un général, par exemple, en plus du fait qu'il ne sera pas obéi, risque en outre la prison pour atteinte au rapport hiérarchique.

L'implicite de l'illocutoire permet de préserver intacte (ou de la modifier) l'image que se donne le sujet dans toute communication. Notre savoir encyclopédique nous montre que

la quête d'identité peut être à l'origine d'une guerre sous diverses formes allant de la discrimination au « nettoyage ethnique ». À ce propos, on remarque que les calembours et discours apparentés se construisent à partir d'une rupture isotopique de l'illocutoire. Et s'ils sont produits pour ses effets ludiques, donc spectacularisés et mis à distance, ils ne modifient en rien ou très peu la place intersubjective des actants de la communication comme le précise une analyse des vannes par J. M. ADAM. Mais dans la vie quotidienne, cette rupture isotopique conduit à des malentendus et des méprises à des points tels que, quelquefois, les communicants reproduisent exactement le même désordre linguistique du mythe de la tour de Babel. L'illocution rentre ainsi dans la perspective de la loi de la pertinence de H.P. GRICE.

Maintenant, explicitons le rôle de la narrativité dans ce projet.

Parmi les différentes propriétés de la narrativité, nous allons exploiter sa dimension cognitive. Il nous faut ici une petite mise au point qui va dans le sens spécifié par J.M. ADAM. Il a consacré plusieurs articles entre 1987 et 1992 et un livre qui expliquent pourquoi il est profondément erroné de parler de « types de texte ». En 1999, il préconise que :

> « L'unité « texte » est trop complexe et trop hétérogène pour présenter des régularités linguistiquement observables et codifiables, du moins à ce niveau de complexité. C'est pour cette raison que j'ai, à la différence de la plupart de mes prédécesseurs anglo-saxons, proposé de situer les régularités dits « récit », « description », « argumentation », « explication » et « dialogue » à un niveau moins élevé dans la complexité compositionnelle, niveau que j'ai proposé d'appeler *séquentiel* » (ADAM, 1999, p. 82)

Pour notre part, sans disconvenir de ce changement de niveau, nous croyons pouvoir soutenir que la condition d'intelligibilité de toute communication est la narrativité et que la possibilité du langage lui-même est la narrativité. Par cette nouvelle position, on voit bien que notre souci n'est pas de classer les différentes formes observables infinies de la production linguistique mais de parvenir à leur lisibilité. La classification a pour but d'accroître la compréhension des textes mais elle est impuissante à répondre à la question de savoir comment les textes touchent notre faculté cognitive.

Du mythe au poème le plus moderne, pour embrasser d'un seul coup d'œil toutes les productions linguistiques possibles et ne rien laisser aucun pan de la diachronie, l'objet texte n'est une performance discursive que dans la mesure où il est affecté par la narrativité.

La génération du sens s'appuie sur une propriété du récit qui l'exemplifie au plus haut degré, à savoir que **la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque**. C'est pourquoi dans la grande lecture du monde, toute forme sémiotique est apte à véhiculer du sens, le portrait, la peinture, l'architecture, le code de la route, le cinéma, la danse, la musique, les rites et même les codes génétiques, etc.

Cette propriété fondamentale du récit, et partant de tous les discours, a reçu diverses formulations selon les époques. ARISTOTE la définit comme un principe de clôture caractérisé par un commencement, un milieu et une fin. GREIMAS la présente sous la forme d'un carré sémiotique qui explicite la structure élémentaire de la signification. Saint AUGUSTIN s'insurge contre la réification du langage et affirme qu'une expérience n'est pas une contemplation extatique mais quelque chose qui fait intervenir la mémoire du passé et l'expectation du futur de manière à former une temporalité close. DERRIDA forge le terme de **différance** comme expression de ce phénomène sémiotique dans lequel les contraires se nouent en même temps qu'ils sont différés. Elle est présente dans la notion de paradigme en linguistique au point que le philosophe analytique WITTGENSTEIN stipule que connaître une chose c'est connaître toutes les possibilités de sa connexion avec d'autres choses. Dans le même ordre d'idée, le romancier Robert DE MUSIL se sert de la métaphore de la monnaie – beaucoup de linguistes l'ont fait avant lui – et range dans les oubliettes l'obsession de KANT entre les 100 thalers dans ma poche et la même somme dans ma tête en déclarant que toutes les valeurs d'une somme donnée sont inscrites en lui que vous l'ayez ou non.

On peut multiplier à souhait les différentes formes de cette propriété fondamentale du récit – mais cela tournera vite au catalogue sans faire avancer la discussion – aussi attachons-nous strictement à attester sa dimension proprement cognitive.

Depuis l'article de Per Aage BRANDT, intitulé : Quelques remarques sur la véridiction. (BRANDT & PETITOT, 1982), on sait que le carré sémiotique est un outil logique qui convertit une disjonction en conjonction, en particulier pour produire le signe linguistique. Cette

nouvelle définition aboutit à deux concepts différents du signe. Le premier considère le signifié comme un simple simulacre et privilégie la relation du signifiant au référent. Il correspond, dans l'histoire du signe, aux énoncés constatifs.

Le deuxième concept du signe, et auquel nous souscrivons, issu de cette innovation technologique, attache par contre au référent la valeur de simulacre, un pur artefact, car notre seule possession inaliénable se situe dans la relation entre signifiant et signifié. C'est là également que se trouvent les énoncés performatifs. Autrement dit, il y a lieu de souscrire à la sémiotique de Luis HJELMSLEV qui atteste que dans le langage il n'y a que du langage, tel que cela est exprimé de la manière suivante :

> "Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être la substance d'une forme quelconque." (HJLEMSLEV, 1968-1971, p. 70)

C'est la raison pour laquelle nous avons introduit dans ce travail la notion de **fuite du réel** comme dimension cognitive. Effectivement, les tenants du langage spectacle – dont R. LAFONT – soutiennent que la différence entre la communication animale et la communication humaine est que la première ne peut pas faire abstraction de la présence au monde. Le chien ne peut défendre son pâté qu'en présence de ce pâté. Il est incapable de passer de la topothèse à la chronothèse. C'est ce que LAFONT résume en ces termes :

> « Pour autant que nous avancions à l'intérieur du langage, nous ne connaîtrions jamais que lui et n'atteindrons pas une réalité objective, devant laquelle il s'établit en même temps qu'il en pose l'existence. Nous demeurons pris au spectacle linguistique » (LAFONT, 1978, p. 15)

BARTHES, tout en affirmant le caractère universel du récit, y voit un spectacle libéré de la relation avec le réel et assigne une valeur émancipatrice du mot dans le récit :

> « (...) ; la fonction du récit n'est pas de « représenter », elle est de constituer un spectacle qui nous reste encore très énigmatique, mais qui ne saurait être d'ordre mimétique ; la « réalité » d'une séquence n'est pas dans la suite « naturelle » des actions qui la composent, mais dans la logique qui s'y expose, s'y risque et s'y satisfait ; on pourrait dire

d'une autre manière que l'origine d'une séquence n'est pas dans l'observation de la réalité, mais la nécessité de varier la première *forme* qui se soit offerte à l'homme, à savoir la répétition : une séquence est un tout au sein duquel rien ne se répète ; la logique a ici une valeur émancipatrice - et tout le récit avec elle ; (...) » (BARTHES, 1966, p. 26)

GREIMAS dénie au monde d'être le référent ultime du discours dans sa sémiotique du monde naturel mais d'être un système sémiotique :

. « Il suffit pour cela de considérer le monde extralinguistique non plus comme un référent « absolu » ; mais comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible de devenir la manifestation du sens humain, c'est-à-dire de la signification pour l'homme, de traiter en somme le référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins explicites ». (GREIMAS A. J., 1970, p. 52)

RICŒUR parle de suspension de la dénotation au profit d'une référence déployée devant l'œuvre. JAKOBSON avance l'idée de dédoublement du référent dans le discours de manière qu'à côté de la référence extralinguistique se développe une référence discursive. Ce problème de la référence reçoit son expression la plus accomplie dans le concept de référent évolutif fictionnel ou de référent évolutif standard de Dan SPERBER.

Cette perturbation de la référence peut être illustrée brièvement par un exemple de référent évolutif standard. Normalement, quand on parle de *poulet*, il s'agit de la volaille qu'on retrouve dans une basse-cour, mais quand, au restaurant, le client commande du *poulet*, il faut admettre que le référent a beaucoup évolué sans qu'il soit nécessaire d'inventer un nouveau mot pour désigner la nouvelle référence.

Bref, toutes ces données qui nous viennent d'horizons divers nous permettent de soutenir que le discours en tant qu'objet linguistique prend appui sur la réalité dénotée, mais le fait nouveau est qu'il se réfère également à du récit comme forme du savoir. C'est cela la valeur illocutoire, une intelligibilité narrative.

C'est une valeur permanente au cours de l'histoire de l'homme. Dans une époque éloignée le récit référentiel prend la forme d'un mythe. Il en va du mythe fondateur de la Bible : la question n'est pas de vérifier si ÈVE a été vraiment trompée par le serpent, ceci n'est qu'une configuration discursive, le véritable problème se trouve dans la narrativisation

à partir de laquelle le discours du serpent instaure un manque et du coup transforme son allocutaire en sujet de quête qui désire connaître le mal en plus du bien qui lui est offert ; de cette manière elle adhère volontairement au discours du serpent qui lui atteste que connaître à la fois le bien et le mal, c'est être à l'égal de Dieu, somme toute une quête honorable. Cet exemple nous montre ainsi que la description du serpent a pour finalité précise de tromper ÈVE. C'est cette intention de tromper qui constitue la valeur illocutoire du discours du serpent. On voit bien par là que la tromperie comme acte illocutoire ne peut pas être explicitée dans le discours qui le manifeste, sinon sa portée s'annulera automatiquement. Il en va de même de la fiction dans ces littératures universelles comme *L'Iliade et l'Odyssée* ou *Les Mille et une Nuits*, etc.

Quotidiennement, nous sommes soumis à cette narrativisation comme référence textuelle dans le discours publicitaire, dans le rituel de la salutation, du *sokela*, du langage politique, du langage religieux ; et même dans des micro formules comme « je m'excuse » qui fonctionne justement par référence à cette narrativisation en dépit de son incohérence sélectionnelle : le verbe mis en cause requiert un objet distinct du sujet.

Les puristes, comme une majeure partie des enseignants de français de Madagascar condamnent la formule. Condamnation d'autant plus étonnante pour ces derniers dans la mesure où la langue malgache possède une formule identique : « miala tsiny aho » (j'évite le tort), expression exorbitante si l'on pense que le tort ne peut provenir que de l'autre. En réalité, elle fait référence à sa propre énonciation et s'interprète comme une assignation de la valeur « faute » à l'acte que son énonciation commente. Autrement dit, énoncer « miala tsiny aho » revient à s'attirer la tolérance de celui qui est lésé par reconnaissance de la faute commise ou de son éventualité (quand l'acte de s'excuser est fait au début d'une action : prendre la parole par exemple).

Nous verrons dans la deuxième partie de ce travail une analyse détaillée de cette formule. Pour l'instant, disons l'essentiel de cette référence pour tenir notre promesse : celui qui s'exprime ainsi à la suite d'une faute serait bien embarrassé si son allocutaire lui demande de s'exécuter. Pour lui, l'important est qu'il ait reconnu sa faute dans cette formule. Il se réfère donc à ce récit de la reconnaissance pour rétablir l'état de sa relation

avec l'autre perturbée par la faute, alors que l'exigence de l'autre est de pouvoir analyser à la manière d'un logicien les raisons qui peuvent être avancées afin qu'il accorde ou non sa clémence à l'endroit du fautif.

Ce malentendu est dû en fait à deux concepts du langage qui s'opposent : le discours performatif du locuteur de la formule contre le discours constatif de l'allocutaire. Ce conflit est pourtant révélateur de l'efficacité de la formule : il montre de la part du fautif la reconnaissance que cette faute a perturbé l'état de sa relation avec l'autre et qu'en s'excusant, il répare en quelque sorte sa faute et rétablit l'équilibre. Nous retrouvons exactement le schéma narratif proposé par TODOROV pour l'analyse des récits du Décameron de BOCCACE aussi bien que celui des contes populaires où par exemple la disparition de la fille du roi communiquée au peuple fait émerger un héros qui se chargera de ramener la princesse au palais.

Autrement dit, la performativité des illocutions leur provient de leur insertion dans une narrativisation. Et si les énoncés performatifs ne peuvent pas être analysés sur les modalités véridictoires du carré sémiotique, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni vrais ni faux, c'est parce qu'ils n'ont pas pour référence la dénotation mais l'énonciation. Ils sont par conséquent autoréférentiels. Et cette autoréférentialité ou autonymie, pour reprendre l'expression de CARNAP, prend appui sur deux propriétés de la narrativisation.

D'abord, la narrativisation fait que l'histoire finisse avant de pouvoir commencer puisqu'on ne peut réciter que le contenu d'une temporalité close, laquelle articule le manque et sa liquidation. Dès lors le réel s'évanouit comme une question inutile au profit du parcours du sujet. Il y a deux modalités de cette fuite du réel : la nostalgie du futur et la nostalgie du passé. La première survient notamment dans le cas de voyage solitaire où l'énonciateur conjugue déjà son présent à l'imparfait ; un temps grammatical qui signale la fatalité des événements à mourir dans un récit futur au moment du retour. Le sujet ne vit pas ainsi pleinement son présent qu'il voit déjà sous l'angle du racontable ; il se conforme au récit futur.

Actuellement, au sein de notre société très médiatisée par la facilité de circulation des informations, nous actualisons cette même nostalgie du futur sous l'œil d'une caméra ou

d'un appareil photo. Ce regard autre nous fait composer un personnage qui ne correspond ni à notre présent ni à notre passé, mais à l'entre-deux du récit. Il va de soi que le regard d'autrui nous fait également composer notre discours autrement. Qu'on se réfère, à ce propos, au fait signalé par Dalila MORSLY : la langue maternelle sert les aliments affectifs de la communication. La preuve en est que les discours rituels du type du « *sokela* » se réalisent toujours en malgache. En revanche quand c'est la fonction référentielle du langage qui domine, la communication se voit proportionnellement la domination de la langue étrangère. La distribution du français et du malgache dans la publicité et dans les journaux en témoigne.

Cette dernière remarque nous amène à la deuxième modalité de la fuite du réel. La publicité des agences de voyages nous dépeint un endroit toujours idyllique et nous nous référons à ces récitations de la publicité : ce que poétise la publicité n'est que prose désarticulée pour les autochtones. Il en va particulièrement de ces endroits célèbres d'une manière ou d'une autre : Madagascar par exemple. Des reportages et documentaires scientifiques dépeignent la grande île comme un sanctuaire de la nature : là où les touristes s'émerveillent des produits frais sur des étals, il s'agit d'une question cruciale de survie pour les Malgaches.

Ces deux modalités de la fictionnalité confirment l'intuition de RICOEUR pour qui l'énigme de la métaphore réside dans le paradoxe du double sens du mot « inventer » dans la mesure où l'on découvre ce que l'on crée et l'on invente ce que l'on trouve. Paradoxe très applicable à la performativité : les énoncés performatifs créent ce qu'ils disent dans le dire et disent ce qu'ils inventent, toujours dans le dire.

Ensuite, la deuxième propriété de la narrativisation est elle-même une condition du langage. Elle peut être comprise comme l'énergique travail de censure qui dans le carré sémiotique s'évertue à transformer le matériel phonique en « signifiant » et le référent en « signifié ». De leur conjonction naît un signe qui cantonne le référent au titre de simulacre. Les travaux de RIFFATERRE sur la littérarité sont une bonne contribution à la compréhension de cet effacement du référent dans la production du sens. Sens produit par la combinaison de signes et non contenus dans les signes eux-mêmes tel que cela est dit du praxème.

R. LAFONT n'a pas seulement beaucoup insisté sur ce fait dans son idée de langage spectacle, en outre, il a inversé totalement la tendance dans le concept de **praxème**.

Le praxème est un outil de production de sens et non doué de sens de la même manière que le travail que nous effectuons pour produire un outil vise un autre travail qui détermine la forme de l'outil. Nous utilisons l'outil linguistique en vue d'une action dérivée et non pour représenter uniquement le monde. L'assignation de valeur syntaxique d'énoncés en déclaratif, interrogatif et impératif relève de cette fonction d'outil ; de là il n'y a aucune difficulté à concevoir les valeurs illocutoires comme une généralisation des transformations obligatoires en syntaxe, notamment quand ces valeurs sont explicitées par ce que J. URMSON appelle verbes parenthétiques.

Ces différentes précisions sont soumises, enfin, à un principe général baptisé par son inventeur, BAKTHINE : principe dialogique. La performativité des illocutions est de nature dialogique. Le sujet énonciateur s'aménage la possibilité de nier la paternité de la valeur illocutoire de son énonciation en ce qu'elle est implicite. D'où la forte dénégation à la demande d'éclaircissement d'une énonciation interprétée comme insinuation. Parce que cette dernière est conçue en tenant compte de tous les paramètres énonciatifs du destinataire.

Un exemple s'impose ici : la phallocratie étant toujours ce qu'elle est ; ainsi, à proximité d'un restaurant, une jeune fille peut toujours déclarer qu'elle a faim à l'homme qui l'accompagne. De cette manière, elle peut recourir à la dénégation si celui-ci, de mauvaise foi, lui fait savoir qu'il n'a pas assez d'argent pour le genre de restaurant en question, alors elle peut se tirer d'affaire en spécifiant que son énonciation doit être prise pour une affirmation (tautologie du réel), et non une requête d'aller au restaurant.

Voilà pourquoi la première partie de ce travail aborde les différentes conceptions du signe linguistique afin de privilégier la théorie des interprétants de PEIRCE à cause de l'adéquation de celle-ci à l'illocution. En effet la valeur illocutoire a toutes les propriétés de la tiercéité en ce qu'elle ouvre le parcours allant d'un terme à son contraire à cause de la trace narrative qui rend intelligible sa performativité.

Si la première partie a pour but de mettre en place et de tester la nature du signe en fonction de l'illocution, en revanche la deuxième partie cherche à établir une relation entre la syntaxe et la force illocutoire à partir d'analyse de détails du parler ordinaire Elle met également en place la différence entre l'assignation de référence et la référentialisation comme fuite du réel qui se base sur la narrativité.

Enfin la troisième partie est une sorte de test de validation de l'hypothèse en étendant l'analyse sur diverses formes de discours. Ainsi du discours parabolique au poème en passant par des formules telles que les salutations, nous avons toujours cherché à démontrer la trace narrative à l'œuvre derrière toute production linguistique voire toute production du sens.

PARTIE PREMIÈRE :

PRÉLIMINAIRES MÉTHODOLOGIQUES

1.1. LE PRINCIPE DIALOGIQUE DE BAKHTINE

Mikhaïl BAKHTINE soutient que l'approche traditionnelle de la langue tend vers une réification puisqu'elle ne tient pas compte de l'interaction verbale en oubliant un peu trop volontairement que la forme est déterminée par l'intention du locuteur, laquelle vise une action auprès de son interlocuteur. Si cette prise en compte de cette visée est admise, il faut reconnaître alors que la langue ne se contente pas d'enregistrer le réel, chacune à sa manière, mais elle est aussi une certaine forme d'action.

Autrement, sans le dire explicitement, BAKHTINE est plutôt du côté de la théorie de l'action qui se fonde sur la nature sociale de l'énonciation. Mais cette presque hésitation est un des caractères qui affecte les travaux de cet auteur russe à cause des contraintes politiques qui touchent le domaine même de la science à l'époque concernée, à tel point qu'il publiait certaines de ces positions qu'il considère sensibles pour sa personne sous le pseudonyme de VOLOCHINOV. C'est ainsi qu'il exprimait de la manière suivante ce que l'on pourrait considérer comme une rupture épistémologique dans les recherches en linguistique :

> « En réalité, l'acte de parole, ou, plus exactement son produit, l'énonciation, ne peut être expliqué par référence aux conditions psychophysiologiques du sujet parlant. *L'énonciation est de nature sociale*. » (BAKHTINE, 1979, p. 119)

Cette citation appelle quelques remarques. D'abord, historiquement, elle introduit déjà le terme d'**énonciation** dont la paternité reconnue est attribuée à BENVENISTE dans un article publié pour la première fois dans la périodique « langages, 17 ». :

> « L'énonciation est cette mise en fonctionnement du langage par un acte individuel d'utilisation. » (BENVENISTE, [1974] 1981, p. 80)

Le fait que l'ouvrage dont nous disposons est une traduction et non la version originale n'atténue nullement la portée de la remarque parce qu'elle signifie clairement que la distinction entre énoncé et énonciation est admise par le linguiste russe.

Ensuite, il est remarquable que ce texte définit l'énonciation comme étant de nature sociale. Ce qui veut dire clairement que BAKHTINE a anticipé l'approche actuelle de la pragmatique en termes de rapport intersubjectif ou plus précisément en termes de rapport interlocutif. Ce qui implique qu'on n'est plus dans le cadre rigide du principe d'immanence du système mais dans celui de l'intersubjectivité qui a permis de définir au sein de la langue une forme d'action dans son emploi. C'est ce que Roman JAKOBSON a appelé dans une perspective quelque peu différente, la fonction émotive. Il faut préciser ici que cette fonction ressemble à la notion de modalisation autonymique de Jacqueline AUTHIER-REVUZ.

Enfin, il est clair de cette citation que l'énonciation n'est pas le fait de produire un énoncé, on ne connaît encore que très peu de chose de ce processus de production, de la même manière qu'on ne sait, dans l'état actuel de la science qu'une infime partie du processus d'acquisition du langage. Elle est plutôt le produit de cette action. Mais il y a deux types de production. Le premier est quand le travail a pour but de modifier un état de chose dont la finalité est ce nouvel état. Le second, et c'est à cela que nous allons nous intéresser, est quand le travail consiste à produire des outils pour des actions dérivées. C'est dans cette seconde acception du produit que la langue est un outil, mais pas seulement de communication, car à l'évidence le concept de langage outil est de permettre également d'autres actions de nature sociale. La reconnaissance de celles-ci est au départ de la théorie de l'illocution ou d'acte de parole telle qu'elle est développée par les philosophes analytiques anglo-saxons. C'est-à-dire, que l'outil produit par un travail sert à réaliser d'autres actions sur le monde.

C'est dans ce sens qu'il faut lire « acte individuel d'utilisation » dans la définition de l'énonciation par BENVENISTE. On peut dire que cette approche est quelque peu paradoxale dans la mesure où, habituellement les mots en « -tion » désignent une action ; ainsi, pour donner un exemple, si le verbe « préparer » donne naissance à « préparation », c'est parce que ce dernier vocable englobe tous les processus complexes allant du commencement de l'action à sa fin.

Il est donc plus aisé de comprendre énonciation dans le sens de produit fini permettant d'identifier par sa forme l'action dérivée. Pour illustrer, prenons l'interrogation. Il y a

diverses manières d'interroger et non seulement l'inversion du sujet ; mais c'est la reconnaissance de la forme comme interrogative qui engendre la réponse, donc du produit fini.

Cet acte individuel d'utilisation montre bien que l'énonciation est un outil que l'on destine à des fins d'interaction sociale. Il en résulte que dans une parole le but n'est pas seulement de communiquer des informations sur le monde, mais à partir de la forme ou des traces subjectives de ces informations, la parole est agissante. Elle agit sur autrui parce que toujours destinée pour autrui. Mais cependant, il ne faut pas prendre cette action dirigée vers l'extérieur comme une mise en importance du perlocutoire. Au contraire, il s'agit pour une énonciation de montrer une attitude du sujet sans qu'il faille prendre en compte son impact sur l'interlocuteur. En somme, l'énonciation a pour but de révéler l'attitude du sujet à partir du contenu propositionnel de son énoncé.

Identiquement, chez BAKHTINE à qui nous devons le principe de dialogisme textuel comme méthode d'analyse de texte, on assiste à un élargissement de ce concept vers l'énonciation et qui nous fait découvrir en même temps que toute énonciation est motivée par une action qui vise l'allocutaire. C'est en vertu de cette position dialogique qu'il voit dans l'analyse qui fractionne le produit linguistique en plusieurs domaines (phonétique, morphologique et syntaxique) une réification qui fait abstraction de la force interactive de l'énonciation :

> « Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole. Toute inscription prolonge celles qui l'ont précédé, engage une polémique avec elles, s'attend à des réactions actives de compréhension, anticipe sur celles-ci, etc. » (BAKHTINE, 1979, p. 107)

On fait très souvent appel aux jeux de langages de WITTGENSTEIN pour justifier la dimension pragmatique du langage dans la mesure où ce philosophe soutient clairement qu'on peut distinguer, d'une part, les énoncés et leurs propriétés, et d'autre part, les activités associées. C'est, au contraire, de ces activités que les énoncés tirent leurs propriétés par lesquelles nous établissons leur signification. En métaphorisant, nous

pouvons dire que la forme de l'outil détermine déjà la forme du produit dérivé. Ce qui veut dire exactement que la valeur de l'énonciation détermine la forme de l'énoncé.

Pour notre part, nous retenons de WITTGENSTEIN, celui de Tractatus, l'idée que les langues naturelles ont une propriété isomorphe des objets du monde. Ceci a pour conséquence de minimaliser la relation verticale qui unit la parole à des référents au profit d'une relation horizontale qui lie la parole à d'autres paroles. Et c'est l'énonciation qui rend compte de cette liaison horizontale. Pour une illustration minimaliste, prenons le mot « diamant ». On sait que ce mot a pour référence une pierre précieuse qui est composée de carbone pure, mais ce qui est intéressant est que cette pierre renvoie à la parure féminine. Sa fonction est donc de faire paraître plus belle une femme.

Mais c'est chez BAKHTINE que cette liaison horizontale est clairement mise en rapport avec l'énonciation. Nous verrons dans l'analyse d'exemple du langage ordinaire de la vie quotidienne que l'énonciation n'est pas une chose isolée, elle est une réfutation de la discontinuité parce son fondement, et partant sa lisibilité est indiscutablement de nature dialogique. Elle est fondamentalement de nature sociale bien qu'elle soit le fait d'une utilisation individuelle du langage.

Nous devons donc ajouter que le dialogisme de BAKHTINE peut s'expliquer par une propriété de la narrativité. Dans une acception plus primitive, il faut admettre que narrer consiste à dire quelque chose qui obéit à la logique narrative. Cette logique narrative, avons-nous dit, articule deux contraires dans le parcours d'une figure du monde. Autrement dit, les deux contraires ne s'opposent pas mais dialoguent pour garantir l'intelligibilité de la narration. Ce qui veut dire encore que c'est la logique narrative exprimée dans le théorème 1 qui garantit la cohérence des textes. Que ces textes soient classés comme œuvres ou comme de simples énoncés informatifs.

Ce que BAKTHINE appelle sociologie du langage déborde largement la sociolinguistique telle que celle-ci s'élabore chez LABOV ou FISHMAN ; les travaux de BAKTHINE se place de plein droit au sein de la pragmatique. En effet, elle implique que la forme est déterminée par l'inscription du sujet parlant au sein de la chaîne des actes de parole, c'est-à-dire, au sein du principe dialogique, la forme compte aussi bien que le

contenu. Cette importance de la forme a été déjà annoncée par HJELMSLEV sous le concept du principe d'isomorphisme entre l'expression et le contenu. C'est exactement ce qu'affirme la théorie de l'énonciation lorsqu'elle disait que le sens de l'énoncé se réfléchit sur la forme de l'énonciation. Ce qui revient à dire, de manière peut-être plus empirique, qu'à la réception d'un énoncé, il ne faut plus seulement se poser la question de savoir ce qui est dit, mais en plus il faut se demander pourquoi cela est dit. Ce déplacement du « quoi » vers le « pourquoi » a été exprimé à sa manière propre par François FLAHAULT :

> « L'illocutoire – qui n'est absent d'aucune parole, fût-ce la plus anodine – prend appui sur le « *qui tu es pour moi, qui je suis pour toi* », y revient, le modifie, en repart ; rien ici n'étant réglé une fois pour toutes." (FLAHAULT, 1979, p. 70)

C'est ainsi que dans sa perspective BAKHTINE propose une théorie de l'énonciation en relation avec les problèmes syntaxiques. Il argue du caractère de totalité de la parole en tant que maillon d'une chaîne ininterrompue pour justifier cette approche :

> « (…), les problèmes de syntaxe sont d'une importance majeure pour la compréhension de la langue et de son évolution étant donné que, de toutes les formes de la langue, les formes syntaxiques se rapprochent le plus des traits concrets de l'énonciation, des actes de parole. » (BAKHTINE, 1979, p. 156)

En définitive, ce qui manque à la théorisation qui est fort juste de BAKTHINE est l'introduction de la logique narrative au sein de son édifice. Car il ne faut pas oublier dans une acception large du verbe narrer que la narration n'est pas un simple compte-rendu d'évènements qui sont déjà finis mais que c'est aussi une analyse des évènements sous la perspective de leur transformation, et que la forme de cette analyse témoigne du macro-acte de discours que réalise son locuteur, c'est-à-dire de sa force illocutoire.

Ce problème commence maintenant à hanter l'histoire en tant que discipline à tel point que réécrire l'histoire a pour but d'en annuler les conséquences qui risquent d'être infinies. C'est-à-dire que réécrire l'histoire, c'est y lire les transformations qui amènent le changement permettant à l'histoire. Dans notre langage qui n'est pas celui d'un historien, nous pouvons dire que réécrire l'histoire c'est faire une nouvelle analyse à partir de la logique narrative. C'est cette nouvelle logique qui permet de déterminer la force illocutoire

de l'énonciation sans qu'il soit besoin de clarifier outre mesure le contexte ou sans qu'il soit besoin de s'empêtrer dans des notions d'intention et d'inférence.

Maintenant, nous allons observer le concept d'énonciation pour savoir de quelle manière il autorise la réalisation d'une force illocutoire.

1.2. ÉNONCIATION ET ÉNONCÉ

La définition que donne BENVENISTE de l'énonciation est trop laconique parce qu'elle se place dans un processus de découverte. Nous allons donc y apporter quelques remarques dont le but est de clarifier la perspective dans laquelle nous nous situons.

Tout d'abord, nous précisons que seront écartées de cette perspective les conditions de véridiction ou de falsification des énoncés, lesquelles conditions imposent de prendre en considération le principe de non contradiction au réel comme le ferait un logicien. Cette position est justifiée par notre volonté de ne pas considérer la langue comme une présence qui supplée l'absence des choses. Pour nous la langue est une saisie du réel et non son substitut. Autrement dit, la langue ne peut pas être une tautologie du réel. Elle est une dimension cognitive de l'univers puisque le mot ne peut jamais être la chose comme l'intuition des locuteurs a tendance à le croire, sinon on ruinerait son économie jusqu'à la possibilité de langage. Il nous semble que cette position est parfaitement admise depuis ce qu'on appelle maintenant la relativité linguistique ou hypothèse de SAPIR-WHORF.

Corollairement, il s'ensuit que le sens d'un énoncé est une image de son énonciation. C'est ce qui est affirmé par les tenants de la pragmatique. On peut même avancer que la préoccupation majeure de la philosophie analytique est de mettre en évidence cette relation entre énonciation et énoncé bien au-delà des frontières où BENVENISTE, son inventeur, avait tracé.

Il faut se rappeler ici que la philosophie classique s'occupe de la question de l'être tandis que la philosophie analytique s'attache à l'observation du langage suivant la perspective que l'homme est un existant par le langage.

Par exemple, WITTGENSTEIN affirme que le langage ordinaire révèle autre chose que le simple fait de décrire un état de chose dans la mesure où cette fonction descriptive assigne au langage la fonction représentative et strictement rien que cela. Ce qui contribuerait à effacer toute trace de subjectivité du langage et rendrait de la sorte les figures de rhétorique impossibles. Suivant cette conception représentationaliste, il serait impossible de dire : *tu es un ange* en vertu du fait que personne n'a jamais vu un ange. Sur cet exemple précis, on voit bien que la pertinence de l'énoncé lui vient de l'énonciation. L'analyse de cet énoncé doit faire intervenir nécessairement l'énonciation sans laquelle il serait impossible de l'interpréter convenablement parce que la réalité des anges paraît très problématique en dehors de l'appareillage linguistique qui constitue le concept de foi. Deux cas invalidants peuvent être présentés : ou bien, le domaine de la foi qui a fait apparaître le terme d'*ange* est accepté, alors on ne fera qu'un pur blasphème en prétendant attribuer une qualité divine à un simple mortel, ou bien ce domaine est refusé, alors il serait impossible de savoir de quoi on parle puisqu'en dehors du domaine religieux la notion d'ange s'évanouit comme une question inutile. Nous voyons bien par là que se contenter seulement du contenu informatif est handicapant. C'est le début des limites de la linguistique de la phrase.

La distinction peut être explicitée de la manière suivante : si on se contente de la simple analyse de l'énoncé, alors, il faut pouvoir attacher un référent au mot *ange* de la description. Mais cela semble être très problématique au même titre qu'aucun discours de biologie animale ne saurait trouver un référent extralinguistique au mot *dragon*. Néanmoins, *ange* et *dragon* existent bel et bien dans le langage. Ils y sont installés sur la foi de récits qui en font état. Dès lors la référence se déplace de la réalité extralinguistique vers ces récits. Nous appelons ce déplacement de la référence **fuite du réel**.

Ce qui veut dire que la question de savoir si l'*ange* ou le *dragon* existent réellement est reléguée au second plan au profit de la référence à du récit dont la logique narrative déploie sur un même plan l'homme et l'ange de telle manière que le concept d'ange se noue avec celui d'homme en stipulant ce qui manque à l'homme pour devenir un ange. Et ceci n'est signifié par l'énoncé mais montré par l'énonciation.

Autrement dit l'énonciation comme fait renvoie à une logique narrative et permet ainsi de déterminer sa force illocutoire sans recourir à des notions aussi très controversées tel que le contexte.

En effet, on mettrait tranquillement cet énoncé dans la catégorie de phrase incorrecte suivant la distinction de CHOMSKY qui identifie la phrase sémantiquement incorrecte bien qu'elle soit correctement formulée sur le plan de la syntaxe, du type « Les idées vertes dorment furieusement ». La raison du rejet est ici une rupture isotopique du fait des règles sélectionnelles qui empêchent certaines combinaisons syntaxiques à cause de la nature lexico sémantique des éléments mis en cause.

Mais il faut chercher la solution ailleurs, puisque le *tu es un ange* est universellement accepté aussi bien par les croyants que par les athées de la même manière que l'idée de « génie » dans *Les Mille et une Nuits*, ou l'idée d' « ULYSSE » dans *L'Odyssée.* Voilà pourquoi cet énoncé ne provoque pas une bataille rangée entre croyants et athées comme cela se passe souvent dans l'histoire dès qu'il y a une divergence religieuse au sein d'une communauté, ou d'une voix discordante à l'encontre de la religion comme le fut celle du célèbre physicien du nom de Galilée.

La référence à du récit est indiscutablement une actualisation du principe dialogique qui sauve le trouble de la référence classique. Le trouble de la référence classique est tellement exacerbé en littérature au point que le principe dialogique éclipse le principe d'immanence comme le souligne cette réflexion de Laurent JENNY:

> « Hors de l'intertextualité, l'œuvre littéraire serait tout simplement imperceptible, au même titre que la parole d'une langue encore inconnue. » (JENNY, 1976, p. 257)

1.3. L'ÉNONCIATION COMME UN FAIT

Dans ce chapitre, nous allons développer rapidement les conditions qui permettent à l'énonciation de se prendre comme un fait et ainsi de pouvoir déterminer une valeur illocutoire et d'autres dérivées. Cette intervention est justifiée par le changement d'orientation qui fait passer la langue d'un statut à l'autre : elle n'est plus un simple outil de communication mais possède une vertu agissante. Autrement dit, il faut préciser davantage le concept de langage - outil.

Clarifions d'abord ce qu'il faut entendre par outil. Un outil est une modification d'objet par un travail en vue de travail dérivé qu'on obtenir par cet objet. La modification du fer pour obtenir la forme d'une faucille, par exemple, destine le fer ainsi modifié comme un outil qui sert à effectuer des travaux de coupe tel que la moisson de riz. Mais il faut reconnaître que si la moisson est la destination essentielle de l'outil qu'on peut appeler aussi destination initiale, rien n'interdit qu'on use de la faucille pour d'autres tâches. Il peut servir de crochet pour des objets qu'on ne veut pas prendre dans la main. Il peut servir pour éplucher des fruits. Il peut être utilisé pour enfoncer de petits clous dans du bois tendre. Il peut servir de tournevis. Il peut servir d'arme d'attaque. Il peut servir à d'autres choses encore.

Il faut donc distinguer trois choses dans le concept d'outil : le travail pour obtenir l'outil, le travail qu'on peut obtenir de l'emploi de l'outil, le rapport de l'outil et du travailleur. C'est une mise en évidence de cette relation complexe qui a permis, par exemple, à Robert LAFONT de définir la notion de **praxème** comme unité de production de sens et non doué de sens :

> « (…) lorsque le chasseur modifie la forme d'un caillou pour en faire une arme contre un gibier éventuel. Éventuel : il faut bien, dans l'opération de fabrication d'un instrument, qu'un troisième objet soit absent et remplacé par son image » (LAFONT, 1978, p. 19)

En vertu de cette complexité, il convient de construire l'objet théorique qu'est l'énonciation. D'une part, l'énonciation peut être considérée comme cette opération très mal connue qui nous permet d'articuler de sons significatifs. Ces sons constitués en unités repérables dans une langue donnée appartiennent au domaine sémiotique selon la

distinction de BENVENISTE. Le domaine sémiotique s'oppose au domaine sémantique de la même manière que l'énoncé s'oppose à l'énonciation. Quand on est dans le domaine sémiotique, le sens est un déjà là sur lequel on ne s'interroge pas. C'est ce que nous avons appelé destination initiale de l'outil. Mais quand on est dans le domaine sémantique, le sens est dérivé et appartient au discours et non plus à la langue.

Lorsque nous qualifions le sens d'un déjà là, cela signifie que ce sens échappe au contrôle du sujet parlant qui ne fait que l'emprunter à la langue. C'est le cas de ces énoncés dont l'interprétation ne fait pas intervenir l'énonciation pour être intelligible. C'est d'ailleurs cette occultation de l'énonciation qui justifie – après coup peut-être – la notion de présent de vérité générale.

À la réception de l'énoncé : *l'eau bout à 100°*, il est parfaitement inutile de vouloir chercher à savoir qui le dit et où on le dit ni quand on le dit. Mais dans ce sens, il convient plutôt de parler de locution car ce point de vue ne saurait pas tenir compte du sujet parlant.

En revanche, lorsque qu'on tient compte des paramètres de l'énonciation, le récepteur de l'énoncé peut se poser la question de savoir pourquoi le locuteur me rappelle-t-il que l'eau bout à 100°, on entre dans le domaine sémantique. Dès lors c'est le fait de dire qui prend de l'importance et non plus ce qui est dit. Or précisément c'est ce fait de dire qu'on appelle énonciation de la même manière que dans fabrication, par exemple, nous retenons le fait de fabriquer.

Nous avons sciemment pris cet exemple de fabrication pour illustrer l'énonciation comme le fait de produire un énoncé à cause de sa prégnance dans la vie quotidienne. Cette prégnance est ce qu'on pourrait appeler la guerre de part de marché des produits industrialisés. On connaît par exemple l'opposition entre la fabrication chinoise et la fabrication française. Pour un produit identique, il est préférable de choisir la fabrication française parce celui-ci est plus solide alors que le produit chinois accuse une grande fragilité. Ce qui prouve que le procédé de fabrication impliquant le fabricant se reflète sur l'objet fabriqué.

Autrement dit, la considération de la fabrication permet d'attacher de nouveaux prédicats à l'objet fabriqué, solide ou fragile selon le cas. Et c'est de la même manière qu'opère l'énonciation, en se posant des questions sur le dire il est possible de savoir que ce dire est utilisé comme un outil pour réaliser une ou plusieurs actions. Ainsi l'énoncé *l'eau bout à 100°* est une description d'un état de chose, mais la réflexion sur son énonciation permet de déterminer par exemple qu'il s'agit d'un avertissement ou encore d'autres choses.

Dans les travaux de sociolinguistique, d'une manière générale on s'attache aux variables de production pour faire une classification de l'origine sociale du sujet parlant. C'est une attitude qui consiste à dire que la production laisse des traces personnalisées sur le produit. Il en va de même de l'énonciation. Quand BENVENISTE affirme que l'énonciation est un acte individuel d'utilisation, ceci implique que l'énoncé porte des indices de son énonciation.

Ce qui veut dire que c'est l'énonciation qui ouvre les lexiques d'une langue aux figures sémantiques dont la stabilisation donne naissance à la polysémie. On se rappelle que le mot grève désigne uniquement à l'origine un terrain plat et uni recouvert de gravier et de sable le long d'une mer ou d'un cours d'eau. Mais à partir du moment où les ouvriers en chômage se réunissent sur un endroit de ce genre pour se constituer en une force contre les employeurs, l'énonciation du mot a pris une valeur d'outil permettant de menacer les patrons. C'est cette valeur illocutoire qui est stabilisée maintenant en langue sous l'expression *faire une grève.*

En définitive, il y a lieu de dire que le domaine sémiotique est favorable aux exploitations des permanences et des structures en langue en tant que celle-ci est un système immanent. Par contre le domaine sémantique enregistre les variables dans l'utilisation du système. Ainsi nous pouvons prendre l'énonciation comme un domaine d'exploration du sujet linguistique qui manipule un outil.

Suivant cette perspective, notre démarche consiste à observer l'énoncé sous toutes ses coutures, non pas pour mettre en évidence ce dont il parle, mais en passant par lui, nous

intéresser à sa manière de lire le monde. Ce qui peut faire de l'énonciation une théorie de l'action.

L'attribut « outil » à propos de la langue est à première vue métaphorique. Mais à proprement parler, il ne s'agit d'une métaphore que dans le cadre de la démarche de découverte, puisqu'en définitive c'est une disposition intrinsèque au langage que de pouvoir réaliser des actes qui ne peuvent pas être accomplis autrement. Au même titre que pour fendre du bois il faut un outil approprié comme la hache, il existe dans une société donnée un ensemble de rituels purement linguistiques qui se réalisent dans des formes énonciatives appropriées. C'est cette propriété intrinsèque du langage qui est à la base du phénomène de la délocutivité. À grand trait, il faut comprendre par délocutivité une expression dont le sens permet d'identifier un état de chose mais qui est utilisée à la seule fin de réaliser un acte de parole.

C'est le cas par exemple de l'expression « bonjour ». C'est très facile de trouver les deux emplois de cette expression. Lorsqu'on dit : « Noël est un bon jour pour les enfants », l'expression est utilisée de façon référentielle puisqu'elle sert à représenter un état de chose. En revanche, quand on s'adresse à une connaissance en lui disant « bonjour », l'expression a pour valeur illocutoire la réalisation d'un acte de déférence ou de quelque chose de semblable. C'est cette valeur dérivée qu'il faut comprendre par délocutif.

De la même manière aussi bien chez L. WITTGENSTEIN que chez J. L. AUSTIN, le langage ordinaire révèle autre chose que la simple description ou le simple fait de décrire un état de chose. Cette activité descriptive assigne au langage une fonction « représentationaliste » et rien que cela. Cette position linguistique s'est heurtée très vite à une aporie méthodologique, elle a conduit notamment à rejeter au nom de la falsifiabilité un grand nombre d'énoncés qui sont effectivement produits et qui sont acceptés, parmi ceux-ci les figures sémantiques comme la métaphore, la métonymie ou la synecdoque.

C'est un horizon de fonction représentationaliste qui est à la base de la distinction de CHOMSKY entre une phrase sémantiquement correcte mais syntaxiquement incorrecte et une phrase syntaxiquement correcte mais sémantiquement incorrecte. Si pour la première catégorie de phrase la fonction référentielle n'est pas perturbée, car il suffit de rétablir la

syntaxe pour pouvoir identifier ce que représente la phrase ; en revanche, pour la seconde la représentation échoue puisqu'on ignore de quoi parle la phrase.

Si par exemple, on dit : « le bœuf calcule l'hypoténuse du triangle ». On dira que l'incorrection sémantique provient du fait qu'il y a incompatibilité de trait sémantique entre le sujet et le verbe de la phrase. Mais faut-il rejeter purement et simplement ces genres de phrase ? Il nous semble que non, car cela entraînerait une réduction considérable des phrases acceptables au nom d'une théorie linguistique.

Logiquement, dans cette position, il serait impossible de dire :

1. *Je bois un verre*

Car il y a visiblement une incompatibilité sémantique entre le verbe « boire » qui implique le sème /liquidité/ et le complément d'objet sélectionné qui affiche le trait sémantique /solidité/. Pourtant, à cause d'une classification de figure rhétorique, cette incompatibilité sera réduite dans le cas de (1) par application du mécanisme de la synecdoque. Nous soutenons que dans « le bœuf calcule l'hypoténuse du triangle » il faut également appliquer un mécanisme de la rhétorique pour réduire les incompatibilités sémantiques.

Dans ce cas la question pertinente n'est plus de savoir que représente la phrase mais que réalise la phrase. On peut proposer pour cet exemple qu'il s'agit là d'une phrase prononcée par un professeur de mathématique qui est exaspéré par l'incompétence de son élève en la matière. Dès lors en observant l'énonciation de la phrase, on s'aperçoit que le professeur refuse à l'élève la compétence nécessaire au traitement des problèmes de trigonométrie.

D'autre part, cette position interdirait les énoncés qui ne sont pas descriptifs comme questionner. Les questions ne décrivent pas le sujet de l'énonciation en train de questionner et on ne peut pas statuer sur leur vérité ou leur fausseté. Ainsi demander, par exemple :

2. *Où es-tu ?*

ne peut être vérifié d'aucune manière comme vrai ou faux. Cette question est (au sens plein du verbe « être » ici), tout simplement. Elle ne décrit pas son locuteur en train de poser une question. Elle ne signifie pas non plus que le référent de l'énoncé (tu) n'est pas localisable géographiquement. La mise à jour de la notion de performativité dans le langage prend sa source dans la volonté de comprendre le fonctionnement de ces énoncés qui apparaissent incongrus dans la théorie linguistique représentationaliste.

En effet, on peut comprendre facilement que la valeur illocutoire de (1) est de permettre au locuteur de ne pas se prononcer sur la nature du contenu du verre et ainsi de ne pas choquer les susceptibilité.

D'une manière globale donc, on peut historiquement comprendre que c'est l'évidence de la performativité du fait qu'elle est marquée formellement qui l'avait placée devant l'illocutoire. L'illocutoire est donc un énoncé qui réalise un acte de discours sans qu'un verbe renseigne sur la nature de cet acte

Autrement dit, les performatifs contiennent un verbe dont le sens indique la nature de l'acte dont son énonciation réalise. Dire « je promets de venir demain » c'est réaliser une promesse ; par contre, dire « je viendrai demain » réalise une promesse indirectement et on conclura que son énonciation en tant que fait a pour valeur illocutoire la réalisation d'une promesse.

La distance qui sépare la représentation et la théorie de l'action est exprimée comme suit par F. RECANATI, à la suite des travaux d'AUSTIN :

> « Une fonction 'cognitive', qui caractérise les énoncés utilisés pour exprimer des propositions vraies ou fausses, c'est-à-dire pour représenter des faits, et une fonction 'instrumentale' ou 'non cognitive' qui caractérise l'utilisation des énoncés comme vecteur des relations intersubjectives du locuteur et de l'auditeur, avec un ordre ou une question, le locuteur manifeste son désir ou sa volonté et 'influence' l'auditeur en l'incitant à agir de telle ou de telle façon » (RECANATI, 1979, p. 92)

Cette distinction ne contrevient pas à la loi générale selon laquelle un signe est toujours signe de quelque chose, mais le fait nouveau est qu'elle indique que le signe peut être considéré comme une chose parmi les choses. Or le signe considéré comme chose met

en avant l'énonciation. Autrement dit, nous retenons que lorsque le signe dévoile son aspect de chose parmi les choses, il est évident qu'il ne se réfère pas à l'univers extralinguistique mais se réfère à lui-même. Nous sommes alors avec l'énonciation en présence du caractère réflexif du langage qui échappe au critère de vérité ou de fausseté :

> « (…), énoncer une phrase déclarative, ce n'est pas toujours décrire une réalité donnée, mais, dans certains cas, c'est *instaurer* une nouvelle réalité : (…).
>
> Les énoncés qui ne décrivent pas, mais instaurent, ne sont ni vrais ni faux ; ou, si on leur accorde une vérité, ce sera cette *vérité d'instauration* dont parle Etienne SOURIAU au sujet de l'art ou de la philosophie. La philosophie, dit SOURIAU, n'est pas une entreprise descriptive, mais instaurative ; le philosophe ne décrit pas la réalité, ni une réalité (spirituelle, affective…) déjà donnée, mais il instaure une réalité, à savoir le système philosophique conçu comme œuvre d'art, comme monument. » Ibid. p. 100

Les performatifs se comportent justement comme l'acte de philosopher mentionné dans cette citation. Ceci veut dire que sa réalité est purement discursive. C'est ainsi que l'indépendance de la performativité vis-à-vis de la réalité extralinguistique préexistante a conduit à son élargissement vers l'illocutoire.

Avec l'illocutoire, nous retrouvons pleinement la distinction entre énoncé qui se réfère au réel et à l'énonciation qui est suiréférentielle. Dans la perspective illocutoire – généralisation de la performativité – nous sommes autorisés à prendre l'énoncé sur deux plans : celui où il continue de signifier et de renvoyer à un référent externe et celui où il embraye au niveau de l'énonciation pour montrer sa nature de chose. Ce niveau énonciatif déplace en fait la référence de la réalité extralinguistique vers la relation intersubjective qui implique la référence à d'autres discours selon le principe dialogique évoqué à l'instant dans la mesure où le sujet est un existant par la parole. C'est cela la fonction qu'assument les pronoms « je » et « tu » qui ont la particularité de devoir leur existence par l'instance de la parole. C'est-à-dire de l'énonciation.

Il existe une pratique empirique qui atteste cette particularité : toute forme de censure d'État à l'endroit de journalistes de l'opposition en est une manifestation. Les articles sont jugés posséder suffisamment de force illocutoire (et éventuellement perlocutoire) pour remettre en cause l'existence du gouvernement en tant que sujet de la parole.

Cette preuve empirique permet de voir d'un seul coup de mémoire que c'est une relation intersubjective qui est ébranlée par la performativité de la parole. Nous venons donc de voir avec cette brève présentation du performatif que l'énonciation est un fait qui réalise un acte de langage. L'analyse de la forme permettra donc d'identifier quelle est la force illocutoire mise en œuvre par l'énonciation.

Mais dans la mesure où la référence de l'énonciation sont les sujets linguistiques (énonciateur et énonciataire), ceci prouve que l'énonciation s'inscrit dans le flux continu des relations intersubjectives réalisant au moins un acte de discours. En effet, l'inscription du sujet dans le discours postule automatiquement un allocutaire. Autrement dit, énonciation et illocution s'organisent à partir de la relation intersubjective et celle-ci s'organise à partir du principe dialogique.

RECANATI nous rapporte, à la manière de Gordon LAKOFF, que certains énoncés se présentent comme seulement constatifs, mais qu'en réalité ils comportent un verbe performatif élidé au niveau superficiel et qui doit donc être présent dans la représentation de la structure profonde de la phrase. La présence de ce verbe performatif est explicite dans le cas où le locuteur est différent de l'énonciateur (ceci est une distinction introduite par O. DUCROT (1980, p. 45) ; ce cas est évidemment celui des discours rapportés. Si X a dit :

3. *Je viendrai*

Et que Y rapporte ce discours en disant :

4. *X a dit : je viendrai*

Il est vrai qu'en aucun cas ni le « Je » de (3) ni celui de (4) ne renvoient nullement à Y. On dira dans cet exemple précis que Y n'est qu'un simple locuteur et que X est l'énonciateur. Et justement dans (4) le prédicat qui s'attache à X sujet de la phrase et de l'énonciation commente l'acte de discours que X a réalisé : le fait d'avoir dit quelque chose. On parlera alors de verbe performatif du verbe dire. L'énonciation consiste ainsi à dire quelque chose.

Il y a une autre manière de rendre compte de la présence de ce verbe performatif que certains linguistes appellent préfixe performatif dans l'analyse des propositions adverbiales.

Comme son nom l'indique, une proposition adverbiale doit nécessairement modifier un verbe. Ce qui peut poser des problèmes d'analyse quelquefois : quand elle est présente et qu'on ne voit pas exactement quel verbe de la séquence est modifié, il faut donc conclure à l'élision du modifié, lequel a pour fonction d'instaurer la performativité. C'est-à-dire de renvoyer la référence linguistique à l'énonciation. En voici un exemple de ce type :

5. *Je ne supporte pas la fumée du cigare au cas où tu ne le saurais pas*[1]

Le problème qui se pose ici est que l'expression adverbiale *au cas où tu ne le saurais pas* ne peut pas modifier le verbe « supporter ». Parce que le fait que quelqu'un (vous ou moi) ne supporte pas la fumée du cigare ne dépend nullement de l'autre fait que son interlocuteur le sache ou non. Autrement dit, son savoir ou son ignorance ne peut pas modifier l'état de chose dans lequel se trouve l'énonciateur de (5).

Il serait alors très tentant de prononcer l'agrammaticalité de (5). Seulement, cela risque d'être très hasardeux car le sentiment linguistique des francophones accepte telle quelle cette phrase. Néanmoins, elle résiste à l'analyse si on ne fait pas référence à l'énonciation.

Cette résistance vient de ce que BAKHTINE appelle réification de l'objet d'étude de la linguistique, une réification qui a connu son apogée dans le courant dit structuraliste. Or il suffisait de replacer l'énoncé dans le cadre de son énonciation pour que sa nature de communication verbale, faite pour autrui, ressortisse clairement. Pour cela, il faut tenir compte des conditions de réception du message :

> « Là où l'on prend pour objet de son commentaire son propre discours ou une partie de ce discours est un fait particulièrement répandu. Il s'opère par là un transfert de l'attention du locuteur de l'objet du discours au discours lui-même. Ce changement de pôle d'intérêt du discours est conditionné par l'attention du locuteur. Si le discours ne tenait pas compte de l'auditeur, la possibilité de sa décomposition en constituant serait proche du zéro » (BAKHTINE, 1979, p. 158)

1 Je dois cet exemple à RECANATI : *La transparence et l'énonciation.*- 1979 :p 117

Ce qui revient à dire que (5) n'est produit sans la certitude de l'existence de l'autre en tant que destinataire de la parole et que son énonciation se présente comme une action destinée à fixer le comportement de l'allocutaire. Effectivement, l'ignorance éventuelle de celui à qui s'adresse cet énoncé ne pourrait en aucun cas justifier l'aversion du locuteur. Ce sont deux choses complètement indépendantes l'une de l'autre. Ce qui impose de rechercher ailleurs la solution du problème.

S'il faut toujours parler de relation comme fonction origine de toute sémiosis, il est évident qu'ici la relation pertinente est celle qui unit le destinataire à l'énonciation de telle manière que cette dernière soit agissante : l'énoncé décrit deux états de chose, le premier est l'aversion de la fumée de cigare, le deuxième est la possibilité que cela soit ignoré. Mais le fait de dire ceux-ci est une action dirigée vers l'allocutaire. C'est cette action qui a motivé l'énonciation. Mais quelle est exactement cette force illocutoire que prétend réaliser l'énonciation ?

Pour répondre à cette question il faut commencer par rechercher quel est le verbe modifié par la proposition adverbiale, il faut se demander qu'est-ce qui a pu pousser le locuteur à dire ce qu'il avait dit ? Ou, si l'on veut, on peut se demander qu'est-ce qui a motivé cette énonciation ? Nous retrouvons ainsi la position de François FLAHAULT, qui, dans sa démarche visiblement pédagogique, clarifie les conditions d'intelligibilité de l'illocution en déplaçant la question du « quoi » vers le « pourquoi ». À partir d'une relation entre une mère et un fils, il nous présente l'exemple suivant :

> « De Paris, un jeune homme téléphone à sa mère, à Marseille, et lui apprend que ses affaires vont prochainement le conduire sur la côte méditerranéenne. Réponse de la mère : « *Eh bien plutôt que d'aller à l'hôtel, viens dormir à la maison, ce sera toujours bon à prendre pour toi.* » Il s'agit d'une forme d'implicite fondée sur l'énonciation, car la question que ces propos suscitent chez le fils n'est pas « *par quoi dois-je les compléter pour les comprendre ?* », mais « *pourquoi ma mère dit-elle que ce sera toujours bon à prendre pour moi ?* » (FLAHAULT, 1979, p. 46)

La perplexité du garçon est intéressante à analyser par rapport à l'énonciation. Prise seulement au niveau de l'énoncé, la remarque de la mère est malaisée à comprendre puisqu'elle semble énoncer une tautologie, c'est-à-dire, une évidence que le garçon est à

même de découvrir. Alors, comme il sait que sa mère ne le prend pas pour un demeuré, il est obligé de faire la conclusion suivante : l'énonciation de ma mère a une valeur d'invite qui dérive d'un argument économique.

De la même manière, le locuteur de (5) poursuit un but qui est d'interdire à son vis-à-vis de fumer devant lui. Est-ce qu'il en a le pouvoir ? Est-ce qu'il en a l'autorité ? On ne peut pas y répondre de manière formelle. Tout ce qu'on peut avancer c'est qu'en vertu d'une règle tacite de la socialisation de l'espèce, il a au moins le droit de manifester indirectement et linguistiquement cette interdiction. Voilà pourquoi, au lieu que l'interdiction soit signifiée par l'énoncé, elle est montrée et réalisée par l'énonciation. Et la question de savoir si cet acte linguistique sera ou non suivi d'effet relève de la perlocution que nous n'aborderons pas ici.

Ainsi c'est le dire et non le dit que motive l'énonciation et les sémanticiens générativistes ne manquent pas d'arguments pour étayer l'hypothèse selon laquelle dans la structure profonde de toute phrase déclarative il y a un verbe performatif. Dès lors (5) se réécrit de la façon suivante :

6. « Je te dis », au cas où tu ne le sauras pas, que je ne supporte pas la fumée du cigare.

Dans (6), on voit bien que ce n'est pas le verbe « supporter » qui est modifié par la proposition adverbiale mais le verbe « dire ». Et il n'y a pas de facteur dirimant qui saurait être introduit pour refuser que le dire ne soit pas un fait qui relève de l'énonciation. Comme le montre clairement (6), (5) se réfère globalement au fait de dire. À partir de là, sans insister sur le rôle du contexte dans l'interprétation de l'énoncé, on peut identifier la force illocutoire de (5) par l'introduction de la narrativité.

Si le théorème 1 est admis, on comprendra facilement que la motivation la plus claire du locuteur de (5) est son désir de ne pas subir la fumée de cigare. En signalant à son interlocuteur son aversion, il donne à ce dernier des raisons de modifier son comportement. C'est-à-dire que son énonciation a pour effet d'interdire de fumer.

Cette fonction dévolue aux propositions adverbiales de la sorte montre bien la justesse de l'intuition de BAKHTINE quant à la relation de la syntaxe et de l'énonciation.

Et le théorème 2 qui stipule la fuite du réel s'explique par la prédominance de la référence à l'énonciation par rapport à la référence extralinguistique. En effet, GREIMAS (1970, p. 52) a démontré que le monde sur lequel le langage s'est élevé n'est pas un référent ultime, mais que le langage traverse en quelque sorte cette référence pour s'arrêter au niveau de l'énonciation. De cette manière, il nous est possible d'éviter l'hypothèse des logiciens pour lesquels la tendance est d'identifier le monde avec le langage. Effectivement le mot ne peut pas être l'objet mais que, seulement, le langage participe à la construction du monde des objets ; de la même manière que *l'habit ne fait pas le moine* mais que, seulement, c'est le moine qui fait l'habit.

Il nous semble que la manifestation extrême de cette discussion sur la référence réside dans la théorie des performatifs.

Les performatifs sont des actes de discours qui sont suiréférentiels parce qu'ils n'ont pas d'autres références que leurs propres énonciations. C'est ce que nous montre l'exemple devenu classique maintenant de la félicitation. Dire à quelqu'un :

7. *Je te félicite*

ne peut pas avoir une référence extralinguistique dissociable de l'énonciation.

Dans (7), le problème de la référence vient du fait qu'on ne peut pas le comprendre comme une description du « je » en train de féliciter. Contrairement, pareille description est possible avec une phrase comme : « je travaille la rizière » où ce que je dis représente ce que je fais. Dans (7), mon dire a pour fin de réaliser ce que je dis. C'est cela exactement le fait énonciatif : la référence à l'énonciation permet déterminer ce qu'elle réalise en tant qu'outil.

Cette dernière remarque sur le problème de la référence nous amène à considérer le procès de signification.

1.4. LE PROCÈS DE LA SIGNIFICATION

Il faut préciser que cette possibilité d'avoir un référent interne au discours lui-même repose sur un fait crucial : l'arbitraire du signe qui confère à la linguistique son autonomie. Désormais, il convient d'abandonner la tendance qui consiste à identifier le mot et la chose, peu d'œuvres littéraires y survivront. Et voici le chemin montré par GREIMAS dans ce sens :

> « Il suffit pour cela de considérer le monde extralinguistique non plus comme un référent « absolu » ; mais comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible de devenir la manifestation du sens humain, c'est-à-dire de la signification pour l'homme, de traiter en somme le référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins explicites ». (GREIMAS A. J., 1970, p. 52)

Cette nouvelle attitude rend possible la résolution des problèmes d'interprétation d'un énoncé quand celui-ci manifeste une certaine contradiction sémantique (c'est le cas très souvent des objets littéraires). En effet, à force d'avoir voulu déduire toute sémiotique de la forme de signification mise au point par SAUSSURE on oublie très souvent qu'il existe une sémiotique du monde naturel, c'est-à-dire une référence de chose à choses.

On peut quand même comprendre pourquoi SAUSSURE en était arrivé là. Sa démarche se situant dans l'histoire, dans le cadre diachronique, impliquait la rupture avec la recherche de l'époque, c'est-à-dire, il lui a fallu se démarquer de la philologie qui poursuivait en quelque sorte le mythe de Babel pour considérer la langue dans son fonctionnement interne, dans ce qu'elle a de permanent. C'est la naissance de l'analyse synchronique qui a débouché sur la découverte du signe Janus : l'entité à double face, le signifié et le signifiant, constitue le signe linguistique. Le signe ainsi constitué renvoie à l'univers extralinguistique.

Soit l'activité linguistique est constructive et catégorisante ; soit elle est source du symbolisme. Dans les deux cas, elle autorise l'établissement d'une équivalence entre les mots et les choses, entre le procès et la fonction. Voici comment E. CASSIRER explique les choses :

« L'unité du nom sert de point de cristallisation pour la multiplicité des représentations : des phénomènes hétérogènes en eux-mêmes deviennent homogènes et semblables par leur relation à un centre commun. » (CASSIRER, 1969, p. 49)

Mais une fois le principe d'équivalence entre les mots et les choses est admis, ceci débouche sur une conséquence inattendue : les signes peuvent dévoiler leur nature de chose. Choses et procès peuvent alors être considérés comme des signes naturels mais ils n'ont plus la structure ternaire de la signification linguistique qui connaît le signifiant, le signifié et le référent. Leur sémiosis procède par renvoi. C'est la relation métonymique de chose à choses dont parlait WITTGENSTEIN (1961, p. 86). C'est aussi le système des interprétants de PEIRCE (1978, p. 147) dont la nature découle du fait que tout ce que nous connaissons, nous le connaissons comme quelque chose qui, au lieu de nous fixer en soi, nous renvoie à d'autres choses, ou, tout au moins à quelque chose d'autre.

Si le signe lui-même peut être considéré comme chose, c'est parce qu'il est capable de renvoyer à autre chose ; de la même manière que la production d'un outil n'a pas pour finalité l'outil lui-même mais le travail qu'il permet d'effectuer. Et il est évident que le travail réalisable à partir d'un outil est infini à tel point que nous pourrons parler de sémiosis de l'évocation.

1.5. LA SÉMIOSIS DE L'ÉVOCATION

Commençons d'abord par parler de ce qu'il faut entendre par « évocation ». L'évocation se situe dans le référent des discours, ou si l'on veut, dans le monde des objets que racontent les discours. La sémiosis de l'évocation ne relève pas de la dénotation linguistique comme nous l'avons déjà spécifié plus haut. Elle ne se confond pas non plus avec la connotation.

L'évocation est tout simplement cette possibilité d'une chose d'en évoquer une autre en dehors de toute convention comme le ferait le renvoi d'un signe à son objet. L'évocation du signe est possible à la condition seulement que le signe soit considéré dans sa nature de chose, c'est-à-dire en tant qu'énonciation. Nous allons recourir au philosophe britannique d'origine autrichienne pour mettre en évidence ce qui lie et qui différencie la connotation et l'évocation.

La relation métonymique qui caractérise l'évocation comme une relation de chose à chose, sans qu'il soit par exemple pertinent de dire que la pierre signifie maison, bien que l'évocation à ce niveau soit décisive, a pour WITTGENSTEIN, qui reconnaît une influence de B. RUSSEL, une dimension cognitive de l'expérience du sensible :

Il apparaît dans cet aphorisme que les objets du monde naturel ne fonctionnent pas sémiotiquement en signifiant et en signifié, mais au contraire, par un système de renvois, par une sorte d'évocation réciproque dans le dessein de recomposer une totalité interdite. L'évocation est donc cette sémiosis qui entre dans la catégorie de ce que BAKHTINE appelle « totalité » dans ce sens que :

« L'existence et l'inexistence des états de choses constituent la réalité » (2.06) Ibid.

Ce qui veut dire que l'existence ne saurait pas épuiser la réalité parce que le système de renvoi a pour dessein de recomposer une totalité censurée par l'existence. Il existe donc deux formes de signification. La première est celle mise en œuvre par SAUSSURE où le signe constitué par le signifiant et le signifié a pour fin de dénoter un référent. La seconde est ce que nous appelons sémiosis de l'évocation où le signe que l'on considère comme une chose parmi les choses renvoient à d'autres choses.

Nous venons de voir qu'une des conditions qui permettent de considérer un signe comme une chose parmi les choses est la référence à l'énonciation comme un fait. L'énonciation comme fait renvoie à une force illocutoire qui est à son tour un fait. La proposition adverbiale de (5) renvoie à l'énonciation qui renvoie à son tour à l'interdiction de fumer.

En effet, lorsque nous prenons comme base de notre travail l'idée selon laquelle la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque, il ne s'agit pas simplement de l'instauration du sujet de quête mais aussi d'une réflexion sur le signe non pas dans la mesure où le sens d'un signifiant l'autorise à dénoter un référent, mais un parcours d'évocation. Et nous entendons ici par parcours d'évocation la distance qui sépare le réel du possible.

Avec ces termes de réel et de possible, nous avons tous les éléments nécessaires à notre élaboration théorique. Nous posons que le réel est ce qui existe. C'est à cette saisie du réel que le signe saussurien est parvenu et il ne peut pas dépasser ce stade. Ce mode de signification est ce que nous appelons signification verticale puisque l'arbitraire du signe à ce stade consiste à combiner des traits sémantiques à un signifiant de manière à pouvoir à différencier les objets du monde les uns des autres. Il n'est pas inutile de rappeler ici que plus les unités lexicales dans un domaine augmentent, plus l'analyse du réel s'affine dans ce domaine. C'est ainsi, par exemple qu'un éleveur malgache a plus d'unités pour rendre compte de la robe des zébus, contrairement à un citadin qui ne disposerait que d'une faible unité lexicale.

Dès lors, la découverte de la relativité linguistique par B. Lee WHORF n'est plus qu'une simple différence entre une plus ou moins grande finesse de l'analyse de la réalité. Puisqu'il faut convenir qu'une communauté linguistique analyse plus finement le réel dont dépend sa survie qu'une autre. Une communauté de pêcheur aura forcément une longueur d'avance pour parler des poissons qu'une communauté de cultivateur de manioc, et inversement.

Néanmoins, cette relativité linguistique ne manque pas d'intérêt. Pour le pêcheur, un poisson donné n'est pas seulement l'occasion d'exercer sa capacité à nommer les choses, mais renvoie à une valeur marchande, c'est-à-dire à un possible d'existence. C'est cela la sémiosis de l'évocation : ce n'est plus la combinaison d'éléments hétérogènes, le signe et le réel ; mais la combinaison d'éléments homogènes qui se situent sur un même niveau. En effet, le réel et le possible se déploient sur un même niveau.

Cette idée de combinaison d'éléments homogènes qui se déploient au même niveau mérite une illustration pour la rendre plus explicite. Pour ce faire, prenons une de ces histoires universelles qui nous dispensent de reprendre intégralement le récit. L'essentiel du récit de la Genèse dans la bible réside dans le fait que ADAM et ÈVE auraient bien pu ne pas habiter dans le jardin d'Éden. Mais ce n'est pas comme cela que le récit de la Genèse nous rend compte de ce possible d'existence.

Le récit pose comme un réel déjà là le fait qu'ADAM et ÈVE vivaient dans le jardin d'Éden. D'où il s'ensuit une description des conditions de vie dans ce paradis assortie d'une

interdiction. La transgression de l'interdiction projette les deux malheureux vers un autre possible d'existence qui n'a de valeur que par opposition à la valeur du paradis.

Ce qui veut dire exactement que le « hors paradis » est un paradigme du « paradis » puisque compris par dérivation. Ce qu'il faut éviter ici c'est de croire que c'est le paradigme qui est le terme initial ou original. Le récit biblique pose maintenant la vie sur terre comme un avant par rapport au paradis qui va survenir après la mort, dans ce cas le paradis devient compréhensible par dérivation de la vie sur terre qui est le « hors paradis ». C'est le « hors paradis » qui devient alors le paradigme du paradis.

Le possible se comprend mieux dans ce deuxième cas puisqu'il se dresse comme notre objet du désir. Or dans la mesure où l'on ne peut désirer que ce que l'on ne possède pas encore, ceci a la conséquence singulière suivante : l'objet de désir et l'objet de connaissance deviennent une seule et même chose parce qu'on les comprend par dérivation du réel d'existence où l'objet du désir est encore mise à distance. Et c'est de cette mise à distance du réel qu'il se dessine comme un possible d'existence.

La combinaison du réel et du possible constitue la totalité, en conséquence le réel est une censure de la totalité. Dite en d'autres mots, l'évocation a pour mission de postuler la totalité à partir de la censure. Or la logique temporelle du récit met en évidence que ce qui caractérise le narrativité est le parcours de la distance qui sépare le réel du possible. Une fois cette distance temporelle parcourue, le récit aspire à la mort puisque la totalité est atteinte.

C'est une idée qui peut être illustrée facilement. Le manque qui est à l'origine du discours dans la logique temporelle du récit est le réel et le discours qui tend vers possible s'épuise une fois le possible atteint puisque le désir est en quelque sorte assouvi. C'est comme si une bouteille vide provoquait des actions qui ont pour but son remplissage, et une fois la bouteille remplie, les actions se bloquent à cause de l'absurdité de vouloir remplir une bouteille déjà pleine. L'inverse est aussi vrai puisqu'il n'y a pas de terme premier avons-nous dit. La bouteille pleine suscite des actions qui vont la vider, une fois la bouteille vide, ces actions s'arrêtent.

Le blocage des actions signifie que la totalité est atteinte. Il en est exactement de même dans un discours qui raconte une figure du monde, le réel s'épelle toujours comme une censure puisque sa référence est le possible. C'est pourquoi la sémiosis de l'évocation se déroule sur un plan horizontal où des éléments homogènes se présupposent sur un axe temporel. Cette homogénéité n'est pas du tout étonnante dans la sémiosis de l'évocation puisque la combinaison du réel et du possible constitue la totalité.

À la lumière de ces idées, examinons notre deuxième théorème. Dans la linguistique de l'énonciation, les auteurs se contentent souvent de dire que les actes de paroles ne peuvent pas être soumis au test de la véridiction parce que les actions dérivées de l'énonciation le sont ipso facto par cette énonciation. Autrement dit leur réalité est interne au discours et non quelque chose d'extérieur. C'est cela qui bloque la vérification.

Nous proposons ici de voir cette soustraction à la vérification autrement. Elle tient pour nous à une différence majeure entre la signification verticale où les signes doivent avoir obligatoirement une référence extérieure. La signification verticale fonctionne comme un index montrant un objet. Si on veut montrer une maison, par exemple, il existe deux moyens. Le premier peut être qualifié comme une action directe puisqu'il consiste à monter la maison par l'index. Le deuxième peut être compris comme une action indirecte, on peut indiquer une maison en utilisant le langage, on peut dire : « regarde cette maison qui a des balcons en forme de bateau », tout en ayant les mains dans les poches. La validité de cette phrase dépend de l'existence d'une maison dont les balcons sont en forme de bateau.

Contrairement à cela, la sémiosis de l'évocation n'a pas besoin de l'existence d'un objet du dehors pour être valide. On peut admettre l'existence d'une force illocutoire dans l'exemple « regarde cette maison qui a des balcons en forme de cœur », puisque produire cette phrase équivaut à donner un ordre qu'il existe ou pas de maison. Mais seulement, il faut tenir compte que l'intelligibilité de cet ordre dépend du fait qu'il est adressé à un destinataire qui ne regarde pas justement la maison en question. Plus précisément, l'objet du regard actuel constitue le réel et l'ordre se présente comme un possible devant ce réel, il est postulé par ce réel parce que non encore advenu.

Ce qui veut dire qu'à toute énonciation s'attache au moins une force, indépendamment de l'existence ou de l'inexistence de ce que désigne l'énoncé. Voilà pourquoi les forces illocutoires échappent au contrôle de la réalité puisqu'elles existent par rapport à une énonciation.

À partir de là, constat est fait qu'il importe peu que le monde et les choses que raconte le discours soient uniquement des êtres de papier ou des êtres susceptibles d'une localisation spatio-temporelle au monde puisque les forces illocutoires fonctionnent toujours que l'on soit dans le monde réel ou dans un monde fictif. C'est pour cela que nous disons que la conversion en discours provoque une fuite du réel au profit d'une référence de terme à termes par processus d'évocation et non par principe de dénotation.

C'est faute d'avoir prêté suffisamment l'attention à cette sémiosis de l'évocation que la sémantique faisait figure de parente pauvre de la linguistique. Les travaux sur la phonologie ou sur la syntaxe sont très développés par rapport à ceux de la sémantique.

La percée la plus évidente en sémantique est la découverte des sèmes (POTTIER et GREIMAS). Les sèmes peuvent être de deux types. Le premier type est appelé sème nucléaire, il est occupe une position centrale et c'est lui qui assure la progression du texte par différenciation sémantique. Le second est appelé classème et il est périphérique, il assure, par sa permanence, la cohérence du texte.

Une des conséquences majeures de la découverte des sèmes est la mise à jour par GREIMAS du concept d'isotopie comme condition de lecture uniforme des textes. GREIMAS semble avoir rattaché exclusivement aux classèmes la possibilité d'une isotopie dont voici la définition :

> C'est la permanence d'une base classématique hiérarchisée, qui permet, grâce à l'ouverture des paradigmes que sont les catégories classématiques, les variations des unités de manifestation, variations qui, au lieu de détruire l'isotopie, ne font, au contraire, que la confirmer (GREIMAS A. J., [1966] 1982, p. 96)

En revanche RASTIER dans un développement du concept l'a étendu à toute unité linguistique et insiste sur le fait qu'elle a une définition syntagmatique. De cette manière,

par exemple, les phénomènes de redondance grammaticale sont appelés isotopie grammaticale et permettent de les évaluer en terme de signification selon le principe de la sémiosis par évocation. (RASTIER, 1972)

C'est ainsi que la sémantique a tendance à émigrer vers le domaine de la littérature. Les allitérations, les assonances, les rimes ; bref, toute forme d'itération est réévaluées en terme de signification par évocation et non à des fins de dénotation.

Nous ne prétendons pas réprimer cette migration presque clandestine. Nous voulons tout simplement décloisonner la linguistique et la littérature par le biais de la sémiosis de l'évocation qui déplace la référence extralinguistique vers une référence de terme à termes. C'est cette référence de terme à termes qui produit la fuite du réel.

Très souvent, dans ce que nous pourrons appeler approche littéraire traditionnelle, l'analyste, devant une expression irréductible au schéma global de l'interprétation, se contente de s'extasier devant un soi-disant génie de l'auteur, ou condamne purement et simplement l'expression quand elle n'entre dans aucun des paradigmes de l'interprétation qui relèvent, en définitive, du goût du jour.

RIFFATERRE est l'un des rares sémanticiens qui a fait la différence entre signification linguistique et sémiosis de l'évocation. Très schématiquement, voici ce qu'on peut en dire : face à un texte littéraire, les résistances sémantiques dues au trouble de la référentialité apparente engage vers une sémiosis de l'évocation qui donne au texte sa pertinence par référence à d'autres textes préexistants. Préexistence qui peut être interne à l'œuvre elle-même ou qui peut être le fait d'un renvoi à d'autre œuvre.

Précisons notre position par l'observation d'un exemple. Nous pouvons rencontrer aussi bien dans un texte littéraire ou au détour une conversation quotidienne la phrase suivante :

8. *Cet homme est un lion*

Le problème qu'il nous faut résoudre est pourquoi (8) n'est pas rejeté comme une phrase déviante. On constate que si elle est grammaticalement correcte, il n'en va pas de

même sur le plan sémantique. En effet, en faisant fonctionner la référence normale, on s'aperçoit que la référence du groupe nominal sujet et du groupe nominal attribut ne sont pas compatibles.

Alors qu'on sait, d'autre part, que la fonction de la copule est d'établir une identité entre les groupes nominaux qu'elle sépare et noue en même temps. Pour résoudre le problème, nous avons deux solutions. La première consiste à saisir la phrase comme métaphorique pour corriger l'incompatibilité sémantique. Pour sauver l'isotopie, il suffit de suspendre à la lecture le classème /animal/ dans l'expression *lion*, et on retient de l'expression le sème *courageux*. Le sentiment linguistique des usagers du français admet facilement cette interprétation. Mais l'inconvénient de cette solution réside dans le fait qu'elle fait comme si *lion* signifiait *courageux*.

La seconde solution que nous privilégions commence par l'identification de la valeur illocutoire de l'énonciation. Dès lors, on peut comprendre que le locuteur de (8) manifeste de l'admiration à l'endroit de l'homme qui fait l'objet de sa description. Pour ce faire, il n'est plus besoin de torturer l'organisation sémantique du mot « lion », il suffit de faire fonctionner la sémiosis de l'évocation de telle manière que le mot « lion » renvoie à d'autres textes qui confirment que le lion combat avec courage sans qu'il soit pertinent de vérifier dans le réel si le lion combat effectivement avec courage.

C'est ainsi que nous soutenons que le mouvement de la référence ne s'arrête jamais au réel, mais le traverse pour atteindre d'autres textes. C'est cela la fuite du réel, un mouvement de référence qui s'établit de texte à textes, c'est-à-dire, une intertextualité.

Considéré sous l'angle de la logique temporelle du récit, (8) a pour valeur illocutoire une reconnaissance d'admiration parce que l'énoncé place d'un côté une compréhension normale du concept d'homme et de l'autre côté une compréhension normale du concept de lion et qu'elle parcourt cette distance entre les deux bornes. Ce qui veut dire que pour mériter l'admiration, l'homme doit participer à la fois de l'homme et du lion. Ce qui est une manière de poser la question : qu'est-ce qui manque à l'homme pour mériter de l'admiration. Nous reconnaissons là que la fuite du réel fonctionne toujours parce qu'il n'est

pas besoin d'un homme réel ou d'un lion réel pour que cette distance soit parcourue. Il suffit de leur concept.

Effectivement, si (8) peut être rattaché à un segment de réalité, c'est par la fonction indexicale de l'énonciation représentée ici par le démonstratif « ce ».

Lucien DALLENBACH parle pour la première préexistence de référence autotextuelle. L'autotextualité est particulièrement présente dans la narrativisation des récits selon l'algorithme de GREIMAS qui combine dans l'espacement d'un temps d' « avant » et d'un temps d' « après » un contenu *inversé* et un contenu *posé*. Le renvoi à d'autres œuvres depuis sa découverte par BAKTHINE reçoit le nom d'intertextualité.

En définitive, nous voulons ici mettre en évidence la nature de chose du signe dans sa possibilité de renvoyer à d'autres choses. C'est cela le principe de l'évocation.

On voit bien de cette manière que le comportement de l'évocation fait de la catégorie du réel une question inutile. Confrontons notre position à d'autres. Chez RIFFATERRE, par exemple, la signification ternaire de la linguistique relève de l'axe vertical dans la mesure où le signe construit par le signifiant et le signifié dénote un référent et il spécifie que cet axe vertical est impuissant à rendre compte de la signification de l'œuvre. Voici ce qu'il en dit :

> « Cet axe vertical (la verticalité représente de façon parlante le fait que le signe « recouvre » la chose) étant celui de la signification normale, on a donc ce paradoxe d'une exégèse qui constate que le poème signifie d'une façon anormale, mais n'en cherche pas l'explication de l'anomalie dans la direction de la norme. » (RIFFATERRE, 1979, p. 29)

C'est ce type d'exégèse que BAKHTINE dénonce comme une réification du langage. Ainsi, à côté de la signification qui se déroule sur l'axe vertical il faut tenir compte de celle qui se passe sur l'axe horizontal, et l'évocation est du côté de la sémantique de l'axe horizontal en vertu du fait que le texte est lui-même son propre système référentiel :

> « Il est permis d'en conclure que dans la sémantique du poème l'axe des significations est horizontal. La fonction référentielle d'un poème s'exerce de signifiant à signifiant : cette référence consiste en ceci que le lecteur perçoit que certains signifiants sont des variantes d'une même structure » (Ibid. p.38)

La notion de **variante d'une même structure** mérite d'être analysée. À bien observer les choses, on peut dire que c'est l'acquisition la plus importante du fonctionnement du langage du dernier siècle. Elle déplace la référence traditionnelle. Au lieu que la référence se fasse du signe à l'objet dans une combinaison hétérogène, elle se fait de signe à signes dans un mouvement horizontal qui combine des éléments de même niveau, puisqu'à la différence de l'objet, le signe demeure appartenir à une convention linguistique.

Ce déplacement aboutit à une fuite du réel parce que dans la signification horizontale la référence habituelle est réduite à un simulacre. Sur un écriteau où l'on peut lire « chien méchant », par exemple, le récepteur du message ne cherche pas identifier où est le chien en question, c'est-à-dire l'objet référentiel. Au contraire, il prend le message pour ce qu'il est, et y identifie une force illocutoire qui l'avertit d'un danger éventuel. En conséquence, il modifie son comportement. C'est cette modification de comportement que vise l'énonciation et non pas l'identification du référent. Ce qui prouve en outre que ce qui fait naître un discours est à rechercher avant tout dans la valeur de son énonciation.

En effet, on peut reconstruire à partir de la force illocutoire la motivation du destinateur de la parole dans cet exemple. Il estime qu'il y a une chose qui manque à son destinataire. Il ressent la nécessité de l'avertir. Et pour cet avertissement, il lui suffit de communiquer le caractère méchant de son chien. Et en communicant cette information, il réalise en même temps, un avertissement. Et peu importe que le chien soit effectivement méchant ou que l'animal n'existe pas du tout, car de ce premier valeur illocutoire peut se dériver une autre : celle de dissuader des éventuels maraudeurs.

On voit bien avec cet exemple que ce n'est pas la suite « chien méchant » qui signifie un avertissement. Cela est complètement absurde. C'est l'énonciation de cette suite qui a une valeur d'avertissement, et l'avertissement renvoie à la dissuasion.

Quand une suite se présente comme ayant une valeur illocutoire, il se présente en même temps dans sa nature d'objet parmi les objets et produit ce que WITTGENSTEIN appelle connexion de chose à choses. L'énonciation comme fait renvoie à une valeur illocutoire à partir de laquelle peut dériver d'autres valeurs. Voici comment ce philosophe

viennois explique que cette connexion de chose à choses est une condition d'intelligibilité des énoncés, non pas dans sa relation avec le référent mais dans le processus de l'évocation :

> « (…), nous ne pouvons imaginer aucun objet en dehors de la possibilité de sa connexion avec d'autres objets » (2.0121) (WITGENSTEIN, 1961, p. 30).

Cet exemple peut être jugé trivial parce qu'il appartient au langage ordinaire. Nous allons donc présenter un exemple qui relève du langage élaboré. Il s'agit d'un bref tercet d'Eluard :

Paille
Paille mêlée au grain
Fumée mêlée au feu
Pitié mêlée au mal. (ELUARD, 1926, p. 1025)

La lecture littérale de ce poème aboutirait à ce qu'on appelle non-sens. La référence à la réalité n'est qu'une simple description de mélanges qui s'avèrent tout naturels. Lors du battage de riz, il est normal que de la paille se mêle au grain. En allumant du feu, de la fumée se mêle à la flamme. Et il est aussi tout naturel que le mal provoque la pitié des autres. Ainsi, on ne voit pas exactement quelle est la force illocutoire de ce poème.

Comme nous l'avons soutenu, l'illocutoire est une valeur de l'énonciation. Il nous faut donc bien observer le produit de l'énonciation, c'est-à-dire, observer la forme de l'énoncé. On s'aperçoit alors immédiatement que chaque vers est une variante de la même structure, et, seul, le premier vers existe dans la langue comme expression toute faite. La *paille mêlée au grain* désigne un alliage comme impureté. C'est pour cela que le défaut de fabrication de métaux qui se définit par une rupture de l'uniformité de la surface dans le sens de la longueur s'appelle *paille*.

Dès lors, l'accumulation de la même structure est régie par ce premier élément, qui, d'une certaine manière, contamine tout le reste. Le deuxième vers a, ainsi, pour mission de confirmer la valeur négative du premier.

Il en résulte que par simple accumulation de forme identique, le dernier vers qui peut avoir un sens neutre, voire positif, parce que la pitié adoucit le mal, a subi par

contamination, un sens négatif et finit par signifier que la pitié rend le mal plus pénible à supporter, ou plus insidieux.

Nous constatons alors que c'est l'énonciation qui décide cette accumulation et que l'accumulation comme transformateur sémantique n'a pas toujours la forme évidente de l'accumulation rhétorique puisqu' il suffit de la percevoir comme une variation de la même structure.

En définitive, ce poème en tant qu'énonciation a une valeur d'interdiction. Elle interdit toute manifestation de pitié devant le mal afin de ne pas aggraver celui-ci. On voit bien dans cet exemple que c'est une logique narrative qui a permis à la force illocutoire d'être perçue comme telle. En effet, à cause de l'accumulation, la pitié mêlée au mal passe du permis à l'interdit. Et pour cette transformation narrative, nul besoin d'identifier les référents mondains ou les référents traditionnels, il suffisait de se référer à la valeur négative du premier vers pour faire passer le dernier vers du sens positif vers un sens négatif.

Dès lors, compte tenu de la généralisation de l'illocution à partir du performatif, il nous est loisible maintenant de mieux comprendre la référence à l'énonciation. Si le discours se réfère à l'énonciation c'est parce que celle-ci est l'instrument qui donne forme à l'énoncé, laquelle forme détermine l'acte de discours réalisé. Comme il est admis depuis longtemps que la langue est une forme et non une substance et l'identification d'une forme se fait par différenciation, il est naturellement normal qu'une forme donnée convoque une autre par évocation.

Nous retenons donc que l'introduction de la pragmatique au sein de la linguistique a permis de résoudre la promptitude à dire que telle phrase est irrecevable parce bien qu'elle soit bien construite syntaxiquement, on ne comprend pas toujours ce qu'elle signifie si on se contente de faire référence à la réalité qu'elle désigne. Il s'avère que toute énonciation possède une force illocutoire qu'elle effectue automatiquement.

Si nous prenons la phrase posée par CHOMSKY comme asémantique : « Les idées vertes dorment furieusement », on s'aperçoit que même si nous savons pas à quoi cette

phrase correspond dans la réalité, sa force illocutoire n'en est pas moins opérationnelle. Cette phrase est produite afin d'illustrer des phrases asémantiques et ainsi de les interdire.

Toutefois, il nous faut prendre ici des précautions. Nous n'encourageons personne à produire des phrases déviantes sous prétexte que leur énonciation est toujours agissante. Nous affirmons tout simplement que même les phrases qui provoquent des troubles référentiels apparents retrouvent leur dignité lorsqu'on fait intervenir la référence horizontale.

La pragmatique considère les énoncés comme des objets parmi les objets et signifient suivant le principe de la sémiosis de l'évocation. C'est-à-dire en produisant des relations latérales de même niveau. C'est ce que nous avons appelé **référence horizontale.** Et quand nous disons que la logique narrative fait naître le discours à partir d'un manque, c'est parce que justement, comme le dit WITGENSTEIN, il existe une connexion métonymique de chose à choses, selon l'aphorisme (2.0121).

Nous avons fondé les actes de discours sur la narrativité sans avoir précisé rigoureusement cette dernière notion. Nous allons nous y attacher dans le paragraphe suivant.

1.6. LES ACTES DE DISCOURS ET LA NARRATIVITÉ

Sans vouloir faire une stylistique de titre, il nous faut quand même le justifier comme élément du vaste ensemble que constitue cette première partie. Nous avons articulé intimement les actes de discours et la narrativité pour éviter d'avoir à traiter le phénomène illocutoire en fonction du contexte sur lequel les avis des théoriciens divergent. Pour éviter aussi de devoir faire appel à la notion de motivation qui risque de n'être plus du domaine de la linguistique.

Commençons par le plus simple à traiter des deux parties du titre. On peut sans difficulté aucune analyser la première partie de ce titre comme un groupe nominal qui connaît une expansion. Cette expansion est appelée « complément du nom » ou

« adnominal ». Cet adnominal est souvent introduit par la préposition « de » (Cf. (MILNER, 1978))[2]. C'est ainsi que nous analysons la séquence *Les actes de discours*.

En se référant de la sorte aux propriétés générales de l'adnominal, il s'agit d'un acte comme les autres, à la différence près que c'est le discours qui le réalise. Nous pouvons pour l'instant nous contenter de concentrer notre attention sur le groupe nominal noyau du syntagme.

Contrairement à l'ordre qui prévaut dans l'un de nos meilleurs dictionnaires, le Petit Robert en l'occurrence, nous partirons d'abord du sens II où nous pouvons lire la définition laconique suivante :

> « J'appelle acte un mouvement volontaire, précédé par une intention, poursuivant un but » (J. Laurent)

Cette définition appelle deux remarques. La première concernera la qualification de volontaire attachée au mouvement. La linguistique divise les objets du monde en deux catégories : les animés et les inanimés. Parmi les caractérisations de l'animé, on peut citer la volonté et la conscience. C'est l'homme qui est l'élément par excellence de cette catégorie.

Quand on articule avec cette catégorie de l'animé le complément du nom, nous pouvons donc nous contenter, dans cette analyse, des actes réalisés uniquement par un être humain. Par ailleurs, cette restriction est parfaitement conforme à la définition de l'énonciation fournie par BENVENISTE en ce que cette dernière implique qu'il s'agit là d'une utilisation individuelle. Nous nous plaçons là d'emblée sur l'acte verbal dans la mesure où la production d'énoncé dépend du sujet énonciateur et que parmi les outils disponibles en langue celui-ci opère un choix.

Dans la deuxième remarque, il sera question de but : l'acte est nécessairement une force transformationnelle dirigée vers un but. De cette manière, la définition reprend

---

[2] Une étude détaillée des expressions avec un « de » en surface ou non se trouve chez MILNER (1978) : *De la Syntaxe à l'interprétation*.-

l'intuition découverte en littérature qui stipule que la logique narrative fait naître le récit à partir d'un manque et vise à sa liquidation. Et la force illocutoire ne l'est que parce qu'elle poursuit un but de la même manière que la narrativité a pour mission de raconter comment un objet du monde passe d'un état à un autre.

L'homme peut donc réaliser des actes de deux manières différentes. Il peut effectuer un acte par l'utilisation de sa force physique en vue de modifier la nature. Par exemple, travailler la terre. Le travail ainsi effectué va faire passer la terre de l'état impropre à la culture vers un état où elle sera susceptible d'être ensemencée.

L'homme peut aussi réaliser des actes suivant toujours cette logique transformationnelle en utilisant la parole et non plus sa force physique. Il est bien entendu que parler nécessite de la force physique, mais on ne connaît pas encore dans tous ses détails la mise en œuvre de cette force qu'elle ne saurait pas être intégrée dans la définition de l'énonciation. En effet, bien avant la découverte du performatif, nous avons déjà dans la vie civile des actes qui sont consignés sur papier comme transformation d'état, tels sont les actes de vente, les actes de mariages, etc.

Il n'est plus alors discutable qu'en parlant on réalise au moins un acte de parole. Ceci n'a rien d'extraordinaire à partir du moment où l'on admet que l'énonciation est un outil, comme nous l'avons vu au chapitre 1.3. Effectivement, ce que nous savons intuitivement de notre utilisation du langage dans la vie courante confirme cette force transformationnelle que l'on croyait seulement être l'apanage des récits mythiques ou des contes merveilleux.

Michel ADAM, dans des ouvrages de lecture aisée, a pris une position claire sur l'ineptie de vouloir définir le genre d'un texte qui est finalement une composition hétérogène. Disons que cette propriété transformationnelle du narratif peut être présente dans tout type d'énonciation, que celle-ci soit une description, soit une information, soit une argumentation ou autre; vouloir y lire pour quel compte elle a été produite revient à y attacher le but reconnu à la narration. Il s'agit ici de la reconnaissance de la narration comme dire et non comme contenu. C'est-à-dire, vouloir comprendre comment le récit comme acte lit le monde, c'est y projeter une dimension intersubjective par la narration d'une

transformation qui fait passer une position d'état vers son opposé. C'est cela la force illocutoire.

Nous suggérons ici de reconnaître dans toute énonciation ce pouvoir transformationnel, tout au moins, c'est sa motivation la plus claire. Qu'elle soit ou non suivie d'effet est une autre question, de la même manière que lorsqu'on fait une prière on espère qu'elle soit suivie d'effet mais celui-ci ne relève plus de notre énonciation mais de la volonté de celui à qui la prière est adressée.

Maintenant, justifions un peu plus pourquoi nous avons attaché à la narrativité ce pouvoir de la parole de réaliser un acte. Parlons tout d'abord de la généralisation du narratif à tous les discours.

Dans la typologie de texte, le texte narratif fait partie du paradigme à côté des textes descriptif, explicatif, argumentatif, informatif, explicatif, etc. Mais depuis l'introduction de la dimension illocutoire comme facteur de lisibilité des textes, cette hiérarchie est bouleversée. Au lieu d'être un élément comme les autres le narratif est le paradigme et non plus un élément du paradigme.

Le raisonnement est le suivant. Tous les types de texte dans la mesure où ils font l'objet d'une communication doivent transformer nécessairement l'état de son destinataire. Supposons que quelqu'un fasse une description. Cette description serait absurde ou tout simplement tautologique si le destinataire la connaît aussi bien. La pertinence de la description lui provient d'une différence qui peut être articulée sur une dimension temporelle.

D'après l'algorithme de GREIMAS, le récit est dichotomisé en un avant et en un après. Avant la description, le destinataire ignore tout ou presque tout de l'objet de la description, après la description, il connaît tout de ce que la description a révélé de l'objet.

Très longtemps, on a cru, un peu arbitrairement, que seuls les contes et les récits mythiques obéissent à cette logique narrative. Il s'avère, après le bouleversement de la hiérarchie que la narrativité est l'essence du langage. En témoigne cette généralisation que nous rapporte BARTHES :

« Innombrables sont les récits du monde. C'est d'abord une variété prodigieuse de genres, eux-mêmes distribués entre des substances différentes, comme si toute matière était bonne à l'homme pour lui confier ses récits : le récit peut être supporté par le langage articulé, oral ou écrit, par l'image, fixe ou mobile, par le geste ordonné de toutes les substances ; il est présent dans le mythe, la légende, la fable, le conte, la nouvelle, l'épopée, l'histoire, la tragédie, le drame, la comédie, la pantomime, le tableau peint, le vitrail, le cinéma, les comics, le fait divers, la conversation. De plus, sous ses formes presque infinies, le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés ; le récit commence avec l'histoire même de l'humanité. » (BARTHES, 1966, p. 7)

Cette remarque pertinente de BARTHES nous convainc que la narrativité est à l'œuvre dans le langage lui-même et ce jusque dans sa manifestation que nous croyons la plus banale. Dès qu'il y a langage ou intention de signifier, il y a donc déjà de la narrativité ; que cette intention vienne du producteur du signe ou qu'elle soit une projection de lecture sur des objets du monde considérés comme signes.

Si telle est la première propriété du narratif, en tant qu'essence du langage, il doit obéir à la fuite du réel comme le stipule notre hypothèse. Cette seconde propriété trouve également un écho chez BARTHES, à la différence près qu'il appelle cette faculté du récit, une valeur émancipatrice :

« (…) ; la fonction du récit n'est pas de représenter, elle est de constituer un spectacle qui reste encore très énigmatique, mais ne saurait être d'ordre mimétique ; la réalité d'une séquence n'est pas dans la suite «naturelle» des actions qui la composent, mais dans la logique qui s'y expose, s'y risque et s'y satisfait : on peut dire d'une autre manière que l'origine d'une séquence n'est pas l'observation de la réalité, mais la nécessité de varier et de dépasser la première « forme » qui se soit offerte à l'homme, à savoir la répétition, une séquence est essentiellement un tout au sein duquel rien ne se répète ; la logique a ici une valeur émancipatrice – et tout le récit avec elle. »(Ibid. p. 32)

Cette fonction du récit consiste, en définitive, à s'émanciper du poids néfaste du réel et ainsi d'habiter un monde du possible qui satisfasse notre désir. Et si la répétition n'existe pas dans le récit, c'est parce que le parcours de la sémiosis de l'évocation prend les objets de telle manière que leurs différents états, non seulement, appartiennent au même niveau, mais sont inconnaissables sans leurs renvois réciproques.

Ainsi, l'aphorisme (2.0121) de WITTGENSTEIN est aussi une forme de narrativité. En effet, il postule que la connaissance d'un objet dépend de la connaissance de sa possibilité

de connexion avec d'autres objets. Or cette connexion n'est autre chose que le renvoi réciproque caractéristique de la sémiosis de l'évocation.

S'il faut simplifier, il y a lieu de croire que la narrativité possède une dimension cognitive qui lui permet de poursuivre un objet dans ses différentes configurations. Et la connaissance de l'objet dépend de ses différentes configurations. L'objet isolé est incompréhensible au même titre, par exemple, qu'un diamant dont nous ne savons pas quoi faire perdra toute valeur.

S'il y a un théoricien de la pragmatique qui ait pu approcher, à notre connaissance, la place centrale de la narrativité dans l'explication du fonctionnement du langage comme outil, il s'agit de Jean Claude ANSCOMBRE. Mais à cause du cloisonnement affiché entre la linguistique et la littérature, il se refuse de parler de narrativité en dépit du fait que sa formulation se rapproche de la syntaxe narrative. Cet auteur part de l'exemple (9)

9. Il fait chaud ici.

qu'il considère comme produisant, au niveau du décodage, la requête d'ouvrir la fenêtre, suivant les préalables de situation requis, en vertu des thèses suivantes :

> (a) « Un principe conversationnel général qui est que l'on ne parle pas pour ne rien dire ni pour ne rien faire. La motivation la plus claire de L (locuteur) pour dire qu'il a chaud est de désirer se rafraîchir. »
>
> (b) « Une loi de discours : communiquer un désir, c'est demander la satisfaction de ce désir ». L demande qu'on la rafraîchisse. La façon la plus rapide de le « satisfaire serait d'ouvrir la fenêtre » (ANSCOMBRE, 1980, p. 87)

Il apparaît évident à partir de cette démonstration de ANSCOMBRE que l'intelligibilité de l'énonciation lui vient de son inscription au sein d'un schéma narratif qui rappelons-le articule toujours une dimension temporelle dichotomisée en un « avant » et en un « après » pour reprendre la formulation de GREIMAS (1966b). Dans l'exemple qui vient d'être proposé, il est très facile de s'apercevoir qu'à cet « avant » correspond un contenu sémantique que nous pouvons appeler /chaleur/ et à cet « après » celui de la /fraîcheur/. Ce qui met clairement en jeu la transformation d'état caractéristique du narratif.

C’est à partir de cette narrativité qu’il faut comprendre la notion de totalité présente chez BAKTHINE. En effet, parler de totalité comme une simple inscription dans la chaîne ininterrompue de la parole laissera toujours quelque part un goût d’inachevé. Il nous faut donc imaginer un moyen d’arriver à une clôture.

Depuis ARISTOTE, nous savons que le récit connaît un commencement et une fin absolus, reconnaissables par la certitude que le temps de la péripétie est fini à partir du moment où le but de l’action est atteint. C’est une théorie facile à vérifier même dans la pratique de la vie quotidienne. L’exemple du déplacement comme action de passer d’un point à un autre y pourvoit correctement. Quand on atteint le point d’arrivée, le récit arrive également à sa clôture. C’est ce mouvement narratif qui nous semble être à l’origine de la théorie de l’action en linguistique pragmatique.

S’il est admis que le récit fait naître le discours à partir d’un manque, il est normal que réciter a pour motivation le désir de liquider le manque. C’est à ce titre que le programme narratif est en même temps une censure une postulation de la totalité. Dès lors, dire (9) n’est pas tout simplement décrire un état de chose dans le monde, mais c’est surtout vouloir en annuler les conséquences en attachant cette description à un état de chose possible qui satisfasse le désir. Cette postulation de la totalité a été dite par WITTGENSTEIN à sa manière propre lorsqu’il affirme que l’existence et l’inexistence constituent la réalité.

Imaginer un objet ce n’est pas forcément le croire réel. C’est ainsi que la narrativisation s’arrache de la nécessité de la vérité, mais affiche entièrement l’autonomie de la linguistique. La conversion en discours des événements du monde a cette propriété de projeter devant nous un spectacle linguistique qui poursuit son autonomie propre. Cette connexion d’objet à objets qui donne à l’objet son sens en lui permettant d’être l’élément d’une totalité n’est saisissable que dans la narrativité.

Nous pouvons en donner une illustration pour clarifier notre propos. Dans les contes populaires russes, lors d’un rapt de la princesse, le roi provoque une assemblée de ses sujets. La raison de cette assemblée n’est pas de lever une armée comme ce fut le cas dans *L’Iliade* de Homère, mais tout simplement de communiquer la triste réalité. Déjà cette communication affiche un état de disjonction de la princesse du palais royal. Mais la

communication est interprétée par référence à l'état de conjonction possible de la princesse au palais de son père. C'est suivant cette interprétation qu'un volontaire, appelé héros, se lève de la foule et promet au roi de ramener la demoiselle. Cette interprétation est due au fait que le roi ne s'est pas contenté de décrire un état de lieu, il a communiqué, en même temps, son désir de voir sa fille revenir au domaine familial, ou si l'on veut, il a communiqué sa tristesse de voir sa fille éloignée du palais malgré elle.

C'est pour cette raison que dans la structure actancielle du récit, le roi se présente toujours comme un mandateur ou un destinateur parce que sa parole possède forcément une dimension illocutoire.

Si nous ramenons le principe de connexion de chose à choses au niveau des unités lexicales du langage lorsqu'elles sont considérées en elles-mêmes, on s'aperçoit encore que la narrativité est l'essence du langage. Prenons un exemple.

Si le diamant a, par exemple, le sème /dureté/ c'est parce qu'il peut attaquer toutes les autres matières solides. Disons que c'est un des buts inscrits dans le diamant et que l'énonciation peut actualiser sous forme de programme narratif.

Nous profitons de cet exemple pour lever une ambiguïté qui risque de limiter la portée de cet aphorisme du philosophe viennois. Le pluriel dans la seconde occurrence du mot *objet* n'y est pas une simple servitude grammaticale provoquée par la combinaison de la proposition *de* et de l'indéfini pluriel *des* ; auquel cas, il y a lieu de croire que la catégorie d'objets appartient à une même classe : les matières moins dures que le diamant. Il n'en est rien, car dans un autre point de vue, cette pierre précieuse peut mettre en avant sa rareté, elle peut être ainsi prise comme bijou, dès lors la classe d'objets de sa connexion fera figurer les belles femmes qui aiment tant la parure.

Ici, il faut préciser que la catégorie d'existence, c'est-à-dire le monde référentiel n'a plus d'importance que la catégorie du possible. Elles sont étalées sur le même niveau selon le principe de la référence horizontale par le moyen de la narrativisation. Car que ce soit un diamant réel, un diamant montré dans une peinture, ou un diamant récité dans un texte; il déploie implicitement l'ensemble de ses possibilités de connexion avec d'autres objets.

S'il faut encore rappeler que le mot n'est pas la chose, cet exemple du diamant qui déploie une référence horizontale assume ce rappel. Et c'est plus cette référence horizontale qui nous aide dans le processus d'acquisition d'une langue que la référence verticale qui ne serait qu'une simple nomenclature. La preuve en est la relativité linguistique. Les Eskimos possèdent beaucoup plus de mots pour dénommer la neige parce qu'il s'agit de leur environnement vital ; en conséquence, il leur est nécessaire de savoir à quel état de chose chaque type de neige renvoie pour leur survie.

C'est par cette référence horizontale que la narrativité s'introduit dans le domaine de la linguistique. Les objets de discours qui n'ont pas de pendant dans l'univers référentiel tel que le dragon, le centaure, etc. sont là pour nous en convaincre. Notre connaissance de ces objets est justement assurée par leur insertion dans un récit qui déploie les possibilités de leur connexion.

En effet, lorsqu'on se réfère aux actes de parole qui rythment quotidiennement notre vie en société, nous serions bien embarrassés s'il faut toujours dire la stricte vérité, si les mots doivent toujours avoir un correspondant strict dans le monde référentiel. Car il arrive très souvent que ce qui est signifié verticalement se révèle problématique et il suffit de déplacer la référence au niveau de l'illocution, c'est-à-dire, au niveau du fait de dire pour faire disparaître les problèmes. C'est le cas, par exemple, des phénomènes délocutifs du type :

10. Bonjour

Énoncer (10) à quelqu'un ne signifie plus forcément qu'on lui souhaite d'avoir un bonjour, a fortiori si le locuteur sait pertinemment que son interlocuteur va aller certainement au devant d'ennuis à partir d'informations qu'ils savent posséder tous les deux. Ce qui importe ici, c'est le fait de le dire. La valeur illocutoire de pareille énonciation entre dans ce qu'on peut appeler préservation de la relation intersubjective ou préservation de la face. Dire (10), c'est prouver à l'autre qu'on est encore dans de bonnes dispositions envers lui. Et symétriquement, ne pas le dire c'est montrer de manière toujours illocutoire une dégradation de la relation. Cette dernière remarque mérite quelques éclaircissements. L'énonciation se définit par le fait de produire un énoncé, alors on peut se demander à quel

titre ne rien dire peut avoir une valeur illocutoire. Au lieu d'être un embarras. Pour notre théorie, la réponse que nous allons fournir va la consolider.

Nous savons que l'énonciation ne déclenche pas une référence à la réalité extralinguistique, mais une référence de terme à termes que nous avons appelée référence horizontale. Et précisément, si là où on doit prendre la parole, on refuse de le faire, le silence est qualifié d'éloquent ou de parlant parce que l'énonciation est justement constituée par ce refus de parler.

En effet, on peut réintroduire le préfixe performatif sous jacent à (10) sous la forme d'un verbe optatif qui va nous permettre d'avoir par exemple (11) :

11. Je souhaite que vous ayez un bon jour aujourd'hui.

C'est pour cela que O. DUCROT n'hésite pas à affirmer qu'une interprétation d'un énoncé passe obligatoirement par une description de son énonciation :

> « Interpréter un énoncé, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmation, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens ou un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion) » (DUCROT, 1980, p. 30).

F. FLAHAULT a cherché les raisons de la nécessité, dans certaine circonstance, de l'implicite de l'illocutoire par rapport à l'explicite du performatif. Il a trouvé que l'avantage de l'implicite est une certaine manière de préservation de la face. Comme l'illocution est toujours implicite, il est toujours possible d'en refuser la paternité si elle risque d'être la source d'un malentendu et ainsi d'éviter les conséquences de sa prise de parole. Il faut entendre face ici au sens défini par GOFFMAN dont voici une synthèse :

> « Un individu "garde la face" lorsque la ligne d'action qu'il suit manifeste une image de lui-même consistante, appuyée par les jugements et les indicateurs venus des autres participants, et confirmée par ce que révèlent les éléments impersonnels de la situation. Il est alors évident que la face n'est pas logée à l'intérieur ni à la surface de son possesseur, mais qu'elle est diffuse dans le flux des événements de la rencontre, et ne se manifeste que lorsque les participants cherchent à déchiffrer dans ces événements les appréciations qui s'y

expriment. La ligne d'action d'une personne pour d'autres personnes est généralement de nature légitime et institutionnalisée. » (GOFFMAN, [1974] 1984, p. 10)

Cette théorie de la face est exprimée avec son style propre par FLAHAULT :

« De n'accomplir qu'implicitement un acte illocutoire me permet d'éviter d'aborder de front la question de ma place par rapport à celle de mon interlocuteur (ou de la sienne par rapport à la mienne). » (FLAHAULT, 1979, p. 51)

Cette manière de voir sera l'occasion pour nous de mieux cerner la notion d'acte illocutoire. Comme c'est une action qui s'accomplit non pas au niveau de la substance du contenu mais au niveau de sa forme, nous pouvons d'abord marquer sa différence par rapport à la performativité.

L'énoncé performatif, nous l'avons vu, a l'avantage de mettre en avant la description de l'acte accompli dans l'énonciation puisque les verbes performatifs indiquent la valeur de l'acte que l'énonciation réalise. Nous n'avons pas avec ces verbes une dénotation indépendante.

En revanche, dans l'illocutoire il faut faire un calcul interprétatif en se demandant pourquoi le locuteur dit ce qu'il dit. C'est la différence qui existe entre les deux exemples suivants :

12. *Je vous demande la date de votre admission*

13. *C'était quand votre admission ?*

Sémantiquement (12) et (13) sont équivalents à cette différence près que le premier fait intervenir un performatif, alors que le deuxième ne montre rien de tel.

La prudence affichée par l'illocutoire permet donc de mieux préserver un rapport de force établi entre allocutaires, ceci fait partie du principe de coopération qui recommande de ne pas faire perdre la face à son interlocuteur ou de ne pas perdre la face en prenant la parole. Nous pourrons donc appeler cela « principe de préservation » et partant, l'acte

illocutoire est un principe de préservation et peut s'opposer de la sorte au performatif. Nous allons faire appel à un exemple de FLAHAULT pour illustrer cette opposition :

> « Mais enfin, imaginons qu'un garçon et une fille soient bons amis: ils se trouvent apparemment dans ce cas favorable. Pourtant, que l'un vient à « tomber » amoureux de l'autre, et la question du « je t'aime » va se poser douloureusement à lui (ou elle), à cause de l'augmentation considérable des enjeux qui accompagnent ce changement (…).
>
> C'est la peur de cet ébranlement de sa propre identité qui conduit chacun à éviter la situation qui se noue dans l'illocutoire explicite (performatif) pour lui préférer l'implicite. »(Ibid.)

Le caractère implicite de l'illocutoire s'engage immédiatement dans les relations intersubjectives, c'est la manifestation de la subjectivité dans le langage, tout au moins dans sa visée de préservation qui est, en définitive, un désir de créer ou de maintenir une harmonie sociale. En effet, sous quelques réserves, nous sommes ici loin de la distinction classique, héritée de SAUSSURE, selon laquelle la parole est tournée vers l'individuel et la langue vers le social. Ce qui se passe, en réalité, est que la parole est un usage individuel de la langue mais qui vise l'intersubjectivité. Ou encore, la langue se présente comme une virtualité qui peut se réaliser dans la parole, et si celle-ci est sociale, il n'y a pas de raison à ce qu'elle devienne individuelle au niveau de la parole. Toute prise de parole prend en compte et est influencée par certaines propriétés du destinataire.

Par ailleurs, il faut se rappeler que pour BAKHTINE l'énonciation se fait avec la certitude de l'interlocuteur. Tout au plus nous pouvons dire que l'énonciateur est individuel, mais que son énonciation tient compte d'un ensemble de paramètres qu'il reconnaît à son interlocuteur, dont le savoir encyclopédique, la maîtrise du même code, son statut vis-à-vis de l'énonciateur.

Dès lors, l'énonciation est un acte, un fait du locuteur qui mobilise la langue pour son propre compte et celui de son interlocuteur. Il convertit la langue en discours en la faisant passer de l'état virtuel à l'état actuel suivant la propriété formulée par BENVENISTE :

> « L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole ». (BENVENISTE, [1974] 1981, p. 82)

Mais nous devrons ajouter qu'il y introduit également son interlocuteur. Les marques les plus visibles de cette introduction de l'interlocuteur sont les expressions qui se réfèrent à l'interlocuteur comme le « tu » ou le « vous » dont les valeurs agissent illocutoirement comme signe d'une réduction de distance ou de mise à distance, d'intimité ou de respect.

À partir de cette double introduction qui fait que chaque énonciation pose autrui comme allocutaire, BENVENISTE en déduit que les indices de personnes (je et tu) sont des individus linguistiques crées par l'énonciation. Il en va de même de toutes les catégories appelées par JAKOBSON déictiques, tant il est vrai que :

> « L'énonciation est directement responsable de certaines classes de signes qu'elle promeut littéralement à l'existence » (Ibid. p.84)

Si des classes de signes doivent leur existence à partir d'énonciation, la remarque permet de dire que la force illocutoire qui dérive d'elle est également en dehors du test de la véridiction. Néanmoins les déictiques permettent de localiser par rapport à l'énonciateur certaines références. C'est le cas des déictiques ou bien, de manière plus générale, des paramètres de l'énonciation qui sont constitués par les trois paradigmes suivants : **je**, **ici**, **maintenant**. Lesquels éléments indiquent celui qui parle et marquent les ancrages spatio-temporels de l'énonciation.

Mais d'autre part, il faut reconnaître que cette possibilité de l'énonciation de faire advenir à l'existence des individus linguistiques corrobore l'intuition de BAKHTINE sur le principe dialogique, mais cette fois-ci, il ne s'agit pas d'individus mais d'actions linguistiques reconnues sous le nom de force illocutoire. À mettre l'énonciation dans le cadre des relations intersubjectives, on s'aperçoit très vite que la parole crée, confirme ou modifie la nature de ces relations. Les interrogations, les demandes, les intimations, les souhaits, … ne peuvent être que dans et par la parole. Il n'y a pas, par exemple, d'interrogation dans le monde des objets.

Ainsi, les énonciations reçoivent leur intelligibilité par référence au principe de coopération développé par H. P. GRICE qui est englobé dans le principe conversationnel. Le principe coopération suppose que le locuteur poursuit un but ; donc l'intervention de

l'allocutaire doit poursuivre le même but pour être pertinente, sinon il n'y a pas de dialogue. Ou plutôt, ce sera un dialogue de sourds.

Il ne faut pas pourtant que des situations conflictuelles soient exclues du principe dialogique. Elles peuvent être le fondement du discours ou de la conversation dans le cas où le locuteur s'opposerait explicitement ou implicitement au dire qui précède. Mais le cas où l'énonciation sert de fondement ne date pas seulement d'AUSTIN ou de BENVENISTE, sous le dénomination de « communion phatique » ; B. MALINOWSKI, bien avant eux, a montré que parfois la référence au réel n'est pas la référence ultime du discours. Il s'ensuit que le mouvement de la référence traverse en quelque sorte la réalité pour s'arrêter à la narrativité de la force illocutoire qui se dessine dans les prises de parole conformément à l'aphorisme selon lequel « on ne parle pas pour ne rien dire ni pour ne rien faire » que nous a communiqué ANSCOMBRE.

Et ce qu'on peut faire dans la langue est bien illustré par cet extrait de MALINOWSKI que nous confie BENVENISTE :

> Une simple phrase de politesse, employée aussi bien parmi les tribus sauvages que dans un salon européen, remplit une fonction à laquelle le sens des mots est presque complètement indifférent. Questions sur l'état de santé, remarques sur le temps, affirmation d'un état de choses absolument évident, tous ces propos sont échangés non pour informer, mais dans ce cas pour relier des gens en action, certainement pas pour exprimer une pensée…
>
> On ne peut douter que nous ayons ici un nouveau type d'emploi de la langue – que poussé par le démon de l'invention terminologique, je suis tenté d'appeler *communion phatique*, un type de discours dans lequel les liens de l'union sont crées par un simple échange de mots … Les mots dans la communion phatique sont-ils employés principalement pour transmettre une signification, la signification qui est symboliquement la leur ? Certainement pas. Ils remplissent une fonction sociale et c'est leur principal but, mais ils ne sont pas le résultat d'une réflexion intellectuelle et ils ne suscitent pas nécessairement une réflexion chez l'auditeur. Une fois encore nous pourrons dire que la langue ne fonctionne pas ici comme un moyen de transmission de la pensée. (Extrait de l'article de B. MALINOSWKI publié chez OGDEN et RICHARDS : The meaning of meaning. – (1923 ; 313 sq.) (BENVENISTE, [1974] 1981, p. 87)

L'évidence première qui ressort de la lecture de cette formulation qui jette un nouvel éclairage est que le langage n'a pas exclusivement pour fonction de communiquer la pensée.

Il existe en quelque sorte un dépassement de cette fonction reconnue par la linguistique structurale élaborée à partir de SAUSSURE : la mise en place de la fonction symbolique. La deuxième remarque que suscite cette sorte de rupture épistémologique concerne la question de la référence. En dépit de sa précision très suggestive par son originalité, l'intuition de B. MALINOWSKI souffre d'une faiblesse de formulation théorique. Ceci est parfaitement compréhensible si l'on tient compte du fait que c'est dans le cadre d'une recherche ethnologique que cet auteur a découvert cette fonction d'action du langage. Néanmoins, il est facile de replacer cette découverte au sein de la linguistique pragmatique à l'aide d'une propriété de la narrativité qui peut être appelée principe de clôture.

1.7. PRINCIPE DE CLÔTURE DE LA NARRATIVITÉ

L'intelligibilité narrative découle d'un principe de clôture qui n'est pas vraiment une chose nouvelle puisqu'elle a été déjà énoncée par ARISTOTE en ces termes :

> « Pour ce qui est de l'imitation narrative et en vers, il y faut, comme dans les tragédies composer la fable de façon qu'elle soit dramatique et tourne autour d'une seule action, entière et complète, ayant un commencement, un milieu et une fin, afin qu'étant une et entière comme un être vivant, elle procure le plaisir qui lui est propre. » (1459a). (ARISTOTE, 1985, p. 66)

Nous ne discuterons pas ici des notions de tragédie et de fable ou d'imitation puisque, depuis, la discussion sur le genre a beaucoup évolué, nous retenons tout simplement de cette remarque très avancée pour son temps que la compréhension d'un récit relève de sa clôture. Une clôture que lui confère sa finitude ou sa complétude. Et ce philosophe insiste beaucoup sur cette nécessité de clôture, voici ce qu'il dit de l'étendue de l'action :

> « Nous avons dit que la tragédie est l'imitation d'une action complète et entière, ayant une certaine étendue; car une chose peut être entière et n'avoir guère d'étendue. Est entier ce qui a commencement, milieu et fin. Est commencement ce qui de soi ne succède pas nécessairement à une autre chose, tandis qu'après il y a une autre chose qui de par la nature même est ou se produit ; est fin, au contraire, ce qui de soi, de par la nature, succède à une autre chose, nécessairement ou la plupart du temps, tandis qu'après il n'y a rien d'autre ; est milieu ce qui de soi succède à autre chose et est suivi d'autre chose. » (1451a) (Ibid. p. 40)

Non seulement, on peut s'apercevoir que la condition de la clôture est une tripartition qui se déroule au niveau temporel – c'est ce que nous avons appelé logique temporelle du récit – mais que c'est cette logique qui est reprise dans l'algorithme narratif présent chez GREIMAS. En outre, il faut reconnaître que la clôture est une forme de complétude qui fait qu'on ne peut plus ajouter quoi que ce soit à quelque chose qui représente une totalité. Et la totalité fait sens sur le mode triadique reconnu au narratif depuis ARISTOTE à nos jours. En effet, en suivant l'intuition de MALINOWSKI, il est clair que si le langage permet de créer, c'est parce qu'il est un outil. Et justement, la conception d'un outil suppose un objet d'application sur lequel des modifications vont se produire. Pour enregistrer ces modifications, il faut reconnaître à l'objet un état initial et un état final séparés par l'intervention de l'outil. La finalité de l'outil est de permettre l'enregistrement de ce changement d'état. C'est la prise en considération simultanée de ce qui est dit et du dire qui permet au langage d'être agissant et de définir des transformations entre deux bornes.

Une linguistique dénotative ignorerait cet enregistrement. Son rôle étant de simuler la présence impossible des objets et des événements du monde dans le langage. C'est pour cette raison qu'elle se construit à partir du principe de non contradiction au réel et a une tendance nette à rejeter comme tare, au nom de la véridiction, tout énoncé qui contredit le réel. La linguistique dénotative procède d'une lecture mimétique du monde.

En revanche, la pragmatique, sans dénier l'importance de la dénotation, refuse la lecture tautologique. En effet, la signification verticale procède par différence et installe la discontinuité dans le monde des objets. Par contre, la signification horizontale noue des objets différents. Elle a pour mission d'introduire la continuité dans le monde des objets. Elle lui ajoute cette dimension cognitive qui nous permet de retenir un état qui n'est plus et d'annoncer un état qui n'est pas encore dans un renvoi réciproque chaque fois qu'une énonciation est réalisée.

Cette vertu transformatrice de l'outil linguistique est très manifeste dans les contes. Et l'hésitation des linguistes à se servir de cette dimension narrative pour rendre compte de l'illocution provient du fait que la notion prend sa source dans un objet littéraire. Pourtant, même en dehors de toute énonciation, les mots de la langue étalent déjà, de manière

virtuelle, toutes leurs possibilités de connexion. Autrement, ils ne seront pas susceptibles d'apprentissage, puisque, sans ces possibilités de connexion, le langage risquerait de connaître un fonctionnement en hapax comme cela se présente avec les noms propres.

Ce n'est pas par hasard que les premiers mots du bébé concernent son rapport avec sa maman mais c'est parce que c'est elle qui lui apporte la sécurité. Ce qui ne veut pas dire que le mot « maman » signifie « sécurité ». La signification verticale est une convention linguistique qui n'est pas libre de modification individuelle. Cela veut dire tout simplement que l'énonciation du mot « maman » possède une force illocutoire considérable que même adulte, face à une situation désagréable non prévue, il n'est pas rare que nous en faisons l'énonciation.

Il semble qu'il soit évident que le mot « maman » ne peut pas être considéré de la sorte comme appartenant à la littérature bien que son énonciation lui assigne la fonction de transformation narrative. À chaque fois que nous prononçons ce mot dans des situations difficiles nous y attachons une valeur pratiquement magique qui peut faire basculer la situation. Et justement c'est ce changement de situation qui affiche le principe de clôture narrative comme une totalité qui se suffit à elle-même.

BARTHES voit dans le principe de clôture de la narrativité une valeur émancipatrice qui permet à une figure déployée dans un récit de se libérer de la nécessité dénotative. C'est le parcours de la figure qui va d'un pôle à l'autre qui est plus important que la dénotation, parce qu'il permet de connaître l'ensemble de possibilités de connexion de la figure avec d'autres figures.

C'est cette valeur émancipatrice du principe de clôture qui nous fait supporter la fiction narrative comme une nécessité qui nous permet de comprendre une figure du monde. Nous savons que dans les contes, les films, la publicité, les textes philosophiques et littéraires ; les personnages n'ont qu'un statut de papier. Ils sont libérés de la nécessité de la dénotation. Ils sont pourtant attrayants. Leur attrait vient du fait qu'ils parcourent la distance qui sépare le réel du possible en transgressant la censure de la réalité.

Si un récit pose un individu pauvre au commencement du conte, tout d'abord, l'intelligibilité de cette pauvreté se comprend comme une richesse différée. C'est ainsi que logiquement, le récit s'arrête une fois que vers la fin, la richesse se comprend comme une pauvreté différée. Voilà pourquoi nous avons dit que la combinaison du réel et du possible constitue une totalité, la totalité affiche sa clôture et la clôture libère de la présence au monde.

Il s'ensuit ce qu'on appelle actuellement une fictionnalité. L'intuition linguistique des usagers du langage ne s'y trompe pas. Dès qu'une organisation discursive est présentée par référence à l'énonciation, le principe de la non contradiction est relégué dans les oubliettes. Ce qui importe en effet et qui intéresse et passionne dans la fiction narrative est le parcours du héros. Personne ne pense à interrompre sa lecture parce qu'au détour d'une page, le dragon intervient et qu'il est parfaitement notoire que cet animal n'existe pas. Le lecteur poursuit son déchiffrement jusqu'à l'instance de reconnaissance où l'objet de quête du héros est atteint et annonce la fin du récit ou qui coïncide avec elle.

Que ce soit une princesse réelle ou une princesse dans le conte, le parcours du sujet s'affiche de manière identique sous le signe de la clôture qui fait polémiquer les contraires. Et si LACAN conçoit le désir comme métonymique, c'est à cause du fait que la jouissance d'un état s'affiche toujours comme mémoire d'un autre état qui assure le principe de clôture.

C'est cette mémoire qui élève les contes, notamment dans les pays de tradition orale comme Madagascar, au rang d'une sémiotique seconde dont la fonction est d'afficher une dimension cognitive à travers le parcours d'un sujet. Le principe de clôture du récit fait en sorte que la linéarité du temps irréversible accueille la temporalité close du récit comme une substance. Et le récit comme substance n'a plus besoin de quoi que ce soit pour se dire, il est ramené à sa nature de chose. C'est cela le principe de clôture : une fiction parce que déjà close, elle se greffe sur le temps réel.

Si nous avons dit que dans la pragmatique, la dénotation est occultée au profit de la relation entre signifiant et signifié c'est parce que son appareillage linguistique met en position secondaire l'objet produit (l'énoncé) au profit de la production (l'énonciation). Et

nous avons vu que la référence de l'énonciation ne s'arrête pas au réel, mais le traverse pour atteindre la narrativisation. C'est cette narrativisation que vise la limite de l'étendue chez ARISTOTE pour que les choses soient intelligibles:

> « La limite fixée à l'étendue en considération des concours dramatiques et de la faculté de perception des spectateurs ne relève pas de l'art ; car s'il fallait présenter cent tragédies, on mesurerait le temps à la clepsydre, comme on l'a fait dit-on quelque fois. Par contre la limite conforme à la nature même de la chose est celle-ci : plus la fable a d'étendue, pourvu qu'on en puisse saisir l'ensemble, plus elle a la beauté que donne l'ampleur, et, pour établir une règle générale, disons que l'étendue qui permet à une suite d'événements, qui se succèdent suivant la vraisemblance ou la nécessité, de faire passer le héros de l'infortune au bonheur ou du bonheur à l'infortune, constitue une limite suffisante. » (1451a) (Ibid. p.41)

Autrement dit, l'infortune a la mémoire du bonheur et le bonheur a la mémoire de l'infortune. Et justement, ce renvoi réciproque d'un terme à l'autre constitue le principe de clôture. Hors du domaine du récit, au sens propre du terme, c'est l'énonciation qui assure cette sémiosis de l'évocation. Si dire « bonjour » a pour valeur illocutoire la manifestation d'une révérence, c'est parce son énonciation garde en mémoire que le fait de ne pas le dire – un silence éloquent – aurait pour valeur illocutoire le mépris ou quelque chose d'équivalent.

Il existe un exemple très heureux qui illustre cette deuxième condition de saisie du sens qui relève de l'approche pragmatique. Quiconque a lu Les mille et une nuits sait qu'à l'origine de cette œuvre il y avait la décision du roi de tuer toute jeune fille qui aurait partagé son lit de noce de manière à ce que celle-ci ne puisse jamais le tromper avec un autre. Et SCHEHERAZADE, la fille du Vizir, dans le but de protéger les jeunes filles de son village, s'est proposée d'être la première épouse du roi, à la grande incompréhension de tout le monde. Cette audace lui vient de la certitude qu'on peut faire quelque chose avec la parole. En racontant des histoires chaque nuit, elle faisait différer la mort.

L'astuce résidait dans l'énonciation du récit : SCHEHERAZADE interrompait toujours son récit avant la fin et promettait de terminer son histoire le lendemain. C'est ainsi qu'elle piégeait le roi toutes les nuits. En effet, en se déplaçant vers la relation intersubjective, la référence du récit devient sa force illocutoire comme le montre l'usage qu'en fait SCHEHERAZADE.

Autrement dit, SCHEHERAZADE projette devant le roi le spectacle de la mise en place d'un objet de valeur qui va instaurer un sujet de quête et elle se réserve le droit de retarder l'annonce de la conjonction du sujet avec l'objet de valeur. *Les mille et une nuits* est narratif à plus d'un titre parce que son univers est tridimensionnel.

La première dimension est celle de l'histoire. Chaque histoire qui constitue Les mille et une nuits connaît cette nécessité de faire passer le héros de l'infortune au bonheur ou du bonheur à l'infortune de quelque manière que ce soit. C'est ce qui donne à l'histoire son unité, c'est-à-dire, sa narrativité, sa possibilité d'énonciation, sa clôture.

La deuxième dimension concerne celui à qui l'histoire est racontée. Le roi, d'humeur vengeresse au début, fut séduit par ces histoires qui lui sont racontées avec talent qu'il a fini par oublier sa décision néfaste, de crainte de ne plus pouvoir ouïr de belles histoires s'il en supprimait la source.

La troisième dimension est celle de l'énonciateur. Pour SCHEHERAZADE, si les récits qu'elle produit racontent un monde merveilleux qui ravit le roi, sa production, donc son énonciation, a pour fonction essentielle d'avoir un sens pour elle : lui permettre de faire différer la mort. Ce qui veut dire que la véritable référence du récit est son énonciation. Observons maintenant de plus près cette question de la référence.

1.8. LA QUESTION DE LA REFERENCE DANS LA NARRATIVITÉ

La réflexion qui suit va nous permettre de bien situer la portée du théorème 2, c'est-à-dire la fuite du réel. Cette fuite du réel va être maintenant articulée sur le principe de clôture qui caractérise la narrativité.

Commençons pour ce faire par prendre un exemple banal, le cas du mensonge. La trivialité de cet exemple fait qu'on n'ose même pas de l'avancer sous peine de manquer de sérieux. Pourtant, cet exemple, nous le verrons, pourra servir efficacement notre propos.

La question qui va nous guider est celle-ci : Pourquoi le langage n'interdit pas le mensonge ? En effet, si on part de l'hypothèse selon laquelle le langage représente la réalité, on ne comprend pas pourquoi les mensonges ne sont pas éliminés parce qu'ils n'ont pas de

correspondance dans la réalité. On ne comprend pas non plus pourquoi il accepte des notions telles que « licorne », « centaure », « minotaure », « sphinx », « dragon » et autres êtres qui n'ont d'existence que dans le langage.

La théorie linguistique que ces questions interpellent est celle qui postule que le signe est composé d'un signifiant et d'un signifié et que cette combinaison sert à identifier un référent extralinguistique. Face à pareille contradiction, nous pouvons avoir deux attitudes. La première consiste à rejeter purement et simplement cette théorie, la seconde doit chercher par quoi il faut la compléter pour qu'on puisse expliquer pourquoi elle accepte les mensonges et les êtres de papier qui évoluent dans des récits.

Nous penchons plutôt pour la seconde solution. L'analyse du mensonge suivant va nous permettre de justifier notre choix. Quand ULYSSE et ses compagnons furent prisonniers de POLYPHÈME, le cyclope, ULYSSE se donna comme nom « Personne » dans le dessein d'échapper à la vengeance des autres cyclopes après le mauvais tour contre son geôlier. En effet, ULYSSE projetait de planter un pieu brûlant dans l'œil du cyclope. Ce qui fut fait. Et alertés par les cris de POLYPHÈME, les autres cyclopes accouraient lui demander de quoi il en retourne. Et POLYPHÈME de répondre : « La ruse, mes amis ! la ruse ! et non la force ! … et qui me tue ? Personne ! » (HOMERE, 1955, p. 676)

Et les autres reprirent : « Personne ? … contre toi, pas de force ?...tout seul ?... c'est alors quelque mal qui te vient du grand Zeus, et nous n'y pouvons rien : invoque Poséidon, notre roi, notre père ! » (Ibid.)

L'astuce de ce mensonge réside dans le fait qu'il a permis à ULYSSE et ses compagnons d'échapper à une mort certaine. Nous mentons donc pour éviter certaines conséquences de notre action. Le propre du mensonge est qu'on ne peut le faire qu'en parlant. Ce qui le range ipso facto du côté de l'illocution. ULYSSE a certainement menti en prétendant s'appeler « Personne », mais sur le plan de l'illocution ce mensonge lui a permis de se tirer d'affaire.

Ce qui implique que si le langage autorise le mensonge c'est pour la dimension illocutoire de l'énonciation. C'est ainsi qu'à côté de la référence habituelle du signe il faut

lui adjoindre la référence à l'énonciation, la sui-référentialité en somme. Ce que nous avons gagné de cette manière est une autonomie de la linguistique. Le fonctionnement linguistique tout entier s'organise autour de l'évidence du locuteur qui peut verser le monde dans la fable pour les buts qu'il vise. De cette manière la relation du langage avec la réalité n'est plus une relation nécessaire, mais c'est une relation arbitraire dans la mesure où le sujet comme existant nécessaire contrôle aussi l'existence de l'objet. Il s'agit là de ce que LEIBNIZ appelle « symbole charactéristique ».

Cette nouvelle position d'adjoindre la référence à l'énonciation est une des conséquences du réaménagement de l'arbitraire du signe saussurien par BENVENISTE. La linguistique saussurienne ne s'occupe pas de la référence, le principe de la différence qu'elle revendique s'arrête au signe linguistique. Or pour établir la notion d'arbitraire qu'on rencontre partout, SAUSSURE a fait intervenir un troisième terme absent de la définition du signe : le référent. BENVENISTE (1966 ; 49-55) démontre alors que la relation entre le signifiant et le signifié est nécessaire, mais c'est le rapport du signe avec le référent qui est arbitraire. Un arbitraire contrôlé par le locuteur. C'est cet arbitraire qui autorise le mensonge et nullement une perturbation du signe.

C'est cela que met en lumière le stratagème d'ULYSSE dans cet épisode de la rencontre avec le cyclope. Ce n'est pas la signification du segment linguistique « personne » qui a été modifiée mais tout simplement sa référence. Le mensonge d'ULYSSE consiste à donner une référence extralinguistique au mot « personne » alors que, de par la nécessité de la relation entre signifiant et signifié, il caractérise, au contraire, l'absence de tout élément dans la classe de sa référence.

Le mensonge se présente ainsi comme une forme de fuite du réel. Dans toute communication verbale, on sait que ce qui circule entre les partenaires sont des signes linguistiques censés être signes de la réalité. Que l'un des partenaires vienne à modifier la relation du signe à la réalité et l'on se trouve dans le cas du mensonge. C'est-à-dire qu'il revendique l'autonomie du signe linguistique par rapport au référent.

Nous avons vu avec le principe de clôture qui caractérise la narrativité que c'est elle qui assure cette autonomie de la linguistique par rapport au référent. Mais ceci ne signifie

pas qu'elle soit dépourvue de référence. La question elle-même est absurde parce qu'un signe est toujours signe de quelque chose. Rappelons pour mémoire que la référence dans la nomination associe des choses hétérogènes : le signe et la chose. Par contre, dans la narrativité, la référence associe des choses homogènes : le signe est signe d'un autre signe. Dès lors, il n'est pas étonnant que dans la narrativité la catégorie d'existence devienne une question inutile.

On peut donc maintenant mieux comprendre le mensonge ci-dessus du point de vue de son auteur, c'est-à-dire, du point de vue de son énonciation. Le mensonge d'ULYSSE est signe de quel autre signe ? Pour répondre à cette question, rappelons tout d'abord la thèse de J. Cl. ANSCOMBRE à propos des actes indirects de discours. Cet auteur dit que la motivation la plus claire que nous pouvons associée à l'énonciation est qu'on ne parle pour ne rien dire ni pour ne rien faire.

Et c'est ici qu'intervient le principe de clôture. Il faut que dans une stratégie discursive le locuteur se présente clairement la situation qu'il veut modifier. Il doit être aussi clair que si l'on veut modifier une situation c'est parce qu'elle ne correspond pas à notre désir. Il est normalement nécessaire qu'on ne puisse désirer que ce que l'on ne possède pas. C'est-à-dire que, puisque le réel est une censure, dès lors, la catégorie du désir n'est autre chose que la catégorie du possible. Selon la perspective narrative, le mensonge d'ULYSSE fonctionne comme un terme médiateur qui fait se référer le réel au possible. Il faut noter que le réel n'est pas ce qui s'oppose au possible ni ce qui tend à devenir possible mais ce qui lui diffère éternellement.

Il s'ensuit que si le réel peut se référer au possible c'est à cause de cette différence irréductible et que si SAUSSURE affirme que dans la langue il n'y a que des différences, c'est pour que la réalité n'interfèrent pas avec la structure linguistique. Dans le cas d'ULYSSE, la situation que l'on peut considérer comme réel est la menace de mort. Encore qu'il faille considérer qu'une menace de mort n'est pas déjà la mort mais n'est qu'une projection du signe de la mort.

À cette situation menaçante, ULYSSE oppose ainsi la force illocutoire du mensonge, c'est-à-dire l'énonciation du mensonge est fonction du possible : l'absence de menace. C'est

ainsi que le réel se réfère au possible. Mais il faut remarquer que cette référence se passe dans l'espace clos de la narrativisation. Par la médiation du mensonge, c'est simultanément que le réel et le possible sont présents dans l'esprit de ULYSSE dans ce mouvement de la référence du narratif.

En définitive, il y a lieu de dire que l'énonciation est déjà finie avant d'avoir commencé puisque son intelligibilité dépend de la logique narrative de sa production. Le dire est toujours orienté vers le possible comme ce qui diffère éternellement du réel.

Michel ADAM préfère parler de schématisation que de logique narrative pour définir les actes de discours sous-jacents à toute énonciation et reconnaît, à partir des travaux de GRIZE repris par BERREDONNER que :

> « Parler de buts, de visée(s), d'intention(s) du schématiseur et du co-schématiseur, c'est considérer qu'à la source même de tout texte, il y a une interaction verbale. Un sujet cherche à agir verbalement sur un (ou plusieurs) autre(s). Ses intentions interactionnelles ne sont pas obligatoirement conscientes. Elles sont toujours plus ou moins avouées et avouables. Dans ces conditions, on peut dire qu'une schématisation est le résultat et le moyen d'une intention d'(inter) action. » (ADAM, 1999, p. 106)

C'est pour cela que nous disons que l'énonciation est déjà finie avant d'avoir commencé, à la manière des récits qui pour pouvoir être perçus d'un seul coup de mémoire, aussi bien de la part du destinateur que du destinataire, doit connaître nécessairement une clôture qu'elle doit à la logique narrative. De cette manière, peu importe le statut existentiel de sa référence, au sens habituel de ce mot, car sa véritable référence passe par la médiation d'une énonciation qui fait que le réel renvoie au possible comme but assigné.

Mais la formulation qui se rapproche le plus explicitement de cette référence de signe à signes se trouve chez Jacques DERRIDA sous le terme de **différance** (avec un **a**).

Mais plus qu'un commentaire, nous ferons mieux de donner la parole à DERRIDA lui-même dans son entretien avec Julia KRISTEVA à propos du signe, ainsi nous avons une sorte de quintessence de la notion puisque le discours qui va être reproduite se présente méta-linguistiquement comme celui de DERRIDA lecteur de DERRIDA :

« Il s'agit de produire un nouveau concept d'écriture. On peut l'appeler *gramme* ou ***différance***. Le jeu des différences suppose en effet des synthèses et des renvois qui interdisent qu'à aucun moment, en aucun cas, un élément simple soit *présent* en lui-même et ne renvoie qu'à lui-même. Que ce soit dans l'ordre du discours parlé ou du discours écrit, aucun élément ne peut fonctionner comme signe sans renvoyer à un autre élément qui lui-même n'est pas présent. Cet enchaînement fait que chaque "élément " – phonème ou graphème – se constitue à partir de la trace en lui des autres éléments de la chaîne ou du système. Cet enchaînement, ce tissu, est le *texte* qui ne se produit que dans la transformation d'un autre texte.

(…)

Le gramme comme différance, c'est alors une structure et un mouvement qui ne se laissent plus penser à partir de l'opposition présence/absence. La différence, c'est le jeu systématique des différences, des traces des différences, de l'*espacement* par lequel les éléments se rapportent les uns aux autres. » (DERRIDA, [1972]1987 , pp. 37-38)

C'est cela la référence dans la narrativité : un principe de renvoi de terme à termes qui permet à l'énonciation d'être opérationnelle en tant qu'acte de discours. Cet apport de DERRIDA, tout en confortant notre hypothèse sur le fait que la narrativité est l'essence du langage, montre aussi qu'avec le concept de différance, nous ne sommes plus avec la signification verticale mais dans le processus de la sémiosis de l'évocation.

Il nous faut alors distinguer le sens qui sert à la dénotation – acception classique du signe saussurien – et le sens qui sert à l'action induite par l'énonciation et qui oblitère le dénoté. La tendance qui identifie le langage avec le monde peut donc être abandonnée sans regret, conformément à la suggestion de GREIMAS.

Il arrive effectivement qu'on ne sache pas à quel titre un énoncé doit être pris. Ainsi, de l'exemple « il fait chaud ici », peut conduire à un raté de la communication si on fait appel à la seule référence du monde car l'énoncé peut provoquer la réplique suivante : « je ne suis pas une brute pour ne pas le constater, ce n'est pas la peine de me le dire ». Cette réplique a pris seulement en compte le contenu informationnel. Et beaucoup d'énoncés aboutiront à une situation conflictuelle s'ils sont pris au sens littéral déduit de la signification des langues. Elle ne tient pas compte de la logique narrative de l'énonciation qui déplace la référence.

Pourtant, cette logique narrative est présente en permanence dans l'activité linguistique en tant que compétence communicationnelle, mais très curieusement, c'est dans les approches littéraires que cette arme a été fourbie. La thèse qui sera soutenue ici est que toute activité impliquant une dimension cognitive est de nature narrative et qu'en conséquence une théorie du signe doit intégrer en son sein la narrativité. Cela nous permet de briser le cloisonnement qui sépare la linguistique et la littérature, car il n'y a pas de raison sérieuse qui autoriserait la séparation radicale dans la mesure ou dans les deux disciplines il est question de communicabilité. Cela n'implique pas qu'il faille fondre les deux disciplines en une seule mais qu'il faut qu'une passerelle soit jetée entre elles.

Mais faisons un pas de plus dans la direction de la narrativité. Nous sommes tellement familiers à la linguistique du maître genevois que nous oublions qu'il y a avait aussi un autre SAUSSURE, celui des anagrammes qui fit des recherches harassantes sur la dissémination de significations dans l'étalement de l'espace d'une figure. C'est une étude des sources manuscrites qui a permis de révéler un SAUSSURE moins abrupt dans sa théorie. Seulement, l'exhumation d'inédits et les divers travaux y afférents [J. STAROBINSKI (1971) ; D'AS AVALLE (1973) ; L. JAGER (1976) ; CHR. SETTER (1979)] (GANDON, 1983) ont montré le même déplacement de la référence vers une spectacularisation du discursif. Mieux qu'une discussion, une citation s'impose ici :

> « Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue (sic), c'est que condamnées l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau. » (3959 VII 18) (GANDON, 1983, p. 35)

Nous retenons ceci de ce passage, il y a tout d'abord deux objets qui sont comparés. La langue d'un côté qui correspond à la sémiologie du premier SAUSSURE telle qu'elle se présente dans les *Cours*. De l'autre côté, il y a la légende qui ne relève plus de la sémiologie au sens précisé dans les *Cours* mais à une théorie du texte dont l'unité est la figure et non plus le signe. Il est dit que ces deux systèmes en dépit de leur différence fondamentale au niveau théorique ont quand même quelque chose de commun. Le signe est condamné à être le signe de quelque chose d'autre. C'est-à-dire que le système linguistique et le système littéraire sont des grandeurs qui doivent servir une autre grandeur amenée devant elles.

Cette autre grandeur différente et qui affiche son hétérogénéité avec les deux premières est tout simplement le monde ou l'univers référentiel susceptible de faire sens, donc de faire signe.

Cela est foncièrement normal puisque la nature primordiale du langage est de faire signe de quelque chose d'autre qui lui soit étranger. Ceci explique le fait que les langues naturelles analysent différemment le monde référentiel puisque faire signe est relatif à la communauté linguistique qui produit le signe.

Mais le fait nouveau est que les signes peuvent se combiner entre elles pour faire de nouveaux signes et ceci dans une arborescence infinie. Plus que n'en dise le concept de différance forgé par DERRIDA, ceci implique qu'il existe une sorte de structure profonde commune au système linguistique et au système littéraire. Il en résulte une conception moins basée sur la distinctivité que sur la transformation. La découverte de cette structure profonde à travers l'analyse des anagrammes dans les légendes épiques a permis à SAUSSURE de conclure que le point commun entre linguistique et littérature est un usage infini de moyens finis. Ceci est la thèse, à partir de CHOMSKY, de la linguistique générative et transformationnelle.

Cette découverte est donc une remise à jour de la thèse de la créativité du langage qui est déjà présente chez HUMBOLDT. Il est vrai que de nos jours, chacun, selon son objectif, ressent plus ou moins cet aspect de la créativité linguistique. Pour nous, par exemple, la créativité commune à la littérature et à la linguistique est cette trace narrative qui peut être considérée comme l'essence du langage. La logique narrative est un mécanisme simple qui convertit un état donné en son contraire ou tout au moins en un état différent et cela de manière récursive pour donner soit de grands textes comme le sont les œuvres littéraires ou les légendes épiques, soit des phrases ou même des séquences holophrastiques. Nous avons vu le fonctionnement de l'unité « maman » dans toute son implication narrative pour la détermination de sa valeur illocutoire. La publicité nous abreuve aussi de ces productions qui, quelle que soit leur dimension, possède la même force illocutoire générale de faire acheter.

Le principe de clôture de la narrativité est particulièrement apte à rendre compte du problème de la référence dans ce nouveau déplacement qui suspend la référence ordinaire au profit de la référence narrative. Nous allons encore prendre le cas du mensonge pour bien expliquer le fonctionnement de cette nouvelle référence. Quand quelqu'un décide de mentir, ce n'est jamais arbitraire. Le mensonge a pour force illocutoire l'annulation des conséquences d'une chose que son auteur ne veut pas assumer. Il tient donc pour réel la parole qui constitue son mensonge parce que celle-ci est intermédiaire entre la situation dont il veut se défaire et la situation nouvelle qu'il vise. Et il faut que ce parcours soit déjà fini avant qu'il puisse proférer le mensonge qui l'implique. On comprend alors que la référence habituelle soit suspendue au profit de la référence narrative qui combine le réel et le possible par l'introduction d'une dimension temporelle.

On peut arguer du sens du verbe narrer pour nous en rendre compte. Si le verbe narrer peut être compris comme ayant une force illocutoire c'est parce que le fait de narrer ne renvoie pas à quelque chose de différent mais à la propre énonciation d'un récit. Or il est normalement nécessaire que le récit ait déjà fini pour pouvoir être raconté. Si le récit est déjà fini, la réalité sur lequel il s'est levé se présente comme une totalité close, c'est-à-dire une histoire antérieure à sa narration - nous ne prenons pas en compte ici le déroulement en prolepse du récit - . Ce qui demeure important dans la narration est le parcours d'une figure dans l'espace clos du récit qui enregistre l'inversion de la valeur de la figure narrative par l'intermédiaire d'une transformation, de telle manière que la figure et son inverse établit un renvoi réciproque au-delà de leur dénotation respective.

Ce qui a mis SAUSSURE sur cette voie, c'est l'analyse des légendes qui ont montré des anachronismes des faits racontés et les anagrammes des noms propres pour les personnages qui s'y meuvent. La poursuite harassante de la vérité à travers les légendes a fini par lui révéler que la réalité n'est qu'un prétexte pour permettre à une figure du monde de poursuivre son parcours selon la sémiosis de l'évocation.

Nous ne pouvons pas tirer ici toutes les conséquences de cette position, mais retenons ceci : la conception globale du second SAUSSURE ne diffère pas de la nôtre. Elle stipule que le signe peut suspendre sa dénotation pour renvoyer à d'autres signes. C'est ce que nous a

montré l'analyse du mensonge d'ULYSSE de toute à l'heure. Mais à son tour, cette position semble contredire le fameux principe de l'arbitraire. Existe-t-il un moyen de résoudre la contradiction ? Si on part du fait que les *anagrammes* et les *Cours* sont pratiquement de la même époque. Les dates avancées sont de 1906 –1909 pour la première catégorie et de 1907 – 1911 pour la seconde. Ce parallélisme de l'ancrage temporel des constructions semble exclure la contradiction. Il y a donc lieu de la tenir pour simplement apparente. C'est ce que permet de mettre en évidence l'introduction de HEIDEGGER dans la discussion.

Il est bien clair, selon le déplacement de l'arbitraire du signe opéré par BENVENISTE, que seul le rapport du signe au référent qui peut être arbitraire et non le rapport du signifiant au signifié. La présentation de HEIDEGGER de ce déplacement apparaît dans ce qu'il appelle « ouverture au monde ». Il s'agit pour lui aussi de faire dialoguer les signes entre eux et non pas de faire dialoguer les signes avec les choses. Ce qui veut dire que les choses qui peuvent être nommés par des signes peuvent aussi jouer le rôle de signe et renvoyer à d'autres choses comme nous l'avons vu avec WITTGENSTEIN.

Paradoxalement l'énonciation, dans la mesure où elle est productrice d'énoncé, s'engage vers la temporalité close. Le rejet de la tautologie linguistique est à l'origine de la théorie de l'action car avec l'illocution les contraires ne s'excluent pas mais se révèlent être une forme de conciliation. C'est ce qui ressort par ailleurs dans l'activité cognitive sur l'esthétique chez HEIDEGGER. C'est ce qu'il dit avec son style propre, à propos d'une paire de souliers dans un tableau de VAN GOG :

> « Le produit, dans sa solidité, confère à ce monde une nécessité et une proximité propres. L'ouverture d'un monde donne aux choses leur mouvement et leur repos, leur éloignement et leur proximité, leur ampleur et leur étroitesse. Dans l'ordonnance du monde est rassemblée l'ampleur, à partir de laquelle la bienveillance sauvegardante des dieux s'accorde ou se refuse. Et même la fatalité de l'absence de Dieu est encore un mode de l'ordonnance du monde. » (HEIDEGGER, [1949]1987 , p. 48)

La controverse qu'a suscitée ce tableau de VAN GOGH est une différence de point de vue entre système de signes et système de figures. Du point de vue du partisan du système de signes la paire de souliers dans le tableau est le signe d'une paire de souliers dans la réalité. À tel point les tenants de cette référence, somme toute traditionnelle, ont

l'impression que l'artiste s'est payé de leur tête en peignant une paire de souliers de paysanne. Pour les partisans du système de figures, la paire de souliers peinte dans le tableau renvoie au dur labeur des champs, à l'opiniâtreté des pas de la paysanne sur les sillons, à l'inquiétude pour la sûreté du pain.

Bref, la paire de souliers affiche son mouvement et son repos. On comprend dans ce second type de référence qu'il est inutile que la paire peinte dans le tableau renvoie à des souliers réels. Que ce soit une paire peinte dans un tableau ou installée en figure dans un récit, ou sous les pieds d'une paysanne ; l'ouverture au monde demeure identique. C'est ainsi que dans la narrativité la référence se trouve dans l'espace clos des bornes du récit et non à l'extérieur du récit.

Avec cet exemple de la paire de souliers de VAN GOGH, il est plus aisé de comprendre le SAUSSURE des *Anagrammes*. C'est en voulant articuler la légende à l'histoire que la structure anagrammatique comme système de renvoi de signe à signes est apparue avec évidence. Il est donc désormais inutile de vouloir dater la légende par rapport à la réalité où elle s'est levée, de la même manière qu'il est parfaitement inutile chercher la paysanne dont les souliers ont servi de modèle à VAN GOGH.

Il semble superflu de produire d'autres preuves qui tendent à justifier l'option théorique défendue ici, à savoir, le fait d'inféoder la lecture illocutoire à une structure narrative. Ceci permet -avons-nous dit- d'éviter le problème du statut du contexte ou celui du statut de situation de communication. Si on s'accorde à dire que le contexte n'est pas linguistique, alors la linguistique de l'énonciation est fondée sur un terrain mouvant. Si on dit que le contexte fait partie de la linguistique, un autre problème se lève, il est impossible de déterminer la force illocutoire d'un énoncé extrait de son contexte.

Nous devons tout simplement ajouter l'évidence suivante. Si tous les théoriciens des actes de discours sont unanimes à proclamer que le performatif échappe au régime du vrai ou du faux, ce n'est pas parce qu'il ne sont pas des signes mais des existants sous le régime du « être ou ne pas être » ; au contraire, il sont des signes linguistiques, mais au lieu de renvoyer à l'univers extralinguistique, ils renvoient à d'autres signes.

Il nous reste maintenant un dernier chapitre avant de pouvoir quitter cette partie méthodologique. La question qui va nous guider est de savoir s'il existe des théories de signe qui soient en conformité avec l'idée de la narrativité comme fondement de l'illocution.

1.9. THÉORIES DU SIGNE, NARRATIVITÉ ET ILLOCUTION

Seront écartées de cette perspective toutes les théories du signe qui se contentent de la dénotation. En plus des arguments développés précédemment, nous pouvons ici en fournir un autre qui justifie cette ségrégation. L'aveu suivant de HJLEMSLEV, bien que constituant à lui tout seul un argument, va servir d'introduction à notre propos :

> « Les langues ne sauraient être décrites comme de simples systèmes de signes. La finalité que nous leur supposons en fait d'abord des systèmes de signes ; mais d'après leur structure interne, elles sont surtout quelque chose de différent : des systèmes de figures qui peuvent servir à former des signes. La définition du langage comme système de signes ne résiste donc pas à une observation approfondie. Elle ne tient compte que de la fonction externe du langage, des rapports de la langue avec les facteurs extralinguistiques, et non de ses fonctions internes. » (HJLEMSLEV, 1968-1971, p. 68)

Le linguiste danois oppose fonctions internes et fonctions externes comme une différence entre figure et signe. Nous ne reviendrons plus sur le terme de signe puisqu'il correspond à ce que nous avons appelé signification verticale par laquelle la langue convoque un objet externe. Par contre, la figure qui correspond à la signification horizontale mérite un autre développement. Et c'est ce développement qui servira de justification à la séparation annoncée.

En sémiotique textuelle, les figures sont des unités de contenu donnant naissance à des parcours figuratif. Et le parcours figuratif projette la figure dans une dimension temporelle. Or il existe deux manières de mesurer le temps.

La première qu'on peut appeler **temporalité ouverte,** concerne notre vécu au premier degré. Elle est composée d'un temps inexorable qui avance en convertissant le futur en passé. Sa forme est constituée d'un passé d'un présent et d'un futur. La seconde mensuration du temps peut être appelée **temporalité close**. Elle est par contre dichotomisée en un avant et un après. C'est le temps de la narrativité qui est susceptible d'accueillir une figure. C'est le temps du vécu au second degré. Elle explique pourquoi la

référence dans le narratif ne peut pas concerner quelque chose d'externe au langage puisqu'en elle la figure s'émancipe du poids néfaste du réel pour constituer un renvoi réciproque entre ses deux états bornés par la clôture narrative.

En effet, si la temporalité ouverte est le temps de l'énonciation, la temporalité close est celui de la figure qui affiche sa transformation de telle manière qu'elle se comprend comme un possible différé. Et l'énonciation a pour mission de réaliser cette transformation dans la temporalité close. Il en découle ainsi que la temporalité ouverte se présente comme le temps de l'existence mais elle est en permanence transgressée par la temporalité close qui se présente comme le temps de la narration.

Pour raconter quelque chose, rappelons-nous qu'il est normalement nécessaire que les événements qui sont à la base de ce récit aient déjà fini. Dès lors, nous arrivons à cette étrange conséquence : la singularité de l'énonciation comme un événement unique à chaque fois découle de son inscription à la temporalité ouverte qui avance inexorablement en convertissant le futur en passé. D'où l'importance des ancrages spatiotemporels pour les tests de falsifiabilité. Or si chaque énonciation parle d'événements qui ont déjà fini, cela implique qu'elle parle de la temporalité close caractérisée par un commencement absolu et une fin absolue. Autrement dit, elle parle d'une figure, d'où la fuite du réel. Ce qui importe désormais, c'est le parcours figuratif et non ce que désigne la figure.

Parmi les études qui peuvent être comprises comme ayant privilégié, ou tout au moins, comme ayant considéré, cette fuite du réel, nous pouvons en citer deux. Les travaux de R. LAFONT et ceux de C. S. PEIRCE font état implicitement de cette fuite du réel.

Nous allons commencer par le déplacement épistémologique de R. LAFONT. Né en 1923 à Nîmes, LAFONT est un professeur de linguistique romane (langue et littérature occitanes) à l'université Paul Valery de Montpellier. Il a mis à la place du monème le praxème.

Lorsque dans *Le Travail et la Langue*, LAFONT substitue au monème de l'unité linguistique le **praxème**, il ne conçoit pas autrement le langage que comme un praxis

manipulatrice et transformatrice, il faut se rappeler qu'en grec *praxis* signifie *action*, *travail.* Il n'est pas alors étonnant que le praxème est défini comme un outil :

> « Il (le praxème) n'est pas « doué d'un sens ». Il est l'unité pratique de production de sens, ce qui est fort différent ; comme l'acte produit par l'outil, lui-même produit par le travail, ne se confond pas avec l'outil, même si la forme de l'outil lui donne déjà une forme » (LAFONT, 1978, p. 29)

Ce à quoi cette définition s'oppose est le figement du sens dans le piège du « signifié ». le praxème ne signifie que pris en charge par une énonciation qui le projette dans la temporalité close où se dessine la force illocutoire du message produit. Ce qui implique que sa signification se déroule sur le plan horizontal de la sémiosis de l'évocation. Témoigne de ce changement de référence la précision suivante que cet auteur articule à partir du praxème *ville* :

> « On insistera sur le fait que le sens est précisément *toute* l'expérience. Les occasions langagières sont capables de la redonner toute entière : *la ville est peuplée, la ville est pavée, la ville absorbe la campagne, l'esprit de la ville,* etc. » (Ibid. p. 139)

Il faut se rappeler que l'expérience n'est pas une contemplation extatique. L'expérience retient quelque chose du passé et annonce quelque chose du futur. Autrement dit, le présent de l'esprit est toujours assisté par la mémoire du passé et l'attente du futur. Et c'est cette dimension cognitive qui donne naissance à la temporalité close. Dire, par exemple, que *la ville est peuplée* perdrait toute sa pertinence si on se place uniquement au niveau du constatif. Auquel cas, l'énoncé ne serait qu'une version linguistique de la réalité et qui ferait du langage une tautologie du réel. C'est pour dépasser cet aspect pléonastique du langage que le praxème s'introduit comme un outil de production de sens. Mais il faut faire remarquer que la production de sens se passe au niveau de l'énonciation. Dès lors, dans *la ville est peuplée*, le praxème *ville* par sa combinaison avec le praxème *peuplée*, combinaison qui n'est pas possible que moyennant une énonciation, la pertinence s'articule dans l'évocation réciproque entre le calme de la campagne et la trépidation de la ville.

S'il convient de considérer le praxème comme une forme vide, c'est parce qu'à lui tout seul il n'est qu'une simple forme répertoriée dans le langue, c'est sa combinaison avec un

autre praxème qui lui permet de produire du sens sous la perspective du principe de l'évocation et non de la désignation. Puisque qu'il y a une infinité de combinaisons possibles, le praxème possède donc déjà de manière virtuelle un programme de sens infinis. Ce qui fait que la pertinence des énoncés construits à partir d'un praxème soit indifférente à l'existence ou non de sa dénotation.

On peut supposer d'après ce petit développement que WITTGENSTEIN ne désavouerait pas cette idée de praxème. Mais il est un autre penseur viennois qui peut être convoqué pour prendre congé de cette théorie, appelée désormais, praxématique. Il s'agit du romancier Robert DE MUSIL dont l'intervention va confirmer l'inutilité de la catégorie du réel une fois le monde versé dans l'univers du racontable. Voici ce qu'il dit :

> « S'il y a un sens du réel, et personne ne doutera qu'il ait son droit à l'existence, il doit bien y avoir quelque chose que l'on pourrait appeler le sens du possible. L'homme qui en est doué, par exemple, ne dira pas : ici s'est produite, va se produire, doit se produire telle ou telle chose ; mais il imaginera : ici pourrait, devrait se produire telle ou telle chose et quand on lui dit d'une chose qu'elle est ce qu'elle est, il pense qu'elle pourrait être aussi bien autre. Ainsi pourrait-on seulement définir le sens du possible comme la faculté de penser tout ce qui pourrait être "aussi bien" et de ne pas accorder plus d'importance à ce qui est qu'à ce qui n'est pas. On voit que les conséquences de cette disposition créatrice peuvent être remarquables » (MUSIL, 1982, pp. 17-18)

Nous voyons bien dans ce passage qu'il s'agit d'une articulation du réel et du possible et qu'elle se déroule au niveau de la référence horizontale et non de la référence verticale. S'il faut, pour la clarté de l'exposé appliquer l'idée force de ce passage au praxème *ville* de l'exemple précédent, on peut très brièvement dire que le réel est la trépidation de la ville et le possible est le calme de la campagne. Ce qui veut dire que comprendre le caractère peuplé de la ville se fait par référence au calme de la campagne.

C'est ainsi que la dimension narrative étale le réel et le possible sur un même niveau comme motivation fondamentale de toute énonciation. Notre exemple peut alors être produit pour interdire à quelqu'un d'abandonner la campagne pour aller vivre en ville si on actionne l'inférence aux sujets de l'énonciation : énonciateur et énonciataire.

Mais il existe, chez le même auteur, une version plus explicite de cette « disposition créatrice ». Elle a l'avantage de trancher une fois pour toutes la difficile question de KANT

entre 100 thalers dans la pensée la même somme dans la poche. Cette intertextualité, ou dialogisme textuel accroît efficacement la lisibilité de l'extrait puisque le dilemme s'est mué en une articulation du réel au possible :

> « (…), si l'on veut un moyen commode de distinguer les hommes du réel des hommes du possible, il suffit de penser à une somme d'argent donnée. Toutes les possibilités que contiennent, par exemple, mille marks, y sont évidemment contenues qu'on les possède ou non ; le fait que toi ou moi les possédions ne leur ajoute rien, pas plus qu'à une rose ou à une femme. Mais disent les hommes du réel, "le fou les donne au bas de laine et l'actif les fait travailler"; à la beauté même d'une femme, on ne peut nier que celui qui la possède ajoute ou enlève quelque chose. C'est la réalité qui éveille les possibilités, et vouloir le nier serait parfaitement absurde. Néanmoins, dans l'ensemble et en moyenne, ce seront les mêmes possibilités qui se répéteront, jusqu'à ce que vienne un homme pour qui une chose réelle n'a plus d'importance qu'une chose pensée. C'est celui-là qui, pour la première fois, donne aux possibilités nouvelles leur sens et leur destination, c'est celui-là qui les éveille. » (Ibid.)

Non seulement, cette exemplification nous éloigne radicalement du dilemme de KANT, mais en plus elle justifie la position théorique du praxème, et partant notre position sur la fuite du réel. En conséquence, nous allons maintenant observer le concept de signe chez PEIRCE.

Pour nous introduire à la théorie triadique du signe chez PEIRCE, effectuons rapidement quelques comparaisons afin de bien situer la notion. On reconnaît tout d'abord chez SAUSSURE que la sémiologie serait la science générale des signes dans laquelle la linguistique n'est qu'une partie ; on reconnaît aussi le renversement de la hiérarchie opéré par BENVENISTE quand il démontre que tout système sémiotique peut être converti dans un système linguistique. Ce qui veut dire que si la sémiologie est la science générale des signes au sein de la société, la linguistique en est le modèle.

C'est une conception similaire à ce renversement de BENVENISTE que PPEIRCE se fait de la sémiotique. C'est dans ce sens que nous interprétons le passage suivant que nous rapporte Robert MARTY:

> « (…), il n'a pas été plus en mon pouvoir d'étudier quoi que ce fût - mathématiques, morale, métaphysique, gravitation, thermodynamique, optique, chimie, anatomie comparée, astronomie, psychologie, phonétique, économie, histoire des sciences, whist,

hommes et femmes, vin, métrologie, si ce n'est comme étude de sémiotique » (LW 422) (MARTY, 1980, p. 29)

La tripartition du signe sémiotique divise les commentateurs. Pourtant, ce niveau est profondément à la source de ce qui a permis à PEIRCE de généraliser sa sémiotique, à tel point qu'on peut y voir de la syntaxe, de la sémantique et de la pragmatique dans un système de relations dynamiques. La division des signes en indice, icône et symbole n'est pas une classification figée, tout dépend de la pertinence de l'interprétation considérée : les nuages qui s'amoncellent à l'horizon est l'indice d'une pluie imminente, l'icône d'un avenir sombre (interprétation métaphorique) et symbole de la condensation de la vapeur d'eau.

Mais ce qui est plus intéressant est le fonctionnement du signe en triade. Il l'oppose radicalement à SAUSSURE parce qu'il ne saurait pas être question d'analyser un signe triadique en signe dyadique. Joëlle RHETORE appelle *protocole mathématique* la nécessité d'analyser le signe en triade :

> « En substance, la démonstration du caractère nécessaire de la triadicité est la suivante : on ne peut penser le nombre « un » sans concevoir en même temps sa limite (appelons-la « deux »). Or la conception du « un » et du « deux » comme deux entités séparées (l'unité et la dualité) implique un « troisième » [(le nombre « trois » par exemple)][3] d'une autre nature : un terme médiateur qui, en les pensant comme différents, les modifie ». (RETHORE, 1980, p. 32)

Ce qui nous permet d'analyser les entiers naturels comme progression de raison 1, notée « n+1 ». Du coup, avec ce protocole mathématique, on se rappelle immédiatement le fondement de la linguistique générative :

> « (…) un mécanisme fini capable d'engendrer un ensemble infini de phrases. (POSTAL, 1964*b*, p.138) ». Cf. (RUWET, 1970 [1967], p. 46)

La pensée de cette phrase de POSTAL a pour référence la syntaxe qui est le point fort de la grammaire générative. Les règles d'engendrement de phrase sont très limitées mais

[3]C'est nous qui avons ajouté ce passage entre cochet. Remarquons que « quatre » aurait bien pu faire également l'affaire, mais la suite serait alors de raison « n^2 ».

les phrases qui peuvent être engendrées sont infinies. Il en est de même pour les règles d'engendrement d'unité plus petite comme les groupes nominaux, les groupes verbaux ou les groupes adjectivaux, pour ne parler que de ceux-là.

Il semble qu'il serait pratiquement impossible d'utiliser les entiers naturels de manière efficace qu'en vertu de telle règle qui permet au sujet en quête de savoir de prévoir les nombres qu'il n'a jamais vus et d'y réaliser des opérations. On ne peut pas demander à un sujet d'apprendre par cœur les entiers naturels, parce qu'il serait ennuyé avant d'atteindre le million et les partenaires de la communication n'arriveraient jamais à deux milliards. De la même manière, il serait complètement absurde de vouloir apprendre par cœur toutes les phrases d'une langue. Il suffit d'écrire des règles permettant d'interpréter toutes les phrases possibles dans cette langue.

Mais ce qui ne manque pas de surprendre dans ce protocole mathématique pour qui conçoit la narrativisation selon notre perspective est qu'il n'est autre chose que la formulation mathématique de la logique narrative. Au centre de la narrativité se trouve la transformation qui fait passer un état à un l'autre. Cette transformation peut être considérée comme une règle de lisibilité de l'interprétation du monde. Au centre de la conception du signe chez PEIRCE se trouve également ce terme médiateur qui sépare et noue en même temps le premier du second, de telle manière que d'autres couples de contraires peuvent être générés à l'infini à partir de ce troisième terme médiateur. C'est l'évidence elle-même qui ressort de l'observation des entiers naturels.

Dans la perspective pragmatique qui nous occupe, il est particulièrement significatif de constater que la narrativité emprunte également la voie du signe triadique. Ce n'est pas une coïncidence fortuite. La sémiotique triadique de PEIRCE est bel et bien une pragmatique dans la mesure où nous avons placé la logique narrative comme ce qui permet de déterminer la force illocutoire d'une énonciation. Et au centre de cette logique se trouve la transformation narrative qui noue en même temps qu'elle sépare les deux contraires comme le prévoit le protocole mathématique dévoilé par RÉTHORÉ.

Pour nous en rendre compte, nous n'avons qu'à projeter une petite analyse à l'une des expressions de salutations en français. Il s'agit du mot « bonjour ». Si on se contente de

l'énoncé, des objections peuvent être émises parce que ce qui est bon pour le citadin (jour sans pluie du tout) ne l'est pas pour le campagnard qui a besoin de la pluie pour arroser ses cultures. En reconstituant le préfixe performatif escamoté de l'énoncé, on comprend facilement que l'énoncé a été produit à titre de souhait, (je vous dis : bonjour).

Mais que veut dire exactement cet optatif ? Il dit que la réalité peut être autre que ce que nous fournit l'existence. Ce qui nous renvoie immédiatement à WITTGENSTEIN pour qui l'existence et l'inexistence des choses constituent la réalité et qui permet de dire à notre tour que le sens d'une parole est l'ensemble de ce qui est dit et de ce qui n'est pas dit. Ainsi, dire bonjour à quelqu'un ne signifie nullement que le déroulement du temps à la date concernée va lui réserver de mauvaises surprises, mais le souhait a pour fonction de signaler que le contenu réel d'une journée diffère éternellement du contenu souhaité. Et c'est de cette différence, baptisée **différance** par DERRIDA, que le réel se réfère au possible par le biais de la valeur illocutoire de l'énonciation.

À replacer dans le cadre du protocole mathématique définissant la nécessité du signe triadique, cet exemple fait voir que c'est la valeur illocutoire qui se donne comme l'ordre de la loi permettant de prévoir le rapport intersubjectif des actants de la communication. Le destinateur du « bonjour » prouve ou montre, par son énonciation, sa reconnaissance du destinataire comme un existant. Cette première reconnaissance devient une quête de la propre reconnaissance du destinateur par le destinataire. La reconnaissance réciproque entraîne l'entraide, et ainsi de suite *ad infinitum*.

Voilà pourquoi, il est toujours nécessaire de se dire bonjour sous peine d'être frappé d'inexistence. Il est clair par cet exemple que le mot « bonjour » signifie par rapport au réel et par rapport au possible. En réalité, le signe triadique est un dédoublement de la référence. Ce qui semble apparaître dans le passage suivant :

> « [Un indice est] un signe ou représentation qui renvoie à son objet non pas tant parce qu'il a quelque similarité ou analogie avec lui ni parce qu'il est associé avec les caractères généraux que cet objet se trouve posséder, que parce qu'il est une connexion dynamique (y compris spatiale) et avec l'objet individuel d'une part et avec le sens ou la mémoire de la personne pour laquelle il sert de signe, d'autre part. » (PEIRCE, 1978, p. 58)

Nous ne commenterons pas outre mesure ce passage qui est suffisamment introduite par l'analyse précédente. Il suffit de souligner ici que le signe se réfère donc simultanément à l'objet extralinguistique et aussi à l'interprétation du locuteur qui relève de la catégorie du possible, c'est-à-dire du locuteur qui projette sur le référent le principe de connexion métonymique de chose à choses.

Ce dédoublement de la référence est reconnu par une autre éminence de la linguistique. JAKOBSON écrit dans le chapitre intitulé « Linguistique et poétique » dans *Essais de linguistique générale, I*. :

> La suprématie de la fonction poétique sur la fonction référentielle n'oblitère pas la référence (dénotation), mais la rend ambiguë. A un message à double sens correspond un destinateur dédoublé, un destinataire dédoublé, de plus une référence dédoublée- ce que soulignent nettement, chez de nombreux peuples les préambules de conte de fée : ainsi par exemple, l'exorde habituel des conteurs majorquins : *« aixo era no y era »* (cela était et cela n'était pas) (JAKOBSON, 1981, pp. 238-239)

Il est assez surprenant que BENVENISTE, linguiste incontournable dans le monde de la francophonie, ne soit pas assez ouvert à la sémiotique triadique. L'idée selon laquelle la lecture des textes de PEIRCE est rendue difficile par une terminologie très fluctuante ne peut pas être retenue comme source de cette réticence. En opérant la confrontation entre PEIRCE et SAUSSURE, BENVENITSE choisit le linguiste genevois à l'encontre de l'Américain. La raison avancée est ceci :

> « La difficulté qui empêche toute application particulière des concepts peirciens, hormis la tripartition bien connue, mais qui demeure un cadre un peu trop général, est qu'en définitive le signe est posé à la base de l'univers entier, et qu'il fonctionne à la fois comme principe de définition pour chaque élément et comme principe d'explication pour tout ensemble, abstrait ou concret. L'homme entier est un signe, sa pensée est un signe, son émotion est un signe. Mais finalement ces signes, étant tous signes les uns et les autres, de quoi pourront-ils être signes qui ne soit pas signe ? Trouverons-nous un point fixe où amarrer la première relation de signe ? » (BENVENISTE, [1974] 1981, p. 45)

Ce reproche se fonde, croyons-nous comprendre, sur un principe parfaitement admis que le signe est toujours signe de quelque chose d'autre qui ne soit pas signe dans la mesure où l'on oppose le monde référentiel à l'univers du signe. Mais cette réticence tombe si l'on

considère la référence dans le cadre de la sémiosis de l'évocation où il n'y a quelque chose qui ne soit pas signe puisque la sémiosis de l'évocation se constitue en un renvoi réciproque d'éléments homogènes.

La difficulté réside ici dans le fait que la linguistique comme système de signes a été trop vite fixée comme signe d'une autre grandeur qui lui est hétérogène. Ici également, si les précautions nécessaires n'étaient pas prises, il sera très vite accepté que le langage est mimétique par rapport à l'univers extralinguistique. Nous admettons pourtant que l'univers préexiste au langage, mais seulement la saisie du monde extralinguistique ne peut se faire sans langage qui de ce monde discontinu établit des connexions métonymiques de chose à choses, c'est ce que nous appelons dans ce travail sémiosis de l'évocation dont le caractère essentiel est que le mouvement de la référence ne s'arrête jamais au réel.

C'est cela qui fait la différence irréductible entre la conception du signe biface et la conception du signe triadique dont voici la définition la plus citée :

> « Un signe ou *representamen* est un Premier qui se rapporte à un Second appelé son objet, dans une relation triadique telle qu'il a la capacité de déterminer un Troisième appelé son interprétant, lequel assume la même relation triadique à son objet que le signe avec ce même objet … Le troisième doit certes entretenir cette relation et pouvoir par conséquent déterminer son propre troisième ; mais, outre, cela, il doit avoir une seconde relation triadique dans laquelle le *representamen*, ou plutôt la relation du *representamen* avec son objet, soit son propre objet, et doit pouvoir déterminer un troisième à cette relation. Tout ceci doit également être vrai des troisièmes du troisième et ainsi de suite indéfiniment… » (2.274) (PEIRCE, 1978, p. 147)

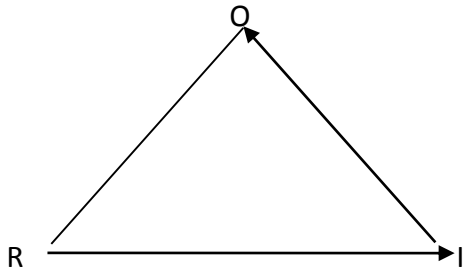
D'après cette définition, la tentative de faire du Troisième le sens qui permet à un signifiant de renvoyer au référent est vaine. Le Troisième introduit une loi qui peut prévoir d'autres relations alors que le sens ne peut que renvoyer au référent. L'introduction du référent à côté du signifiant et du signifié ne peut non plus jeter un pont entre le signe saussurien et le signe peircien. Nous sommes entre deux mondes radicalement différents.

La relation du signe avec le référent chez SAUSSURE est de nature verticale puisqu'il s'agit d'une relation entre deux grandeurs hétérogènes. L'univers du signe est proprement subjectif et l'univers du référent, proprement objectif. C'est cette hétérogénéité qui fait que

l'arbitraire du signe ne soit pas entre le signifiant et le signifié ; elle est entre le signe et le référent.

En revanche, si on sort la définition du signe peircien de sa gangue, on obtient la structure nette suivante :

Le signe est constitué d'un premier qui renvoie à un second par l'intermédiaire d'un troisième et dans laquelle structure, le premier est le *representamen*, le second est l'objet et le troisième est l'interprétant. Il en découle le schéma suivant :



Il faut rajouter cependant que le premier et le second sont de la même nature aussi bien que le troisième. La relation triadique circule entre des éléments homogènes qui se trouvent sur un même niveau. C'est cela qui fait la particularité de la sémiotique triadique : une relation horizontale qui se situe exactement dans notre principe de sémiosis de l'évocation.

Illustrons cela pour emporter la décision. Un des problèmes auxquels se heurtent les lecteurs de PEIRCE est justement que ses illustrations sont souvent concentrées à chaque partie du signe, on a des exemples de premier, des exemples de second, des exemples de troisième et très rarement des exemples de signe défini comme un tout alors que par ailleurs il insiste sur le fait que le triade est irréductible en dyade. En conséquence, nous allons prendre un exemple qui soit capable d'unifier la narrativité avec le signe triadique.

Nous pouvons imaginer deux individus devisant tranquillement à l'intérieur d'une pièce. À un certain moment, l'un d'eux désire que l'autre quitte la pièce. Pour ce faire, il dispose de plusieurs solutions dont produire linguistiquement une suite de sons qui désignent la porte, ou, dans un geste déictique, en utilisant l'index par exemple, montrer la porte. En tout cas, par son action, qu'elle soit linguistique ou gestuelle, il a mis en relation le dedans et le dehors de la maison. On voit bien par cet exemple que des éléments homogènes qui sont reliés puisqu'il est indiscutable que dedans et dehors appartiennent au même registre de connaissance.

C'est une pareille relation entre deux éléments de même niveau qui définit chez GREIMAS l'unité du récit. L'intelligibilité narrative est une relation de signe à signe et non une relation de signe à chose. La définition suivante du récit, bien qu'elle soit quelque peu restrictive quant à son extension, montre bien cette homogénéité des éléments :

> « Le récit, pour avoir un sens, doit être un tout de signification et se présente de ce fait comme une *structure sémantique simple*. (…) Une sous-classe de récits (mythes, contes, pièces de théâtre, etc.) possède une caractéristique commune qui peut être considérée comme la propriété structurelle de cette sous-classe de *récits dramatisés* : la dimension temporelle, sur laquelle ils se trouvent situés, est dichotomisée en *un avant* vs *un après*.
>
> À cet *avant* vs *après* discursif correspond ce qu'on appelle un « renversement de la situation » qui, sur le plan de la structure implicite, n'est autre chose qu'une inversion des signes du contenu. » (GREIMAS A. J., 1966b, pp. 29-30)

C'est ce qui est à l'origine de l'algorithme suivant dont l'opérativité dans l'analyse des isotopies n'est plus à démontrer ; la postérité de cet auteur d'origine lithuanienne lui donne le nom d' « algorithme gréimassien » (Ibid. p. 30) :

$$\frac{Avant}{Après} \cong \frac{Contenu\ inversé}{Contenu\ posé}$$

L'inconvénient de la formulation de cet algorithme est qu'il présuppose que le récit doit toujours commencer par un problème et jamais par une situation souhaitable. Ceci entre évidemment en opposition par exemple avec le mythe d'Adam et d'Ève qui commence

justement par une situation édénique, puis se dégrade, et enfin par la prière l'humanité est appelée à retrouver la situation édénique primordiale.

C'est ainsi que TODOROV donne une formulation moins marquée en parlant de stabilité et de déséquilibre :

> « Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est semblable au premier mais les deux ne sont jamais identiques. » (TODOROV, 1971-1978, p. 50)

Finalement, avec Umberto ECO, nous avons une généralisation de la narrativité à tous les énoncés de telle manière qu'il nous en donne la définition suivante :

> « Face à l'ordre « viens ici », on peut élargir la structure discursive en une macro proposition narrative du type « il y a quelqu'un qui exprime de façon impérative le désir que le destinataire, envers qui il manifeste une attitude de familiarité, se déplace de la position où il est et s'approche de la position où est le sujet de l'énonciation ». C'est, si on veut, une petite histoire, fut-elle peu importante. » (ECO, [1979] 1985, p. 138).

Tout concorde maintenant. Nous retrouvons dans la théorie du signe triadique la même inversion des signes de contenu assignée au narratif. Le « dehors » est un « dedans » inversé. Ou bien pour prendre le concept de **différance** de DERRIDA, le « dehors » est un « dedans » différé. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre notre affirmation selon laquelle la nature du signe prévoit l'illocution. Montrer la porte linguistiquement ou avec le geste déictique ne signifie pas « sortir ». Seulement, cette action, c'est-à-dire, la monstration verbale ou gestuelle est tenue pour avoir la valeur d'un ordre de sortir. C'est cette valeur qui est considérée comme la force illocutoire de la production verbale, c'est-à-dire, de l'énonciation.

Cette propriété du signe d'être au service de la narrativité, donc de l'illocution, est d'un très grand secours dans l'analyse des textes. Elle permet par exemple d'éviter la notion de pluralité d'idées essentielles dans un texte et ainsi de préserver la cohérence textuelle dans la mesure où chaque unité du texte renvoie à d'autres sous la loi de conversion des signes de contenu entre les deux bornes du texte.

Parmi les auteurs qui sont sensibles à cette propriété du signe, nous pouvons citer P. KLEE qui pense que l'essentiel est que *le devenir se tient au-dessus de l'être* (1977;62). Cf. (DA SILVA, 1980, p. 9)

Nous pouvons également faire appel à W.V.O. QUINE qui attache une importance capitale à cette possibilité que nous appelons ici référence horizontale des signes d'après l'aveu suivant :

> « C'est pourquoi que j'ai dit et redit et au fil des années qu'*être c'est être la valeur d'une variable*. Plus précisément, ce que l'on reconnaît comme être est ce que l'on admet comme valeurs des variables liées. » (QUINE, 1993, p. 51)

Il n'est pas inutile de rappeler ici les conditions de cette rupture épistémologique dans l'histoire du signe pour qu'elle aboutisse à faire prévaloir le devenir sur l'être. Si maintenant, le devenir surplombe l'être, c'est parce que nous ne sommes plus dans le cadre de l'emploi statique du signe qui n'exige que d'être reconnu comme tel, mais dans un emploi dynamique qui demande à être compris. Ce second emploi exige de notre faculté cognitive le système de renvoi gouverné par la loi de l'inversion des signes. Ces deux emplois recoupent en quelque sorte la distinction entre sémiotique et sémantique chez BENVENISTE.

David SAVAN, du département de philosophie de l'Université de Toronto, reconnaît aussi la nécessité de cette distinction. Pour ce faire, il a fait une comparaison entre KANT et PEIRCE. KANT s'est posé la question de savoir comment la connaissance synthétique *a priori* est-elle possible. Une question qui a pris bien de formes depuis PLATON et qui continue à nous intriguer jusqu'à maintenant car c'est la question *l'être et du paraître*, principal souci des sémioticiens dans le carré de véridiction. PEIRCE soutient qu'il existe une question plus fondamentale : la question de savoir comment la synthèse est-elle possible. Nous donnons dans la citation suivante la réponse à cette question :

> « Comment le développement est-il possible ? Comment la science, l'art et la technologie évoluent-ils ? PEIRCE répond que la synthèse n'est possible que grâce à la représentation. **Être et devenir**, c'est être représentable, et il affirme que la représentation est une succession ordonnée ». (SAVAN, 1980, p. 11)

L'idée de succession ordonnée nous introduit à la dimension temporelle propre au récit. C'est ce qui explique que PEIRCE commence non pas par les êtres cardinaux mais par les êtres ordinaux. Cette dimension temporelle nous a permis de définir le principe de clôture du récit qui, à son tour met en évidence la fuite du réel par la référence horizontale caractéristique de la sémiosis de l'évocation. La considération de l'être sous l'angle du devenir implique aussi la libération de la contrainte du réel.

Comme cette fuite du réel constitue notre préoccupation majeure, nous allons l'illustrer par une preuve, en quelque sorte inattendue, qui révèle la préservation de la cohérence du texte. Quiconque a lu *Iliade* reconnaît la multiplicité des événements racontés dans ce vaste récit qu'il semble qu'il soit impossible de les représenter d'un seul coup de plume. Pourtant de la bouche même d'HÉLÈNE, d'une seule phrase, elle dessine le trait qui unifie l'œuvre :

> « Zeus nous a fait subir un horrible destin, afin que nous soyons chantés dans l'avenir par les hommes futurs. » (HOMERE, 1955, p. 197)

Nous ne voyons pas de raison qui puisse s'opposer à ce que cet aveu soit considéré comme la force illocutoire (macro acte de discours) qui préside à l'élaboration de ce homérique poème. Mais que nous renseigne-t-il d'important cet aveu ? Il nous avoue en réalité ceci :

La référence des gestes et actions des héros dans ce récit ne se réfèrent pas aux buts immédiats de ces gestes et actions mais au récit futur. C'est-à-dire à l'énonciation, au faire signe suivant le principe de la sémiosis de l'évocation.

À partir de là, la question de datation des évènements racontés dans le récit devient très secondaire par rapport à l'évocation réciproque qui s'établit entre Hélène épouse de Ménélas l'Achéen et Hélène qui fut devenue épouse de Pâris le Troyen : un drame qui permt aux héros de montrer leur bravoure dans la guerre de Troie, bravoure qui traverse les siècles effectivement puisque le récit parvient jusqu'à nous actuellement.

Saint AUGUSTIN, à sa manière, a aussi exprimé cette évocation réciproque qui caractérise les récits :

> « Mais comment diminue le futur ? Comment en est-ce de lui ? Il n'est pas encore. Comment d'autre part, croît la passé ? Il n'est déjà plus. La seule explication c'est que dans l'âme même qui opère ainsi, il y a trois actes, attente, vue, souvenir, le passage se fait par la vue de l'attente au souvenir. Que le futur ne soit pat pas encore, qui le nie ? Dans l'âme il y a toutefois attente du futur. Que le passé ne soit déjà plus, qui le nie ? Dans l'âme toutefois il y a souvenir du passé. Que le moment présent, passage réduit à un point, n'ait aucune étendue, qui le nie ? » (SAINT-AUGUSTIN, 1982, p. 386)

Ce qui veut dire exactement que l'énonciation qui est toujours dans le présent prend en charge un souvenir du passé et une attente du futur. C'est le parcours d'une figure qui est ainsi déployée dans la temporalité close. Ce qui le place au niveau de la fiction.

C'est faute de faire attention à cette unité qui découle de la fiction narrative dans la temporalité close du récit qu'un texte ne peut pas être considéré comme une suite de hasards. C'est faute de prendre en compte cette dimension temporelle que l'analyste ne peut pas embrayer sur la subjectivité légitime d'un auteur, l'objectivité d'une interprétation qui asssure l'assomption d'une œuvre d'art au rang d'objet scientifique. En effet, le hasard reçoit la présentation suivante par David SAVAN, d'après les travaux de KOLOMOGROV et CHAITIN :

> « Une série de hasard est une série dans laquelle il n'est d'autre détermination des membres que leur énumération » (SAVAN, 1980, p. 11)

On peut en inférer qu'un énoncé produit sans qu'on sache pourquoi est un hasard. En effet, si on prend les affiches publicitaires comme de simples énoncés, on ne comprendra pas pourquoi des compagnies investissent des sommes exorbitantes pour leur production. Alors que dès qu'on pense qu'elles sont produites dans le but d'inciter à l'achat, d'une manière tout à fait de bon sens, le hasard est éliminé et la force illocutoire est activée.

Bref, la publicité fonctionne sur deux plans : celui de l'énoncé où l'on affirme quelque chose à propos d'un objet de consommation et celui de l'énonciation où l'on vise un changement de comportement du destinataire à partir de l'affirmation. Il en va de même de

l'usage du langage ordinaire. Cependant, il nous faut ajouter à cela la remarque suivante : le but visé s'accommode de n'être pas du tout réalisé du point de vue de l'énonciataire, ce qui ne l'empêche pourtant pas d'être inscrit dans l'énonciation, c'est ce que nous montrent les calembours ou les quiproquos.

Cette dernière remarque a pour conséquence de nous permettre de risquer l'hypothèse suivante : si la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque primordial, le récit affiche le fondement de la prédication comme la perte du réel tautologique. Dès lors, on peut concevoir que la véritable signification n'a pas pour fonction de fixer la référence comme une absence abolie par le discours.

La véritable sémiosis n'emprunte le chemin de la référence que pour la dépasser et de postuler ainsi la liquidation du manque qui se définit comme une totalité perdue. La motivation la plus claire de toute énonciation est donc cette postulation à la totalité. C'est ainsi que des phrases déclaratives sont interprétées comme des requêtes qui visent la satisfaction d'un désir.

La postulation à la totalité est ce qui empêche le langage d'être un radotage sur le monde puisqu'elle articule la structure temporelle du vécu au premier degré et celle du récit comme une temporalité close. Nous avons démontré que le vécu au premier degré est une temporalité ouverte marquée par la censure qui interdit la totalité dans la mesure où il nous est impossible de connaître notre fin propre. Par contre, la conversion en discours de l'univers fait que les choses que nous racontons sont caractérisées par leur clôture temporelle ; de cette manière le discours qui les propose devient une chose parmi les choses : en donnant consistance au temps le discours détermine une action dans le temps, celle qui est impliquée par son énonciation.

C'est la prise en compte de ce double fonctionnement qui permet à KRIPKE de parler de nom propre là où habituellement nous voyons des noms communs. Néanmoins, on ne peut pas nier qu'il existe une différence essentielle entre ces deux catégories au niveau de la référence : le nom propre a un fonctionnement hapax.

KRIPKE introduit la notion des « mondes possibles » pour résoudre le problème que pose le principe de la non-contradiction pratique dans l'utilisation du langage. Cette notion est assez énervante car on ne sait plus de quoi on parle exactement si l'objet doit se trouver dans un monde possible.

Jean Claude PARIENTE s'est adonné à un exercice de ce genre en partant de l'hypothèse qu'un énoncé pareil *nous permet de parler d'un objet qui n'est pas actuellement donné* (PARIENTE, 1982, p. 38). Ce qui veut dire que le monde possible est un monde à venir dans la mesure où le facteur chronologique entre le « dit » et le « dire » autorise de maintenir l'identité du nom propre :

> « Étant donc entendu que les mondes du possible n'ont de réalité que dans et par le discours qui les constitue, que ce discours a pour modèle celui que nous tenons sur le réel, et que l'analyse du réel est la fin pour laquelle nous en appelons parfois au possible et notamment à l'irréel. »(Ibid. p. 55)

Et justement, c'est la catégorie du possible qui est projetée par la narrativité comme quelque chose qui n'est pas encore et qu'elle est la motivation la plus claire de l'énonciation. Or nous venons de voir avec la question de la référence que la conversion du monde en univers racontable étale sur le même niveau la catégorie du possible et la catégorie d'existence. La catégorie du possible en se déclinant sous la forme d'"un ainsi mais pas encore" permet de voir la réalité autrement, c'est-à-dire, pour utiliser l'expression de PEIRCE qui est à l'origine de sa sémiotique triadique, la réalité est représentable dans une sémiotique parce que « être et devenir c'est être représentable ».

En définitive, les diverses théories ou hypothèses sur le langage que nous avons observées jusqu'ici, en se réfléchissant les unes sur les autres, viennent confirmer notre hypothèse selon laquelle la narrativité est une donnée fondamentale dans la saisie du sens et partant, dans la possibilité du langage. C'est ce que nous confirme Bernard VICTTORI dans le passage suivant :

> « Notre thèse peut alors se résumer de la manière suivante. Pour échapper aux crises récurrentes qui déréglaient l'organisation sociale, nos ancêtres ont inventé un mode inédit d'expression au sein du groupe : la narration. C'est en évoquant par la parole les crises

passées qu'ils ont réussi à empêcher qu'elles se renouvellent. Le langage humain s'est forgé progressivement au cours de ce processus, pour répondre aux besoins nouveaux créés par la fonction narrative, et son premier usage a consisté à établir les lois fondatrices qui régissent l'organisation sociale de tous les groupes humains. » (VICTORRI, 2002)

Il existe une dernière notion proche de la question de la fuite du réel qui peut être tenue pour une généralisation de la narrativité dans l'illocution. C'est l'existence du signe autonymique. Nous devons à Rudolf CARNAP l'identification de ce phénomène linguistique qui propose la définition suivante :

« Puisque le nom d'un objet peut être arbitrairement choisi, il est très possible de prendre pour nom de la chose la chose elle-même, ou, pour nom d'une espèce de choses, les choses de cette espèce. Nous pouvons, par exemple, adopter la règle suivante : au lieu du mot *allumette*, une allumette sera toujours placée sur le papier. Mais c'est le plus souvent une expression linguistique qu'un objet extralinguistique qui est utilisée comme sa propre désignation. Nous appelons autonyme une expression utilisée de cette manière. » (CARNAP, 1976, p. 224)

Cette définition implique que l'expression autonymique affiche sa nature de chose parmi les choses. Or nous avons vu avec WITTGENSTEIN que le principe de connexion métonymique de chose à choses est ce qui origine la clôture du temps narratif, elle-même à la base de la détermination de la valeur illocutoire. L'exemple suivant va nous introduire à cette nature du signe autonymique :

14. Le soleil tourne autour de la terre et le « soleil tourne autour de la terre » est une affirmation de croyant.

Dans (14), la deuxième occurrence de la phrase signalée par les guillemets est une désignation de la première sans guillemet. Cette deuxième occurrence est donc parfaitement autonymique parce que sa référence est identique à elle-même. Et cette réduplication autonymique est un commentaire de l'énonciation. Mais plus souvent ce commentaire n'apparaît pas ainsi en surface mais ceci n'empêche que l'interprétation illocutoire emprunte la voie de l'autonymie. Autrement dit, si (14) est pris comme une affirmation c'est parce qu'il se réfère à lui-même du fait de son énonciation. Et dans la mesure où cette affirmation demande à être crue, elle projette devant elle une référence

horizontale qui est une affirmation équivalente dotée d'une variable liée, à savoir : la terre tourne au tour du soleil.

S'il est admis que la narrativisation nous introduit dans la possession du passé dans la mesure où le récit poursuit le parcours d'une figure jusqu'à sa fin comme le stipule ARISTOTE, maintenant il faut admettre que c'est le narratif qui est notre possession inaliénable puisqu'elle concerne, avant tout, notre faculté cognitive dans l'étalement du réel et du possible sur un même niveau. Les récits comme celui de *Cendrillon* nous y ont habitués depuis notre tendre enfance. Nous pouvons perdre notre jeunesse mais jamais les récits de jeunesse comme possession du passé parce qu'il suffit de se servir de l'énonciation pour les actualiser de nouveau pour faire passer le temps.

DEUXIÈME PARTIE

L'ILLOCUTION DANS LE LANGAGE ORDINAIRE

2. BILINGUISME, DIGLOSSIE et ILLOCUTION

Dans cette deuxième partie, la réflexion sera axée autour du bilinguisme. En réalité, il n'y a pas de bilinguisme au sens strict. Le contact de langues produit toujours une situation de diglossie du fait de la différence de la modalité illocutoire de chaque forme syntaxique dans l'une ou l'autre langue. Mais il faut tenir compte que le rapport diglossique n'est jamais un rapport donné une fois pour toute. C'est cette variation que nous allons essayer de cerner à partir d'une analyse de la forme et, partant de la force illocutoire y inscrite.

Nous constatons alors que l'intuition naïve a tendance, du moins pour le cas de Madagascar, à donner à la langue étrangère une position dominante. Ceci est peut-être vrai d'une manière générale, mais dans le cadre de cette partie, il faut reprendre la distinction qui oppose le langage véhiculaire et le langage vernaculaire. Cette distinction recoupe la dichotomie informative VS affective. La langue véhiculaire, très souvent, la langue étrangère, sert à la communication où prédomine la fonction référentielle (au sens de JAKOBSON) et la langue vernaculaire est le support de la dimension affective.

On sait, en outre, que le malgache connaît plusieurs variétés appelées dialectes et, cette distinction fonctionne également entre dialectes dans la mesure où le dialecte *merina* qui le premier a connu l'écriture jouit d'une large diffusion. Dès lors, les autres dialectes se présentent comme vernaculaires. Ce qui implique que la distinction pose la question du sujet au sein de la parole. Pour marquer l'affectivité, le locuteur s'efforce de parler le dialecte de son interlocuteur s'il arrive à l'identifier. De la même manière, dès qu'un locuteur malgache voit un étranger, il s'efforce de parler le français parce que c'est la seule langue étrangère qui cohabite vraiment avec le malgache.

On peut, de manière analogue, inférer de la relation entre un Malgache et un Français dans le territoire de Madagascar de la nature de la relation intersubjective. Sauf cas très exceptionnel, cette relation s'organise à partir de la langue française. Dans la mesure où celle-ci est la langue maternelle du Français, il est parfaitement compréhensible que ce dernier soit à l'aise dans cette langue, le contraire serait étonnant. Symétriquement, le Malgache, pour qui le français n'est qu'une langue étrangère, a une réelle difficulté dans

cette langue qu'il n'a pas choisie mais qui s'est imposée à lui par la force de l'histoire. Il s'ensuit alors que le Français en tire une certaine position dominante parce qu'il lui est facile d'exprimer ses idées et ses sentiments dans cette langue et le Malgache n'a plus qu'à abonder dans le sens du Français.

Quand cette relation concerne la coopération franco-malgache au sein d'une institution, on comprend mieux pourquoi celle-ci ne fonctionne pas bien parce que le Malgache s'exécute malgré lui. Il faut aussi tenir compte de la culture malgache qui subit encore une forte pression de la gérontocratie comme le montre le proverbe malgache suivant :

Tono-tsakon'olon-dehibe tsa maŋotsok'afo [une grande personne qui grille du maïs vert à la braise ne dérange pas ce feu].

Nous proposons brièvement une analyse de ce proverbe pour bien montrer que la diglossie de la sorte se présente comme un facteur de blocage d'une manière générale, et particulièrement dans l'enseignement de la langue. Pour l'intelligibilité de ce proverbe, il nous faut expliciter les motivations de son énonciation. Le feu dont on parle ici est celui de la cuisson d'aliment, notamment le riz.

On sait que le riz connaît une cuisson à l'eau par un feu de bois. Une bonne répartition de la chaleur est alors le facteur qui conditionne la bonne cuisson et si quelqu'un introduit du maïs sur la braise, la bonne répartition peut être compromise et partant, une partie du riz peut être bien cuite et l'autre non. Mais quand c'est une grande personne qui agit de la sorte, il est difficile d'en lui faire le reproche à cause de son statut et de sa place dans la hiérarchie sociale.

La même chose se transpose dans la relation intersubjective entre le Français et le Malgache. Le Français est comparable à une grande personne, c'est-à-dire, à l'ancienne génération et le Malgache se présente comme la nouvelle génération. Plusieurs facteurs peuvent être évoqués pour expliquer ce rapport de force mais nous n'allons qu'en citer deux. Le premier c'est que le Français est le bailleur de fonds, par conséquent, il n'est pas judicieux de le contrarier. Le second est parce qu'il parle une langue que le Malgache ne maîtrise pas bien ou peu, il convient donc d'acquiescer le plus rapidement possible aux

propositions du Français pour ne pas s'exposer à un débat qui risque de révéler l'incompétence linguistique.

C'est ainsi que, par exemple, dans le réseau des Alliances françaises à Madagascar, très souvent sinon exclusivement, dans les classes de langue, la méthode consiste à privilégier la compétence communicationnelle au détriment de la compétence linguistique comme si, pour manier une langue, la question syntaxique pouvait être négligée. Il en résulte que l'essentiel de l'enseignement du français consiste à faire répéter aux apprenants des séquences de dialogue correspondant à des compétences de communication.

Mais il nous faut atténuer quelque peu cette remarque sur l'acquisition d'une langue en spécifiant qu'elle est seulement pertinente pour les adultes et non pour les enfants de moins de 11 ans. En effet, il est facile de vérifier les études de PIAGET sur l'innéisme du langage : l'enfant intègre très rapidement les structures linguistiques d'une ou plusieurs langue en dépit du fait que cette intégration soit inconsciente. Mais il faut reconnaître qu'il est en perpétuel apprentissage dans la période considérée. Ce n'est pas le cas d'un adulte confronté à un apprentissage d'une langue étrangère. Sa compétence linguistique dans sa langue maternelle surplombe celle qu'il doit acquérir dans la langue seconde ou étrangère. Dès lors, sa performance linguistique dans la langue étrangère n'est pas le résultat d'une créativité gouvernée par des règles mais d'un mimétisme.

L'exemple suivant peut être tenue pour preuve de ce mimétisme. Probablement, pendant la période coloniale, les Malgaches qui sont en contact permanent avec les Français qui les gouvernent ont eu l'occasion de s'apercevoir que l'emploi de l'expression « sacré nom de Dieu » est toujours de nature émotionnelle. Elle s'entend quand le Français n'est pas content. Mais ignorant complètement que l'expression vaut comme décharge émotionnelle par sa valeur blasphématoire, les Malgaches l'emploient sous une forme purement phonétique : /sakaremãdadie/ dans laquelle la valeur blasphématoire est complètement occultée au profit d'une valeur insultante née de la permanence de la situation de sa production par les Français.

Lorsqu'on demande à des apprenants de réciter des poèmes d'expression française, sous prétexte de leur faire faire des bains linguistiques, tout ce qu'on gagne est, peut-être, une amélioration phonétique. La négligence de la structure de la langue empêche à ce

niveau de faire fonctionner la compétence communicationnelle. Il s'ensuit qu'un élève qui peut être excellent dans des petits dialogues où il s'agit de réaliser des actes de paroles comme « demander/donner des informations » échoue lamentablement devant un travail de compréhension de texte. Cet échec est dû principalement à une absence de grammaire de texte qui doit s'appuyer sur des indices grammaticaux et lexicaux qui garantissent la cohérence du texte.

Autrement dit, la méthode stipule indirectement qu'il n'est pas besoin d'avoir une bonne base épistémologique du français en tant qu'objet d'un discours scientifique pour enseigner le français, il suffit que l'enseignant parle bien cette langue pour avoir raison pédagogiquement. Il s'ensuit qu'un cours à objectifs spécifiques de tireur de pousse-pousse consiste à répertorier les phrases typiques de ce que pourrait être la communication du tireur avec son client et de les lui faire acquérir par cœur sans en expliquer les structures linguistiques mises en cause.

Ceci a pour conséquence que le tireur peut seulement reproduire des phrases apprises et jamais en créer de nouvelles qui soient réellement adaptées à sa situation de communication. Cette situation pratiquement généralisée fait que lorsqu'on s'exprime en malgache, puisque cette langue, sur le plan communicationnel, est maîtrisée par tous, on est minoré. Inversement, il suffit d'injecter des bribes de français dans le discours pour que éveillez l'attention des interlocuteurs. À partir de ce constat qui est loin d'être marginal, on voit bien la suprématie de la langue française s'installer facilement d'autant que le Malgache est incapable de juger de la correction de l'expression française. Circonstance aggravante encore, dès qu'un Malgache en situation d'apprentissage commette une faute, il attitre immédiatement la raillerie de ses camarades, symétriquement, les fautes commises par les Malgaches dans sa langue maternelle ne font jamais l'objet d'un commentaire – peut-être parce que c'est une grammaire implicite qui prévaut dans toute langue maternelle – et ces fautes deviennent le plus souvent une permanence car officialisées par les communications de masse.

Bref, on constate que le français, comme langue étrangère, n'est enseigné que pour les buts fixés par une politique linguistique : celle de puiser dans la population malgache des mains d'œuvre au service de la France.

Pour bien illustrer cette situation du français, nous allons analyser une formule très conversée qui montre l'effet dévastateur du psittacisme.

2.1.1. ANALYSE D'UN CAS DE FORMULE ADMINISTRATIVE

Il faut reconnaître que l'opposition langue écrite et langue parlée recoupe celle qui existe respectivement entre le français et le malgache dans la situation linguistique de Madagascar. Comme il n'y a pas d'intégration consciente des règles de grammaire aussi bien pour le français que pour le malgache, les correspondances administratives montrent des cas de bizarrerie d'usage. La permanence de cette bizarrerie montre que la production dans la langue étrangère ignore la créativité linguistique gouvernée par des règles. Mais ceci n'empêche pas qu'on doive comprendre les structures linguistiques mises en cause par ces formules. Dans les lettres marquées comme demande au niveau illocutoire, on voit généralement la formule suivante :

J'ai l'honneur de solliciter votre haute <u>*bienveillance*</u> *de* <u>*bien vouloir*</u> me délivrer une attestation …

Certains des informateurs contactés au sujet de cette formule disent qu'elle est correcte mais seulement lourde, d'autres disent que « bienveillance » est un titre et ne contrevient pas ainsi à la règle de non redondance connue sous le nom de pléonasme.

Pour notre part, il nous semble qu'il y ait là un véritable pléonasme. D'abord, lorsqu'on vérifie dans les dictionnaires usuels, le <u>Lexis</u> par exemple, voici ce qu'on y lit :

« *Je sollicite de votre haute bienveillance l'inscription de ma candidature à cette fonction* » (formule par laquelle on présente une requête à un ministre).

Autrement dit, l'expression « bienveillance » entre en relation paradigmatique avec « bien vouloir » et elles sont par conséquence incompatibles sur l'axe syntagmatique au même titre qu'il est incongru de combiner, par exemple, *l'espérance d'espérer* ou *l'excellence d'exceller*.

Ensuite, il est facile de reconstituer la source de la faute, c'est une méconnaissance des structures linguistiques présidant aux enchâssements de phrases dans une matrice.

La matrice dans cette phrase étant :

J'ai l'honneur d'<u>une chose</u>

À la place du groupe nominal postiche « une chose » s'enchâsse une autre phrase. Ainsi, en insérant le destinataire de la parole sous le titre de « votre haute bienveillance » par antonomase, on obtient la matrice suivante :

Je sollicite votre haute bienveillance d'<u>une chose</u>

À laquelle se greffe encore :

Votre haute bienveillance veut bien une chose

À laquelle, enfin, s'insère :

Votre haute bienveillance me délivre une attestation

Cet enchâssement multiple nécessite la présence d'une sorte de « colle syntaxique » connue sous le nom de conjonction dont la forme de base est « que ». Nous avons donc la phrase suivante comme un intermédiaire entre la structure profonde et la structure de surface voulue

J'ai l'honneur de que je sollicite votre haute bienveillance de que votre haute bienveillance veuille bien me délivrer une attestation.

Pour obtenir la structure de surface voulue, on applique la règle de la transformation infinitive qui stipule que la coréférentialité de sujets de la matrice et de l'enchâssée ou la coréférentialité d'un objet de la matrice et du sujet de l'enchâssée conduisent à l'effacement du sujet de l'enchâssé qui entraîne l'effacement de la conjonction et la forme infinitive puisque le sujet de conjugaison a disparu. Pour marquer la coréférentialité, nous allons mettre des indices numériques identiques aux éléments concernés :

J_1'ai l'honneur de que je_1 sollicite votre haute $bienveillance_2$ de que votre haute $bienveillance_2$ veuille bien qu'il_2 me délivre une attestation.

En tenant compte que la règle transformationnelle est cyclique, c'est-à-dire qu'elle s'effectue de la droite vers la gauche, alors l'effacement du sujet du verbe conjugué « sollicite » entraîne l'infinitif de ce verbe car il existe une règle simple qui se résume à ceci : tout verbe qui n'est pas contrôlé par un sujet se met à l'infinitif au lieu et place de la bévue qui consiste à dire que « quand deux verbes se suivent le second se met à l'infinitif ». En effet, cette dernière règle complètement obsolète est contredite par les exemples d'enchâssement de relative du type : « le poisson que je prépare est un thon » pour lequel le sentiment linguistique des locuteurs refuse la phrase agrammaticale : « le poisson que le prépare être un thon » alors qu'il s'agit d'un cas flagrant de concaténation de verbes.

Dès lors, nous avons

J'ai l'honneur de solliciter votre haute bienveillance$_2$ de que votre haute bienveillance$_2$ veuille bien qu'il$_2$ me délivre une attestation.

En appliquant la transformation infinitive sur les éléments d'indice 2 nous avons :

J'ai l'honneur de solliciter votre haute bienveillance de bien vouloir me délivrer une attestation.

Nous pensons que la transformation infinitive est une manière d'éviter que les phrases à enchâssement multiple ne se présentent comme une forme de radotage sur le monde par répétition d'éléments identiques et, c'est à ce titre que le pléonasme contrevient au principe selon lequel la phrase doit progresser par différenciation sémantique. En effet le dictionnaire de linguistique nous apprend que :

> « Une suite de mots est *pléonastique* dès que les éléments d'expression sont plus nombreux que ne l'exige l'expression d'un contenu déterminé : *suffisamment assez* est un pléonasme » (DUBOIS, et al., [1973] 1982, p. 380)

La source de cette erreur dans la formule est bel et bien cette manière d'acquisition du français comme langue étrangère qui fait fi des structures syntaxiques. Il est bien clair à partir de cet exemple que les règles syntaxiques non explicitées bloquent la créativité et font que les sujets parlants soient des reproducteurs de formules non comprises et non des sujets créateurs de discours.

C’est comme cela que le contact de langues engendre une diglossie et non un bilinguisme parce que l’acquisition de l’une des langues se fait de manière passive qui empêche la créativité gouvernée par des règles.

Du point de vue de la pragmatique, cette structure pléonastique nous apprend au moins deux choses. La première est qu’elle montre (sans jamais le dire) par sa forme que la pédagogie du français en tant que langue étrangère est une aberration. C’est une langue utilisée par la bureaucratie malgache et par le système éducatif tous les jours. Nous proposons donc de parler de langue allogène au même titre qu’on ne peut pas appeler la religion chrétienne à Madagascar de religion étrangère bien qu’elle y soit importée par l’Europe, notamment la France, l’Angleterre et la Norvège. C’est une religion allogène qui est utilisée à côté de la religion animiste traditionnelle.

La deuxième chose est qu’elle montre (sans jamais le dire) que la grammaire générative et transformationnelle peine à évincer la théorie distributionnaliste. Mais ce qui est plus intéressant de notre point de vue est de souligner comment le pragmatisme des locuteurs peut être expliqué.

Il y a peut être une influence de langue malgache dans cette structure. En effet la langue malgache se caractérise par une forme de superlatif de structure pléonastique comme *ny be sy ny maro* [le nombreux et le pluriel] et même des séquences neutres su point de vue stylistique comme *miakara ao ambony* [montez en haut].

En effet, il faut admettre avec CHOMSKY qu’à côté des productions gouvernées par des règles il y a des productions qui modifient les règles. Dans la mesure où il faut que la grammaire générative et transformationnelle se démocratise pour arriver à la condamnation de la structure concernée, ce qui est loin d’être le cas pour le moment, le moyen de sauver la face est d’y appliquer la délocutivité.

Rappelons pour mémoire que l’interprétation générale de la délocutivité revient à comprendre qu’il s’agit d’une théorie substitutive à partir de laquelle une séquence descriptive d’une action dans le monde est convertie en une séquence illocutoire. C’est par exemple le cas de la séquence « merci » qui signifie à l’origine une faveur accordée en

reconnaissance d'un bienfait obtenu. La délocutivité intervient quand « merci » sert à accomplir cette reconnaissance en dehors de tout présent.

À côté de cette première délocutivité généralisée, il y a ce que l'on peut appeler délocutivité lexicale. C'est le cas par exemple du nom de l'oiseau « coucou » obtenu par onomatopée de son chant. On peut soutenir que la délocutivité lexicale est productive dans la créativité lexicale puisqu'elle participe de l'antonomase. Il est très remarquable que les onomatopées sont à la source de la délocutivité lexicale. Ainsi du « clic » de la souris d'ordinateur, on obtient le verbe « cliquer ».

Pareillement ici, la bienveillance comme désignant une qualité, par délocutivité lexicale est convertie en une sorte de titre de la même manière que l'on dit « Son Excellence » ou «Sa majesté ».

Pour ne rien laisser dans l'ombre, au niveau de la structure de surface, il nous faut ici ajouter, à titre d'hypothèse une règle qui expliquerait la présence de la préposition « de ». KAYNE, par exemple, à partir d'observations de comportements syntaxiques des éléments mis en cause, aboutit à la présentation d'une règle transformationnelle qu'il note FI / INSA. Cette règle transformationnelle se lit : « faire infinitif et insertion de la préposition 'à'.

Voici un passage qui présente succinctement cette transformation :

> « Si le verbe enchâssé est intransitif, ou régit seulement des compléments prépositionnels, le sujet post-infinitival apparaît sans changement de forme à droite du verbe :
>
> – Il a fait partir son amie
> – On fera parler Jean de son dernier voyage
> – Il faisait tirer les soldats sur les criminels
> – Elle fera rentrer son enfant dans sa chambre.
>
> Cependant si le VP enchâssé contient un NP objet non prépositionnel, le sujet postverbal est précédé de la préposition *à* :
>
> – Il fera boire un peu de vin à son enfant
> – Son dernier livre a fait gagner beaucoup d'argent à Jean-Jacques
> – Elle a fait visiter la ferme à ses parents

- Tu vas faire perdre son poste à ton copain
- Elle a fait signer la déclaration à son mari. » (KAYNE, [1975] 1977, p. 197)

Il apparaît ainsi que le critère pertinent à l'insertion de la préposition *à* dans l'enchâssement est l'absence d'une préposition dans l'objet du verbe enchâssé.

De la même manière, l'observation montre que la présence de la préposition *de* dans l'enchâssement semble être de deux sortes. Ou bien le verbe est marqué transitif indirect sous cette préposition, alors sa présence est d'ordre syntagmatique dans la base :

15. J'ai envie de jouer

*16. *J'ai envie jouer*

17. J'ai besoin de me détendre

*18. *J'ai envie me détendre*

La structure de l'expression *j'ai envie* est à mettre au compte des expressions figées puisqu'on peut avoir facilement une présence d'article comme en témoigne l'exemple qui suit :

19. J'ai une envie folle de faire de la natation

Dès lors, la solution qui consiste à prendre *avoir envie de* comme un verbe complexe, c'est-à-dire sous la domination du nœud V devient problématique puisqu'on ne peut pas adjoindre un adjectif à un verbe mais seulement un adverbe. Force est donc de traiter *envie* comme une expansion du verbe dans l'expression. On ne peut pas s'expliquer de manière exacte la source de figement des expressions. On ne peut que formuler une hypothèse : une trop grande fréquence d'utilisation entraîne des déformations commandées par un principe d'économie qui tendent au figement. Dire « j'ai envie » est plus économique que de dire « j'ai une envie » de la même manière que la troncation qui fait passer, par exemple, *cinématographie* à *cinéma*.

On peut pourtant suggérer que l'absence de déterminant sur le GN expansion du verbe provient de la coïncidence de la référence virtuelle du nom avec sa référence actuelle. Cette

coïncidence apparaît clairement dans les génitifs où il n'est pas besoin d'avoir un déterminant du nom. C'est que montre le contraste des exemples suivants :

20. *Une table de bois*

21. *Une table de ce bois*

De cette manière, la présence de la préposition *de* s'explique autrement. Il est probablement à mettre au compte des adnominaux qui fonctionnent avec la préposition « de » comme dans :

22. *Une table de bois*

23. *Une maison de campagne*

Dans la mesure où les adnominaux sont des expansions du GN, il n'est pas étonnant que dans le cas de l'insertion d'une phrase à la suite d'un objet exige la présence de cette préposition. Ainsi s'explique la présence de la préposition « de » dans l'enchâssement après un GN, suivi d'une transformation infinitive. En effet, si l'on admet que l'infinitif est la forme nominale du verbe comme l'attestent les expressions comme *le souper*, *le dîner*, *le devoir*, *le pouvoir*, etc. il est normal que la transformation qui fait passer un verbe conjugué à une forme infinitive le traite comme un nom.

Parallèlement à cela, on remarque que quand l'enchâssement se fait immédiatement après verbe transitif direct, la présence de la préposition rend la phrase agrammaticale :

24. **Je peux de prendre le vélo*

25. *Je peux prendre le vélo*

26. **Je sais de faire l'opération*

27. *Je sais faire l'opération*

En revanche, si le verbe est marqué transitif indirect, l'enchâssement exige la préposition mise en cause :

28. *Je m'efforce de comprendre*

29. **Je m'efforce comprendre*

Si cette première présence de la préposition *de* peut être comprise comme une complication de la base dans la composante syntagmatique, en revanche, la seconde sorte d'insertion est une complication de la composante transformationnelle. Celle-ci se divise en deux catégories.

La première est celle qui se trouve avec l'enchâssement d'un verbe après un adjectif/participe dans ce qu'on appelle tournure impersonnelle :

30. *Il est facile de faire cet exercice*

31. **Il est facile faire cet exercice*

32. *Il est interdit de stationner ici*

33. ** Il est interdit stationner ici*

La seconde est celle qui est imposée par la présence d'un objet second dans la phrase matrice. Nous ne tenons pas cette règle comme la seule possible pour expliquer le phénomène. Elle est choisie à cause de son évidence dans l'observation, ce qui veut dire qu'elle peut être infirmée ou confirmée par d'autres phénomènes.

Les verbes du type de « dire » sont structuralement ceux qui exigent la présence d'un objet second par leur traits sémantiques : le dire porte toujours sur un objet, c'est une propriété qu'il partage avec les verbes transitifs, mais le dire se singularise par le fait qu'il implique un GN destinataire même si celui peut venir à manquer dans la structure de surface. Autrement dit le verbe « dire » comme le verbe « donner » accepte trois groupes nominaux, le premier, à sa gauche est appelé sujet, les deux autres à sa droite sont son objet propre et son objet second, respectivement.

Voici un cheminement de ce comportement des verbes à trois groupes nominaux dans une transformation infinitive.

34. *Je dis aux enfants une chose*

35. *Jouez dehors*

L'enchâssement de (35) dans (34) va donner cette phrase complexe intermédiaire :

*36. *Je dis aux enfants que jouez dehors*

Comme l'impératif se combine avec un sujet post verbal s'il est pronominalisé : « lève-toi », et autorise l'effacement de ce sujet placé en arrière s'il est sous la forme d'un groupe nominal ordinaire : « jouez dehors les enfants », nous obtenons ainsi (37) :

37. Je dis aux enfants de jouer dehors

Le cours de français de la Sorbonne intitulé Grammaire du français, ouvrage largement utilisé à Madagascar dans le cadre de l'enseignement du français langue étrangère, curieusement ne se prononce pas sur cette insertion de la préposition *de*. On s'y contente de faire remarquer que ce qui déclenche la transformation infinitive est la présence de deux GN coréférentiels.

Soit, les sujets de la matrice et de la phrase enchâssée sont coréférentiels. L'ouvrage nous donne les exemples suivants à ce propos :

*38. *Je préfère que j'y aille en voiture*

39. Je préfère y aller en voiture

*40. * Nous aimons que nous voyagions*

41. Nous aimons voyager (DELATOUR, JENNEPIN, LEON-DUFOUR, MATTLE-YEGANEH, & TEYSSIER, [1991] 1996, p. 224)

En revanche, le deuxième type de transformation infinitive est défini comme suit :

> « La transformation infinitive est aussi obligatoire quand le complément du verbe principal et le sujet de la subordonnée sont la même personne. » (Ibid.)

Il semble pourtant qu'il faut faire la distinction entre le *FI-INSÀ* et la transformation infinitive qui est déclenchée par une règle appelée dans la littérature anglo-saxonne « EQUI-NP-DELETION ». Cette deuxième règle diffère essentiellement de la première dans ce sens

qu'elle aura comme structure l'insertion d'une phrase après un GN. Le contraste sémantique entre les deux exemples suivants milite en faveur de cette distinction :

42. Le gardien a laissé le prisonnier s'échapper

43. Le gardien a laissé s'échapper le prisonnier (KAYNE, [1975] 1977)[4]

Dans (42) il semble avoir une implication à un certain degré dans la fuite du prisonnier, c'est le cas de dire qu'il y a une certaine collusion entre le gardien et le prisonnier ; ou une négligence délibérée de la part du gardien. Mais dans (43) cette collusion est exclue, le fait que le prisonnier s'échappe relève de l'immanence des choses. Seulement, il est analysé en fonction du rapport normal qui existe entre le gardien et le prisonnier.

Néanmoins, cette remarque ne nous empêche pas de considérer que les exemples suivants ne soient au compte d'une règle qui insère *de* quand la phrase matrice comporte un second objet au datif. Rappelons que le datif est une distinction entre le GN communiqué (accusatif) et le GN destinataire (datif) s'il faut transposer l'intuition de la grammaire traditionnelle issue du latin dans le schéma actanciel. Dans la phrase : ÈVE *donne une pomme à ADAM*, par exemple *pomme* et à l'accusatif par opposition à *Adam* qui est au datif :

44. Il dit aux enfants de jouer

45. Il m'a autorisé de sortir

46. Il a prié l'élève de finir

On remarque que, dans ces exemples, les verbes principaux comportent deux objets dont l'un est postiche pour permettre l'enchâssement. Constatons-le :

47. Il a dit une chose aux enfants [que les enfants jouent]

48. Il a autorisé une chose à moi [que je sorte]

49. Il a prié une chose à l'élève [que l'élève finisse]

---

[4] Je dois ces exemples et leur interprétation différenciée à KAYNE

On peut s'étendre sur les divers phénomènes mis en cause par cet enchâssement, par exemple le caractère datif du second objet ou le placement de clitique de l'objet pronominalisé, mais il suffit de noter ici que lorsque le verbe de la matrice comporte deux objets et que si l'objet second est coréférentiel au sujet de la phrase enchâssée la présence de la préposition *de* est nécessaire.

Lorsque le locuteur non natif ne perçoit pas ces phénomènes de transformation, il fait appel à ce que l'on peut désigner par modèle pratique sans qu'il soit certain de la grammaticalité de sa production. C'est de là que vient une certaine forme de psittacisme qui empêche la possession de la langue, d'où cette intuition linguistique que celui qui parle le français est le plus fort. On constate, en effet, une sorte de pouvoir castrateur du linguistique dans les contacts de langues. Étant donné que la diglossie implique une langue dominante et une langue dominée, le sujet qui ne maîtrise pas suffisamment la langue dominante a un statut de castrat parce qu'il s'expose à la raillerie des autres dès qu'il s'aventure dans une langue dont il n'a pas les moyens de vérifier la grammaticalité.

Il y a là prégnance de la forme par rapport au contenu. Autrement dit, dans une situation de diglossie, les sujets parlants donnent de l'importance à la compétence linguistique par rapport à la compétence communicationnelle. La différence entre les deux compétences réside en ceci : l'observation de la seule compétence communicationnelle se contente de saisir l'intention du locuteur, c'est-à-dire que le destinataire de la parole cherche uniquement à identifier la valeur illocutoire de la parole, par contre lorsqu'on met en avant la compétence linguistique, même si la valeur illocutoire est bien perçue, le destinataire de la parole refuse de prendre en compte le communiqué parce que la forme linguistique est défectueuse.

Nous pensons que ce qu'on appelle alternance codique : c'est-à-dire la présence à la fois de segment français et de segment malgache dans un énoncé est le résultat d'une diglossie et pas nécessairement d'un bilinguisme. Un bilinguisme suppose une égale compétence linguistique dans les deux langues en contact.

Voici comment un locuteur malgache est amené à faire de l'alternance codique. Dans la mesure où le français lui impose des contraintes supplémentaires comme le genre et le nombre ou la morphologie des verbes en fonction du sujet grammatical, alors il évite le

problème du genre et du nombre en utilisant un déterminant malgache devant une unité lexicale française et un pronom de conjugaison malgache avec un verbe français. C'est ainsi qu'on obtient des énoncés du genre : *efa no**finisse**vako ny **partie** voalohany* [efanufinisevakunipartivualohani] au lieu de « j'ai déjà fini la première partie » ou *efa vitako ny andiany voalohany*.

Parmi les contraintes supplémentaires se trouvent en bonne place l'insertion de la préposition « de » en français. Mais comme il y a plusieurs conditions d'insertion de la préposition « de », nous allons nous attacher tout d'abord au cas où il paraît être négligé par les manuels de français destinés aux apprenants malgaches au niveau des enchâssements.

Nous ne pouvons pas encore donner une formulation définitive de la règle d'insertion de la préposition *de*. Elle est avancée ici à titre d'hypothèse qu'il faut vérifier par d'autres tests. Parmi ces tests, on peut concevoir que la présence de la préposition dans les tournures impersonnelles qui incluent la suite *V+Adj. /participe* est imposé par le fait qu'il existe un sujet profond effacé dans ces genres de phrase. C'est cet effacement qui rend la tournure impersonnelle par l'intervention du pronom postiche *il* :

50. Il est facile de croire à la vraisemblance de cette hypothèse.

(50) s'analyse comme deux phrases collées syntaxiquement par le moyen d'une conjonction. La première de ces phrases est :

51. est facile à nous une chose

Et la phrase enchâssée est de la forme :

52. Nous croyons à la vraisemblance de cette hypothèse

En appliquant à (51) le placement de clitique, nous avons *Nous est facile une chose* dès lors on peut appliquer EQUI-NP- DELETION pour avoir **Nous est facile croire à la vraisemblance de cette hypothèse.* L'insertion de la préposition *de* donne : **nous est facile de croire à la vraisemblance de cette hypothèse*. Et la tournure impersonnelle place le sujet

postiche *il* en début de phrase pour avoir : *Il nous est facile de croire à la vraisemblance de cette hypothèse.*

Il faut ajouter seulement que l'absence de pronom après *il* s'explique par la présence d'un sujet zéro du type *on* car il est impossible de dire :

53. **Est facile à on une chose*

dès lors , nous avons la structure de surface voulue comme exactement dans (50). [Il est facile de croire à la vraisemblance de cette hypothèse]

Il est très intéressant de constater par rapport à ces phénomènes de transformation infinitive ou de FI- INSÀ qu'en malgache la notion d'infinitif est de nature syntaxique et non de nature lexicale. Le verbe malgache possède exactement la même forme lexicale à l'infinitif et au présent de l'indicatif.

Nous pouvons lire dans un dictionnaire bilingue :***mianatra*** :étudier. Dans cette occurrence du dictionnaire, le verbe est dépourvu de tout sujet grammatical. Par conséquent, il est à l'infinitif.

Et c'est exactement la même forme du verbe que nous avons dans une production effective où le verbe comporte un sujet grammatical bien défini

54. *Mianatra lesona ny ankizy (les enfants étudient la leçon)*

Une pédagogie du français langue étrangère dans le territoire malgache doit tenir compte de cette différence pour éviter les productions du type :

55. **Je travailler aujourd'hui*

Le constat de cette difficulté du passage du malgache au français est une des sources de l'installation de la diglossie dans le contact des deux langues au lieu et place d'un bilinguisme. Mais il est clair sur un autre plan déjà que le verbe dans la phrase malgache n'est pas affecté par le sujet. Il a donc lieu de dire que ce qui importe dans la communication malgache est le procès et non le sujet du procès. Ceci se vérifie dans l'analyse de la transformation passive.

On sait que la transformation passive a pour effet d'inverser réciproquement la place du sujet et celle de l'objet, elle a alors pour conséquence dans des phrases dont le verbe est gouverné par l'objet d'autoriser l'effacement du sujet. C'est le cas de certaines phrases du malgache.

Autrement dit, si l'effacement n'est pas possible, il y a au moins une minimisation du rôle du sujet profond. De cette façon, on assiste à un déplacement d'intérêt vers la transformation narrative. C'est ce que montre par exemple le « se » passif du français :

56. L'eau s'évapore (sous l'action de la chaleur)/la chaleur évapore l'eau.

Ou de la simple inversion des fonctions dans :

57. L'eau bout (à 100°)/ La température de 100° fait bouillir l'eau.

Dans le processus d'enchâssement, nous retenons finalement que la préposition « de » intervient à chaque fois que la matrice possède un objet différent de l'objet postiche sur lequel s'insère la phrase enchâssée.

Il est très remarquable de constater que le sémantisme de la phrase matrice est étroitement lié à la valeur illocutoire de l'énonciation. C'est-à-dire que la phrase matrice fonctionne comme un verbe parenthétique. Cette fonction est à la base de la découverte de la théorie de l'action telle qu'elle se présente en linguistique pragmatique.

Notre objectif étant d'analyser la relation intersubjective à partir de la forme, il convient ainsi de nous pencher sur cette insertion de la préposition *de*. Le cas où elle est introduite comme expansion du GN ne va pas nous retenir. Reste alors le cas d'insertion de la préposition par la présence d'un objet second au datif. Notamment, celui où EQUI-NP-DELETION s'applique par coréférentialité de cet objet second avec le sujet du verbe enchâssé. Quand la préposition « de » n'est pas requise, il y a lieu de conclure à l'homogénéité des sujets.

Il en résulte d'une manière globale que quand la préposition *de* n'est pas requise, il y a lieu de conclure à une homogénéité des sujets :

58. Je veux dormir.

(58) implique que le sujet de la matrice est identique au sujet de l'enchâssée, les deux sujets se trouvent, pour ainsi dire, sur un même pied d'égalité bien qu'il soit possible de dire que le sujet supérieur, déterminant pour la valeur illocutoire, fonctionne sur le mode du dire, tandis que le sujet enchâssé se manifeste sur le mode du dit et que le dire domine le dit dans le sens de la fictionnalité narrative.

C'est ainsi que des énoncés de la langue ordinaire comme (58) se dote d'une valeur illocutoire puisqu'il est toujours possible de les impliquer dans une logique narrative. Dire (58), c'est demander à son allocutaire la permission de parcourir la distance qui sépare l'état de veille de l'état de sommeil. Autrement dit, (58) ne peut pas être compris comme une simple description de l'état du locuteur ou de ce qu'il ressent au moment où il parle. (58) est surtout agissant, il implique que soit arrêtée l'activité contemporaine de son énonciation. Il s'agit d'une implication et non d'une signification car ce n'est pas l'usage de faire signifier « arrêter » à (58), mais on peut en convenir.

La prééminence de la valeur illocutoire par rapport à la valeur désignative d'un énoncé lui provient du fait qu'il est très difficile de statuer sur l'adéquation de la réalité au verbe. Est-ce qu'en disant (58), le locuteur veut-il vraiment dormir ? Ou bien compte-t-il sur la force illocutoire de son énoncé pour faire cesser l'occupation immédiate et ainsi pouvoir honorer d'autres activités qu'il trouve plus intéressantes. De cette manière, en avançant une limite physique comme argument militant à la cessation de l'occupation du moment, il implique que c'est n'est pas sa volonté qui est en défaut, ce qui lui permet de préserver la susceptibilité de son allocutaire. C'est pour cela que nous avons associé, dans la partie théorique, la préservation de la face et l'illocution.

En revanche, quand la préposition *de* est présente, la coréférentialité se situe au niveau de l'objet second de la phrase matrice et du sujet de la phrase enchâssée, il y a donc une hétérogénéité des sujets. Dans (59) :

59. Je dis aux enfants de jouer dehors.

Il y a manifestement une domination nette du dire au détriment du dit. C'est ce qui déplace le problème de l'interprétation au niveau illocutoire. En effet, le locuteur de (59) donne un ordre ou une suggestion. Et donner un ordre ou une suggestion tire sa pertinence

du fait que son intelligibilité se fonde sur la sémiosis de l'évocation dans laquelle les contraires ne s'opposent pas mais coexistent par référence réciproque : jouer dehors se comprend à partir du fait de jouer à l'intérieur de la maison, par exemple.

C'est ainsi que le dire se fonde sur une transformation narrative parce que l'ordre exige l'obéissance selon la règle de la pertinence. Ce qui veut dire que l'énonciation de (59) parcourt la distance séparant les deux faits suivants : les enfants qui jouent à l'intérieur et l'autre possible : les enfants qui jouent à l'extérieur. Et ce qui relie le réel (les enfants jouant à l'intérieur de la maison) et le possible (les enfants jouant à l'extérieur de la maison) est cet ordre. C'est cela également la fictionnalité narrative ou l'autorité du masque de l'énonciation : un étalement sur un même niveau du possible et du réel que nous avons appelé également la fuite du réel.

L'hétérogénéité des sujets implique fortement que le dire de (58) est un ordre qui s'adresse aux enfants. En effet, dans des phrases comme (58), il y a une forte ambiguïté du sujet supérieur : le « je » subsume plusieurs référents ; il est l'individu linguistique et ne se réfère ainsi qu'à la personne qui parle. Mais comme la personne qui parle possède une détermination spatio-temporelle, on peut dire qu'il représente également un individu physique. Et on peut dire que l'un cite l'autre sans pour autant qu'il soit possible de déterminer qui est le simple locuteur et qui est l'énonciateur. C'est dans ce sens que doit s'analyser l'intuition de RIMBAUD selon laquelle « je est un autre ».

Il est également notoire de constater que ce déplacement du GN sujet dans l'enchâssement doit être universel, puisqu'en malgache, c'est le phénomène inverse qui se produit. Dans la mesure où la phrase non marquée malgache s'ouvre par le prédicat, la forme marquée serait donc un déplacement du sujet à gauche du verbe enchâssée. (59) correspond à :

60. Miteny ny ankizy hilalao any ivelany aho.[je dis aux enfants de jouer dehors]

Il en est de même dans (61).

61. Mijery kilonga ampela mandihy aho (Je regarde danser les filles /Je regarde les filles danser)

La phrase enchâssée a la forme Prédicat + Sujet avant l'enchâssement (mandihy ny kilonga ampela) et après l'enchâssement, nous avons la concaténation sujet + Prédicat. Si en malgache, on ne procède pas à ce déplacement du sujet à gauche du verbe enchâssé, on aura une phrase agrammaticale, comme l'attestent les exemples suivants :

*62. *Mijery mandihy ny kilonga ampela aho*

*63. *Mijery milalao ny zaza aho*

Nous avons dit auparavant que le verbe malgache n'a pas de forme lexicale propre de l'infinitif. Ceci a pour corollaire que la phrase malgache ne fait pas varier morphologiquement le verbe en fonction du sujet mais en fonction de l'objet. Elle est en ce sens une illustration de l'observation de BENVENISTE selon laquelle la dépendance du verbe au sujet grammatical n'est pas une fatalité :

> « Ce qui caractérise en propre le verbe indo-européen est qu'il ne porte référence qu'au sujet, non à l'objet. À la différence du verbe des langues caucasiennes ou amérindiennes par exemple, celui-ci n'inclut pas d'indice signalant le terme (ou l'objet) du procès » (BENVENISTE, [1974] 1981, p. 169).

Il en résulte une différence majeure entre le comportement syntaxique du verbe malgache et du verbe français. Dans la phrase malgache, le verbe est indifférent au sujet ; par contre, dans la mesure où la « voix » est la diathèse fondamentale qui dénote une certaine attitude du sujet de l'énonciation relativement au procès, celle-ci se fait en fonction de l'objet.

Les exemples suivants vont nous permettre de rendre compte de ce phénomène qui rompt avec les habitudes linguistiques des langues indo-européennes.

64. Miasa tany Rakoto (Rakoto travaille la terre)

65. Asain-dRakoto ny tany (La terre est travaillée par Rakoto)

66. Asaina amin'ny angady ny tany (La terre se travaille avec une bêche)

67. Mampiasa tany Rakoto (Rakoto fait travailler la terre)

Le dernier exemple nous montre que la règle *Fi –ins à* est complètement inutile en malgache puisqu'elle est assumée par le morphème infixé -*amp*-.

La reconnaissance de cette relation de la diathèse verbale avec l'objet va nous permettre de comprendre que dans le contact du français et du malgache, les mêmes formes syntaxiques ne renvoient pas forcément aux mêmes valeurs illocutoires dans les manières non marquées de s'exprimer. C'est à cause de cette différence que nous concluons à la diglossie et non au bilinguisme.

On remarque singulièrement la différence entre les deux versions suivantes qui confirme la conclusion à la diglossie :

68. Ampianarina ny zaza mba ho hendry.

69. On fait étudier les enfants pour qu'ils soient sages.

Dans (66), nul besoin de sujet supérieur pour que la phrase soit grammaticale, et ce dans un registre qu'on peut tenir pour soutenu. Cet effacement du sujet qu'on pourrait assimiler à un **sujet zéro** [« on » dans (67)] fonctionne un peu comme un euphémisme au niveau de la force illocutoire. Elle a pour fonction d'effacer toute trace du sujet de l'énonciation par focalisation de l'attention au procès. Ce qui permet à l'énonciateur d'aboutir à une sorte de manipulation cachée : la diathèse verbale étant commandée par l'objet, il en découle que c'est une transformation de cet objet que la phrase manifeste. Autrement dit, c'est une dimension cognitive qui est mise en avant par l'énonciation.

Nous avons une compréhension de cette dimension cognitive dans les discours pédagogiques qui visent à des acquisitions de connaissances sur le monde. Lorsqu'on explique à des apprenants que *La baleine est un mammifère marin*, la présence effective d'une baleine dans la salle de classe n'est pas exigée non pas parce que cela va poser des difficultés pratiques, mais parce que le prédicat, ici, renvoie à une relation paradigmatique : la classe des ovipares. Ce qui implique que c'est une transformation cognitive qui affecte les sujets de la communication. L'enseignant détenteur du savoir amène les apprenants à faire

la différence entre les ovipares et les mammifères à partir du constat que la grande majorité des poissons sont ovipares.

Et il est facile de reconstruire la matrice énonciative de cet exemple : *Les scientifiques affirment que* ***la baleine est un mammifère marin.*** C'est la valeur illocutoire de cette matrice qui dispense qu'une baleine soit présente dans la salle pour en parler. Or ce qui apparaît avec évidence dans cet exemple est que c'est l'autorité des scientifiques qui donne à l'affirmation sa valeur de vérité. L'enseignant qui reprend le discours des scientifiques se présente comme un simple locuteur d'une vérité qui ne dépend de personne mais de la seule propriété de l'objet de la prédication.

Mais dans la mesure où l'enseignant, en reprenant à son compte cette affirmation - puisqu'il lui faut être crû -, il devient quand même un sujet d'énonciation parce que son objectif le plus clair est de transformer l'état de connaissance de ses destinataires. S'il l'on considère que la transformation narrative est une transformation qui peut être racontée dans un discours, on comprend à la fois l'élargissement du concept de performatif à tous les discours, comme le signale AUSTIN, et la généralisation du narratif à tous les discours comme en témoigne l'analyse suivante de Umberto ECO :

> « Face à l'ordre « viens ici », on peut élargir la structure discursive en une macro proposition narrative du type « il y a quelqu'un qui exprime de façon impérative le désir que le destinataire, envers qui il manifeste une attitude de familiarité, se déplace de la position où il est et s'approche de la position où est le sujet de l'énonciation ». C'est, si on veut, une petite histoire, fut-elle peu importante. » (ECO, [1979] 1985, p. 138).

Quand on sait que la transformation cognitive est une des composantes de la transformation narrative et qu'elle met en jeu des objets de type « connaissables » et fiduciaires, on comprend mieux la stratégie de communication dans l'effacement du sujet : elle fait coïncider l'objet de quête de l'énonciateur et de l'énonciataire dans un même projet. Plus précisément, le projet qui a motivé l'énonciation se présente comme une instauration de manque chez l'allocutaire de manière à ce qu'il déclenche la reconnaissance d'un objet de valeur, et partant une reconnaissance d'un objet de quête. La communication du savoir a pour but de faire acquérir ce savoir par le destinataire dans une démarche libre et volontaire. Il ne s'agit pas pour le destinateur de s'imposer à quelque titre que ce soit.

C'est justement pour cette raison que nous pouvons parler d'euphémisme illocutoire, celui-ci permet de conseiller sans que l'énonciation soit explicite sur le sujet qui conseille tout en étant claire sur la nature du conseil. Cet euphémisme illocutoire est très présent dans les proverbes et les récits mythiques pour ne citer que ceux-ci.

Aussi allons-nous nous intéresser à des exemples qui marquent une distance entre la version française et la version malgache du même contenu sous la distinction entre effacement du sujet et présence du sujet.

2.1. DISTANCE ENTRE CONTENU ET FORME OU LA FORCE ILLOCUTOIRE DE LA PASSIVATION

L'exemple qui va d'abord nous retenir nous a été signalé par RABENILAINA. Il se posait la question de savoir pourquoi l'énoncé malgache est orienté vers l'objet tandis que celui du français est orienté vers le sujet. Nous estimons avoir déjà répondu en partie à cette question en reprenant à notre compte la réflexion de BENVENISTE sur la diathèse orientée vers l'objet.

Néanmoins, la première réponse la plus globale qui soit est de signaler à ce propos une prégnance du contact du français et du malgache qui, comme nous l'avons signalé plus haut, tourne vite à une diglossie à l'avantage de la langue étrangère. Ceci a pour conséquence, pour la plupart des linguistes malgaches, de rechercher l'explication des phénomènes linguistiques malgaches sur le modèle de la phrase française.

Pourtant, il faut se résoudre au fait que, en dépit de l'orientation des recherches actuelles sur les universaux linguistiques, la langue malgache et la langue française sont deux langues qui n'appartiennent pas à la même famille linguistique dans la mesure où :

> « On dit que deux ou plusieurs langues appartiennent à la même *famille* quand elles sont apparentées génétiquement, c'est-à-dire quand tout laisse à penser qu'elles se sont développées à partir d'une origine commune. » (DUBOIS, et al., [1973] 1982, p. 195)

Une preuve de cette non parenté se présente dans la différence signalée par BENVENISTE à propos de la diathèse des verbes : les langues indo-européennes marquent une borne entre le verbe et l'objet, la langue malgache entre le verbe et le sujet. C'est-à-

dire quand il y a une borne entre le verbe et l'objet, ce dernier ne peut en aucun cas régir le verbe. De même, quand il y a une borne entre le verbe et le sujet, celui-ci n'a aucune influence sur le verbe.

On remarque qu'en français deux traits du sujet déterminent la morphologie du verbe : le nombre et la catégorie de personne. Pour le nombre, la question est très simple puisqu'il n'y a que le singulier et le pluriel. Par contre, pour la catégorie de la personne nous avons une tripartition que la grammaire traditionnelle ordonne en une succession hiérarchisée en première, deuxième et troisième personnes. Cette classification en nombre ordinal met dans l'ombre la fonction de la personne dans la compétence communicationnelle. Ainsi seules la première et la deuxième personnes sont présentes dans la communication au niveau de l'énonciation. La troisième personne en est absente. En plus, il faut tenir compte, que la troisième personne est le plus souvent la non personne selon la terminologie de BENVENISTE. Ceci implique que la troisième personne est présente au niveau de l'énoncé.

Si la classification fonctionnelle peut être tenue comme faisant partie des universaux linguistiques, elle n'a, par contre, aucune influence sur la morphologie du verbe en malgache. Et dans la mesure où la langue malgache ne marque pas grammaticalement l'opposition singulier/pluriel, la morphologie du verbe demeure indifférente à l'égard de ces deux traits du sujet.

On constate aussi que dans la langue française, la forme non marquée de la phrase met le sujet à gauche du verbe. Lorsqu'on dit forme non marquée ceci veut dire que c'est la plus utilisée. En revanche, en malgache, cette forme non marquée place le sujet à droite du verbe. Et il est très rare dans les langues qui connaissent une progression linéaire de gauche vers la droite qu'un élément de droite puisse régir un élément de gauche.

Ces observations tendent à suggérer que c'est l'élément que la langue met à gauche qui revêt une grande importance parce qu'il est régisseur. La conclusion immédiate est que la langue française privilégie l'auteur du procès tandis que la langue malgache se centre sur le procès. Parmi les faits qui militent en faveur de la conclusion, on peut citer en français la servitude de l'accord du participe passé dans le cas d'un objet direct placé à gauche du verbe. À la lumière de cette thèse, la conclusion pour le malgache n'est plus à justifier puisqu'elle fonctionne par symétrie.

Néanmoins, il est un autre constat qui milite en faveur de la conclusion pour le malgache plus qu'une observation de comportement syntaxique. Il s'agit du comportement de l'énonciateur dans ces discours qu'on appelle *sokela* ou *kabary* et qui scandent le vécu du malgache comme une rhapsodie. L'observateur peu attentif, et beaucoup s'y trompent, a tendance à croire que le Malgache aime beaucoup la circonlocution et ne va jamais droit au but. Effectivement, la profusion de demandes d'excuse qui caractérise le discours du Malgache fait qu'un destinataire non averti ou peu attentif reproche au Malgache son manque de concision.

En réalité, c'est une sorte d'euphémisme linguistique qui caractérise la structure discursive du Malgache. Mais il ne s'agit pas d'un euphémisme au sens obvie du terme où la langue frappe d'interdit de prononciation un mot qui existe dans cette même langue. C'est plutôt un euphémisme qui consiste à frapper d'interdit de statut d'énonciateur celui qui prend la parole de telle sorte qu'il est obligé de se présenter comme un simple locuteur d'une parole qui n'est pas sienne mais celle de la sagesse antique, celle de la communauté, etc.

La preuve en est qu'en dépit d'un protocole strict qui détermine d'avance celui qui doit prendre la parole en fonction de son statut et de sa hiérarchie dans le groupe, le locuteur fait toujours comme si c'était le sort qui l'a désigné. Dès lors qu'il en est ainsi, ses excuses consistent à démonter qu'il est le moins qualifié pour prendre la parole et qu'il n'en est pas l'énonciateur mais seulement le locuteur par désignation. Il présente des excuses auprès de ceux qui sont de la génération immédiatement supérieure à lui, communément appelée *ray amandreny* (parents). Il s'excuse pour ceux qui sont de la même génération que lui. Il fait de même pour la génération montante appelée par euphémisme *zandry* « cadet », et enfin, il s'excuse auprès des dames appelées *Andriambavin'ny lanitra* « reines du ciel ».

En définitive, il simule un jeu de langage dans lequel il s'efface en tant qu'énonciateur et se présente comme un simple locuteur à travers qui, néanmoins, l'acte de parole ayant motivé le discours est réalisé (demande en mariage, présentation de vœux, remerciements, etc.…). C'est pour cela que nous avons dit que la forme non marquée du malgache semble prioriser l'acte au détriment de l'acteur dans la structure de la phrase active.

Si nous parlons d'effacement de sujet c'est pour indiquer cet ordre de priorité qui met en avant l'acte de parole ou l'acte de discours. Mais comme l'intelligibilité d'un acte se mesure non pas dans son processus mais dans la transformation narrative qui affecte son objet, ceci aboutit à cette conséquence paradoxale qu'il existe des langues dont la diathèse se marque par rapport à l'objet et non par rapport au sujet.

Fonde partiellement l'existence d'une diathèse orientée vers l'objet la double opposition dans la langue française elle-même. D'une part, l'actif et le passif ; d'autre part, l'actif et le moyen.

Dans le passif, il est bien clair que ce qui a été objet initialement devient un sujet par dérivation, suite à la transformation passive, et le verbe porte les marques de cet objet muté en sujet grammatical. Nous tenons pour voie moyenne les formes en « se » qui indiquent une action plutôt subie qu'agie comme dans *se tromper*, ou *s'évaporer* le sujet grammatical de ces verbes se révèle être l'objet profond de la phrase. Cf. (BENVENISTE É. , 1966, p. 168 et sv.)

Une telle question peut être ramenée au problème de la diglossie car elle confronte deux formes linguistiques révélées avant tout par la syntaxe. Une telle confrontation peut être également faite au niveau du lexique, mais c'est là une autre question qui ne sera pas abordée dans le cadre de ce travail.

Si la distinction entre forme et substance de contenu proposée par HJLEMSLEV est admise, nous pouvons analyser les différentes formes dans lesquelles se réalisent la même substance et d'en tirer les conséquences au niveau de la force illocutoire, c'est-à-dire mettre en évidence comment la syntaxe analyse le réel en indiquant une position du sujet. C'est une manière de poser la question de l'illocutoire dans les productions linguistiques d'une langue donnée.

Nous devons donc partir de la substance de contenu. En français aussi bien qu'en malgache, il est possible de faire une déclaration d'amour ; cet acte illocutoire constitue la substance du contenu. En français elle prend la forme :

70. Je t'aime

Mais en malgache, la forme correspondante est :

71. Tiako ianao

On peut ici admettre que la correspondance est exacte du fait de la structure respective des deux langues en présence. Ce qui apparaît d'emblée, c'est que ces formes sont non marquées dans les deux langues. Elles sont neutres, mais impliquent pourtant des forces illocutoires différentes. Mais pour l'instant, nous voudrions suggérer un autre phénomène qui s'attache à cet exemple et qui va accroître la lisibilité des phénomènes mis en cause.

Si nous négligeons le placement de clitique (KAYNE, [1975] 1977, p. 72 et sv) dans (70), il est patent de constater qu'en français l'énoncé est constitué de trois éléments irréductibles parce qu'ils fondent la notion de transitivité d'une classe de verbe dans cette langue. Le verbe transitif impose à l'énoncé phrastique d'avoir un groupe nominal (GN) à gauche et à droite du verbe. À gauche, le GN est appelé sujet, et à droite, il est l'objet. Nous ne tenons pas compte ici de l'emploi absolu de verbe transitif comme dans :

72. Je travaille

73. Je respire

Ceux-ci posent un problème de lexicographie ou de dictionnairique parce qu'il est difficile décider s'ils sont transitifs ou intransitifs, s'il faut faire une seule entrée ou plusieurs entrées dans les dictionnaires.

Cette remarque étant, si en français, l'ordre est donc la concaténation d'un sujet + verbe + objet, en revanche, en malgache l'ordre syntactique place comme élément le plus à gauche d'une phrase le verbe-prédicat. Il faut signaler en plus que dans cet ordre syntactique deux cas peuvent se présenter. Le malgache étant une langue qui connaît l'agglutination, le sujet peut alors être fusionné avec le verbe :

74. Asaiko ny tanimbary (La rizière est travaillée [par moi]).

Ou, au contraire, le sujet grammatical est rejeté en fin de phrase :

75. Miasa (tanimbary) aho (Je travaille (la rizière))

Cette différence de forme peut donner naissance à une illocution différente puisque dans (74) ce qui est mis en évidence est le fait que la rizière subit des transformations, alors que dans (75) la forme de l'énoncé insiste sur la source de transformation.

Nous allons nous servir du carré sémiotique pour mieux saisir cette différence et montrer par la même occasion que la diglossie fait partie de la subjectivité dans le langage.

Peer Aage BRANDT, dans un article intitulé *Quelques remarques sur la véridiction* (BRANDT & PETITOT, 1982), fait du carré sémiotique un outil logique qui transforme une disjonction en conjonction. Si chez BRANDT le carré sémiotique lui a permis de distinguer deux types de discours : le premier insiste sur la relation entre le signifiant et le référent tandis que le second considère le référent comme un simulacre et privilégie la relation entre signifiant et signifié, nous allons, à partir du second type de discours, embrayer vers la théorie de l'action.

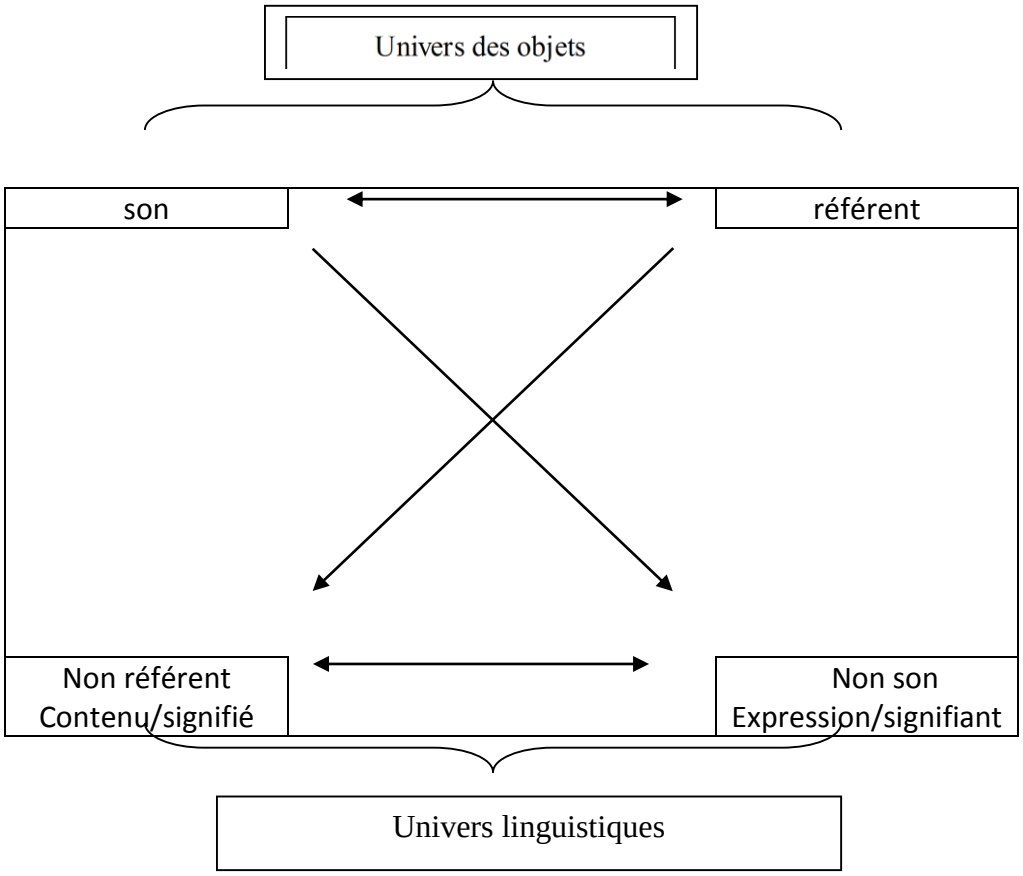
Il est patent que dans le carré sémiotique, on part d'une opposition initiale entre deux catégories. Il s'agit en réalité d'une double opposition puisqu'il y a d'une part la distinction entre la substance phonique et le phonème et d'autre part, le référent et le signifié. Ensuite, par le travail de la censure qui interdit la totalité, chacun des termes de l'opposition est mis en relation avec leur contradictoire. Dès lors, le contradictoire du son devient le signifiant et n'est plus perçu comme une substance mais est devenue une forme, c'est qui apparaît dans la modulation du son par l'appareil phonatoire qui pose les phonèmes en tant qu'unité distinctive sur le mode binaire. Et tous les phonèmes possibles dans une langue donnée prennent ainsi naissance.

Il en va de même du référent, son contradictoire devient la substance du contenu. Mais le fait nouveau est que cette substance de contenu est identifiable seulement dans une forme comme le montre la comparaison d'une langue à l'autre, ou à l'intérieur d'une même langue les différentes formulations d'un même contenu à la source de l'expression : *il a dit en substance ceci*, quand on a oublié la forme exacte dans laquelle ce contenu était apparu ou quand on ne veut pas reproduire cette forme pour ménager son interlocuteur.

La conversion du référent en substance de contenu est inséparable d'une détermination de forme parce qu'une langue donnée ne prend du référent que ce qu'il est pratique d'en dire. Pour prendre un exemple pratique ici, on peut se référer aux différentes manières d'apprêter la même substance de viande pour servir de mets. Autrement dit, la forme du contenu est dépendante de la langue qui privilégie telle ou telle caractéristique de l'objet. Une approche rapide de la distinction entre forme et substance peut être faite à partir du concept d'isotopie. On peut comprendre l'isotopie comme le fait que le texte poétique répète ce dont il parle en dépit de la variation continue dans la manière de dire. Ce qui implique que la substance de contenu peut prendre des formes variées.

C'est ainsi qu'il y a lieu de parler de relativité linguistique dans le sens de Benjamin Lee WHORF. Un référent donné n'a pas toujours la même pertinence pour deux communautés distinctes. Nous pouvons ici reprendre l'exemple classique des noms de couleurs. Il existe des sociétés qui distinguent nettement le bleu du vert et d'autres qui n'ont qu'un seul terme pour les mêmes réalités puisque la différence n'est pas pertinente pour ces dernières.

Pour éviter le piège de la réalité, il faut bien convertir le référent en signifié selon un rapport déictique avec le sujet qui l'a vu, et selon un rapport symbolique en fonction de son attente - éventuellement dans un rapport iconique -. Et pour constituer le signe linguistique, il faut que le signifié soit attaché au signifiant. Nous avons alors le schéma suivant :



Nous retrouvons encore ici la censure que nous avons utilisée dans la première partie au niveau de la production du sens. Mais elle a ici pour fonction de constituer le signe linguistique et partant de tout signe sémiotique au sens où ce dernier est entendu comme l'ensemble de tous les systèmes de signe.

C'est cela qui a conduit HJLEMSLEV à parler de principe d'isomorphisme entre le contenu et l'expression selon la métaphore, inventée par SAUSSURE, de la feuille de papier sur laquelle le recto ne peut pas se déchirer indépendamment du verso.

À la lumière de ce carré sémiotique, on peut maintenant comprendre mieux l'avertissement de PEIRCE concernant la priméité. C'est-à-dire qu'en tout cas elle est une substance qui ne s'identifie nullement à l'objet physique mais à toutes les possibilités inscrites en elle qui, par le travail de la censure, se réduisent à une forme donnée. Pour le cas qui nous intéresse, il faut laisser de côté la dimension phonique bien que ce domaine

soit actuellement très fécond dans l'analyse des états thymiques du sujet ou des états émotifs.

Ainsi, de cette manière, à y regarder de près, les exemples manifestent clairement que d'une même substance, chaque langue donne une forme différente au niveau de la réalisation. Il ne s'agit pas seulement d'une différence lexicale, celle-ci nous fera retomber dans la conception de langues étiquettes où il y aurait de correspondance de terme à terme. La différence pertinente est celle qui se trouve au niveau de l'organisation syntaxique.

Il est bien vrai que (70) ou (71), par leur structure déclarative, se présente d'abord comme une affirmation. En tenant compte du sens, on découvre une deuxième force illocutoire identique dans (70) et dans (71) : ils sont tous les deux une déclaration d'amour.

Il existe certainement d'autres points communs entre (70) et (71), mais nous pouvons nous contenter de ces deux premières similitudes comme points de départ qui va aboutir à mettre en évidence une différence et ainsi d'établir une forme de diglossie. Pour mieux nous en rendre compte articulons de manière plus serrée la théorie du signe triadique de PEIRCE et le principe d'isomorphisme de HJELMSLEV.

À partir de la constitution du signe par le moyen logique du carré sémiotique, nous pouvons embrayer sur le signe triadique. La priméité est donc la substance de contenu dont la forme est déterminée par la secondéité. Mais comment maintenant introduire l'ordre de la loi qu'est le troisième. Celui-ci est la force illocutoire qui se déduit à la fois de l'énonciation et du sens de l'énoncé.

Rappelons pour mémoire que si la recherche de PEIRCE sur le signe prend la relève là où PLATON l'a laissée, c'est parce que le concept de monde des idées de PLATON peut être avancé comme une bonne approche de la notion de « priméité ». En effet, le philosophe grec nous propose de nous détourner du monde sensible qui ne peut pas subsister selon le principe de HERACLITE au profit du monde des idées où les concepts sont immuables selon le principe de SOCRATE. Il en est de même quand PEIRCE dit que la priméité est l'être en lui-même, sans aucune détermination. La priméité est la substance du contenu dans la mesure où un signifiant contient en lui tous les sens possibles. Ceci se comprendra mieux

avec la métaphore de la monnaie qui a déjà servi à Robert de MUSIL à qualifier la catégorie du possible.

Dans une pièce d'un euro sont contenus implicitement tous les objets qu'on peut acheter avec sa valeur et aucun objet particulier que vous l'ayez dans la poche ou non. C'est cela la priméité : une valeur d'échange. Mais une fois qu'on achète quelque chose avec la pièce, elle est échangée contre un objet précis. C'est cela la secondéité, la substance s'est incarnée dans une forme. C'est la valeur d'usage. Et la tiercéité est la motivation qui a présidé au choix de l'objet par l'acheteur. Cette métaphore de la monnaie montre clairement qu'il y a une substance et une forme de contenu.

Mais comme la forme du contenu renseigne sur l'attitude du sujet à l'égard de ce qu'il dit, c'est elle donc qui véhicule l'essentiel de la force illocutoire. Ainsi, de la pièce de un euro, si le détenteur a acheté une glace, on peut conclure à sa gourmandise et s'il a acheté un stylo, on conclura qu'il valorise les aliments de la pensée par rapport aux aliments du corps. Cette interprétation se transpose facilement sur la forme des énoncés.

Comme le précise le protocole mathématique qui introduit au concept du signe triadique, c'est donc la valeur illocutoire qui détermine la relation qui unit la substance et la forme. On constate alors que dans (70), c'est sur l'agent que se concentre la force illocutoire.

L'explication de cette interprétation part du fait que dans la pragmatique comme théorie de l'action une phrase déclarative peut avoir une valeur de requête. Dire (70) équivaut alors à demander à son interlocuteur de satisfaire la demande que montre la forme de l'énoncé, c'est-à-dire le destinataire de la parole en tant qu'objet de désir est invité à réaliser une conjonction avec le sujet du désir. Parce que si le locuteur dit (70), c'est qu'à ce moment de l'énonciation l'objet du désir est encore disjoint du sujet du désir. Nous concluons que la force illocutoire est centrée sur le sujet du désir qui n'est autre que le sujet de l'énonciation.

Par contre dans (71), la substance du contenu a pris la forme passive. Le topique de l'énoncé est de cette manière le destinataire. Dès lors, dans sa requête le sujet de l'énonciation ne se présente pas comme celui qui est en état de manque ou en état de disjonction avec l'objet de désir. La transformation passive comme attribution d'une

propriété à l'objet devient ainsi une intimation à l'objet de se conformer à cette propriété. Dire la qualité d'une personne équivaut de la sorte à l'en priver s'il ne s'y conforme pas. Le fait nouveau dans ce type de déclaration est que le sujet de la déclaration se met hors portée des conséquences de sa propre déclaration en installant le manque du côté du destinataire.

Cette inversion du manque n'est pas une rareté dans la communication qui met en jeu immédiatement la relation intersubjective. On la retrouve presque littéralement dans les phrases du type : *Tu seras gentil d'aller me chercher l'allumette*. Avec les phrases de ce type, on voit bien comment le manque qui caractérise le destinateur est déplacé vers le destinataire par simple attribution de qualité. Ne pas obtempérer à la demande incidente à l'affirmation consistera à se priver de la qualité de gentil.

Nous concluons que la transformation passive est une stratégie discursive qui permet à l'énonciateur de se mettre en quelque sorte hors cause dans une quête qui le concerne en déplaçant cette quête du côté du destinataire. En outre, en masquant son rôle d'énonciateur, il a l'avantage de se mettre hors de portée des répliques qui peuvent être à son désavantage en précisant, après coup, que la valeur illocutoire est un hommage à la beauté et non une demande.

En tout cas, de cette manière, il est plus facile d'obtenir l'adhésion du destinataire parce que c'est son état qui est mis en avant et non l'action du sujet. Ce qui veut dire que la continuation de la parole exigée au destinataire se fonde sur le fait que c'est lui qui est immédiatement interpellé par la forme du message puisque l'énonciateur s'est effacé par la forme passive.

Il semble alors que ce soit le discours malgache qui soit le plus performant dans la confrontation. Mais cela ne suffit pas ici ; pour que ce ne soit pas un dialogue de sourds, il faut que destinateur et destinataire s'accordent sur le contrat fiduciaire qu'établit la parole. Replaçons alors nos exemples au sein de la narrativité. Nous avons dit que la logique narrative fait naître le discours (au sens large) à partir d'un manque. Il nous est donc permis à partir de cette loi de sortir de l'aporie méthodologique qui consiste à analyser (70) comme une simple phrase au cours de laquelle le sujet se définit comme aimant un objet, ou de (71) comme une simple description d'objet.

Ce nouveau développement inattendu d'un exemple, somme toute banale du point de vue de sa fréquence dans le langage ordinaire, précise un peu plus la difficile notion de forme de contenu ; elle est ce point de départ du parcours narratif, c'est-à-dire la possibilité de la temporalité close qui peut contenir un récit déployant une stratégie du désir.

Dans les exemples qui nous retiennent, il n'est pas question de vérifier la sincérité de l'énonciateur à cause de la position que nous avons adoptée ici. Nous sommes dans la fuite du réel où l'existence n'est pas ontologique, il n'est pas absurde ici de parler d'une sorte de vérité qui ne tient qu'en vertu de l'appareillage linguistique qui la promeut. Cette question de sincérité est incluse dans le principe de coopération de H. Paul GRICE et développée notamment par CHIRPAZ dans une perspective qui place également l'homme comme un existant par le langage :

> « Toute parole dans laquelle s'annonce un existant dans sa singularité est donc inévitablement une parole risquée. Le risque qu'elle encourt est à la mesure de l'audace de ce qui émerge en elle, comme de ce qui se manifeste en elle et la conduit au-delà de ce qu'elle pensait dire. De ce qui la pousse, comme en un mouvement incessant, pour explorer, pour comprendre et pour dire l'énigme de l'être en qui elle vient à se manifester, l'homme. » (CHIRPAZ, 1989, p. 196)

Nous tiendrons seulement compte d'un faire-croire de la déclaration même si ce faire-croire est orienté vers un but qui le dépasse; toute déclaration demande à être crue sinon il n'y aura pas de déclaration. C'est ce qui nous a permis d'étaler sur un même niveau le réel et le possible. Pour illustrer de manière différente cette position, prenons le cas d'un citadin devant s'absenter de sa maison et qui s'arrange pour laisser les lumières allumées pour faire croire qu'il est chez lui. Il s'agit bien d'un faire-croire puisque le destinateur du signe s'appuie seulement sur la production du signe et non sur ce que désigne en réalité le signe.

2.2. LA RÉFÉRENCE ACTUELLE ET LA RÉFÉRENCE VIRTUELLE

Nous avons introduit sans éclaircissement une notion importante dans l'analyse de ces exemples, il s'agit de la notion de référence qui y est définie comme *actuelle.* Une approche satisfaisante de la question est contenue dans la distinction de FREGE entre sens et référence. Mais pour éviter la circularité dans les définitions puisque ce qu'il faut éclaircir comme langage-objet se retrouve déjà dans le langage métalinguistique, nous allons

recourir, pour mémoire, à un exposé particulièrement clair de Jean Claude MILNER pour mieux saisir ce qu'il faut entendre par référence actuelle et partant la référence virtuelle :

> « La terminologie ordinaire – que ce soit celle de FREGE ou celle de SAUSSURE – sépare absolument ce qui relève d'une part du sens et d'autre part du segment de réalité désigné. Il apparaît pourtant que les deux sphères se déterminent l'une par rapport à l'autre, et notamment que le sens d'une unité lexicale ne subsiste, comme simplement connaissable, que par la relation qu'il entretient à l'ensemble de réalités possibles, dont il définit le type. C'est pourquoi il semble préférable d'utiliser une terminologie qui ne dissimule pas la mise en articulation : nous parlerons donc de *référence virtuelle* pour le sens et de *référence actuelle* pour la désignation. » (MILNER, 1978, p. 26)

La conséquence de cette distinction est que c'est dans la référence actuelle que l'énoncé désigne une réalité extralinguistique et que dans ce cas il est chronologiquement défini.

Or nous avons vu que la transformation passive joue sur ce paradigme. La présence du complément d'agent a tendance introduire l'indéfini chronologique, ce qui signifie qu'il y a coïncidence de la référence virtuelle et de la référence actuelle. Si cette hypothèse est admise, il convient d'interpréter l'exemple (71) [Tu es aimée par moi, *Tiako ianao*] comme un énoncé qui ne réfère pas à proprement parler malgré les apparences et l'intuition des locuteurs.

Ceci implique que nous sommes en présence d'une stratégie discursive subtile qui est loin d'être un cas marginal mais plutôt fréquent. La difficulté qui empêche d'accepter ce paradoxe est constitué par la distribution des pronoms personnels « je » et « tu » impliqués, dont nous avons déjà vu plus haut le réaménagement profond apporté par BENVENISTE et qui a des conséquences pragmatiques.

Cette analyse de BENVENISTE bouleverse complètement l'analyse classique des pronoms personnels, tout au moins pour ceux qui sont sujets, appelés communément « pronoms de conjugaison ». Il n'y a plus lieu de parler de pronoms à propos de « je » et « tu » parce qu'il est très difficile de trouver le groupe nominal auquel ils se sont substitués, ils sont un pur produit linguistique qui rend possible le langage et partant universel. Ce sont des individus linguistiques qui n'existent que dans et par l'énonciation. Ils s'opposent aux

pronoms de la troisième personne qui sont de véritables pronoms parce qu'ils sont anaphoriques d'un segment, ils reprennent un groupe nominal.

Le fait patent est que la troisième personne sert indifféremment aussi bien le groupe nominal affecté du classème /humain/ que le groupe nominal affecté du classème /non humain/. En revanche, la première et la deuxième personnes servent exclusivement celui qui parle et celui à qui l'on parle qui doivent, de la sorte, présenter le classème /humain/.

Autrement dit, les deux premières personnes sont des individus proprement linguistiques qui autorisent la conversion de la langue en discours qui, autrement, ne peut pas advenir à l'existence. Puisque si on peut mentir sur le monde, il est impossible de falsifier les sujets de l'énonciation.

Il existe donc une hétérogénéité radicale dans la série que la grammaire traditionnelle range sans scrupule sous la même rubrique de pronoms de conjugaison. Il faut admettre que le couple *je/tu* assume une fonction précise : celle de rendre possible la conversion de la langue en discours. De ce fait, on peut conclure qu'ils ne peuvent appartenir au langage objet que sous une forme autonymique sans pour autant appartenir au métalangage, tandis que *il*, la troisième personne, est élément du langage objet, celui dont on parle.

C'est pourquoi BENVENISTE n'hésite pas à affirmer que la troisième personne est bien une "non-personne" (BENVENISTE E. , [1974] 1981, p. 251). La preuve en est qu'elle peut se substituer à n'importe quel substantif que celui-ci soit marqué « *animé* » ou « *inanimé* ». Prenons à témoin l'exemple suivant :

76. Le soleil se lève à l'horizon, il est encore tout rouge

Et la personne absente de la conversation, dont la présence n'est pas requise pour qu'une énonciation soit possible est reprise par le même pronom de la troisième personne, auquel cas, on parle de la « personne absente » puisqu'elle n'est pas présente dans l'énonciation mais seulement au niveau de l'énoncé.

77. Rakoto se lève le matin, il s'étire avant de commencer ses entraînements

Nous concluons que la forme conjointe *ko*, en malgache, a pour fonction de marquer l'individu linguistique comme instance de discours autorisant l'énonciation. Autrement, il serait absent de l'énoncé, ce qui implique que notre exemple (70) doit être chronologiquement défini par cette instance de l'énonciation. Mais de l'autre côté, avec l'exemple de (71), on reconnaît qu'il ne viendrait à personne l'idée de dater expressément son énoncé en énonçant par exemple, *je t'aime au moment où je parle* ou *je t'aime jusqu'à lundi.* Parce que le propre de la déclaration est d'obtenir l'adhésion du destinataire, alors il serait très imprudent de dater l'énoncé, au contraire, il doit fonctionner comme un présent atemporel qui nous empêche de mettre au passé ou au futur certains énoncés.

On ne peut pas, par exemple, affirmer que *le soleil se levait à l'Est* non pas parce que la phrase est incorrecte du point de vue de la grammaire, mais parce sa valeur illocutoire est inacceptable. En effet, narrativement cette phrase se réfère à un autre possible actuel selon la logique de la sémiosis de l'évocation, celui d'un soleil qui se lève au Nord ou au Sud, ou encore, à l'Ouest. Mais comme ce possible prévu par l'énonciation ne se présente pas actuellement, l'énoncé est inacceptable parce que le changement annoncé par l'imparfait ne se produit au moment de l'énonciation qui le mentionne. Il n'est pas d'usage de dire *quand j'étais petit* au moment où l'on est encore petit.

Mais c'est le problème inverse qui va nous retenir dans ce qu'on appelle habituellement présent de vérité générale ou présent d'habitude. Dans ce temps grammatical, il faut qu'il y ait une coïncidence de la référence virtuelle et de la référence actuelle.

Saul KRIPKE que cite GRANGER (1982, p. 24), dans son analyse du nom propre, insiste sur la notion d'individuation au point que la frontière entre celui-ci et le nom commun s'amenuise de telle manière qu'il lui soit possible de parler des mots comme le « soleil » dans le registre du nom propre. La raison en est que le soleil possède un faisceau de propriétés qui lui permet d'être identifié à tous les coups, parmi ces propriétés le fait de se lever à l'Est. Si le soleil perd cette propriété, il ne sera plus un soleil.

Il y a des propriétés inaliénables du soleil dans tous les mondes possibles et d'autres qui sont variables. C'est ainsi que le nom « propre » soleil peut être compris comme un désignateur rigide qui poursuit son objet dans tous les mondes possibles. Ce qui n'implique pas que dans tous les mondes possibles le soleil doive toujours se lever à l'Est. Ce qui rend en fait notre exemple inacceptable est que l'imparfait de l'indicatif indexe l'affirmation dans une temporalité close qui doit nécessairement finir avant le temps de l'énonciation, et la contradiction vient du fait que le soleil continue de se lever à l'Est au-delà de cette temporalité close.

L'inconvénient de prendre des exemples *a contrario* est qu'ils se dessinent comme une exception construite à la seule fin de satisfaire le besoin d'un argument. Mais ici, il y a des exemples de la vie quotidienne, tellement évidents, qu'ils passent presque inaperçus, alors qu'ils justifient bien la nécessité d'attribuer à certaine modalité du présent grammatical la valeur de vérité permanente. Le présent n'est pas le fait seulement d'une vérité au moment où l'on parle, il permet également de parler d'une vérité logique. Mais parler d'une vérité logique revient à attribuer à un objet une propriété qui fait partie de sa compréhension.

Lorsque nous disons d'un homme qu'il fume ou qu'il boit, nous attribuons en fait une propriété qui permet de le désigner en tant qu'individu. C'est ce que montre la nomination lorsque nous transposons le verbe sous forme nominale par ajout d'un suffixe : le fumeur, le buveur. Il est aussi possible d'utiliser la relativisation pour atteindre la même désignation : l'homme qui fume. Et cette propriété devient comme un contenu inaliénable de son nom propre malgré le fait que nous savons qu'il n'a pas fumé de tout temps ou qu'il ne fume pas en permanence du matin au soir.

De la même manière, l'expression « l'homme au foulard » peut servir à identifier un individu déterminé, alors qu'il ne porte pas, ou ne porte plus, ou n'a jamais porté pareil accoutrement. Seulement, la petite communauté qui adopte cette convention a lu les bandes dessinées de GOSCINY où évolue le personnage LUKY LUKE et trouve que l'homme en question possède un ou plusieurs traits communs au personnage.

Qu'est ce qui autorise alors de traiter une propriété qui n'est que temporaire, même considérée sur une longue période, comme une propriété inaliénable contribuant à

l'individuation ? Le passage qui va suivre explique cette possibilité, mais nous verrons qu'il existe une solution qui peut rendre compte de cet usage paradoxal :

> « S. KRIPKE a insisté, poursuivant les analyses de DONELLAN, sur la caractérisation du nom propre comme « désignateur rigide ». C'est-à-dire que le nom propre, indépendamment des prédicats attribués à l'objet qu'il désigne, s'attacherait à cet objet comme à un point archimédien inconcussible. « Ne demandez pas : est-ce que je puis identifier cette table dans un autre monde possible autrement que par ses propriétés ? » J'ai cette table sous la main, je peux la montrer, et quand je demande si *elle* aurait pu se trouver dans une autre pièce, je suis par définition en train de parler d'*elle*… Certaines propriétés peuvent bien être essentielles à un objet, en ce qu'il n'aurait pas pu ne pas les avoir ; mais ces propriétés ne servent pas à identifier l'objet dans un autre monde, car une telle identification n'est pas exigée » (Ibid. p. 31).

Nous constatons de ce passage que ce que l'objet est susceptible de connaître une fluctuation de propriétés. On peut éviter de parler de fluctuation en considérant que l'objet est soumis à une transformation narrative qui consiste en une disjonction ou en une conjonction de propriété. De cette manière, l'objet est soumis à la temporalité narrative.

Nous savons que le sujet énonçant doit être nécessairement dans la temporalité ouverte du temps irréversible pour pouvoir manifester son existence dans la parole, et pouvoir ainsi convertir la virtualité du langage en une actualité de discours. Ceci nous introduit dans la notion de fuite du réel dans la passivation.

La référence virtuelle est une considération de l'unité lexicale en dehors des objets extralinguistiques qu'elle peut désigner moyennant un acte d'énonciation. Elle diffère essentiellement de la référence actuelle par la non coïncidence des références des objets extralinguistiques qu'elle peut désigner. Il est normal que, et c'est cela l'usage, si l'unité lexicale est dotée d'un article défini au sein d'une phrase ou au sein d'un discours que sa référence soit quantitativement moindre par rapport à la référence virtuelle. Voire, cette référence peut être réduite à l'unité s'il s'agit de l'article défini singulier.

En disant « l'homme », il suffit de connaître les paramètres de l'énonciation pour identifier la désignation. Bref, la référence virtuelle est une saisie de l'unité lexicale en dehors de tout usage, de telle sorte qu'elle n'a pas de désignation particulière parce que sa référence est valable pour les objets extralinguistiques ayant existé, qui existent actuellement et qui existeront dans le futur, et qui correspondent à sa compréhension. Elle

diffère essentiellement de la référence actuelle par le fait qu'en elle la référence est au maximum possible.

L'usage veut qu'une unité lexicale dotée d'un article au singulier dans un discours renvoie à un individu singulier également. On constate cependant que l'article défini au singulier peut renvoyer au même ensemble maximum que dans la référence virtuelle où l'unité est hors emploi. C'est le cas par exemple dans la phrase suivante : *la femme a ses secrets que l'homme ne doit pas connaître*. L'article indéfini peut aussi apparaître à cet effet : *une femme est une femme*. Ces exemples peuvent sans problème recevoir une expression logique et connaître la quantification universelle : *Quel que soit x et x est une femme, cela implique x est une femme.*

Ce dernier exemple nous montre que la première occurrence du groupe nominal ne renvoie pas à une femme localisable spatio-temporellement mais qu'elle vaut pour toutes les femmes possibles. Ce qui signifie que la référence actuelle coïncide avec la référence virtuelle. Autrement dit, nous restons dans le domaine strict de la cognition sans se référer à une femme précise.

Jean Claude MILNER identifie un emploi générique (1978 ; 23) pour ces articles qui font coïncider la référence actuelle avec la référence virtuelle. Il existe en conséquence des déterminants génériques. C'est le fonctionnement de tel article qui nous empêche de chercher à identifier la référence à la réception de phrase du type : *l'eau bout à 100°*

Cet emploi générique peut recevoir une expression syntaxique. Il signifie que la règle lexicale s'est appliquée et que le nom ainsi traité montre le caractère non vide du spécificateur du nom. Autrement dit, le nom ne peut pas apparaître dans le discours sans un déterminant. Dès lors, il faut admettre pour les adnominaux ou compléments de nom la présence d'un article générique qui aurait été effacé dans des conditions qui restent à définir. C'est le cas par exemple de :

78. Une table de bois

79. Un fruit de pommier

où le groupe nominal le plus à gauche reçoit un déterminant par opposition au groupe qui suit.

Il en est de même pour les expressions figées dans lesquelles un verbe est suivi d'un nom sans déterminant :

80. Avoir raison / avoir tort

81. Avoir envie / avoir honte

82. Rendre justice / faire justice

83. Porter atteinte / prendre ombrage

… / …

Nous ignorons les raisons exactes de ces figements. Elles peuvent avoir pour origine la fréquence d'emploi par une communauté donnée, mais ce qu'elles montrent sur le plan syntaxique est clair, il s'agit d'une coïncidence de la référence actuelle avec la référence virtuelle. En revanche, dans la série suivante, des mêmes expressions, la présence d'un déterminant est nécessaire puisque l'expansion du verbe est qualifiée par un adjectif:

84. Avoir une raison impérieuse / avoir un grand tort

85. Avoir une forte envie / avoir une honte indélébile

86. Rendre une justice sommaire / (se) faire une justice prudente

87. Porter une atteinte diffamatoire / …

La même réintroduction d'un déterminant peut être obtenue là où elle semble exclue :

88. J'ai une table de ce bois

89. J'ai bu un verre de ce vin

Nous concluons que l'absence de déterminant dans les noms n'en est pas une réellement, elle signifie que le mot ne peut pas apparaître sans un déterminant dans le discours, mais si ce déterminant n'apparaît pas en surface c'est qu'il est de nature

générique. De la sorte, il y a une coïncidence de la référence actuelle avec la référence virtuelle. C'est-à-dire qu'il y a une fuite du réel au profit d'une dimension proprement cognitive du langage.

L'interprétation de ce qu'on appelle présent d'habitude ou présent de vérité générale suit le même chemin. En eux, le temps grammatical ne renvoie pas à une chronologie définie mais fonctionne comme une possibilité permanente, comme une coïncidence de la priméité avec la secondéité, ou encore pour reprendre les expressions des philosophes, comme une coïncidence de la substance avec l'apparence, ou de l'être avec le paraître. Cette coïncidence aboutit à une fuite du réel.

À la lumière de cette interprétation, nous soutenons ici que la forme passive chronologiquement indéfinie fonctionne également sous le régime de la fuite du réel en faisant coïncider la référence virtuelle avec la référence actuelle. De cette manière, l'attribution de qualité qu'elle réalise se présente comme une vérité d'ordre générale qui ne dépend nullement du moment et du lieu d'énonciation et encore moins de l'énonciateur.

Nous retrouvons donc ici confirmé ce qui se présente dans ces macro discours que nous avons appelés *sokela* ou *kabary* qui ponctuent le vécu au premier degré des Malgaches : réaliser la prouesse de s'éliminer en tant qu'énonciateur du discours tout en réalisant en même temps l'acte de parole que montre le dire. Autrement dit, nous avons dans la forme passive chronologiquement non définie ce que Jacqueline AUTHIER-REVUZ (2001) appelle une modalisation autonymique. Mais pour nous cette modalisation autonymique fait partie de la dimension illocutoire.

En effet, ce qui permet à l'énonciateur de se camoufler en tant que tel est un recours à une sorte d'autocitation qui a l'avantage de mettre à distance le locuteur de l'énonciateur comme si le premier commentait le discours du second. Mais quand on se cite soi-même on projette nécessairement une dimension autonymique à son discours en affichant la non coïncidence du locuteur et de l'énonciateur comme dans une citation normale. Rappelons pour mémoire que la modalisation autonymique est le fait qu'un segment de discours est le propre commentaire du discours qui l'intègre.

Ce qui veut dire que dans l'autocitation, on voit apparaître une double voix qui ne coïncide pas. La voix de l'énonciateur, forcément antérieure à celle du locuteur. On peut mieux comprendre la présence de cette double voix par observation de l'interpénétration de la double nature du temps : la temporalité close du récit et la temporalité ouverte du vécu. Dans la temporalité close, le discours affiche sa complétude par le principe de la sémiosis de l'évocation. (71) appartient de la sorte à une temporalité close qui se présente comme un présent atemporel. Mais comme la temporalité close affiche ainsi sa clôture pour être intelligible, elle appartient donc nécessairement à un temps qui a déjà fini du fait de la référence horizontale. Et c'est là que se situe la voix de l'énonciateur comme une sorte de soliloque dans laquelle il s'avoue comme étant amoureux, et qui diffère de celle du locuteur.

Dans la communication de (71) à son destinataire, le destinateur se présente comme un simple locuteur d'une histoire qui a déjà fini et prend le risque de présenter (71) comme un simple hommage ou une simple reconnaissance de la beauté du destinataire.

François FLAHAULT démontre la nécessité de ce camouflage sans en expliciter le mécanisme linguistique. Voici comment il rend compte de cette nécessité :

> « On a bien fréquemment besoin, à la fois de dire certaines choses, et de pouvoir faire comme si on ne les avait pas dites, de les dire, mais de façon telle qu'on puisse en refuser la responsabilité » (FLAHAULT, 1979, p. 51).

Et il précise que cette attitude de camouflage est commandée par la nécessité de préservation de la face :

> « De n'accomplir qu'implicitement un acte illocutoire me permet d'éviter de front la question de *ma* place par rapport à celle de mon interlocuteur (ou de la sienne par rapport à la mienne) (…). (Ibid.)

En définitive, la modalisation passive est une stratégie de discours qui autorise de présenter une attribution de qualité à son destinataire comme relevant simplement de la nature des choses et nullement de la participation du destinateur de la parole à la création de cette qualité. Si cette qualité est valorisante pour le destinataire, ce dernier a normalement tendance à produire les signes de cette qualité et ainsi à réaliser la stratégie du destinateur pour obéir au principe de coopération de GRICE. Il faut admettre finalement

que dans la confrontation des formes entre le français et le malgache dans cette déclaration d'amour, la supériorité revient à la langue malgache qui parvient à produire une auto manipulation du destinataire.

Nous avons un exemple très précis de cette auto manipulation dans la Bible. Dans l'épisode où l'homme et la femme sont chassés du jardin d'Eden, l'astuce du serpent, qui est déjà qualifié comme le plus rusé de tous les animaux que Dieu avait faits, consiste à faire croire à ÈVE que l'interdiction du fruit de l'arbre au centre du jardin est qu'il permet d'avoir un savoir étendu à l'image de l'omniscience de Dieu, ce qui fait apparaître l'interdiction comme la conséquence d'une jalousie.

Étant donné que le réel est marqué par le sceau de la censure, et que l'attrait irrésistible du désir lui provient du fait qu'il est postulé par la censure comme une forme de totalité ou de complétude, il est normal que la femme dont la réalité est réduite à la connaissance du bien voulait aussi avoir la possibilité de connaître le mal, à l'image de l'omniscience de Dieu. C'est ainsi que le manque qui caractérise le serpent, destinateur de la parole, est camouflé et présenté comme un manque qui caractérise le destinataire.

Dans la mesure où ce qu'interdit la censure est justement la totalité, il en résulte que dans la forme passive, la véritable référence n'est pas l'objet extralinguistique mais justement ce récit qui postule le possible. Et l'attrait du possible fait que le destinataire de la parole devienne son propre manipulateur. La force illocutoire de (71) s'accroît et devient comme naturelle dans cette référence à la narrativité.

Ici, il nous faut introduire cette propriété caractéristique de la société traditionnelle malgache qu'elle partage avec l'Afrique continentale : l'oralité. La tradition orale de l'Afrique est à l'origine de la question ici soulevée : pourquoi raconter des récits ? Il nous semble qu'on ne raconte pas arbitrairement ni impunément un récit ; il existe quelque part une motivation de l'énonciation d'un récit. Le racontant ne se contente pas d'émerveiller son auditeur à qui il s'adresse. La motivation fondamentale de son énonciation est une force illocutoire qui accomplit la communication d'un savoir pratique au-delà de l'histoire racontée, avec cette différence qu'on ne peut pas s'insurger contre le narrateur de vouloir faire du sermon car il s'agit bien de la récitation d'une histoire fictive. En même temps, on

ne peut pas lui reprocher de faire passer le temps par le biais d'un récit car l'univers fictif dans lequel les personnages évoluent est un monde possible de notre existence propre.

A ce titre, nous pouvons prendre la passivation comme une autocitation à partir d'une conversion d'un état de chose en discours. Dans le cas précis de (70), nous pouvons partir du fait que le sujet prend conscience qu'il est tombé amoureux de l'objet. Assumer cette nouvelle situation implique de le dire expressément à qui de droit. Mais ce dire peut avoir un coût que le sujet n'est pas prêt de payer sous peine de perdre la face. En conséquence, il recourt à la transformation passive comme signe de la mise en discours qui ne concerne plus un état de chose actuel mais passé parce que pris en charge par la narrativisation. La passivation, en reproduisant l'état final du parcours d'une figure, lui retire la possibilité d'une référence au monde. Dès lors, si le propos risque de modifier le rapport des actants dans un sens négatif, on a recours à une parade qui consiste à dire qu'on ne fait que rapporter ce qui a été à la manière des conteurs majorquins qui prédiquent leur récit par un *« aixo era no y era »* (cela était et cela n'était pas).

Cette relation intertextuelle entre le parcours d'une figure et la citation de l'état final introduite par la passivation fait que, non seulement (71), en tant que discours ne se réfère pas uniquement à un état de chose, mais surtout, dans une projection empathique[5], il se réfère surtout au dire de l'interlocuteur. C'est ce que le linguiste appelle polyphonie que nous pouvons préciser sous le nom de l'hybridisation :

> « Nous qualifions de construction hybride un énoncé qui, d'après les indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux « langues » deux perspectives sémantiques et sociologiques. (QUINE, 1993, p. 72)

Dans la passivation, il existe en effet une superposition de voix sans qu'il soit pertinent d'en déterminer une distribution précise. La solution que nous avons adoptée est qu'il s'agit d'une stratégie de discours qui consiste pour l'énonciateur à se présenter comme un simple locuteur d'un récit produit par un autre sujet à un moment antérieur. Nous retrouvons par

[5] Je dirai que l'empathie est cette disposition qui consiste à considérer autrui pour créer l'harmonie autour de soi et ainsi être amené à essayer de donner forme aux paroles à partir du point de vue de l'interlocuteur. Cf. http://www.xtreme7.com/fregostate5.htm Voir également: QUINE, 1993: p.73.-

là le principe dialogique de BAKTHINE sous un aspect inattendu. Tout se passe comme si le sujet était clivé : il y a tout d'abord le sujet primaire source du récit initial, doté de toute sa pertinence thymique. La transformation thymique est considérée comme l'intrusion d'une dimension affective avec des échelles évaluatives subjectives irréductibles que seul le sujet affecté connaît intimement sans la médiation de la parole. Ensuite, il y a le sujet secondaire qui est le même individu linguistique qui donne forme à ce récit primaire en vue d'une communication. Il opère une sorte de mise à distance et semble donner au récit une sorte d'autonomie.

C'est ainsi que la transformation passive est apte à l'effacement du sujet de l'énonciation au même titre que quand on récite un conte, le soir autour du feu, le narrateur ne prétend pas donner une leçon. C'est la valeur illocutoire de son récit qui montre la leçon et non l'histoire narrée. La référence aux fables de LA FONTAINE peut nous être d'un secours ici. Lorsque cet auteur met en scène la cigale et la fourmi, ou le corbeau et le renard, il ne signale nulle part explicitement qu'il nous fait la leçon, mais seulement son récit est modulé dans une perspective de décentrement empathique à montrer une leçon. Et c'est cette transformation cognitive que son énonciation accomplit de manière illocutoire à travers la voix du corbeau et du renard. La fiction narrative relève toujours de l'hybridisation. Dans le cas qui nous préoccupe l'hybridisation s'avère être une autocitation.

C'est une attitude assez répandue dans la production linguistique malgache. Elle est signalée par le recours à des proverbes, à des citations, bref par l'intervention d'un discours autre.

Les critères de comportement qui permettent de déterminer dans quelles structures la passivation avec (ou sans) présence de l'agent à la surface est une description d'état ne sont pas encore très clairs, mais la possibilité des deux cas confirme encore que c'est une décision théorique qui a permis de séparer la syntaxe de la sémantique, car en définitive, comme le montre la passivation, pour ne citer que cela, l'inscription du sujet dans l'énoncé diffère selon que la phrase soit passive ou non, alors que la substance de contenu peut être tenue pour identique.

La suspension de la référence extralinguistique au profit de la référence à l'énonciation, ou du principe dialogique d'une manière générale, peut faire supposer qu'en disant *tiako ianao*, le locuteur déploie une stratégie discursive dont voici les arguments.

Ces arguments se fondent sur une propriété du narratif, celle d'appartenir à une temporalité close. C'est également le temps de la passivation. Ceci entraîne donc que *tiako inao* appartient à une histoire qui a déjà fini mais dont le locuteur fait état sans spécifier vouloir en tirer les conséquences. De la même manière que dire « j'ai faim » permet le recours de se poser uniquement en tant que narrateur et non en tant que énonciateur si jamais l'interprétation de requête est stigmatisée par l'interlocuteur.

C'est-à-dire qu'à la réception du message, l'allocutaire qui caractérise l'énonciation comme une requête peut s'y opposer ouvertement ; justement, c'est pour pouvoir éviter pareille opposition que le destinateur lui donne la forme d'une description ; ainsi, il peut avancer cette valeur illocutoire première au détriment de la requête.

L'astuce de *tiako ianao* réside dans le fait que le sujet de l'énonciation postule une image possible de son allocutaire déployée au même niveau que l'image réelle de telle manière qu'il lui sera autorisé cette fiction comme sans conséquence majeure. C'est-à-dire que le responsable énonciatif de (71) peut rétorquer qu'il s'agit d'une simple affirmation si la demande de reconnaissance de son état de manque à travers son énonciation est considérée comme déplacée par l'allocutaire. C'est cela aussi le clivage du sujet de l'énonciation: pouvoir jouer sur différentes valeurs illocutoires afin de préserver la face. La conversion du monde en discours est toujours de l'ordre du fictionnel avec lequel le sujet essaye d'éviter le pouvoir « castrateur » du discours.

La première justification de cette fiction est le dédoublement du sujet: le sujet affecté par le sens cède le pas au sujet de l'énonciation dans la conversion en discours qui doit nécessairement être contenu dans la temporalité close du récit. La conversion en discours appartient au domaine fictionnel dans la mesure où elle abolit l'accès au référent dans la communication discursive. C'est là que se situe la quasi-corporéité du langage dont parle MERLEAU-PONTY

En prenant comme point de départ l'étude de la perception, Merleau-Ponty est amené à reconnaître que le corps propre n'est pas seulement une chose, un objet potentiel d'étude pour la science, mais qu'il est aussi une condition permanente de l'expérience, qu'il est constituant de l'ouverture perceptive au monde et à son investissement. Il souligne alors qu'il y a inhérence de la conscience et du corps dont l'analyse de la perception doit tenir compte.

Ainsi, si le corps est une condition permanente de l'expérience, alors la construction passive se lit comme une possession du passé, donc une possession inaliénable. Il s'ensuit une certaine violence dans *tiako ianao*, le locuteur, en parlant de son allocutaire sur le mode passif, le somme en quelque sorte de se conformer à ce qui est dit puisqu'il est question de son état et non du propre état du locuteur tout en faisant que cette sommation ne soit pas dite mais tout simplement montrée par la structure passive. Nous spécifions de la sorte que le recours à des citations du passé est une manière de prendre une distance par dédoublement du sujet : celui qui agit ou subit et celui qui raconte l'histoire qui a déjà fini. Nous avons ainsi à la fois l'énonciateur et le locuteur dans le même segment linguistique. Il en résulte une double voix dans la parole : celle du locuteur et celle du narrateur de la fiction que représente le spectacle linguistique. Sur cette interpénétration de voix, GENETTE parle d'extradiégétique pour le locuteur et d'intradiégétique pour le narrateur de la fiction. Prenons connaissance de cette non coïncidence de la voix qui autorise l'effacement du sujet social chez cet auteur :

> « (…) tout événement raconté par un récit est à un niveau immédiatement supérieur à celui où se situe l'acte narratif producteur de ce récit. » (GENETTE, 1972, p. 238)

S'ensuit une illustration qui permet de bien saisir la non coïncidence entre *auteur* et *narrateur*, entre *narrateur* et *héros* dans le récit :

> La rédaction par M. de Renoncourt de ses *Mémoires* fictifs est un acte (littéraire) accompli à un premier niveau, que l'on dira *extradiégétique ;* les événements racontés dans ces Mémoires (dont l'acte narratif de des Grieux) sont dans ce premier récit, on les qualifiera donc de *diégétiques*, ou *intradiégétiques ;* les événements racontés dans le récit de des Grieux, récit au second degré, seront dits *métadiégétiques. (Ibid. p.238-239)*

GENETTE précise un peu plus loin que ces termes désignent non des êtres, mais des situations relatives et des fonctions. Dès lors, le schéma ayant motivé cette énonciation dans le double sens du terme peut être décrit comme suit :

D'abord un phénomène de camouflage.

Se sentant en position de faiblesse, puisque le sujet désirant est toujours, selon la logique narrative, est en position de quête, mais avouer directement une telle faiblesse peut faire échouer l'objectif de la communication qui est justement de transformer cette faiblesse en force. C'est pour cela que le locuteur a recours à la transformation passive qui dédouble le sujet.

Ensuite, installation du manque chez l'allocutaire.

Il est facile d'admettre qu'en revanche, l'objet du désir est en position de force puisqu'il ne ressent aucun manque. Mais comme la communication qui lui est faite propose un autre possible d'existence dont la référence est proprement cognitive, s'installe alors en lui la même faiblesse parce qu'il veut faire coïncider sa vie avec celle du récit. Tout se passe comme si l'objet désirait le désir de l'autre.

Le jeu de la séduction prend le chemin de cette image en miroir que nous appellerons complétude de l'énonciation. Cela n'a rien d'étonnant si on accepte l'idée que les structures narratives entre actants au sein d'un discours sont aussi celles qui structurent la réalité énonciative des interactions.

Enfin, en introduisant la dimension cognitive, on s'aperçoit qu'il suffit que deux acteurs dans un récit donné ne disposent pas d'un même savoir sur les objets pour que ce savoir devienne objet de valeur. C'est cela le dernier ressort de *tiako ianao*.

En signalant au destinataire de la parole une propriété qui valorise son image, l'énonciation a pour effet illocutoire de transformer cette image en objet de valeur et en objet de croyance. Ainsi, l'allocutaire tend à produire les signes de cette image. Mais il faut reconnaître qu'il s'agit là d'un effet de fiction que nous avons analysé comme le fait que le mouvement de la référence ne s'arrête pas au réel mais le déborde pour atteindre le récit. Et, justement, *tiako ianao* est un récit que raconte le locuteur-narrateur.

C'est ce déplacement que réalise *tiako ianao* en tant que stratégie discursive. Ce qui importe plus dans *tiako ianao*, c'est que cela soit dit de manière à ce que ce dire puisse fonctionner comme une exigence de coopération à l'endroit du destinataire.

Il s'ensuit donc une sorte d'équilibre entre les deux acteurs de la communication. Mais il s'agit d'un équilibre négatif, un équilibre de second degré puisqu'il consiste tout simplement à transformer une situation unilatérale en une situation diamétrale, voire identique, ce qui a pour effet de faciliter le parcours de quête.

Qu'est-ce qu'il faut alors entendre par préservation dans ce cas ? La réponse à cette question nécessite un long développement qui ne saurait pas être produit ici ; contentons-nous de deux preuves irréfutables facilement accessibles. Le premier d'entre elles est d'abord la mise en forme de cette préservation dans des proverbes, il s'agit de faire « **un »** avec autrui; que cet autrui soit le groupe social, l'ethnie, l'origine, les ancêtres communs ou Dieu, le corps professoral ou tout simplement l'allocutaire. C'est ce dont rendent compte les proverbes suivants :

90. Trano atsimo sy avaratra ka izay tsy mahalegna ialofana (Maison du Sud et maison du Nord, on se protège dans celle qui ne mouille pas)

91. Tondro tokana tsy mahazo hao (Le seul index ne peut pas saisir un pou)

92. Ny tao-trano tsy efan'ny irery (La contruction d'une maison n'est pas à la portée d'un seul homme)

93. Olon-drery tsy mahazaka bao (Un seul homme ne peut soulever une chaise à porteur)

94. Ny hoby tsy efan'ny irery (Les ovations ne peuvent pas être accomplies par un seul individu)

95. Ny mita be tsy lanin'ny mamba (Traverser en grand nombre préserve des caïmans)

96. Ny akanga maro tsy vakin'amboa (Pintades en masse résistent à l'assaut d'un chien)

97. Izay mitambatra vato (L'union fait la force)

98. Ny etan-jarai-mora zaka (Les charges qu'on se partage sont faciles à transporter) (Proverbes extraits de *(NAVONE, 1977)*

À bien considérer ces différents proverbes, on s'aperçoit qu'ils possèdent un point commun, la dissolution de la propriété individuelle dans une fusion entre le « je » et « autrui » de telle manière que tout se présente sous l'angle du social.

C'est ainsi que dans (71) le locuteur refuse d'être le seul dans la situation de manque, il lui faut entraîner l'autre dedans. C'est ce qui explique son quasi-camouflage dans le prédicat pour mettre en évidence l'objet expansion.

La seconde preuve nous vient de BENVENISTE qui a fait des observations sur une forme de discours qui prévaut dans les plateaux centraux de Madagascar sous le nom de *hain-teny* ou joute verbale :

> « Dans la joute verbale pratiquée chez différents peuples et dont une variété typique est le *hain-teny* des Merinas, il ne s'agit en réalité ni de dialogue ni d'énonciation. Aucun des deux partenaires ne s'énonce : tout consiste en proverbes cités et en contre proverbes contre cités. Il n'y a pas une seule référence explicite à l'objet du débat. Celui des deux jouteurs qui dispose du plus grand stock de proverbes, ou qui en fait l'usage le plus adroit, le plus malicieux, le moins prévu met l'autre à quia et il est proclamé vainqueur. Ce jeu n'a que les dehors d'un dialogue. » (BENVENISTE E. , [1974] 1981, p. 85)

Il nous semble que, dans la rigueur scientifique qui anime ce grand linguiste, cette conclusion de parole hors de l'énonciation est redevable à la thèse appuyée en amont du passage cité, de la nécessité de l'appareil formel de l'énonciation dans toute prise de parole, c'est-à-dire de l'outil linguistique « Je » qui n'est absent d'aucune langue.

Effectivement, cet outil formel n'est pas présent matériellement dans la joute verbale du *hain-teny*. Mais cela n'empêche pas que pour proclamer un vainqueur il faut bien que la parole soit rattachée à son locuteur de manière indicielle. D'autre part, cette joute verbale n'est pas l'exclusivité des Merina. Elle est générale dans l'île de Madagascar et prouve paradoxalement que la force illocutoire oblitère la référence au réel au profit de ce que la narrativité montre comme sagesse collective atemporelle, comme vérité permanente.

En définitive, la remarque de BENVENISTE prouve, au contraire, la validité de notre raisonnement, à savoir : un certain effacement du sujet en tant qu'individu singulier dans une fusion dans le collectif. C'est une sorte de fuite de responsabilité qui permet de se croire hors de cause et que les événements suivent leur cours normal dans une parfaite immanence.

En effet, les proverbes sont une illustration de ce qu'en littérature on appelle écriture à la troisième personne qui est caractérisée justement par l'effacement du narrateur. Quand Rimbaud écrit les Voyelles, il n'y a dans ce poème aucune référence à l'énonciateur mais ceci n'implique qu'il n'y ait pas énonciation parce que si l'interprétation de ce poème récalcitrant est possible c'est, à l'évidence, par cette intention de signifier et non tout simplement de représenter. Nous ne prétendons pas qu'il y ait opposition entre la représentation et la signification ; c'est parce qu'il y a signification qu'il y a représentation, mais il y a une opposition entre la signification verticale de la représentation et la signification horizontale de la sémiosis de l'évocation. Cet effacement du narrateur a été finalement porté à un tel point d'exacerbation qu'il a permis de définir le texte littéraire comme un système clos, clôture que nous avons attachée à l'implication narrative dans l'énonciation. Cette position prend de plus en plus de force actuellement qu'on la retrouve chez la plupart des théoriciens de la littérature:

> « La conception du texte comme " micro-univers sémantique fermé sur lui-même " lui confère une fonction de **sui-réflexivité**, c'est-à-dire d'autoréférence, d'auto représentation, qui le soustrait à toute relation sémiotique externe avec les référents extra-textuels : » le discours tend très vite à se refermer sur lui-même » (DESSONS, 1995, p. 166)

Les proverbes illustrent en définitive cette intuition de GREIMAS pour qui le réel n'est pas une référence ultime, sinon beaucoup de productions seraient de simples divagations sur le monde. En réalité la production de proverbes et de contre proverbes envahit toute la vie communautaire à Madagascar en ce qui concerne les actes qui ont plus ou moins un caractère rituel et qui rythment la vie, parce que s'y référer équivaut à s'appuyer sur une autorité universelle qui prend sa source dans la nuit des temps et permet au locuteur de se croire hors de cause. C'est cela la préservation : le recours à des arguments d'autorité donne l'illusion de croire que l'argument est irréfutable puisque partagé par tout le monde depuis toujours.

Il nous est donc maintenant permis de comprendre que la passivation dans *tiako ianao* qui a la même substance de contenu que « je t'aime » lui vient de la nécessité de réciter (au sens qu'on ne peut réciter que quelque chose qui est déjà fini, c'est l'expérience que nous avons des leçons de récitation de poème) une réalité convertie en discours par quelqu'un d'autre, afin de minimiser ses conséquences qui risquent d'être infinies si on les aborde de front.

Il en va de même des tabous linguistiques qui s'actualisent dans les euphémismes. Le recours à des proverbes, à des citations contribue également à mettre en évidence la non coïncidence du sujet locuteur et du sujet de l'énonciation. L'utilisation de figures sémantiques comme la litote, l'antonomase, l'hyperbole, la métalepse, la syllepse, l'hypallage, l'attelage etc., notamment les trois figures célèbres que sont la métaphore, la métonymie et la synecdoque, est aussi de nature à actualiser la modalisation autonymique comme non coïncidence des sujets.

Finalement, on doit admettre que la passivation dans un de ses usages dans les discours malgaches fonctionne comme une hypallage dans la mesure où sa stratégie discursive consiste à déplacer le manque qui caractérise le destinateur de la parole vers le destinataire de la parole de telle manière que ce dernier va concourir à la réalisation du but ayant motivé l'énonciation ; du moins c'est le but escompté par l'énonciateur.

> « Figure qui attribue à un objet l'acte ou l'idée concernant à l'objet voisin ». (MORIER, [1961] 1981, p. 516)

D. BERTRAND distingue soigneusement la **référenciation** définie comme les opérations par lesquelles le sujet re-construit le référent (par définition inaccessible) qu'il vise et, la **référentialisation** qui désigne le principe dialogique. Dans la référentialisation, il s'agit de la construction des sujets de la communication : celui qui parle et celui à qui l'on parle. Cf. (BERTRAND, 1984, p. 35)

À partir de ce concept de référentialisation, reprise par Claude CALAME (CALAME, 2004), nous pouvons envisager plus profondément la nature fictionnelle de la narrativité. Nous avons vu qu'avec la sémiosis d'évocation la référenciation est bloquée au profit de la référentialisation. Or il est évident que la référentialisation n'a plus d'attache obligée avec

la réalité mais plutôt avec l'appareillage linguistique déterminé par le parcours narratif. L'exemple le plus achevé de la référentialisation est l'équation mathématique, si on convient - métaphoriquement - que la mathématique est un langage.

Il existe un autre phénomène plus important dans le langage ordinaire qui permet d'inverser le sens de la diglossie dans le contact du français et du malgache, puisqu'il peut intervenir dans plusieurs actes de discours dont le topique est le groupe nominal. Parmi ces actes, nous sélectionnons les offres et les demandes. Dans le langage vernaculaire, ces actes exigent la modestie de l'énonciateur par des moyens qui ne sont pas toujours explicites. Si les moyens explicites peuvent être compris comme une manifestation lexicale de ce que l'on veut signifier, le moyen implicite peut être alors une simple manifestation syntaxique. Ceci nous amène à analyser les déterminants nominaux dans une perspective de bilinguisme conséquent.

2.3. QUELQUES REMARQUES SUR LES DÉTERMINANTS NOMINAUX

Nous allons présenter rapidement les déterminants nominaux du français et du malgache dans un premier temps en vue de mettre en évidence leur caractère universel tout en mettant en évidence les différences pertinentes pour notre analyse au niveau de la structure de surface. Ce qui revient à marquer la différence entre forme et substance de contenu.

D'une manière générale, les déterminants dans les deux langues se divisent en deux grands groupes : les déterminants définis et les déterminants indéfinis. Mais quelle est la différence exacte entre les deux groupes ?

Si l'on se réfère au cas de l'article, l'observation de l'usage nous apprend que les emplois définis autorisent l'identification d'un segment de réalité de ses semblables. C'est-à-dire que d'une manière ou d'une autre, le locuteur qui fait usage d'un déterminant défini est capable de localiser dans l'espace et dans le temps la référence du nom qu'il emploie. Effectivement, on peut distinguer deux types de renvoi à cette localisation. Le premier est un renvoi interne propre au discours : un segment de discours sera repris par la suite par des déterminants définis sinon, il s'agira de nouvel élément et donc d'une nouvelle référence.

Ainsi dans un récit, par exemple, un élément est introduit dans le discours par un déterminant indéfini et sa reprise se fera par un défini qui signale la nature anaphorique du renvoi. Selon cette règle (99) est possible et (100) impossible si les groupes nominaux possèdent la même référence :

99. Un homme sortit de la maison. L'homme alluma une cigarette.

*100. Un homme sortit de la maison. *Un homme alluma une cigarette.*

Le second est un renvoi externe qui s'appuie sur le savoir encyclopédique du sujet. Le renvoi externe bloque l'emploi des indéfinis sans qu'une mention antérieure soit requise. La

référence du nom est considérée comme définie du fait de sa permanence. Ainsi on ne peut pas normalement avoir :

*101. *Je vois un soleil.*

*102. *Je vais à un Est.*

*103. *Une terre est ronde.*

*104. *Une lune brille.*

De la même manière, quand la référence est précisée par un génitif ou une relative le déterminant indéfini est normalement inapplicable. On peut avoir la série (105 -108) et non celle de (109 - 112) :

105. Je vais à la mairie.

106. Je vais à la poste.

107. Je cherche le directeur.

108. Où est le curé ?

*109. *Je vais à une mairie de notre commune.*

*110. *Je vais à une poste.*

*111. *Je cherche un directeur du département d'histoire*

*112. *Où est un curé de la paroisse ?*

Les exemples ici avancés semblent contredire le principe retenu ayant permis de les citer, puisqu'on ne voit nulle part un génitif ou une relative susceptible de préciser la référence. Il s'agit là d'une apparente contradiction. Certains de ces exemples peuvent devenir douteux si, effectivement, ils sont suivis d'un génitif. Comme tels ils sont non conformes à ce que les locuteurs produisent en réalité. Le génitif attendu est devenu redondant à cause de certains paramètres de l'énonciation. Les acteurs de la communication possèdent le même savoir sur l'organisation sociale de la communauté dans laquelle ils se

trouvent et admettent tacitement qu'il s'agit de la mairie de la ville, de la poste de la ville, du directeur de l' « endroit » d'où est produit l'énonciation, du curé de la paroisse que le locuteur fréquente.

Par contre si ces paramètres de l'énonciation ne sont pas aptes à réduire l'ambiguïté la présence du génitif est nécessaire :

113. Où est la femme du patron ?

114. Qui est le Directeur de la Formation doctorale ?

115. Je vais au marché de poisson.

116. Je vais à la pharmacie de garde.

117. Le pied de cette table est en ivoire.

De la même manière que l'adnominal invalide les déterminants indéfinis dans le groupe nominal, les relatives aussi provoquent la même conséquence. On ne peut pas avoir la série (118 -120) :

*118. *Un homme que je vois est un professeur.*

*119. *Une leçon dont je parle porte sur la syntaxe.*

*120. *Deux projets auxquels je participe enthousiasment les financiers.*

On peut donc admettre que les déterminants définis ont pour fonction d'autoriser la délimitation d'un segment de réalité de l'ensemble possible que le nom peut désigner. Ou, ce qui revient au même, le déterminant défini permet une orientation des locuteurs dans le monde des objets.

Le fonctionnement des noms propres renforce cette idée. L'absence de déterminant devant les noms propres de personne est justifiée par le fait qu'ils sont autoréférents. Dans la pratique, cette autoréférence est exactement cette certitude de pouvoir suivre un individu dans tous les mondes possibles sans qu'il faille modifier quoi que ce soit du nom. Le nom propre fonctionne comme une adresse permanente qui facilite l'orientation dans le

social. Ceci est d'autant plus évident dans les toponymes qui permettent l'orientation dans l'espace.

On remarque que certains noms propres présentent néanmoins un déterminant, mais ceci est toujours défini parce que le nom propre est le nom par excellence. Des noms comme Dubois ou Dupont continuent d'indiquer le sémantisme du nom propre parce qu'ils se décomposent respectivement en *de+le+bois* et *de+le+pont*, mais pour la plupart nous avons perdu, à cause de l'évolution des langues et des modifications morphologiques, le sens d'un nom propre. Cet oubli est de moindre mesure en anthroponymie malgache puisque les mots qui forment les noms propres sont aussi en usage dans le lexique de la langue. Ainsi *Rasoa,* par exemple, se décompose en l'article *Ra* (la) et en l'adjectif *soa* (belle).

Par dérivation, lorsque aucune détermination de ce genre n'est pas possible, il faut recourir aux déterminants indéfinis. Mais les déterminants indéfinis ne signifient pas qu'il s'agisse de la référence virtuelle. Les indéfinis indiquent la reconnaissance de l'appartenance de l'objet à une classe définie par les traits sémantiques du nom sans qu'il soit possible de suivre dans le temps et dans l'espace sa localisation. C'est en cela que le défini diffère essentiellement de l'emploi générique qui consiste à faire coïncider tout simplement la référence actuelle à la référence virtuelle. Ainsi dans les exemples suivants, on remarque nettement l'aptitude de l'indéfini de renvoyer seulement à la propriété sémantique sans souci de poursuivre la référence de manière stable comme dans le défini ou dans le nom propre :

121. a- Je cherche un élève qui soit capable de faire ce devoir.

122. b- Je vois des enfants qui jouent dans la cour.

123. c- Je vais vous présenter un homme que vous connaissez bien.

124. d- C'est une femme de grande valeur qui a fait cela.

125. e- Donne-moi un crayon de 1/10 pour marquer ce trait fin.

En dépit des relatives et des adnominaux, les exemples ci-dessous montrent le caractère indéterminé du nom inséré auprès de l'indéfini. Dans le premier exemple, la

relative devient tout simplement un trait sémantique qui s'ajoute à la compréhension du nom *élève*. Autrement dit, aux traits définitoires normaux du nom *élève* doit s'adjoindre le trait indiqué par la relative. Il importe peu alors de savoir qui sera exactement cet élève, car il suffit qu'il présente tous les caractères exigés pour qu'il satisfasse au besoin. Il peut être alors l'élève n°1 ou l'élève n°2, ou encore l'élève n°3.

Dans l'exemple b-, le locuteur se contente d'identifier la classe dans laquelle appartiennent les individus qui jouent dans la cour.

Dans l'exemple c-, le présentateur se ménage un effet de surprise en prétendant faire connaître ce qui est déjà connu par son public. Voilà pourquoi il commence par l'indéfini afin de créer cette surprise. Ce serait plutôt inacceptable s'il avait dit : « *je vais vous présenter l'homme que vous connaissez bien* » car il y a une rupture isotopique grave entre l'inconnu que suppose l'acte de parole qui consiste à présenter quelqu'un et le défini qui implique une anaphore.

En réalité, tous les exemples de la série (121- 125) sont susceptibles d'analyses illocutoires en fonction de la valeur de l'indéfini, mais il nous suffit ici de prendre l'exemple de c- pour mettre en évidence le lien étroit qui relie un comportement syntaxique et une valeur illocutoire. En effet, la valeur illocutoire que possède l'énonciation de (123 c-) et que nous avons appelée « effet de surprise » dérive de la performativité du verbe « présenter » comme acte de parole direct dans cet exemple.

Cette valeur illocutoire dérivée prend appui sur le caractère indéfini du déterminant. Nous avons dit que l'indéfini ne soucie que des traits distinctifs de l'objet désigné permettant de l'indexer dans la classe que désigne le nom en dehors de tout emploi. Autrement dit, l'indéfini laisse dans l'ombre la poursuite du référent dans tous les mondes possibles. Et c'est pour autoriser cette poursuite que le verbe présenter est ici performatif.

Mais d'où vient alors la contradiction flagrante entre cette performativité et sa négation par la relative (*que vous connaissez bien*) ? C'est pour répondre à la pertinence de cette question que nous devons faire appel à l'illocutoire dérivée. Avec la seule arme de la sémantique classique, il suffit de rejeter cette phrase comme aberrante et tout est dit.

Passons d'abord par la trace narrative de l'illocution pour bien faire passer notre démonstration. Sur le plan narratif, les choses sont claires. L'homme est bien connu par les destinataires de la parole mais sous l'angle de la connaissance autorisée par l'indéfini. Il est reconnu comme un élément qui appartient à une classe. Il existe ainsi un manque quelque part dans la connaissance, c'est ce que la présentation va liquider. Et si nous avons dit que la force illocutoire de (123 c-) est un effet de surprise c'est parce qu'elle a pour mission d'ajouter un trait inconnu du public sur l'homme qui lui est familier sous d'autres traits.

La présentation, un acte de parole, qui fait l'objet des débuts de cours de français langue étrangère, illustre ainsi parfaitement ce que notre théorie a prévu, à savoir que la logique narrative fait naître le discours à partir d'un manque. Seulement, à partir de cet acte banal en somme, l'intervention de l'indéfini fait dériver une force illocutoire qui crée la surprise. Une surprise qui prend appui sous une nouvelle forme de logique narrative qui montre clairement, cette fois-ci, que le réel est une censure.

L'homme est connu du public, mais cette connaissance est partielle puisqu'elle est affectée du signe de la catégorie du réel. Et la présentation, comme acte de parole, a pour mission de transgresser l'interdit de la censure pour permettre au micro récit d'atteindre la complétude et ainsi d'afficher sa clôture. Et comme cette opération n'est rendue possible que par l'intervention de l'indéfini, nous en concluons que la valeur de l'indéfini est d'afficher une censure dans la connaissance du référent.

L'analyse du signe dans le carré sémiotique de Per Aage BRANDT peut servir à nous rendre compte de cette différence de propriété entre le défini et l'indéfini. Le carré sémiotique est susceptible d'être divisé en deux triangles. Dans le premier triangle, la relation privilégiée est celle du signifiant au référent, le signifié est considéré comme un artefact. Dans le second triangle, le référent est considéré comme un simulacre, la relation importante se trouve entre le signifiant et le signifié.

Le choix théorique entre les deux signes ainsi décrits est une question qui a pris bien de formes depuis PLATON. Nous n'avons nullement l'intention de trancher ni pour le premier concept de signe ni pour le second. Pour nous, les deux conceptions ne s'opposent que comme éléments d'un paradigme et connaissent une distribution complémentaire dans la langue.

Si l'expression linguistique a pour objectif d'accéder au référent et ainsi de pouvoir poursuivre l'objet dans tous les mondes possibles, le concept de signe correspond au premier triangle, et implique l'usage de déterminant défini. Par contre, si l'objectif est d'accéder au signifié du nom comme trait distinctif, le déterminant employé est l'indéfini, parce que quelque chose du nom, qui est connaissable, demeure inconnu.

Il faut faire remarquer ici que, conformément à ce que nous avons dit de l'emploi générique des articles, l'indéfini ne se confond pas avec l'emploi générique malgré la similitude de fonctionnement. L'indéfini peut renvoyer à une référence singulière ou à une référence plurielle comme le montre la liste des articles suivants : *un, une, des*.

Si telles sont les propriétés des déterminants en structure profonde, il faut voir maintenant comme ils se réalisent en surface dans les deux langues. Commençons par les déterminants définis. En français, on distingue :

Les articles : le, la , les

Les possessifs : mon, ma, mes, etc.

Les démonstratifs : ce, cette, ces

En malgache, on retrouve exactement les mêmes catégories, mais les éléments de chaque liste ne peuvent pas concorder puisque le malgache est une langue qui ignore le genre et le nombre ; on peut donc dresser le tableau suivant.

Déterminants	Masculin singulier	Féminin singulier	pluriel
Articles	ny	ny	ny
Possessifs	ny …-ko	ny …-ko	ny …-ko
Démonstratifs	io …io	io …io	io …io

On peut voir les choses de manière différente et comprendre qu'en malgache il n'y a pas de déterminant qui puisse être appelé « possessif ». En effet, on constate facilement que contrairement au français, l'article « ny » est toujours présent sur le nom affecté d'un possessif. Mais pour l'instant, admettons sans discussion que cette catégorie de déterminant prend la forme discontinue *ny …. -ko*. Donnons quelques exemples pour assumer la correspondance et ainsi de démontrer l'universalité des déterminants définis :

126. Ouvrez la porte ⇒sokafo ny varavarana

127. Mettez mon chapeau ⇒apetaho ny satroko

128. Donne-lui cette eau ⇒Omeo azy io rano io

En réalité, la morphologie des déterminants définis en malgache est plus complexe que ne le laisse prévoir ce tableau simplifié. Mais ce qui nous intéresse dans l'immédiat, c'est que ceux-ci se distribuent de la même manière dans les deux langues.

Observons maintenant les déterminants indéfinis, nous avons dans cette classe une liste un peu plus fournie, mais en simplifiant tout d'abord la présentation, voici ce que l'on constate en français pour l'essentiel :

articles indéfinis : un, une, des,

adjectifs numéraux : un, deux, trois, quatre, …

articles partitifs : du, de la, …

adjectifs déterminatifs : aucun, certains, plusieurs, quelques.

adverbes de quantité : beaucoup de, un peu de, davantage de, …

Voyons toujours dans un tableau comment les indéfinis se présentent en malgache.

Déterminants	Masculin singulier	Féminin singulier	pluriel
Articles indéfinis	raika	raika	Ø
Adjectifs numéraux	raika(un)	roa(deux)	telo (trois)
Articles partitifs	Ø	Ø	
Adjectifs déterminatifs	na …iray	sasany	maro
Adverbe de quantité	betsaka	kelikely	maromaro

La correspondance rubrique par rubrique ne peut plus être assurée. La question est maintenant de savoir si on peut réduire cette différence, au cas où celle-ci est possible, l'identité de la structure profonde est préservée, alors l'universalité des déterminants nominaux sera maintenue.

Une première remarque sur la différence de surface doit être mentionnée. Si en français les déterminants nominaux sont toujours devant le nom, il faut conclure à une position derrière le nom pour les indéfinis en malgache comme le montrent les exemples suivants :

129. Prenez une feuille ⇒mandraisa taratasy raika

Prenez des feuilles ⇒mandraisa taratasy Ø

Prenez trois feuilles ⇒mandraisa taratsy telo

Prenez plusieurs feuilles ⇒mandraisa taratasy maro

Prenez du papier ⇒mandraisa taratasy Ø

Prenez beaucoup de papier ⇒mandraisa taratasy betsaka

On remarque également qu'en malgache l'indéfini pluriel comme le partitif est reproduit par un zéro phonétique noté Ø. Et c'est un fait universel dans les langues que l'indétermination puisse être exprimée par un zéro phonétique. Du reste, il ne faut pas croire que ce zéro phonétique est une absence, c'est l'appellation spécifique et déterminée du nom de nombre indéterminé (MILNER, 1978, p. 28). Autrement dit, il ne faut pas croire que le système de déterminants malgaches présente des lacunes quant à la catégorie du nombre, celle-ci est bien présente en structure profonde même si elle n'apparaît pas en surface à cause de la nature du zéro phonétique.

Le système pronominal, en présentant un parfait parallélisme dans les deux langues, permet de bien voir cette présence :

130. Avez-vous un stylo ?

131. - J'en ai un.

132. Avez-vous deux stylos ?

133. - J'en ai deux.

134. Avez-vous des stylos ?

135. - J'en ai.

En malgache, nous avons exactement les mêmes phénomènes de pronominalisation :

136. Manana penina iray ve ianao ?

137. - Manana iray aho.

138. Manana penina roa ve ianao ?

139. - Manana roa aho

140. Manana penina ve ianao

141. - Manana aho.

Pourtant, un problème persiste dans l'exemple (141). Rien ne permet de déterminer s'il s'agit là du partitif ou de l'indéfini pluriel puisque le malgache ne marque pas le nombre grammatical sur le nom. Pour résoudre ce problème, il faut faire intervenir la distinction entre nom compatible au nombre et nom incompatible au nombre.

Ainsi, dans les exemples comme (141), on conclura au pluriel grammatical si le nom est comptable et au singulier s'il est non comptable :

142. J'ai des livres ⇒Manana boky aho

143. J'ai du lait ⇒Manana ronono aho

Nous avons des raisons de croire que les noms qui désignent une substance concrète sont toujours susceptibles de combinaison avec un nombre. La grammaire traditionnelle définit les noms comptables comme ceux qui présentent une substance discontinue et les noms non comptables comme ceux qui désignent des substances continues. En français, les substances continues sont toujours déterminées par les partitifs *du* et *de la*.

L'article partitif ne peut pas avoir de pluriel contrairement à ce qu'affirment certains manuels. Que l'on mange un morceau pain, deux, trois, ou quatre le matin, au petit

déjeuner, à la question de savoir ce que l'on a pris au petit déjeuner, on répondra toujours « du pain » et non « *des pains ». Ce qui veut dire du même coup que les substances continues peuvent être comptées moyennant un instrument de mesure. Nous tenons, à cet égard, pour équivalents le système métrique qui fait intervenir kilo et ses dérivés à gramme, litre, mètre, etc., et les expressions de quantité vague comme morceau, goutte, miette, etc., puisqu'ils peuvent se combiner à la même substance :

144. Un centilitre d'eau

145. Une goutte d'eau

Cette brève présentation des déterminants nominaux ne peut pas être tenue pour exhaustive, elle n'a pour mission que d'introduire la dimension illocutoire au sein des déterminants. Pour ce faire, passons par le détour de présentation d'offrande dans la communauté malgache.

2.4. LE DON ET LA FORCE ILLOCUTOIRE

Dans la société malgache, il existe un comportement linguistique remarquable qui accompagne le fait de faire des dons et des contre dons à la manière d'un potlatch. Nous sommes donc en présence d'une forme de performativité qui justifie l'intuition de CASSIRER (1969) sur la contribution du langage dans la construction du monde des objets.

Ce qu'il faut entendre par là c'est le caractère éminemment social du langage. En effet, ce type de performativité n'est pas, à proprement parler, un faire qui modifie la réalité par la simple vertu du langage. C'est plutôt un faire qui se présente comme une instance de reconnaissance qui annonce le changement d'état, le confirme et qui peut servir de recours comme à une tierce personne au cas où les conditions du nouvel état ne sont pas respectées par un membre de la société.

C'est ainsi qu'au début de la découverte de la performativité, les théories insistent sur la satisfaction des conditions extralinguistiques pour que la parole soit vraiment efficiente. Nous pouvons citer les points essentiels de ces conditions. Il faut tout d'abord que ce soit la personne reconnue comme habilitée à le faire qui exécute le dire. Il faut que la réalité sur laquelle va porter la parole lui préexiste. Le langage n'a pas le pouvoir de la créer de toute

pièce. Et le dernier point qui nous semble le plus important dans ces conditions est la présence de témoins que la performativité de la parole transforme en une sorte d'exécuteurs testamentaires.

AUSTIN, dans sa description de ce type de performativité, n'a jamais mentionné ces témoins Cf. (AUSTIN, [1962]1970, p. 49). Pourtant, ils sont nécessaires. Les jeux du langage sont des jeux permanents où nul n'est libre d'en sortir. Nous sommes irrémédiablement pris dans le spectacle linguistique. Ce n'est pas comme jouer au football, par exemple, où le jeu ne l'est que le temps d'un match. Une fois le coup de sifflet final, le jeu cesse. Contrairement à cela, dans les jeux du langage, il n'y a jamais de coup final, non seulement à cause du principe dialogique, mais aussi à cause de la relation intersubjective qui détermine la position de chacun dans la société de la communauté linguistique. Et cette position est intelligible parce que celles des autres individus la déterminent.

Prenons le cas de la nomination officielle au sein d'un appareil administratif. Quelle que soit l'instance administrative à la source de la nomination, cette nomination n'a toutes les conditions de félicité que si les personnes concernées soient au courant et la reconnaissent. On peut ainsi, par exemple, nommer un tireur de pousse analphabète comme proviseur de lycée. La nomination a beau être signée par tous les ministres du Gouvernement et profondément acceptée par le tireur de pousse, mais elle ne pourra jouir d'aucune condition de félicité puisque les enseignants témoins ne reconnaissent pas en lui le statut de proviseur, il n'est qu'un proviseur au statut de papier.

Il en est de même du cas de « la séance est ouverte » sur lequel BENVENISTE s'accorde parfaitement avec AUSTIN. Pour ouvrir une cérémonie militaire, par exemple, il est de tradition de prononcer cette phrase pour que les festivités commencent effectivement. Mais son énonciation ne peut pas être effectuée par la serveuse du bar d'à côté parce que justement les militaires témoins ne lui reconnaissent pas l'habilitation à le faire.

Ces témoins comme instance de reconnaissance revêtent une importance capitale au point que les institutions délivrent des certificats ou des attestations sinon franchement des diplômes pour prouver la validité des titres attribués par nomination d'une instance appropriée. Et même dans ce cas, il existe des diplômes qui ne sont pas reconnus par tout le monde.

On peut nous reprocher que nous prenons des exemples qui affichent d'emblée leur caractère juridique dans lesquels il est facile de faire valoir cette instance de reconnaissance à cause d'une certaine forme de normalisation des institutions. Mais nous signalons qu'un exemple pris dans la vie quotidienne s'y soumet également à cause du fait que le langage est la première institution humaine qui vit de la force de la normalisation.

À ce titre, nous pouvons prendre le cas d'une insulte. Une insulte proférée par un fou ou par quelqu'un qui se trouve hiérarchiquement très loin du statut de l'insulté est émoussée. Les témoins ne lui accordent pas d'importance. Au contraire, l'insulte se retourne contre ce qui l'a émise à cause de sa prétention déplacée de vouloir porter atteinte au statut de quelqu'un qui se trouve très haut au-dessus de lui.

En revanche, une insulte proférée par un pair garde toute son acuité dans la mesure où les témoins enregistrent, inconsciemment (peut-être), la trace narrative de la force illocutoire de l'insulte. En effet, le pair, dans la mesure où il jouit du même statut que son collègue, entend bien préserver ce statut. Dans le cas où il insulte son collègue, cela signifie en quelque sorte qu'il le dégrade de son statut actuel ; c'est dans ce sens qu'une insulte acquiert une force illocutoire. Autrement, les insultes doivent s'accepter très stoïquement.

Observons maintenant le cas du don dans la société malgache après ce petit déblayage de terrain. Lorsque nous mentionnons dans une lettre la phrase suivante *Je soussigné, atteste par la présente que …* cette mention montre de manière performative que la lettre est une attestation. Il en va de même, lorsque, à la suite d'un événement heureux, le bénéficiaire offre une libation ou franchement un festin, la parole qui accompagne est un performatif qui fait de la libation ou du festin l'expression d'une joie. Il est bien évident qu'aucun dictionnaire au monde n'attesterait jamais que « libation » signifie « joie ». Seulement dans la sémiosis de l'évocation, pareil renvoi est parfaitement acceptable par le biais d'une énonciation.

Dans le cas qui nous occupe, cette énonciation consiste à préciser la valeur illocutoire du don. Ainsi, pour prévenir toute mauvaise interprétation, le locuteur, en présentant la raison de la libation, récite systématiquement la formule suivante ou l'une de ses dérivés :

146. Tantely tapa-bata io fa ny fonay ro mameno azy (c'est un demi boisseau de miel mais c'est nos cœurs qui le remplissent).

Cette formule suscite de longs commentaires, mais nous allons seulement en mentionner un qui marque pratiquement une attitude philosophique malgache que n'aurait pas désavouée DERRIDA. En effet, lorsque cet auteur affirme que l'étant s'épelle toujours comme une différence avec l'être, il ne fait que formuler à sa manière propre la fuite du réel dans la dimension illocutoire.

Nous avons vu dans ce travail que ce que la censure interdit est la totalité, c'est-à-dire la complétude. Mais en même temps que la censure interdit la totalité, elle la postule. Autrement dit, si le réel se caractérise par la censure, la catégorie du possible affiche sa complétude ou sa totalité. Mais comment se fait alors le mouvement de renvoi réciproque entre la censure comme catégorie du réel et la totalité comme catégorie du possible ?

C'est le principe de clôture de la narrativité qui peut satisfaire à ce mouvement de renvoi réciproque. Dans la mesure ou la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque, on comprend maintenant pourquoi dans cette formule le réel qui est toujours caractérisé par la censure en appelle toujours au possible comme totalité.

Effectivement dans la formule de (146), il est spécifié que le don réel en tant que tel souffre d'une imperfection parce que l'existence lui a enlevé quelque chose. C'est pour cela qu'il est déterminé par le numéral « demi » parce qu'il lui manque quelque chose pour être entier et ainsi afficher une complétude. Ce trait caractéristique de l'existence doit pourtant être dépassé car il n'est pas de coutume d'offrir quelque chose qui présente des défauts, ce serait manquer d'égard à la dignité et à la respectabilité des invités.

Il faut donc que le discours qui présente l'offre, tout en reconnaissant cette caractéristique de l'existence, soit un dispositif qui permet de liquider le manque. Dès lors, le mouvement de la référence de ce discours ne s'arrête plus au réel dans la relation verticale des mots aux choses. Il se déploie en outre dans une référence horizontale caractéristique de la sémiosis de l'évocation qui place sur le même niveau le réel et le possible. Voilà pourquoi le manque lexicalisé par le déterminant numéral « demi » se trouve

nié par l'énonciation de la formule qui, tout en affichant la censure du réel, postule en même temps la totalité.

En effet, quand on dit que *c'est nos cœurs qui le remplissent*, il s'agit, ni plus ni moins, de déplacer la référence de l'univers extralinguistique vers l'univers du discours où il nous est loisible d'inventer un monde qui satisfasse nos désirs parce qu'il demeure hors de la censure du réel. Nous avons déjà vu que ce qui fait l'attrait irrésistible du possible, ce n'est pas parce qu'il s'oppose au réel mais c'est parce qu'il lui diffère éternellement. C'est cela qu'il faut entendre par différence de l'être et de l'étant : une censure de l'étant par l'existence tandis que l'être en demeurant comme possible d'existence s'accommode à tous les désirs et affiche son caractère de totalité.

Dire d'une chose que c'est à moitié, c'est afficher un manque, mais dire également que le cœur comble ce manque, c'est afficher finalement la totalité. C'est la conjonction de ces deux états de la même chose qui permet de conclure à la totalité. B. DE CORNULIER a mis en formule cette situation sous le nom de « détachement du sens » :

> « De même qu'un signe que P, dont la production implique que Q, peut pratiquement par incorporation signifier que Q, de même qu'un événement P qui ne peut pas se produire sans que se produise un événement Q (un événement P dont l'apparition implique Q) est un signe que Q » (CORNULIER, 1982, p. 131).

Il s'ensuit donc la règle de détachement suivant :

147. Détachement (fort) du sens : (P&(P signifie Q))signifie Q)

En définitive, l'énonciation de la formule a pour force illocutoire d'interdire aux invités toute critique à l'endroit de l'offre en vertu de l'expression du détachement du sens. Si P est le manque et Q la complétude, nous avons effectivement dans la conjonction de « P » et de « P » signifie « Q » l'interprétation que P est toujours satisfaisant. Ce qui empêche automatiquement toute manifestation qui vise à stigmatiser le manque. De cette manière, le don est considéré comme un possible différé. Dès lors, on arrive à la satisfaction puisque le possible et le désir sont une seule et même chose.

Cette propriété de (147) se retrouve, dans la vie quotidienne, être prise en charge par certains déterminants du nom. Nous avons remarqué que dans le vernaculaire, l'indéfini qui se réalise par un zéro phonétique a pour valeur illocutoire d'afficher la fuite du réel par étalement sur un même niveau du réel et du possible.

Comme il est de règle d'offrir du poulet à l'hôte qui vient de loin, quand le cas se présente, le maître de la maison demande à haute et intelligible voix qu'on aille attraper de la poule :

148. Misambora akoho (attrapez de la poule)

Normalement, la traduction en français devrait être *chercher de la poule*, mais celle-ci n'est pas retenue parce qu'elle ne correspond pas exactement à l'organisation sociale de la brousse où chaque foyer possède sa petite basse-cour en vue de pouvoir honorer convenablement un hôte de passage. Ce qui veut dire qu'on ne cherche plus la poule, elle est un être déjà là et il suffit de l'attraper. Après cette précision au niveau de la traduction, attachons-nous maintenant à l'analyse du groupe nominal dans (148).

Il est impossible d'y avoir un groupe nominal défini, parce que cela semblerait renvoyer à une poule précise qui, de toutes les façons, aurait été sacrifiée à cause de l'imperfection que lui donne la catégorie du réel. Voilà pourquoi il faut recourir à l'indéfini qui forme une isotopie avec le verbe attraper. Ce verbe implique l'incertitude de la chasse de la même manière que l'indéfini ne renvoie pas à une poule précise mais à n'importe quelle poule comme membre d'une classe. Ainsi, si c'est la plus belle poule qui s'est fait attraper, cela doit satisfaire l'invité parce que l'ordre manifeste déjà l'intention du maître de maison. Même si la poule attrapée n'est pas très fameuse, il doit toujours s'en contenter puisque c'est celle que le destin a mise entre les mains du chasseur.

Cette situation nous permet de dire que : dans la vie quotidienne, le Malgache se comporte exactement de manière à pouvoir étaler sur le même niveau le réel et le possible, conformément à ce qui est prévu par l'analyse de la formule (144). Seulement, il ne mentionne pas toujours explicitement cette formule mais a recours aux ressources des déterminants nominaux.

Nous avons admis qu'en français le nom ne peut pas apparaître dans le discours sans déterminant. C'est une nécessité qui découle de l'application de la règle lexicale qui distingue le mot en mention et le mot en emploi. Si le mot est en mention, il ne possède qu'une référence virtuelle. Dans le vocabulaire de PEIRCE, le mot en mention est un premier qui est un « peut-être » non nécessairement réalisé. En revanche, lorsque le mot est en usage ou en emploi, c'est la secondéité parce que sa référence circonscrit une limite. Il possède alors une référence actuelle.

D'un premier abord, on remarque qu'en malgache, les mots peuvent intervenir dans un discours en l'absence de tout déterminant. La conclusion habituelle qu'on avance pour justifier cette apparente singularité est que c'est une langue qui ignore le nombre et le genre, en conséquence ; elle s'accommode de l'absence de déterminant. Si on accepte cette conclusion, on serait obligé d'accepter qu'en malgache la distinction en mention vs en usage ne soit pas pertinente. Or il se trouve que pareille conclusion ne peut pas être tenue puisque nous avons les énoncés suivants :

149. Atody tsy miady amim-bato (l'oeuf ne se bat pas contre la pierre)

150. - Tsy misy lehibe toy ny vato fa rehefa tsy miteny tengenan'ny vorona (il n'y a de plus grand que la pierre mais quand elle ne dit rien, l'oiseau se pose dessus)

151. - Vero tengenam-pody, tsy folaka fa mandefitra. (vero (euphorbiacée) monté par un oiseau se plie mais ne rompt pas)

Normalement, comme il s'agit ici de proverbe, la présence de déterminant n'est pas requise de manière très formelle. En effet, il semble que ce soit universel puisqu'en français nous avons également :

152. Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Il faut se méfier ici des fausses évidences. L'absence absolue de déterminant dans les noms en usage n'est pas soutenable. Nous pensons qu'il s'agit d'un effacement à préciser, semblable à ce qui se passe dans l'insertion d'un adnominal au nom principal. Soit l'exemple suivant :

153. Une table de bois

L'insertion du complément du nom se fait apparemment en dehors de toute présence d'article. Mais cette absence est contredite par la possibilité d'avoir :

154. J'ai une table de ce bois

La conclusion qui s'impose est alors que malgré la position adnominale (ou proverbiale), le déterminant s'efface si le groupe est indéfini comme le montre le contraste entre (155) et (156). Cette différence permet faire la nuance de sens entre :

155. La femme du ministre

156. Une femme de ministre

Dans (155), l'indéfini est exclu dans le nom principal puisque le génitif qui suit est défini. Ce n'est pas l'article partitif « du » que nous avons dans (155) malgré l'homographie. C'est la combinaison de la préposition « de » et du défini « le ». Autrement dit, le locuteur de (155) sait parfaitement de quel ministre il s'agit et indique, par conséquent, une référence bien circonscrite.

En revanche, dans (156), on ne peut qu'avoir l'indéfini partout puisque le locuteur ignore la référence exacte mais se contente de soulever une propriété de la femme ainsi définie par l'adnominal de la même manière que dans (153) on indique plus la propriété de la table que sa référence.

L'observation de ces exemples nous permet de dire qu'il y a toujours un déterminant mais qu'il a été effacé par un cycle transformationnel. Morphologiquement, voici l'explication : on suppose généralement depuis Port-Royal et DUMARSAIS que la combinaison de la préposition *de,* suivi des articles *du* ou *des*, est soumise à réduction et l'article est effacé. Voici des exemples qui illustrent ce phénomène de réduction par opposition aux définis :

157. J'ai besoin de+ les livres que tu ranges ⇒ j'ai besoin des livres que tu ranges

158. J'ai envie de + des livres neufs ⇒ j'ai besoin de Ø livres neufs

159. Beaucoup de + les livres de Zola sont intéressants ⇒ beaucoup des livres de Zola sont intéressants

160. J'ai acheté beaucoup de + du Riz ⇒ J'ai acheté beaucoup de Ø riz

Nous en concluons que le zéro phonétique n'est pas une absence de déterminant, il est l'expression en structure profonde de l'indéfini pluriel et du refus du nombre dans les articles *du* et *de la*. Ce qui signifie que lorsque le malgache ne fait apparaître aucun déterminant, il ne faut pas conclure à l'absence de déterminant, et partant, à une imprécision de la langue, car il s'agit en fait de l'expression du nombre indéterminé qui a le pouvoir d'indexer le nom ainsi employé au niveau autonymique.

En effet, dans la mesure où la langue malgache ne marque pas grammaticalement le nombre, il s'ensuit que le refus du nombre a pour résultat de bloquer la référence ordinaire et engage une modalisation autonymique du nom. C'est cette modalisation autonymique qui s'articule comme une fuite du réel dans la formule (146). Dès lors, le nom suspend sa référence ordinaire pour renvoyer à lui-même de manière à laisser intactes toutes les valeurs possibles inscrites en lui.

Il faut se rappeler ici, en parlant de valeur, de l'affirmation de MUSIL sur une somme donnée : en valeur d'échange, un billet de banque contient toutes les valeurs possibles indiquées par le chiffre y inscrit. Seulement une seule de ces possibilités sera actualisée par la valeur d'usage. On comprend mieux maintenant en quoi le réel est une censure. En définitive, c'est pour opposer toutes les valeurs possibles du nom à sa valeur réelle que la langue malgache use de cette absence de déterminant et ainsi de permettre au locuteur de modaliser son énonciation de manière à satisfaire les conditions de la parole, c'est-à-dire, d'effectuer l'acte de parole qui vise à liquider un manque. C'est de cette manière que l'illocutoire affiche une trace narrative. Le don est toujours frappé par la censure du réel et l'énonciation qui présente le don postule la totalité.

Il existe un proverbe malgache qui marque clairement cette postulation de la totalité comme trace narrative de l'illocution :

161. Kakan'akoholahy ka tsy hanin-kahavoky fa voninahitra ifanomezana. (Roucoulement de coq n'implique pas du repas à satiété mais témoigne d'un respect mutuel)

C'est là une autre manière d'exprimer la différence de l'être et de l'étant et qui nous permet de comprendre pourquoi on fait des présents. Un présent ne doit pas seulement être compris dans la matérialité de l'objet sinon il sera interprété par le récipiendaire comme une humiliation, voilà pourquoi le présent est toujours accompagné par une parole, qui en spécifiant sa valeur illocutoire, introduit le présent dans une dimension affective.

Avant de quitter cette analyse des déterminants nominaux sous l'angle de la pragmatique, nous voudrions jeter un bref regard sur le cas de l'article générique. La question est de savoir s'il existe un emploi générique en malgache.

L'hypothèse du défini générique s'appuie sur le fait qu'un mot en emploi doit toujours comporter un déterminant à cause du caractère non vide du spécificateur du nom. Si le défini générique est l'article *le* en français, on peut supposer que c'est l'article *ny* qui le représente en malgache.

L'analyse de l'emploi du *le* générique nous autorise à dire que le nom ainsi déterminé n'a plus pour fonction une désignation d'objet mais une désignation de concept. Ce qui signifie que l'emploi générique est aussi une fuite du réel. Lorsque nous disons, par exemple, *le zébu adore le manioc*, il serait très difficile de savoir de quel zébu on parle ou de quel manioc. Il s'agit donc d'un refus de la référenciation. Et si on se contente de la théorie représentationaliste, notre exemple serait donc une phrase incorrecte puisqu'on ne sait pas de quoi on y parle.

C'est pour ne pas éliminer des phrases de ce genre qu'il faut faire intervenir la référence aux locuteurs, c'est-à-dire la pragmatique. Dès lors, notre exemple peut être compris comme ayant une valeur illocutoire de conseil. Ce qui lui redonne une acceptabilité tout à fait honorable. Dans la mesure où l'emploi générique fait coïncider la référence virtuelle avec la référence actuelle, on peut le comprendre comme une absence de tout déterminant parce qu'il apparaît automatiquement avec l'insertion lexicale. Et s'il n'apparaît pas en surface c'est sur la base de cette absence.

Observons maintenant les conditions de son effacement en surface. La variation en genre et en nombre en français, nous amène à penser que les déterminants concernés représentent une structure qui comprend le nombre. On reconnaît facilement que l'indéfini singulier *un* est également un nom de nombre qualifié de singulier. En conséquence, il est logique de considérer son pluriel *des* également comme un nom de nombre.

En intercalant entre le singulier et le pluriel on s'aperçoit clairement de la nature « numérique » des déterminants indéfinis. On peut avoir effectivement :

162. Un enfant

163. Deux enfants

164. Trois enfants

165. Des enfants

Nous savons, par ailleurs, que l'anaphore par *en* se produit sur la base de la préposition *de* :

166. Je vois un enfant ⇒ J'en vois un

167. Je vois deux enfants ⇒ J'en vois deux

168. Je vois trois enfants ⇒ J'en vois trois

169. Je vois des enfants ⇒ J'en vois Ø

La première conclusion qui s'impose de l'observation de ces exemples est que si l'on voulait faire la liste des noms de nombre en français, il faudrait y inclure le zéro phonétique noté Ø. La seconde conclusion est commandée par la nécessité d'unifier la structure du nombre. Dans la mesure où l'indéfini pluriel fait apparaître un *les* force est de croire qu'il s'agit là d'un *les* générique parce qu'il s'oppose à la combinaison *de + les* qui indique une origine ou une possession.

170. Le cahier des enfants

Le cahier de l'enfant

Je viens des montagnes

Je viens du marché

Il est facile de comprendre dans les exemples de la série (168) que l'article est un défini non générique puisque sa référence est distincte de la référence virtuelle.

Les est donc introduit dans la structure du nombre de l'indéfini pluriel par application de la règle lexicale qui insère automatiquement un article générique au nom de statut en emploi et non en mention.

Il nous est maintenant possible de formuler de manière précise la structure du nombre grammatical dans les groupes nominaux concernés. Elle serait de la forme :

Nombre + de + le + nom

La présence de la préposition *de* est expliquée par l'anaphore en *en* et la forme observable de l'indéfini pluriel. Et la présence de l'article *le* l'est par l'hypothèse du défini générique. Il suffit alors de préciser, pour avoir les structures de surface voulues, que :

la séquence *de – le* est effacé si le nombre de nombre est spécifié :

171. deux enfants

172. trois enfants

la séquence *de – le* est présente si le nombre est un zéro phonétique :

173. des enfants

174. de la bière

175. de l'huile

Si nous nous servons des mêmes groupes nominaux pour la généralisation de l'hypothèse de l'article défini générique dans la langue malgache, une difficulté apparaît

d'emblée. Quand le nom de nombre est un zéro phonétique, la langue malgache ne fait rien apparaître en surface :

176. Mijery Ø ankizy aho ⇒Je regarde des enfants

177. Misotro Ø labiera aho ⇒Je bois de la bière

178. Manosotra Ø menaka aho ⇒Je mets de l'huile

Il existe néanmoins des structures où l'analyse peut s'effectuer. C'est le cas de la structure qui peut être formulée comme :

N de N

N de N n'est pas une structure simple parce qu'elle peut faire apparaître ou non la particule *de* en surface comme le prévoient les conditions d'effacement de la séquence *de – le*. Il nous faut donc partir d'exemples où la présence de la particule *de* est observable :

179. Tanin-ketsa ⇒ champ de plant

180. Tanin-tsako ⇒ champ de maïs

181. Tanin-traka ⇒ champ de légume

182. Ranom-pary ⇒ eau de sucre

183. Ranom-bary ⇒ eau de riz

184. Ranom-boasary ⇒ eau d'orange

Nous n'allons pas nous prononcer ici sur les différents phénomènes d'assimilation ou de dissimilation entre des phonèmes en contact, ni sur la question de savoir s'il faut mettre ou non un trait d'union. Et encore moins de préciser les différentes chutes de voyelle en apocope ou en aphérèse. Nous tenterons seulement d'expliquer pourquoi on a cette particule *n* (ou *m* devant une labiale).

Notre suggestion est que cette particule provient d'un morphème qui indique l'appartenance au même titre que le génitif dans les langues indoeuropéennes, comme le montre la traduction. L'existence et l'interprétation de la fonction de ce morphème sont attestées par sa présence dans des séquences qui portent sur le possesseur :

185. An'iza io kilalao io ? ⇒ à qui est ce jouet ?

186. An'i Koto io ⇒c'est- à Koto

Et nous avons des raisons de croire que ce morphème dans sa forme intégrale est *ana* à cause de l'existence de la série :

187. ana – ahy (anahy) ⇒ à moi (de moi)

188. ana – ao (anao) ⇒ à toi (de toi)

189. ana – azy (anazy) ⇒à lui/ à elle (de lui/ d'elle)

190. ana – ay (anay) ⇒à nous (de nous)

191. ana – reo (anareo) ⇒à eux/ à elles (d'eux/d'elles)

Ceci implique que la forme correspondante à N de N en malgache est :

N ana N

En conséquence, les exemples peuvent se réécrire comme suit :

192. Tany ana-ketsa ⇒ champ de plant

193. Tany ana -tsako ⇒ champ de maïs

194. Tany ana -traka ⇒ champ de légume

195. Rano ana - fary ⇒ eau de sucre

196. Rano ana -vary ⇒ eau de riz

197. Rano ana - voasary ⇒ eau d'orange

Mais tels qu'ils sont, ces exemples ne permettent en rien de conclure à la présence d'un article générique. Cependant, il est facile de constater la présence d'un *ny* générique en malgache dans les expressions du type :

198. Mankafy mangahazo ny omby

Il est indiscutable que le *ny* dans (199) et (200) fait coïncider la référence virtuelle avec la référence actuelle. Mais dans la mesure où l'on peut avoir une structure N ana ny N comme l'attestent les exemples suivants :

199. Kilalaon'ny ankizy (kilalao ana ny ankizy) ⇒Jouet d' enfant

200. Zanakin'ny fiangonana (zanaka ana ny fiangonana) ⇒Fils de l'église

Nous concluons que le *ny* générique est toujours présent dans la structure et que s'il n'apparaît pas en surface c'est parce qu'il aurait été effacé par l'identité du zéro phonétique aussi bien en structure de surface qu'en structure profonde.

Nous ne prétendons pas avoir démontré qu'il s'agit exactement de la forme *ana* au détriment de la forme *an* possible. Mais il existe néanmoins un indice qui milite en faveur de notre hypothèse, la possibilité des exemples suivants où *ana* est présent :

201. Adala -ana- tsako (fou de maïs)

202. Vady - ana- sefo (femme de chef)

Il existe un argument qui atteste ce parallélisme de structure : la présence de la forme ana- dans les déterminants numéraux :

203. Zaza anankiray (un enfant)

204. Zaza anankiroa (deux enfants)

205. Zaza anankitelo (trois enfants)

En tenant compte de l'anaphore par *en* dans les noms déterminés par un nombre (*je vois un enfant* ⟶ *j'en vois un)*, on peut admettre que la forme N de N du français correspond à N ana N en malgache. Il faut ajouter seulement que sa présence en structure de surface en malgache est une variante libre.

Bref, on peut soutenir qu'il existe une analogie de structure des déterminants nominaux entre le français et le malgache, mais à cause de l'absence d'expression du nombre grammatical dans cette dernière langue, l'interprétation diffère sensiblement. Nous tenons donc pour une modalisation illocutoire l'absence de déterminant dans la structure de surface des groupes nominaux en malgache sur la base de l'interprétation de (146) et celle de l'hypothèse de l'article générique dans les adnominaux. Il s'agit en l'occurrence de bloquer la référenciation au profit d'une désignation de concept.

Autrement dit, l'absence du déterminant dans la production malgache n'est pas un simple passage du défini à l'indéfini en tant que phénomène syntaxique. C'est surtout une solution argumentative qui consiste à résoudre la tension du manque par postulation de la totalité. Et nous pouvons tenir pour confirmation de cette hypothèse l'absence de déterminant dans le deuxième N de la structure N ana N. Quand on dit *kahie ana aja* ⇒ *kahien'aja (cahier d'enfant),* il importe peu qu'il existe ou non un enfant, il suffit seulement que le concept d'enfant s'impose. C'est de ce blocage de la référence que nous avons tiré la modalisation autonymique des énonciations concernées dans la mesure où l'absence de déterminant fait que le mot se désigne lui-même. Un bilinguisme conséquent dans l'acquisition du français comme langue étrangère doit tenir compte de cette valeur illocutoire de l'absence de déterminant puisqu'elle se retrouve dans le refus du nombre qui caractérise le partitif *du* et l'emploi générique du défini *le* et l'indéfini *un.*

Il existe deux positions philosophiques qui peuvent être appariées à la découverte de cette dimension illocutoire d'un phénomène considéré comme purement syntaxique. La première est celle de PLATON et la seconde celle de DESCARTES.

Quand PLATON, dans le Parménide indique que le peintre dessine un lit à partir d'un lit fabriqué par un menuisier mais que le menuisier réalise sa fabrication à partir de l'idée

d’un lit, il confirme la prééminence de l’idée par rapport au réel. C’est ainsi qu’il a concilié les positions de HERACLITE et de SOCRATE tenues pour irréductibles en passant par les deux grandes figures du scepticisme sophistique que sont PROTAGORAS et CRATYLE. Et il est intéressant de signaler ici que le mot « menuisier » a trait au verbe « amenuiser » qui consiste à rendre une chose menue, ce qui confirme que le réel est un amenuisement du possible.

Quant à DESCARTES, nous préférons livrer ci-après une lecture de DELEUZE pour rendre compte de la prééminence de la désignation de concept que nous reconnaissons dans l’absence de déterminant par rapport à la désignation d’objet :

> « La démarche du cogito, vous vous rappelez, c'est : je peux dire "je pense donc je suis", je ne peux pas dire "je marche, donc je suis". Descartes s'explique là-dessus dans ses réponses aux objections dans les rares pages comiques de Descartes où quelqu'un lui a objecté : "pourquoi vous ne dites pas je marche donc je suis" et il dit je ne peux pas. Et ça revient à dire "je marche" c'est un sujet de l'énoncé tandis que "je pense", c'est le sujet de l'énonciation. Alors, peut-être que je ne marche pas, mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est que je pense marcher. En d'autres termes : le sujet ne peut produire un énoncé sans être par là même scindé par l'énoncé en un sujet de l'énonciation et un sujet de l'énoncé. Ça introduit toute la métaphysique du sujet dans la psychanalyse
>
> Je reprends, je pense au texte où Descartes dit : il se peut très bien - je vois une licorne, ou j'imagine une licorne -, il se peut très bien que la licorne n'existe pas, il se peut très bien que la proposition, que l'énoncé "je vois une licorne" soit faux, mais en revanche, il est vrai que je pense voir une licorne, à ce niveau se produit une espèce de dégagement d'un sujet de l'énonciation et par là, tous les sujets d'énoncés possibles. D'où il vous dira : je ne peux pas dire "je marche donc je suis", car je ne peux pas conclure d'un sujet de l'énoncé à un être de l'énonciation. » (DELEUZE, 1971)

La réfutation de DESCARTES de prendre comme équivalentes les deux affirmations *je marche donc je suis* et *je pense donc je suis* réside ainsi dans la différence entre un objet de la pensée et un objet du monde sensible sous la forme d’une distance qui sépare l’énonciation et l’énoncé. L’énoncé parle du monde sensible alors que l’énonciation parle du monde des possibles. Enfin, il n’est pas inutile de rappeler RECANATI sur cette valeur illocutoire du déterminant qui consiste à résorber l’amenuisement du réel par évocation du possible :

« Un élément linguistique ne signifie pas seulement par son contenu, mais aussi par sa forme : à côté de ce qu'il dit, il y a ce que latéralement ou marginalement, il montre (…), le point important était que la réflexivité, bannie de l'ordre du « dire », est légitime dans l'ordre du « montrer », et nous venons d'en avoir un témoignage puisque, par l'intermédiaire des propositions incidentes, les énoncés montrent ou indiquent leur propre valeur formelle : l'expression : « j'affirme que » indique que l'énoncé dont elle fait partie est une affirmation. Mais cette réflexion de l'énoncé sur lui-même s'effectue même en l'absence de tout « colophon »[6] : ceux-ci ne font qu'expliciter ce que montre de lui-même un énoncé. » (RECANATI, 1979, p. 143)

Nous allons maintenant observer un autre phénomène caractéristique de l'emploi de la langue malgache dans la mesure où il fonctionne à l'inverse de l'absence de déterminant. Il s'agit de la réduplication. Son emploi montre que le réel est toujours en deçà du possible et qu'ainsi le locuteur reconnaît les limites de la condition humaine. Ce qui veut dire que l'énonciation qui contient une forme dupliquée, à partir de cette reconnaissance, a pour valeur illocutoire un témoignage d'humilité dans une perspective de préservation de la face.

[6] Le colophon, dans un vieux texte, c'est cette petite main indicative qu'on imprimait dans la marge du temps où on avait cette typographie. Mais il faut ici le prendre dans le sens de l'exemple suivant :
Je soutiens cela ☞ la terre est ronde

2.5. CATÉGORIE DU POSSIBLE ET LA RÉDUPLICATION EN MALGACHE

Si, dans l'analyse précédente, la catégorie du possible nous a servi pour résoudre le problème que pose la censure du réel, par rapport à la valeur illocutoire de la parole qui parle de ce réel, c'est à cause du mouvement de la référentialisation. Et nous avons conclu que le mouvement de la référence ne s'arrête jamais au réel comme référenciation, mais le dépasse pour atteindre la référentialisation comme trace narrative dans un parcours d'évocation. Cette fois-ci, le sens du possible va nous aider à comprendre que la fuite du réel prend naissance de la différence entre énoncé et énonciation.

En effet, on s'aperçoit que si l'énoncé renvoie au réel comme une actualisation d'un concept, par contre, l'énonciation peut s'y opposer par la forme dupliquée qui considère cette actualisation comme un amenuisement de la possibilité inscrite dans le concept afin de rompre justement avec la rigidité du concept. Par cette rupture de la rigidité du concept, la réduplication se présente comme un « adoucisseur » - dans l'acceptation pragmalinguistique de ce terme - puisque la trace narrative de l'illocution a pour mission d'émanciper l'énonciation des contraintes du réel.

Mais comment la réduplication libère-t-elle des contraintes du réel ? Il faut entendre par réel dans ce travail les données empiriques, isomorphes du langage. Lorsqu'on sait que le langage contribue à la construction de cet univers référentiel, la tendance est alors de croire que le mot a pour fonction de représenter le réel au point qu'on peut dire que le mot est égal à la chose. C'est la thèse représentationaliste. Mais cette thèse est battue en brèche par la relativité linguistique. L'argument majeur qui milite contre la thèse représentationaliste est qu'on ne peut pas s'expliquer pourquoi les choses étant égales partout, chaque langue organise de manière différente le réel.

Il en résulte qu'on doit considérer la langue comme une conceptualisation du monde sensible, autrement, le fonctionnement linguistique doit se faire sur le mode hapax compte tenu des différences qui caractérisent chaque infinité d'objets regroupés sous le même nom, d'où l'existence des noms dans les langues. Même dans les noms propres où la langue est tenue de fonctionner sur le mode hapax, il faut toujours tenir compte de la distance qui sépare l'être de l'étant et que résume Paul KLEE dans la formule suivante : [*C'est la voie qui est productive, l'essentiel ;*] *« le devenir se tient au-dessus de l'être,* » (KLEE, 1977, p. 62). En

effet, si les noms propres peuvent fonctionner comme des désignateurs rigides en dépit de la fluctuation de propriétés des individus, c'est par un oubli volontaire des différences.

Dans la réduplication, au contraire, le locuteur refuse d'oublier les différences de la même manière que l'usage du partitif sur les substances qui peuvent être comptabilisées est un refus du nombre. De cette manière, il marque la différence entre l'énoncé et l'énonciation. Il est nécessaire de préciser ici que nous prenons l'énoncé ici par opposition à l'énonciation comme objet produit à production. L'énoncé est susceptible d'être rapporté par un autre locuteur tandis que l'énonciation est un évènement hapax qui témoigne de l'irréductibilité de la subjectivité. L'énonciation est modalisée de manière à renseigner sur l'attitude du sujet qui s'émancipe ainsi de la rigidité du concept. Comme l'a souligné TODOROV à la suite de NIETZSCHE :

> « Tout concept naît de l'identification du non identique. Aussi certainement qu'une feuille n'est jamais tout à fait identique à une autre, aussi certainement le concept de feuille a été formé grâce à l'oubli délibéré des différences individuelles, grâce à un oubli des caractéristiques ». (TODOROV, 1970, p. 29)

Autrement dit, ce qui fait justement la rigidité du concept est cet oubli métaleptique des différences. On peut illustrer d'une autre manière cet oubli : il est possible d'ordonner à deux individus différents de fabriquer une table à partir d'un même dessin coté, il va en résulter deux produits semblables, comportant des différences irréductibles, mais qui seront appelés indifféremment *table.* Dans le dialogue suivant, nous pouvons admettre que la première séquence relève de l'énoncé et la réplique appartient au domaine de l'énonciation. Il faut admettre néanmoins qu'énoncé et énonciation se présentent ensemble dans une production discursive. Mais c'est une décision théorique à partir de la domination de l'une ou de l'autre caractéristique de la production qui opère la classification. Présentons le dialogue:

- *Miasa ve ?* (Est-ce que vous travaillez ?)
- *Tsa hita e moa fa mba miasasa izao e!* (On n'en sait rien, mais on s'efforce d'en faire un peu).

Ce dialogue est typique du vernaculaire. En mettant l'accent sur le rapport intersubjectif, il amorce le mouvement de fuite du réel. Et c'est ce mouvement de la référence que nous allons analyser en premier chef.

La question *miasa ve* qui ouvre ce dialogue est contestable de prime abord. Il est difficile de comprendre pourquoi quelqu'un pose une question sur l'évidence. Le questionneur est bien capable par lui-même de constater par ses propres sens que la personne qu'il voit est en train de travailler. De ce point de vue, la question est parfaitement absurde parce que le questionneur veut qu'on lui communique ce qu'il connaît déjà.

Pour sortir de cette absurdité, deux solutions s'offrent. La première est celle qu'on trouve dans un type de communication particulier que le système éducatif appelle évaluation. Dans un examen de l'apprenant, l'évaluateur pose des questions dont il connaît déjà les réponses. Mais cette solution ne peut pas être retenue parce que ce n'est pas ce type rapport qui se noue dans la relation intersubjective de ce dialogue. Il nous reste alors la seconde solution.

En apportant une précision sur les conditions de ce dialogue, on peut effectivement mieux cerner la nature la relation intersubjective qu'il met en jeu. Nous savons déjà de l'analyse de MALINOWSKI que quand les paysans parlent du temps qu'il fait, ils ne communiquent pas seulement, mais que, surtout, ils communient. On peut même croire que l'objet de la communication importe peu par rapport à cette fonction phatique. La découverte de ce langage de communion à côté du langage de communication pose alors le problème de la référence.

Dans le langage de communication, la référence est le monde sensible, elle impose au discours le principe de la non contradiction au réel parce qu'elle soumet le langage au problème de la vérité. Son mode essentiel est l'indicatif.

Il faut signaler qu'en dépit de ce principe de la non contradiction, le langage de la communication ne s'interdit pas le mensonge. En effet, le mode indicatif est encore une position du sujet, le choix de ce mode stipule tout simplement que le sujet du discours indexe ce qu'il dit dans la catégorie du réel comme le ferait la monstration par l'index de la

main. D'ailleurs, du point de vue lexical, le terme « indicatif » en tant que catégorie linguistique est construit sur la base de cette indication par l'index.

Dans le langage de la communion, la référence n'est plus le monde extralinguistique. On s'y réfère aux acteurs de la communication, c'est-à-dire, aux sujets de l'énonciation. Et c'est là que l'illocution dévoile la trace narrative parce que la référence aux sujets de l'énonciation fait naître le discours à partir d'un manque. En effet, selon la logique temporelle du récit, la catégorie du réel se présente toujours comme une situation initiale caractérisée par une censure. À cause de cette censure, la catégorie du réel renvoie à la catégorie du possible qui se présente comme une situation finale caractérisée par la complétude. Dès lors, la référence aux sujets de l'énonciation devient une référence à du narratif sur la base de cette logique temporelle qui étale sur un même niveau homogène la catégorie du réel et la catégorie du possible dans un système de renvoi que nous avons appelé ici sémiotique de l'évocation.

Le mode le plus clair du langage de communion est l'optatif. À partir de cette distinction, on s'aperçoit que le mode indicatif indexe le discours dans la catégorie du réel tandis que le mode subjonctif provoque une fuite du réel par évocation de la catégorie du possible. Et une grammaire du français qui tient compte de la référence aux sujets de l'énonciation ne doit pas s'embarrasser de faire une liste des verbes principaux suivis du subjonctif, il suffit de dire que le subjonctif n'a pas pour référence le monde extralinguistique mais la catégorie du possible.

L'introduction de la distinction entre catégorie du réel et catégorie du possible va nous permettre d'analyser la réduplication. La question dans ce dialogue n'est pas dupliquée parce que son énonciateur parle de ce qu'il voit et introduit dans son discours l'objectivité de la référence au monde des objets. Il est obligé d'effacer de son discours toute trace de subjectivité et dans la mesure où le concept naît de l'oubli des différences, il peut prétendre à l'objectivité parce qu'il se contente de parler de ce qu'il voit sans s'y projeter lui-même. On peut donc dire qu'il est sujet de l'énoncé conformément à la lecture du *cogito* cartésien par DELEUZE.

Cependant la question n'est pas aussi simple que le laisse croire cette analyse. Cette objectivité est encore une expression de la subjectivité. Quand un locuteur s'efforce

d'effacer de son énoncé toute trace de subjectivité, celle-ci se retrouve au niveau de l'énonciation parce c'est toujours le sujet de l'énonciation qui décide de produire un discours neutre ou non.

En effet, si nous affectons à la question un colophon sous la forme d'un préfixe performatif, nous obtenons :

206. Je vous demande avec neutralité si vous travaillez

Mais en fait, ce préfixe performatif ne peut pas être tenu pour le principal. La modalisation de la question sous le signe de l'objectivité est commandée finalement par la valeur phatique de l'énonciation. C'est pour cela qu'il ne peut pas faire autrement que d'appliquer le concept dans toute sa rigidité sur ce qu'il voit puisque l'introduction d'une nuance peut contrevenir à la valeur phatique de l'énonciation. Alors, le bon préfixe performatif peut être ceci :

207. Je m'intéresse à vous aussi ; vous demandé-je si vous travaillez

C'est cette manifestation d'intérêt qui justifie qu'on pose une question sur l'évidence puisque la question fonctionne comme une marque d'approbation. Cette approbation est nécessaire à cause de la valeur phatique de l'énonciation parce qu'un intérêt qui va au-delà de la convention linguistique peut aboutir à une critique qui risque de provoquer une brouille.

Mais comme cette approbation est liée étroitement à la rigidité du concept, il est alors normal que la réponse à la question se présente sous une forme dupliquée pour manifester le refus de l'oubli de la différence. C'est ainsi que la réduplication porte la trace de la subjectivité de l'énonciation. Le sujet de la réponse est un sujet d'énonciation parce qu'il ne peut pas épouser le point de vue du sujet de la question dans la mesure où le travail effectif qu'il est en train de faire est frappé par la censure du réel. La réduplication dans la réponse illustre bien la différence entre le sujet qui travail qui est le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation.

Dans la réponse, nous avons une forme de réduplication qui a une valeur d'atténuation. Mais c'est toujours cette valeur qui sera reproduite dans toute réponse

portant sur l'action d'un individu malgache du fait de la différence entre le sujet social qui travaille et le sujet d'énonciation qui répond.

Autrement dit, la réduplication a pour fonction de marquer la différence entre l'étant et l'être, ce qui veut dire encore que le réel est un amenuisement du possible. Le mécanisme exact qui impose la forme de réduplication repose sur la conscience de la limitation du réel par rapport à tout ce qui est possible.

Le sujet d'énonciation introduit cette nuance d'atténuation dans sa réponse en fonction du récit futur dans lequel son action sera versée et où il sera loisible de le critiquer si les résultats ne sont pas conformes à la prétention impliquée s'il avait répondu :

Eka, tena miasa aho (Oui, je travaille vraiment).

Nous sommes, avec la réduplication, en présence d'une force illocutoire qui pousse le sujet à une sorte d'humilité qui, sur le plan linguistique, peut se traduire également par une intersection de champs sémantico-lexicaux. Dire :

208. Ato ny vovoko (C'est ici ma nasse)

Au lieu de :

209. Ato ny tranoko (C'est ici ma maison)

n'est pas analysable *stricto sensu* en tant que niveau de langue ou registre de langue bien que ce soit ces plans qui, les premiers, ont mis le phénomène en évidence. En effet, si le niveau de langue recoupe l'organisation sociale, il manifeste nécessairement une position du sujet (on devrait dire *des sujets*) puisque la collision entre les deux champs sémantico-lexicaux a pour effet de conférer une autonymie aux unités linguistiques ainsi employées.

Cette modalisation autonymique de l'énonciation s'explique par la nécessité de marquer la différence entre une maison idéale et la maison réelle. Dès lors, (208) n'est pas à mettre sous le signe d'un folklore argotique. Il est le signe d'une revendication sociale qui exprime une manière de voir au même titre que les figures sémantiques ne peuvent pas être tenues pour des ornements comme ont tendance à nous le faire croire certaines critiques

littéraires, lesquelles pensent que de la prose à la poésie la différence tient à la mise en forme, le sens pouvant rester identique.

Dans la mesure où l'expression *ny vovoko* fonctionne par dérivation à partir de *ny tranoko*, sa production attire l'attention sur le mot lui-même et amène la question de savoir pourquoi le sujet s'exprime ainsi. C'est de cette manière que l'expression se désigne elle-même et, de la sorte, accède au niveau autonymique du langage. Et cette modalisation autonymique a pour effet d'indiquer le refus du sujet de considérer son habitat comme ayant toutes les propriétés contenues dans le concept de maison. Comme il est impossible d'énumérer toutes ces propriétés ; le moyen le plus simple est de faire dériver la compréhension du mot employé à partir du mot évité, de la même manière que la réduplication se comprend par dérivation du concept de la forme non dupliquée.

De ce point de vue, il faut remarquer que la réduplication dans le paysage linguistique malgache est très caractéristique. Sa valeur illocutoire en tant que forme rejoint celle de la passivation. Il s'agit d'un effacement du sujet de l'énoncé au profit du sujet de l'énonciation. Mais cette assomption ne va pas de soi. Il nous faut encore chercher s'il n'existe pas une forme de réduplication qui puisse infirmer cette valeur.

En effet, il en existe une qui ne montre pas la valeur illocutoire décrite ci-dessus ; c'est quand la réduplication fait intervenir le morphème « dia » et reçoit une valeur d'intensité. Ainsi de (210) et (211) dérivent une valeur illocutoire diamétralement opposée :

210. matoritory (somnoler ?)

211. Matory dia matory (dormir à poing fermer)

Ce deuxième type de réduplication ne concerne donc pas la discussion en cours. En effet, ce genre de réduplication peut s'analyser comme une coïncidence du concept avec son actualisation dans un discours. C'est ce qui lui confère un caractère absolu. Autrement dit, dans (211) on peut supposer que la première occurrence du mot répété appartient au discours et la seconde à la langue. De cette manière on peut admettre que la première a pour référence la seconde. En français, on peut avoir ce caractère absolu de la réduplication

avec les adjectifs notamment. C'est le cas par exemple de l'expression : *Bleu si bleu ce ciel par-dessus le toit.*

Bref, la réduplication qui a pour valeur illocutoire une atténuation par refus de l'oubli de la différence introduit une certaine ambiguïté qui facilite l'effacement du sujet, ou tout au moins, le rend insaisissable parce qu'il se définit sous le régime du ni …ni. En refusant la rigidité du concept, la réduplication indique que le mot ainsi employé n'est pas ni tout à fait celui de la langue ni tout à fait celui du discours. La réduplication peut être considérée comme une démarche sémasiologique.

Renforce cette idée l'existence d'emprunt rédupliqué dans le parler quotidien du Malgache ; ainsi il n'est pas du tout rare d'entendre les gens dire :

212. Mba rapipide (soyez un peu plus rapide)

Dans (212), le régime de l'ambiguïté est tout à fait net. Il permet en tout cas de se préserver soi-même la face et de préserver celui de son interlocuteur. Ainsi (212) n'est pas tout à fait un ordre ni tout à fait une suggestion et le sujet de l'énonciation peut jouer sur les deux registres pour se tirer d'affaire le cas échéant. En réalité (212), implique que le destinataire de la parole n'est ni tout à fait lent ni tout à fait rapide. L'atténuation de l'idée de rapidité est ici redevable à la préservation de la face qui fait entendre la voix du sujet de l'énonciation derrière la voix du sujet social, comme si ce dernier voulait s'effacer derrière le masque d'autorité de l'énonciateur. C'est à ce titre que la réduplication comme adoucisseur est un acte de langage indirect qui fonctionne à la manière d'un euphémisme. Et ce d'autant plus que le morphème *mba* s'analyse comme une prière ; c'est cette valeur de prière que montre le mode subjonctif de la traduction.

La polyphonie comme mise à distance du réel et du possible peut être rapprochée, en tenant compte de l'éclairage du dialogue susmentionné, de la procrastination conçue comme un défaut de planification qui consiste à remettre à plus tard une tâche désagréable. On remarque en effet que les procrastinateurs se ménagent en quelque sorte une distance entre le possible et le réel en se disant devant la qualité mitigée des résultats que c'est la faute au temps. Ce faisant, ils réalisent une force illocutoire dirigée contre les éventuelles remarques négatives qui peuvent s'attacher comme commentaire du « dire » à partir de la

forme du « dit ». Sans la réduplication dans la réponse à la question « *miasa ve ?* », l'interlocuteur peut reprendre dans le futur :

213. Mba milaza fa tena miasa, anefa tsa hitako izay vitany fa voana mitovy amiko ihany (Il prétend vraiment travailler, pourtant je ne vois pas la différence, il est toujours comme moi)

On voit bien que (213) a pour force illocutoire un reproche qui conteste le sens du mot « *miasa* » comme pouvant être un signifiant d'un travail qui n'est pas très remarquable. Et il est aussi bien visible que (213), en dépit de toute marque typographique – nous ne pouvons pas nous prononcer quant aux marques intonatives – déploie une dimension autonymique dans la mesure où l'énonciation de (213) se présente à titre de commentaire d'un discours antérieur qui a fait figurer le mot « *miasa* ». Autrement dit, l'occurrence du mot dans (213) a pour référence l'occurrence antérieure qui est commentée ici.

Il existe une expérience qui montre le clivage du sujet dans les vernaculaires malgaches. Cette expérience oppose l'encodage linguistique du citadin et l'encodage linguistique du campagnard en dépit du fait qu'ils utilisent le même système linguistique, à savoir le malgache. Quand le citadin parcourt la brousse et qu'en l'absence de tout repère géographique ou autres, il utilise le langage pour s'informer de son point de destination, la réponse du broussard (sans aucune connotation péjorative) marque le dédoublement (ou le clivage) du sujet dans une forme réduplicative :

214. Alohaloha ao (un peu en avant)

Alors le pauvre citadin prend de l'espoir parce que le calvaire de la marche sera bientôt fini. Et il finit par râler contre le paysan quand il s'aperçoit que le point prétendu proche apparaît finalement incommensurable.

Pourtant, à notre avis, il ne faut pas incriminer le broussard, car, en réalité sa réponse intègre plusieurs sujets diffractés. D'abord, par disposition empathique, il tient compte du programme narratif impliquée par la question : le questionneur veut atteindre un endroit mais pour l'instant il en est encore disjoint. Puisque le questionneur veut aller à tel endroit,

il se dit qu'il n'a pas le droit de donner des informations qui risquent de perturber ce programme sans nuire à l'image du programmeur.

Ensuite, il intègre également dans sa réponse le sujet de l'énonciation de la question selon la perspective qu'une minute de récit peut contenir cent ans d'histoire. Ce qui fait apparaître sa réponse comme obéissant à la loi de quantité de GRICE qui consiste à dire ce qu'il faut : ni trop ni moins ; pour ne pas empiéter sur le territoire du sujet questionneur.

Enfin, il se construit en sujet idéal qui efface de sa réponse toute trace de jugement relatif pouvant provenir du sujet social.

C'est la convergence de tous ces sujets qui fait que la réponse connaît la réduplication. Sur la foi de cet exemple, on peut considérer que la polyphonie est donc loin d'être le privilège du texte comme la perspective de KRISTEVA le laisse supposer, à moins qu'on élargisse l'extension du mot « texte » à toute forme de production de discours. Bref, la réduplication comme code linguistique est un étalement du possible et du réel sur le même niveau. Ce que le broussard pourrait apprécier comme loin peut ne pas l'être pour le citadin ou inversement, ce que le citadin pourrait considérer comme jouxtant peut ne pas l'être pour le broussard. Force est alors d'introduire l'ambiguïté dans la réponse.

Cette perturbation du code par la polyphonie a été analysée par H. GOBARD à partir justement de l'inscription du sujet dans le discours. Suivant que le sujet social est citadin ou campagnard, le sujet de l'énonciation qui en dérive en tant qu'existant par le langage n'a pas les mêmes conceptions de la mise en discours. Nous tenons la citation suivante comme manifestant cette distinction bien que H. GOBARD ne précise pas la différence entre le sujet social et le sujet de l'énonciation derrière le citadin et le campagnard. Il s'agit d'une analyse d'un dialogue portant sur le temps qu'il fait entre deux paysans que nous ne reproduisons pas ici puisqu'il ne diffère en rien de celui que nous avons rapporté entre le citadin promeneur questionneur et le broussard répondeur :

> « C'est une façon de se flairer l'un l'autre, une façon de se rassurer entre voisin, de confirmer la paix, toujours précaire, et de renouveler une amitié fondée sur une solidarité cosmique : nous sommes bien tous les deux soumis aux mêmes intempéries, aux mêmes menaces, nous sommes donc ensemble sur ce coin de terre et nous nous en assurons

rituellement, après quoi nous pourrons reprendre notre chemin sans craindre la solitude car nous savons que même seul, le villageois n'est jamais isolé.

Au contraire, le citadin, même en foule, est toujours isolé et c'est pourquoi il ne parle pas pour communier mais pour communiquer, non pas pour offrir une émotion mais pour échanger une information : quand on a besoin de savoir quel temps il fait, on ne parle au voisin, on téléphone à la météo. De même l'usage du vocatif n'est pas toujours purement fonctionnel, pour appeler ou pour désigner mais pour marquer une reconnaissance et une communion. » (GOBARD, 1981, p. 192)

En effet, la question soulevée par cette observation, du reste très pertinente de H. GOBARD, est pourquoi, l'être humain, bien qu'appartenant à la même communauté linguistique diverge quant à l'emploi de ce code. La réponse à cette question peut être puisée au sein de ce qu'on pourrait appeler anthropo-linguistique. A bien observer, par exemple, les termes d'adresse dans un système de parenté, on peut conclure qu'on fait à la fois de l'anthropologie et de la linguistique, et l'on s'aperçoit que le déplacement de l'égo fait varier sensiblement tous les termes. Mais plus que cela, référons à ce texte de VOLTAIRE que nous rapporte R. POSNER :

« Quand un diplomate dit « oui », il veut dire « peut-être » ; quand il dit « peut-être », il veut dire « non » ; et quand il dit « non », il n'est pas un diplomate.

Quand une dame dit « non », elle veut dire « peut-être », quand une dame dit « peut-être », elle veut dire « oui » ; et quand elle dit « oui », elle n'est pas une dame. » (POSNER, 1984, p. 5)

Nous retrouvons dans les différentes interprétations des mêmes mots une variation qui dépend du statut du sujet. Une variation qui illustre l'intuition de B. L. WHORF sur la relativité linguistique, laquelle est réévaluée ici en termes de polyphonie qui prend sa source dans le dédoublement du sujet ou encore dans l'effacement du sujet.

Autrement dit, la subjectivité est irréductible dans ce sens que le sujet de l'énonciation se conforme par décentrement empathique à l'image qu'il croit être chez son interlocuteur et non à l'image qu'il se fait de lui-même pour réaliser sa communication. La version sujette à controverse de ce décentrement empathique est la flatterie parce qu'en elle l'interlocuteur produit des signes qu'il sait exagérés de l'image de l'autre dans le but de tromper. La flatterie est le domaine de l'imposture et ne saurait pas nous retenir ici.

Dans ce passage de POSNER, si on considère que le diplomate et la dame appartiennent à la même communauté linguistique à titre de sujets possédant les mêmes compétences linguistiques et partant identiques en tant que tels ; on ne comprend pas pourquoi le « non » soit interdit au premier et le « oui » interdit au second. En réalité, ils sont identiques en tant que sujets possédant les mêmes compétences linguistiques mais ils sont différents en tant que sujet d'énonciation. C'est ainsi que la modalisation illocutoire peut être considérée comme relative à l'inscription du sujet dans son discours. À partir de là, on comprend mieux pourquoi la performativité ne peut pas être soumise au test de la véridiction parce que sa seule validité ne peut provenir que de l'appareillage linguistique qui relève de l'existence analytique et non de l'existence ontologique.

En définitive, dans la force illocutoire que nous a dévoilée la transformation passive orientée vers l'objet, la langue malgache met en présence ce qui est et ce qui n'est pas. Et cela dans une évocation réciproque qui va dans le sens de la totalité. C'est en quelque sorte un dialogue du possible avec la réalité qui lui préexiste.

Cette notion de totalité que nous avons articulée avec la notion de censure peut recevoir maintenant une interprétation qui complète ce que nous en avons donné. Lorsque PARIENTE analyse ce qu'il appelle des énoncés irréels du type :

215. Si Socrate n'avait pas bu la ciguë, Platon ne serait pas devenu philosophe

Voici le commentaire qu'il produit pour rendre compte de ce dialogisme du réel et du possible :

> « Le rapport qu'elles (les représentations) entretiennent avec le nom propre apparaît donc tantôt très étroit, tantôt comme plus relâché. Faut-il s'en étonner ? Si l'on résiste dans un cas à la dissociation pour l'admettre dans l'autre, n'est-ce pas tout simplement parce que, dans le premier cas, l'énoncé prétend décrire le réel, tandis que dans le second, il se place dans l'irréel où tout est acceptable ? Mais cette réponse est plutôt une manière de se débarrasser du problème que de le résoudre. Il n'est pas sûr en effet que tout soit acceptable dans l'irréel, qu'une hypothèse soit acceptable comme telle si elle est caractérisée comme irréelle. » (PARIENTE, 1982, p. 38)

L'embarras de cette explication nous semble venir de la volonté de dissocier complètement le réel et le possible qui aboutirait à une conception de l'irréel comme

frappée d'inexistence, pourtant, si nous convenons avec WITTGEINSTEN que la réalité est l'ensemble de ce qui est et de ce qui n'est pas, il nous faut admettre que l'opposition entre l'irréel et le réel n'est pas rigide mais appartient au même paradigme. De cette manière le réel, au sens de PARIENTE, se lit comme un possible parasité par l'existence

Ou bien si l'on convient avec HEIDEGGER de la notion d'« ouverture d'un monde » qui donne aux choses une structure dialogique avec le possible, alors « l'irréel » de PARIENTE s'apparente à la catégorie du possible.

Néanmoins, nous ne prétendons pas que PARIENTE n'ait pas donné une solution à ce problème, en effet, il introduit la notion de fiction qui, sous quelques réserves, nous semble exprimer la même chose que ce que nous entendons par catégorie du possible:

> « Nous appelons ici « fiction » la tentative de constituer par le discours et en lui un monde différent du monde réel : la volonté balzacienne de faire concurrence à l'état civil en serait une illustration. C'est dans le cas de la fiction que tout se passe comme si on avait affaire à un autre réel. Mais la fiction se distingue de l'irréel en ce qu'elle ne s'annonce pas comme irréel ; elle ne comporte pas de présupposition d'irréalité, elle met tout en œuvre pour se faire admettre comme réalité. L'énoncé irréel s'exprime en recourant au conditionnel. Il se situe de lui-même par rapport au réel ; il manifeste une sa finalité qui n'est pas de décrire une autre réalité, mais de servir par un moyen détourné à l'analyse de la réalité. (PARIENTE, 1982, p. 43)

Mais, il faut reconnaître que le possible n'est pas ce qui s'oppose au réel comme irréalité mais comme ce qui lui diffère éternellement ; et cette différence éternelle nous installe dans la catégorie du désir qui est à la source de nos énonciations qui sont toujours marquées du sceau de la polyphonie. Parce qu'elles sont le fait du sujet clivé, l'un des deux sujets s'efface mais n'est nullement frappé d'inexistence..

D'une manière générale, la réduplication en malgache remplit de cette fonction attribuée à la fiction parce qu'elle est le fait du sujet clivé dans l'énonciation qui présente la force illocutoire de la préservation de la face. Nous en avons une approximation dans les formules de politesse dont la fonction est de communier et non de communiquer s'il faut en croire les analyse de H. GOBARD à partir de la découverte de la fonction phatique de B. MALINOWSKI. Nous sommes donc en droit de faire l'assimilation entre la fonction de communion du langage avec la modalisation illocutoire de la réduplication.

En effet, quand on dit (212) en réponse à la question d'une serveuse qui veut savoir ce qu'on est venu acheter dans le magasin

216. Mijerijery fotsiny aho (Je ne fais que regarder un peu)

peut provoquer chez les logiciens la remarque du type : « ou bien on regarde ou bien on ne regarde pas », comme si les actions ou les états de choses étaient absolus et que la tiédeur n'était pas un état intermédiaire entre le chaud et le froid. La tiédeur est justement une expression de l'ambiguïté puisque ce n'est ni chaud ni froid.

Dans la langue française l'énonciateur et le sujet social ne se distinguent pas vraiment, on peut dire que le masque dans les énoncés français est pratiquement transparent, le sujet s'affiche généralement comme celui qui parle. En revanche, dans la langue malgache, l'homme avance masqué comme s'il avait peur d'être prisonnier de la réalité et s'adjoint un adjuvant dans l'allocutaire pour s'opposer à cette peur. C'est-à-dire pour dépasser la réalité et ainsi accéder au monde du possible qui tire son attrait du fait de sa différence d'avec la réalité. La caractéristique du désir étant qu'on ne désire que ce que l'on ne possède pas.

Nous allons terminer cette deuxième partie par quelques évocations de phénomènes qui tendent au même fonctionnement que la réduplication en malgache. L'observation de la réduplication nous a amené à conclure qu'il y a une différence essentielle entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation bien quelque fois ils peuvent coïncider, mais même dans cette coïncidence, l'énonciation instaure toujours une différence.

Nous avons quelquefois parlé de sujet social au lieu et place du sujet de l'énoncé parce que les deux dénominations désignent la même chose. Pour accepter cette identité, il faut que la conception du monde inclue l'homme comme un objet parmi les autres. Ainsi quand on dit, par exemple, *Rakoto travaille la terre* ou *il travaille la terre*, les groupes nominaux qui se trouvent de part et d'autres des phrases sont compris comme désignant chacun un objet du monde. Et les groupes nominaux qui se trouvent à gauche du verbe sont appelés sujets de l'énoncé. L'emploi du mot *Rakoto*, dans la mesure où les noms propres sont autoréférents, indique que c'est à la fois un sujet social et un sujet de l'énoncé. En tout cas, il ne peut pas être le sujet de l'énonciation.

En revanche, on parle de sujet de l'énonciation quand il est possible de l'identifier comme étant celui qui est responsable de la production de l'énoncé. Quand on dit :

217. Je regarde la pluie

Il y a une coïncidence entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation dans la mesure où le « je » est à la fois le sujet de la phrase et le responsable de l'énonciation. Toutefois, il ne faut pas assimiler la coïncidence à une identité. Le sujet de l'énonciation est au niveau du dire, c'est-à-dire, au niveau du faire tandis que le sujet de l'énoncé est au niveau du dit comme le montre le préfixe performatif ou la proposition incidente dans des phrases comme :

218. J'affirme que la terre est ronde comme une orange

Autrement dit, le sujet de l'énoncé concerne la référence extralinguistique alors que le sujet de l'énonciation se présente comme un individu linguistique qui n'existe que dans et par le langage. C'est la position précise de BENVENISTE dans sa description de l'appareil formel de l'énonciation. Mais parmi les nombreuses propriétés du sujet de l'énonciation, nous retenons son fonctionnement en masque d'autorité.

Très souvent, dans les gestions de conflits sociaux, un individu prend la parole en public en spécifiant qu'il le fait à plus d'un titre ou sous plusieurs casquettes. Ceci veut dire exactement que c'est l'autorité de ses titres qui lui permet de parler comme il fait. En termes de linguistique, on dira que derrière l'individu physique se cache plusieurs sujets d'énonciation.

Nous en avons vu une approximation dans la réduplication en malgache où le sujet se cache sous cette forme linguistique pour s'autoriser de parler sous le signe de l'ambiguïté, on peut même dire qu'il s'avance masqué. L'analyse du *sokela* comme forme de discours nous a révélé également que les circonlocutions autour de la demande d'excuses n'ont pour but que de permettre au locuteur de s'effacer en tant que sujet social et de prendre le masque d'autorité de l'énonciation pour effectuer l'acte de discours pour lequel il a pris la parole.

Le masque d'autorité de l'énonciation permet même de contourner le tabou linguistique qui interdit de prononcer certains mots. Ainsi, entre un père et un fils, dans le vernaculaire, quand il faut parfaire l'éducation sexuelle de ce dernier, le père prend la parole en spécifiant que :

219. Ny manao fady ro tsa fanao fa ny miteny fady azo atao (C'est faire le tabou qui est interdit mais parler du tabou est permis)

En réalité, ce qui l'autorise à parler des choses du sexe par leur nom, c'est le fait que son énonciation se présente comme visant à l'éducation de son fils. Ce qui veut dire que par son énonciation, il n'est plus le père (sujet social), mais l'éducateur sexuel. C'est cela le masque de l'autorité. On peut aussi attribuer le masque d'autorité aux conteurs traditionnels dans la mesure où derrière ces contes se profile une éducation caractéristique des sociétés sans écoles.

Au cours d'une analyse d'un fragment de texte de STENDHAL, il nous semble que Jacques GENINASCA ait perçu exactement la même chose bien qu'il ne parlât pas de masque d'autorité dans cette analyse puisqu'il affirme que :

> « Tout *réel* n'est jamais que le résultat d'une saisie et le spectacle du monde varie en fonctions des Discours dont relèvent les différents sujets » (GENINASCA, 1984, p. 21)

Ce qui est à l'œuvre dans la variation du spectacle du monde est justement le masque d'autorité de l'énonciation. Nous livrons ci-après le texte, occasion de cette affirmation, dans lequel s'affronte le discours du géologue et celui du promeneur romantique :

> « Pietra-Mala, 19 janvier. – En quittant Bologne pour traverser l'Apennin, la route de Florence suit d'abord une jolie vallée, à peu près horizontale. Après avoir marché une heure à côté du torrent, nous avons commencé à monter au milieu du petit bois de châtaigniers qui bordent le chemin. Arrivés à Loïano et regardant au Nord, nous avons trouvé une vue magnifique ; l'œil prend en travers cette fameuse plaine de Lombardie, large de quarante lieues, et qui, en longueur, s'étend de Turin à Venise. J'avouerai qu'on sait cela plus qu'on ne le voit ; mais on aime à chercher tant de villes célèbres au milieu de cette plaine immense et couverte d'arbres comme une forêt. L'Italien aime à faire le *cicerone* ; le maître de poste de Loïano a voulu me persuader que je voyais la mer Adriatique (dix-neuf lieues) : je n'ai point eu cet honneur-là. Sur la gauche, les objets sont plus voisins de l'œil, et les sommets nombreux des Apennins présentent l'image singulière d'un océan de montagnes fuyant en vagues successives.

Je bénis le ciel de n'être pas savant : ces amas de rochers entassées m'ont donné ce matin une émotion vive (c'est une sorte de *beau*), tandis que mon compagnon, savant géologue, ne voit, dans cet aspect qui me frappe, que des arguments qui donnent raison à son compatriote, M. Scipion Breislak, né à Rome, prétend que c'est le feu qui a formé tout ce que nous voyons à la surface du globe, montagnes et vallées. Si j'avais les moindres connaissances en météorologie, je ne trouverais pas tant de plaisir, certains jours, à voir courir les nuages et à jouir des palais magnifiques ou des monstres immenses qu'ils figurent à mon imagination. J'observais une fois un pâtre des chalets suisses qui passa trois heures, les bras croisés, à contempler les sommets couverts de neige du Jung-Frau. Pour lui, c'était une musique. Mon ignorance me rapproche souvent de ce pâtre.

Une promenade de dix minutes nous a conduits à un trou rempli de petites pierres d'où s'exhale un gaz qui brûle presque toujours ; nous avons jeté une bouteille d'eau sur ces pierres ; aussitôt le feu a redoublé, ce qui m'a valu une explication d'une heure qui eût transformé pour moi, si je l'eusse écoutée, une belle montagne en laboratoire de chimie. Enfin mon savant s'est tu, et j'ai pu engager la conversation avec les paysans réunis autour du foyer de cette auberge de montagne ; il y a loin de là au salon de madame Martinetti, où nous étions hier soir. Voici un conte que je viens d'entendre sous l'immense cheminée de l'auberge de Petra-Mala. »

Dans cette note de voyage, le discours valorisé est celui du voyageur romantique puisqu'en lui le réel n'est pas privilégié mais étalé au même niveau que le possible. Dès lors, il est facile de comprendre pourquoi le discours géologique est disqualifié dans cet extrait : l'objectif le plus clair du sujet énonçant n'est pas de décrire la réalité, mais par cette description de rechercher un plaisir esthétique. Autrement dit, de la description dérive une nouvelle valeur illocutoire : la quête d'un plaisir esthétique. C'est ainsi que métaphoriser est, avant tout, une manière de voir. Nous n'en voulons pour preuve que ce segment tiré du texte de STENDHAL :

« J'avouerai qu'on sait cela plus qu'on ne le voit ; mais on aime à chercher tant de villes célèbres au milieu de cette plaine immense et couverte d'arbres comme une forêt. »

Cet aveu met l'accent sur un phénomène que nous avons longuement débattu ici. Il met en évidence qu'en matière d'encodage, le monde n'est pas indépendant de la langue et encore moins du sujet de l'énonciation.

S'il en est ainsi de l'aspect de l'illocution dans les parlers ordinaires, nous allons voir comment elle se présente dans le langage élaboré, dans la troisième partie. Elle sera pour nous l'occasion de faire dialoguer la linguistique et la littérature.

TROISIÈME PARTIE

L'ILLOCUTION DANS LE LANGAGE ÉLABORÉ

3.1 LES SALUTATIONS ET LE SUBJONCTIF

Il nous faut d'abord justifier pourquoi les salutations sont placées dans la catégorie du langage élaboré et non dans le langage ordinaire alors qu'elles se pratiquent quotidiennement. Dans l'opposition langage ordinaire et langage élaboré, une habitude bien ancrée consiste à faire du premier le domaine de l'oral et du second celui de l'écrit. C'est le réflexe de celui qui entend faire une analyse du bilinguisme à Madagascar. Le français est une langue écrite et par cette écriture un langage élaboré et le malgache est une langue orale et par conséquent est un langage ordinaire.

Cette analyse habituelle se heurte évidement à la position qui est adoptée ici, car elle tend à nous faire croire que la diglossie est un rapport figé, réglé une fois pour toutes. Or nous avons démontré une autre distribution selon laquelle quand la communication est dominée par une dimension affective, c'est la langue maternelle qui est utilisée et quand c'est la valeur informative qui prend le pas, alors c'est le français qui est employé. C'est ce qui explique le phénomène observé dans la vie quotidienne : on s'adresse en malgache à un employé de l'administration des douanes, par exemple, mais quand il s'agit de produire des pièces justificatives, celles-ci sont obligatoirement rédigées en français. On ne doit pourtant pas conclure de cette distribution qu'elle recoupe la distinction entre langage ordinaire et langage élaboré. Ce qui est mis en jeu dans cette distribution, c'est que s'adresser à quelqu'un concerne plus les sujets d'énonciation, donc la relation intersubjective, et partant, une dimension affective ; alors que produire des pièces justificatives a pour référence dominante les objets du monde.

Ceci implique que la forme élaborée ou la forme ordinaire se trouve à l'intérieur d'une seule et même langue. Qu'est-ce qu'il faut alors entendre par ces formes que nous avons manipulées sans avoir cherché à les définir ? On peut accepter en première approximation que le discours ordinaire est un langage spontané qu'utilise un locuteur pour des fins pratiques de la vie quotidienne. Les actes de parole comme *marchander, demander ou donner une information, approuver ou désapprouver, décrire,* etc. se réalisent dans un langage ordinaire dans toutes les langues. En revanche, le langage élaboré intervient sous une forme ritualisée dans les événements importants de la vie, comme la naissance, la circoncision, le mariage, la mort, les fêtes, etc.

De cette première approche, nous pouvons maintenant préciser les critères de la distinction. En introduisant la mensuration du temps, on s'aperçoit que les actes de parole de la vie quotidienne appartient au vécu au premier degré de la temporalité ouverte. Il s'agit alors du temps linéaire irréversible connaissable seulement comme passé, présent et futur.

Par contre, le langage élaboré, qui intéresse les événements importants de la vie, appartient à la temporalité close qui se présente comme l'articulation d'un avant et d'un après selon l'algorithme de GRÉIMAS. Le langage élaboré concerne ainsi la narrativité ; or le racontable, avons-nous vu, a cette propriété d'être fini avant de pouvoir commencer du fait que sa référence n'est pas les objets du monde mais les sujets de l'énonciation.

De là, une troisième distinction s'articule. Si le vécu au premier degré appartient à la temporalité ouverte c'est parce qu'on ne peut jamais connaître sa fin qu'au moment où elle survient. Pourtant, elle s'écoule inexorablement vers cette fin. Dès lors, la temporalité close se présente comme une transgression de ce temps du vécu au premier degré dans la mesure où elle ponctue l'avalement du futur par des récits (récit de la naissance, récit de circoncision, récit du mariage, etc.) au point qu'on peut dire que si l'histoire du vécu au premier degré est possible c'est parce que nous sommes impliqués dans des histoires racontées par un langage élaboré.

Comme nous connaissons déjà comment SCHEHERAZADE s'est maintenue dans le vécu au premier degré par des récits, aussi ferons-nous appel à PÉNÉLOPE cette fois-ci pour nous rendre compte que si le vécu au premier degré concerne le sujet social ou le sujet de l'énoncé, en revanche le vécu au second degré ou la temporalité close concerne le sujet de l'énonciation.

Rappelons pour mémoire que PÉNÉLOPE est l'épouse d'ULYSSE parti faire la guerre à Ilion. Les princes d'Ithaque, croyant en la mort de ce héros, festoyaient dans sa maison tout en demandant la main de son épouse. Mais pour déjouer les ardeurs des prétendants, voici les ruses qu'avait ourdies le cœur de PÉNÉLOPE selon les propres paroles d'ANTINOOS, l'un des prétendants:

> « Elle avait au manoir dressé son grand métier et, feignant d'y tisser un immense linon, nous disait au passage : « *Mes jeunes prétendants, je sais bien qu'il n'est plus, cet*

ULYSSE divin ! Mais malgré vos désirs de hâter cet hymen, permettez que j'achève : tout ce fil resterait inutile et perdu. C'est pour ensevelir notre seigneur Laërte quand la Parque de la mort viendra de tout son long le coucher au trépas, quel serait contre moi le cri des Achéennes, si cet homme opulent gisait là sans suaire ! » Elle disait et nous, à son gré, faisions taire la fougue de nos cœurs. Sur cette immense toile, elle passait les jours. La nuit, elle venait aux torches la défaire » (HOMERE, Iliade et Odyssée, 1955, p. 575)

Cette astuce de PÉNÉLOPE permet de se rendre compte que le vécu au premier degré est suspendu à la temporalité close. En défaisant toutes les nuits la toile, PÉNÉLOPE interdit à la temporalité close d'atteindre sa clôture et de la sorte, elle dessine son vécu au premier degré. Nous pouvons dire, en définitive, que si l'histoire du sujet social est possible c'est parce qu'il est impliqué dans des histoires qui sont celles du sujet de l'énonciation. En effet, on reconnaît facilement que si PÉNÉLOPE fait et défait sa toile, ce n'est pas par simple esprit d'indécision ; au contraire, de cette toile qui ne finit jamais, elle tire une action dérivée, celle de faire différer éternellement l'hymen. C'est cela la manière humaine de passer le temps : ponctuer l'avalement du futur par des récits.

On peut mieux comprendre maintenant pourquoi les salutations entrent dans la catégorie du langage élaboré : les salutations sont une manière proprement humaine de tisser notre vécu au premier en nouant des liens intersubjectives. Elles furent une occasion pour BENVENISTE d'établir le concept de dérivation illocutoire sous le nom de délocutivité, précisée plus tard par DUCROT dans toute son ampleur.

On peut comprendre le phénomène délocutif à partir du déverbatif plus accessible. Si le nom *abordage* est un déverbatif du verbe *aborder*, alors le délocutif est la création d'un mot pour sa performativité à partir d'une locution ou expression. On sait que le mot « salut » signifie d'abord échapper à un danger et ainsi de se maintenir en vie. Mais quand on réalise son énonciation dans le but de saluer, on a affaire à un délocutif. Et les salutations obéissent à ce principe délocutif quelle que soit leur forme exacte.

Pour le cas qui nous intéresse, le chemin de la délocutivité semble très détourné pour l'objectif de la démonstration ; il convient alors de passer par la syntaxe pour dévoiler le caractère délocutif des salutations. Les formules qui servent à accomplir l'acte de salutation sont souvent réduites au minimum dans l'usage à cause d'une contrainte d'économie. C'est

ainsi qu'elles ne montrent pas véritablement leur nature. Elles sont comme frappées d'ambiguïté.

La formule de salutation la plus simple, en français, est l'expression « bonjour ». On peut s'en tenir à cette forme et rejeter les différentes émissions vocales plus réduites, accompagnées ou non de geste, comme « allô! », « jour », etc. On s'aperçoit alors qu'il existe d'autres formules analogues qui relèvent du domaine de l'optatif mais qui révèle l'intelligibilité de la formule. Nous trouvons :

220. Bonne journée

221. Bonne nuit

222. Bonne ambiance

223. Bon anniversaire

224. (…)

« Bonjour » devait donc avoir, à l'origine, la même graphie séparée que gardent toujours ses homologues comme le montre l'énumération ci-dessus. Prise à la lettre, la formule se comprendrait comme une description de l'état du jour de la même manière qu'on dira à la vue d'une femme exceptionnelle : *belle femme* ou, à la vue d'une fleur: *jolie fleur !*

Mais cette interprétation doit être rejetée. Même dans le cas d'un temps exécrable, la formule continue d'être utilisée. Il arrive même dans un parcours conversationnel qu'à la suite d'un *bonjour,* le locuteur ajoute : *il fait un sale temps aujourd'hui*. On en conclut que la formule n'est pas le fait du sujet d'énoncé parce qu'elle ne se réfère pas au monde des objets. Quel est donc le véritable sens de la formule ?

Il faut admettre ici avec DUCROT l'objection suivante contre le nominalisme : tout d'abord, il y a la conception nominaliste du langage qui réduit le sens des mots à leurs emplois. A laquelle conception, on réplique que si on emploie les mots dans un énoncé, c'est bien parce qu'ils possèdent une signification intrinsèque. Dès lors, on retombe dans un cercle vicieux dont voici la solution proposée par DUCROT pour en sortir :

« Pour sortir de ce cercle, quelque peu fastidieux, il faudrait que le sens sur lequel se fondent les emplois (et que je noterai S1) soit différent du sens S2 constitué par référence à ces emplois (ce qui n'exclut d'ailleurs pas que S1 soit lui-même relatif à l'emploi du mot dans un sens antérieur S0, et ainsi de suite). Il est donc nécessaire que si le nominalisme ne doit pas être circulaire, d'expliquer que des emplois où un segment linguistique a la valeur S1 amènent à conférer à ce même segment une valeur tout autre S2. Cette métamorphose, on peut, je crois, la fonder sur l'énonciation. Car l'acte d'employer une expression (dotée d'un sens S1) peut avoir, et a généralement, une signification bien différente de celle que possède l'expression elle-même. » (DUCROT, 1980, p. 48)

À la lumière de cette explication de DUCROT, nous pouvons appeler la première interprétation comme la signification S1 qui fait du segment *bon jour* l'expression descriptive du temps qu'il fait au cours d'une énonciation. Ensuite, à cause de l'ancrage spatio-temporel de toute existence, il est normal que deux voisins soumis aux mêmes aléas climatiques soient contents de constater le beau temps et de se le dire dans un mouvement de communion phatique. Enfin, par référence à cette énonciation dont la communion est la motivation la plus claire, on dit « bonjour » à quelqu'un à qui on veut témoigner la communion, ou l'ouverture à autrui Cf. (LEVINAS, 1992), pour reprendre l'expression de LEVINAS.

De cette préservation de relation, la production de la formule se réfère à cette énonciation antérieure mais dans un sens différent. Plus exactement, son énonciation ne tend plus à signifier littéralement, mais se présente comme une preuve d'une bonne intention à l'égard de son interlocuteur de telle manière que cette dernière soit dans une bonne disposition.

Finalement, se crée une expression S2 signalée accidentellement par la graphie accolée, utilisée non plus pour décrire mais pour souhaiter. Voilà pourquoi il est possible de produire la formule en dépit sa contradiction avec le référent parce qu'il n'est plus que le signe d'une ouverture à autrui. L'expression change alors de sphère, il sort de la rigidité du concept et se comprend comme une temporalité close qui peut accueillir un récit au lieu d'appartenir au temps irréversible et être compris comme une simple division chronologique du temps. Parce que le temps qui peut accueillir un récit est un temps qui conjugue le réel et le possible dans toute la fictionnalité narrative du récit où le sujet de l'énonciation souhaite à l'autre la réalisation de son projet. Qu'on se réfère ici à toutes ces dates anniversaires qui tissent la trame de notre vécu au premier degré. Quelque part, nous

sommes comme une PÉNÉLOPE qui tisse avec les salutations le contenu de notre journée, lequel se défait à chaque nuit.

Dès lors, il est facilement concevable de croire que « bonjour » n'est pas une réduction la phrase le "jour est bon", elle est par contre issue d'une structure où il existe ce que l'on appelle préfixe performatif comme cela est postulé par John Ross SEARLE. Mais ici, il faut plutôt parler de modalité illocutoire, car le sémantisme du verbe mis en cause entraîne des conséquences syntaxique et sémantique qu'il convient de bien analyser.

L'hypothèse qui a conduit à l'abandon de la distinction entre constatif - qui sert à décrire un fait - et performatif - qui set à réaliser un acte de discours - vient du fait que les phrases déclaratives se présentent comme des affirmations et entraînent la demande de croire. Cependant elles n'impliquent pas une modification du mode verbal de la phrase ainsi préfixée, le mode requis dans ces phrases déclaratives est l'indicatif.

On se rappelle, d'après les analyses de P.A. BRANDT, que le carré sémiotique est un dispositif logique qui permet d'obtenir une conjonction à partir d'une disjonction. La disjonction est constituée par le fait que d'un côté il y a le son et de l'autre les objets du monde. Comme le son est un objet parmi les objets il faut nécessairement qu'il marque sa différence pour constituer son identité. Il s'ensuit un travail de négation qui convertit le son en phonème. Il est de même pour les objets du monde qui sont convertis en contenu, c'est ainsi que l'on obtient la conjonction du signifiant et du contenu dans le signe linguistique. Mais l'analyse pragmatique ne peut pas s'arrêter à ce niveau, il lui faut encore se demander quel acte de discours se réalise dans la conversion des objets du monde en signe linguistique. On peut résumer cette préoccupation de la pragmatique par la formule F(x), dans laquelle, x désigne une production linguistique et F la force illocutoire.

La phonétique démontre que la constitution du signifiant suit un mécanisme binaire que dévoilent les paires minimales du type /piƐr/ vs /biƐr/. En ce qui concerne le signifié, le binarisme ouvre deux parcours possible : la décomposition sémantique en partie référentielle et la décomposition sémantique sur le mode conceptuelle qui aboutit à un emboîtement de classe (cf. (DUBOIS, et al., 1977). Le sujet énonçant doit opérer un choix pour installer une figure du monde dans son discours, ce qui introduit la censure dans

l'emploi des mots dans le discours qui actualise un et seulement un sens parmi tous les autres sens présents virtuellement dans un mot.

C'est ainsi qu'à partir d'un axe de contraires inconciliables (son et référent), l'intelligence humaine ou la faculté langagière projette des contradictoires qui ne peuvent plus exister l'un sans l'autre (signifiant et signifié). Autrement dit, l'homme convertit le référent en signifié selon un axe de pertinence. Et c'est cette certitude du sensible qui est à l'origine du mode indicatif parce que le signe linguistique ainsi obtenu est rattaché au référent sur le mode indiciel. Mais de ce référent, le signifié ne dit pas tout mais seulement ce qu'il convient d'en dire. Il en résulte des fois des malentendus entre destinateur et destinataire parce que l'un et l'autre ignorent complètement quels sont les éléments du signifié censurés du côté de l'émetteur et ceux qui le sont de la part du récepteur. C'est cette différence entre positions du destinateur et du destinataire qui a fait dire à CHIRPAZ que la parole est toujours une parole risquée.

En réalité, nous pensons que le mode indicatif assume le cogito de DESCARTES parce qu'il y a prise en charge du constatif par le performatif. Il en résulte un enchâssement noté par la formule F(x). La grammaire définit cet enchâssement comme une substitution de l'objet normal d'une telle phrase par une autre phrase. En effet, l'objet normal de telle phrase doit être un groupe nominal qui peut s'attacher directement ou indirectement au verbe ; alors, on parle de verbe transitif direct ou transitif indirect. Mais quand une phrase se substitue à l'objet normal de la phrase matrice, celle-ci se rattache au verbe de la matrice par le moyen d'une sorte de « colle syntaxique » qu'on appelle conjonction de subordination. Dans cette perspective, la phrase : *La terre est ronde* devient *j'affirme que la terre est ronde*. C'est ainsi que les phrases déclaratives ont pour valeur illocutoire une demande de croire parce qu'elles sont toujours enchâssées, dans la structure profonde, dans une autre phrase qui les commente. Le plus souvent cette phrase est absente de la structure de surface. Il est plus naturel de dire (225) que de dire (226) :

225. La terre est ronde

226. J'affirme que la terre est ronde

Nous pouvons enchâsser (225) sur des matrices différentes qui lui feront différents commentaires, donc assigneront à l'énonciation des valeurs illocutoires différentes.

227. Les scientifiques affirment que la terre est ronde

228. Les images satellites permettent de constater que la terre est ronde

229. Je sais que la terre est ronde comme une orange

On remarque que (227) a pour valeur illocutoire d'être une affirmation des scientifiques. Si le destinataire du message ne fait pas confiance aux scientifiques, alors l'énonciation a pour effet de montrer que ce qui est affirmé est faux. Mais l'affirmation en tant que telle n'est ni vraie ni fausse, elle est, tout simplement, parce qu'elle ne se réfère pas à un objet extralinguistique mais à une énonciation antérieure par un locuteur différent sur la forme de la terre. Le dialogisme est un principe de référence de texte à texte. De la même manière dans (228), l'énonciation, à cause du préfixe parenthétique montre qu'elle a pour valeur un constat et par conséquent fait dériver l'exigence de continuation de la parole selon la modalité illocutoire du faire croire au destinataire par une argumentation qui s'appuie sur la technologie. Cette argumentation se présente évidemment sous la forme d'un discours antérieur. Semblablement, (229) se réfère à d'autres discours antérieurs, notamment ceux qui sont tenus sur l'orange.

Il n'y a pas lieu ici de contester que certaines composantes sémantiques du verbe de la matrice obligent l'emploi du subjonctif dans la phrase commentée. Mais nous verrons cela plus clairement après l'analyse de la formule « bonjour ». Deux cas peuvent se présenter. Ou bien, « bon jour » entre dans le schéma des phrases déclaratives et exige l'emploi de l'indicatif qui est le mode qui indexe les choses dans la réalité. Ou bien, il entre dans un schéma différent qui exige l'emploi du subjonctif.

Rappelons toutefois, que le mode indicatif n'interdit pas le mensonge mais montre que toute énonciation qui se base sur l'un des temps grammaticaux de l'indicatif a pour valeur illocutoire l'indexation du dit dans la catégorie de la réalité, que cette réalité soit vraiment ontologique, pouvant être vérifiée objectivement ou que cette réalité soit tout simplement analytique et n'a d'existence que dans le discours qui la promeut. Nous avons des exemples

de ces réalités subjectives dans les mots comme : *centaure, dragon, sphinx, minotaure* qui sont produits par le pouvoir de la fictionnalité narrative au même titre qu'un nom propre qui figure dans un roman.

Dans ce cas, on peut avoir l'exemple suivant :

230. Je constate qu'il fait un bon jour.

Le locuteur qui s'est exprimé ainsi peut, sur le plan illocutoire, suggérer qu'on fasse une promenade puisque les conditions climatiques s'y prêtent bien ; ou bien il fait un cours de climatologie et présente son énonciation comme une conclusion à partir d'observations de variables climatiques. Mais déjà de cette première interprétation, nous pouvons tirer des conséquences qui autorisent la dérivation délocutive que DUCROT assigne à l'énonciation et qui donne naissance à la formule optative. Les bonnes conditions climatiques sont l'ancrage spatio-temporel des actions ou des projets qui satisfassent nos désirs. Les actions que nous réalisons dans de mauvaises conditions climatiques se présentent sous l'angle de la contrainte.

Depuis l'aube de l'humanité, la temporalité ouverte comme support du temps du récit a fini par donné naissance à ce qu'on appelle horoscope. L'horoscope est une division de la temporalité en de petites temporalités closes qui se distribuent en faste ou néfaste. Ce qui confirme que la manière humaine de passer la temporalité ouverte se fait par une implication dans des temporalités closes. Et les horoscopes tracent pour chaque naissance une vision après la mort qui est celle de la narrativité. C'est cette distribution en faste et en néfaste qui est à l'origine du souhait *bonjour* comme formule de salutation. Il est normal qu'on souhaite un *bonjour* à quelqu'un que l'on respecte ou que l'on estime, ou tout simplement à tout être humain à qui l'on s'adresse.

Ainsi, la formule comme salutation entre dans un autre schéma qui déploie le réel et le possible sur le même plan dans la mesure où la temporalité ouverte est parasitée par des temporalités closes. Ce qui se passe effectivement dans une salutation est un souhait qui bloque la référence traditionnelle des mots à la chose mais, au contraire, produit une référence du réel au récit du possible. Il est bien donc normal que si l'indicatif est le mode

du réel, c'est le subjonctif qui soit le mode de la manifestation du possible. Nous devons alors avoir

231. Je souhaite que vous ayez un bon jour

et non :

*232. *Je souhaite que vous avez un bon jour*

D'habitude, la grammaire du français se contente de dire que (232) est incorrect sans donner une explication de l'incorrection. Cette attitude s'apparente à une prescription alors que la linguistique doit être descriptive de manière à ce que le sujet soit un sujet d'énonciation. En effet, si la grammaire d'une langue est un ensemble de règles finies permettant de produire ou de comprendre des phrases infinies, ceci implique que le sujet est un créateur et non un imitateur. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la créativité linguistique gouvernée par des règles.

(232) est incorrect dans la mesure où il est impossible qu'un souhait ait pour référence ce qui est déjà là (Dasein), sinon, la valeur illocutoire de l'énonciation perd sa pertinence parce qu'il ne sert à rien de souhaiter à quelqu'un d'avoir quelque chose qu'il possède déjà. Un souhait ne peut pas fonctionner de manière tautologique, il faut que sa référence soit différente du réel. Autrement dit, c'est l'opérativité de la censure que le réel introduit dans les choses qui fait que la transgression de la censure soit une postulation du possible comme **différance**. Comme le subjonctif est le mode du possible, l'incorrection de (232) s'explique ainsi naturellement.

Nous gagnerions peut-être en clarté en considérant la catégorie du possible comme une catégorie du désir. En effet le propre du désir est qu'on ne peut pas désirer ce que l'on possède déjà, on désire toujours ce que l'on ne possède pas. Ce qui revient à dire que ce qui est désirable est toujours ce qui est différent de la réalité.

Dire "bonjour" à quelqu'un revient donc à postuler le monde du possible et c'est cette postulation qu'assume le mode subjonctif comme le montre l'interprétation optative de l'énonciation dans l'illustration suivante :

233. Je désire que vous ayez un bon jour

L'ajout du préfixe performatif nous montre bien que le discours est passé du statut de synthétique vers le statut d'analytique puisque sa référence n'est plus le jour réel mais le jour postulé par le discours. C'est dans ce sens qu'il faut lire le fondement de la délocutivité sur l'énonciation selon l'hypothèse de O. DUCROT.

Il faut faire remarquer ici que le sujet de la phrase matrice et celui de la phrase enchâssée sont différents. En effet, seul le sujet de la phrase matrice est un sujet d'énonciation, mais le deuxième sujet n'est qu'un sujet d'énoncé. La grammaire traditionnelle a énoncé une règle selon laquelle quand deux verbes se suivent le second se met à l'infinitif. C'est une règle très lacunaire, donc à abandonner puisqu'il existe des exemples qui y contreviennent sans pourtant être agrammaticaux, comme dans (234) :

234. Le poisson que j'ai pris mesure six pieds

La linguistique transformationnelle nous apprend que c'est une coréférentialité du sujet de la phrase matrice et de la phrase enchâssée qui déclenche une transformation infinitive. Ou encore, une coréférentialité de l'objet second de la matrice et du sujet de l'enchâssée. Voici, en très bref des illustrations de cette transformation infinitive. Au lieu de dire **je veux que je dorme* il faut dire *je veux dormir*. De même, au lieu de **le père dit aux enfants que les enfants jouent dehors*, on a *le père dit aux enfants de jouer dehors.* La présence de la préposition « de » est nécessaire dans ce deuxième exemple. Nous supposons que c'est la présence de l'objet second qui rend nécessaire la présence de la préposition. Car même si cet objet second est pronominalisé, la préposition demeure un facteur de grammaticalité. : *il leur dit d'aller jouer dehors.*

Si cette question de l'infinitif est ainsi réglée, il nous faut maintenant demander si l'infinitif appartient à la catégorie du réel ou à la catégorie du possible. Dans la mesure où il ne porte ni la marque du nombre du sujet ni la marque du temps grammatical, on doit conclure qu'il appartient à la catégorie du possible. Milite en cette faveur le fait qu'il a été obtenu par transformation infinitive à partir d'un enchâssement qui comporte un verbe au subjonctif. En outre, il faut tenir compte que cette interprétation qui place l'infinitif dans la catégorie du possible est justifiée par le fait qu'il peut être employé à la place d'un groupe

nominal à la tête d'une phrase ; et l'infinitif comme sujet de phrase implique une référence virtuelle. C'est ce que montre l'exemple suivant :

235. Travailler est trop dur

Dans la mesure où le verbe « travailler » ne se rattache pas à un sujet localisable dans le temps et dans l'espace, il faut conclure qu'il se réfère au possible qui s'accommode de n'être pas du tout réalisé. C'est ainsi que PEIRCE définit la priméité.

Cette même force illocutoire a été dite d'une manière quelque peu différente par RICOEUR dans son analyse de la métaphore, qui, visiblement, procède de la contradiction pratique de la référence objective.

De ce paradoxe, Paul RICOEUR arrive à cette conclusion que le discours projette vers l'avant un référent en sursis qu'il invente :

> « Ainsi la suspension de la référence réelle est la condition d'accès à la référence sur le mode virtuel. Mais qu'est-ce qu'une vie virtuelle ? Peut-il y avoir une vie virtuelle sans un monde virtuel dans quoi il serait possible d'habiter ? N'est-ce pas la fonction de la poésie de susciter un autre monde, - un monde autre qui corresponde à des possibilités autres d'exister, à des possibilités qui soient nos possibles les plus propres » (RICOEUR, 1975, p. 288)

Le fait nouveau qu'il faut signaler ici c'est que cette propriété de suspendre la référence réelle au profit de ce que nous pourrons appeler non pas référence virtuelle mais référence à l'énonciation n'est pas le propre de la poésie et de la métaphore mais est bel et bien une propriété du langage lui-même. Dès lors, s'il faut comprendre le langage de la poésie comme une communication dotée de caractéristiques spécifiques, celles d'attirer l'attention sur l'énonciation, il n'y a pas de raison qui puisse s'opposer à ce que les salutations comprises sous l'angle du subjonctif ou de l'infinitif ne manifeste pas également une dimension autonymique comme le montre la confrontation des modes indicatif et subjonctif dans l'occurrence de la séquence « bonjour » à l'instant.

S'il faut croire avec NIETZSCHE que l'homme est un être de désir, alors on doit accepter que le mode subjonctif est le mode de ce désir par déplacement de la référence au réel vers la référence à l'énonciation. C'est-à-dire, il s'agit de l'inférence aux sujets de l'énonciation et non au sujet de l'énoncé.

Dans le cas de la salutation comme acte de parole qui nous intéresse, ce déplacement se présente comme une projection dans le futur qui n'est pas encore advenu. C'est-à-dire que l'énonciation qui se déroule dans le présent linéaire du vécu a la propriété de pouvoir convoquer et incorporer le temps de la narrativité qui ne peut exister que dans l'appareillage linguistique qui lui donne naissance sous la forme d'un **ainsi-mais-pas-encore** qui scande la différence entre le réel et le désir. C'est monnayer un temps dans un autre temps pour reprendre l'expression de METZ.

Mais quelle est cette propriété du subjonctif comme temps grammatical qui le rend apte à rendre compte de cette fuite du réel vers le futur ?

Nous pouvons admettre que le mode grammatical du subjonctif relie le temps réel à la fiction du temps de la narrativité selon l'heureuse façon du carré sémiotique pour déterminer la fuite du réel.

Sous quelques réserves, nous rejoignons ici la position de Robert LAFONT à propos du subjonctif. Cet auteur affirme qu'il y a lieu de considérer une fuite du réel dans le subjonctif :

> « Les formes que nous appelons *primaires* expriment l'ascendance. Mais cette ascendance n'est pas capable de produire un futur : elle le donne au plus à deviner en filigrane. Elle est ascendance non dans la réalité temporelle, mais vers cette réalité. Elle marque une hypothèse (le terme est étymologiquement utile : position en deçà) de réalité que le discours approche plus ou moins de cette réalité en lui interdisant de l'atteindre jamais : *je veux qu'il vienne* n'égale pas *je sais qu'il viendra.* » (LAFONT, 1978, p. 273)

Il nous suffit ici de comprendre que ce que cet auteur appelle « décadence » et « ascendance » corresponde à la double fuite du réel dans le passé et dans le futur. Autrement dit, ce mode réalise l'interpénétration de deux mensurations différentes du temps : la temporalité ouverte de l'énonciation et la temporalité close du récit.

2.1. LA FUITE DU RÉEL ET LE MODE SUBJONCTIF

Nous pouvons donc concevoir que le mode subjonctif est un mode qui autorise la fuite du réel. Il existe deux façons de concevoir la fuite de la réalité : celle qui part du présent vers le futur et celle qui ramène le passé au présent. On se rappelle chez Saint AUGUSTIN que le passé est un temps qui n'est plus et que le futur est un temps qui n'est pas encore.

Il est un mythe grec qui a servi de base à l'élaboration théorique de la psychanalyse de FREUD et qui illustre bien cette fuite du réel dans le double sens du passé et du futur. Il s'agit d'ŒDIPE. Reprenons ici dans ses grandes lignes cette histoire dotée de multiples enchâssements afin de l'articuler à la catégorie du désir, donc du mode subjonctif.

Fils de LAÏOS, roi de Thèbes, et de JOCASTE ; Œdipe représente ce genre d'enfant dont la naissance sous le signe d'un jour néfaste confère une destinée forte, laquelle doit être conjurée. Justement, un oracle a prédit au roi qu' Œdipe tuerait son père et épouserait sa mère. Alors il fut exposé, attaché par un pied sur un arbre, sur la chaîne de montagne de Cithéron, pour conjurer le sort.

Recueilli et élevé par le roi de Corinthe, POLYBOS et son épouse, il grandit et alla consulter un oracle de Delphes qui lui faisait la même prédiction. Fuyant Corinthe pour échapper à la prédiction, il se querelle en cours de route avec un voyageur et le tue. Ce voyageur était Laïos. Arrivé devant Thèbes, il sait répondre aux énigmes que le Sphinx posait aux passants et faisait ainsi mourir le monstre. Il a donc libéré la ville de ce fléau. En témoignage de gratitude, les habitants de la ville proclament Œdipe roi et Jocaste devient son épouse.

La psychanalyse, sur la foi de ce récit établit que les personnes de même sexe se repoussent et celles de sexe opposé s'attirent. Nous n'en disconvenons pas mais devrions ajouter ceci : si l'identique s'exclue c'est parce qu'il n'y a rien à désirer chez l'autre que l'un ne possède pas. Et si la différence s'attire c'est parce que la postulation de la totalité se présente comme une transgression de la censure du réel.

De la même manière, il faut comprendre le mode subjonctif comme une transgression du réel par affichage de sa différence éternelle. Ce qui nous autorise à dire que les formes de politesse dans les salutations se maintiennent et se perpétuent dans la mesure où elles sont une transgression perpétuelle du réel. En indexant les choses dans le monde du possible, le subjonctif nous raconte que les choses du réel peuvent recevoir une complétude comme une figure dans un parcours narratif. En définitive, nous pouvons dire que le subjonctif, donc la salutation prend naissance de la censure caractéristique du réel de telle sorte que le mode indicatif, tout en continuant à désigner le réel ait pour véritable référence l'univers possible du mode subjonctif.

En effet, en reproduisant le préfixe performatif dans les formules de salutation, on s'aperçoit nettement de la domination de la phrase matrice dans l'enchâssement. L'analyse syntaxique nous montre que la phrase enchâssée est un objet de la matrice et que le verbe de cet objet est régi par la forme et le sens de la phrase qui la domine. À ce titre, la conjonction « que » se présente comme une sorte de lien syntaxique entérinant cette domination.

Sur le plan sémantique, l'analyse pragmatique fait voir que ce qui est plus important n'est pas ce qui est dit, mais l'acte réalisé dans le dire ; et il se trouve que le préfixe performatif est ce qui donne la valeur ou la force illocutoire du dire. Il est un commentaire de l'énonciation. À ce niveau déjà, on constate qu'il y a une fuite du réel parce que le dire prime sur le dit.

La conciliation des contraires mise en place par le carré sémiotique permet de mettre en évidence le rôle que joue le subjonctif dans la langue française et en conséquence dans l'acte de parole qui nous occupe. Il faut se rappeler que le subjonctif dont il est question dans ce cas précis est une forme qui a supplanté l'aoriste du grec ancien, notamment dans le cas du volitif ou l'expression du souhait.

Nous avons vu précédemment comment le signe linguistique se constitue dans le carré sémiotique ; il est normalement probable que cet outil peut aussi constituer la force illocutoire d'une énonciation par combinaison de contraires : le réel et le possible, non pas par réduction des différences, mais par une propriété du discours qui est une capacité d'introduire la continuité dans la discontinuité, propriété que Georges COMBET exprime en ces termes :

> « (…) le discours syntagmatise des oppositions paradigmatiques » (COMBET, 1981, p. 32)

Or, à proprement parler, le jour, dans la salutation, n'est pas une mesure linéaire du temps qui s'alterne avec la nuit, sinon tous les jours seraient identiques parce que pourvus d'intervalle linéaire identique. Le jour est donc le temps qui peut contenir un récit, et c'est à partir de là que sa mesure peut être plus ou moins allongée puisqu'une minute de récit peut contenir cent d'histoire et inversement. En plus, il faut tenir compte que nous sommes

avec les salutations dans une mesure qualitative et non dans une mesure quantitative. La formule « bonjour » projette devant le réel un discours qui tire sa pertinence de sa différence descriptive : le *bonjour* de la formule doit toujours différer de la qualité du jour réel. Et cela précisément dans la mesure où le jour réel ne saurait pas épuiser toutes les valeurs inscrites dans le mot considéré comme une priméité ou comme type. Le jour réel ne peut qu'être une secondéité ou un token et l'acte de parole que constitue le fait de dire «bonjour » représente la tiercéité, parce qu'à partir de cette illocution se détermine la valeur du jour réel comme secondéité, comme différence avec l'être.

La fuite du réel peut aussi se comprendre à partir de la dichotomie objectivité vs subjectivité. Le jour réel est le jour objectif qui peut être soumis à l'analyse des météorologues qui vont définir à partir de certains critères spécifiques ce qui est bon et ce qui est mauvais. En revanche, l'acte de parole que constitue l'énonciation de la formule de politesse marque l'inscription du sujet dans le discours. Dans la mesure où la formule intervient dans une structure de rencontre, elle est cette ouverture à autrui, ou, cette ouverture au monde par lequel le sujet manifeste que le jour peut être autrement différent de ce qu'il est actuellement pour satisfaire le désir de l'autre devant lequel, le sujet de l'énonciation efface le sujet social.

L'aspect qualitatif attaché à l'énonciation et non à l'énoncé, dans le cadre de cette salutation témoigne de la fuite du réel. En tant que division chronologique du temps, calculée à partir du temps que met la terre pour parcourir son orbite autour du soleil, tous les jours sont identiques. Si nous nous référons aux données de l'astrophysique qui nous place dans le domaine strict de l'objectivité. La phrase suivante serait sémantiquement incorrecte et donc irrecevable *Long comme un jour sans pain.*

Or, il se trouve que cette phrase s'avère être de celles qui peuvent se ranger dans la catégorie des proverbes. Et si on tient compte que les proverbes expriment la *doxa* ou la sagesse des nations, le linguiste qui s'amuserait à la condamner au non de la contradiction sémantique sera également obligé d'exclure beaucoup d'autres qui fonctionnent de la même manière, c'est-à-dire des phrases qui contreviennent à la règle de la non contradiction pratique. C'est pour éviter ce genre d'aporie que notre effort dans ce travail vise à démontrer l'existence de la notion de fuite du réel et que celle-ci déplace la référence

du discours vers un autre discours et non plus sur le monde référentiel parce que le langage n'est pas tautologique. C'est pour cela d'ailleurs que la démarche ici adoptée fait appel à la fois à la science linguistique, à la science littéraire et à la philosophie analytique.

Effectivement, ce proverbe manifeste la fuite du réel par l'inscription du sujet dans le discours : quand le sujet souffre, la question de la réalité s'évanouit comme une question inutile devant son attente ou son désir qui ne peut se manifester que dans la fictionnalité du narratif. On comprend mieux maintenant pourquoi les salutations ne provoquent pas une levée de bouclier de la part des observateurs qualifiés, malgré l'apparente contradiction qu'elles manifestent. Par ailleurs, une telle attitude qu'on pourrait qualifier de sophisme conduirait à exclure totalement de la langue les idiotismes, les poésies et pire, empêcherait radicalement la nomination dans le langage. Puisqu'il est question de nomination, considérons le subjonctif à sa lumière.

3.2 L'ANTHROPONYMIE ET LE SUBJONCTIF

Une manière d'approcher et de mieux comprendre un phénomène linguistique semble consister à le considérer sous plusieurs aspects. On sait pourtant que les noms propres ne manquent pas d'intérêt à être considérés comme le déploiement d'une figure qui parcourt la distance qui sépare la réalité du possible. Derrière chaque nom propre l'être est sous la tension d'un devenir

Œdipe par exemple signifie très prosaïquement « pied enflé » puisque pour conjurer le sort néfaste livré par l'oracle à ses parents, ceux-ci l'ont attaché par l'un de ses pieds sur un arbre dans la solitude de la forêt afin que l'enfant soit dévoré par les bêtes sauvages. Mais depuis FREUD ce nom propre est rendu commun par un processus appelé par la rhétorique antonomase et la structure œdipienne a très peu de chose à voir avec un pied enflé. Elle tend à signifier avec toutes les variantes possibles que l'identité de sexe pousse au conflit et que la différence s'harmonise dans une complétude C'est cela le parcours d'une figure, vrai d'ŒDIPE et de tous les noms propres.

Dans les romans médiévaux, on reconnaît la dimension allégorique des noms propres comme c'est le cas chez CHRÉTIEN DE TROYES. L'allégorie peut se comprendre dans deux sens. Elle peut être comprise comme la personnification d'abstraction qui autorise à des

mots normalement rangés dans la catégorie des inanimés d'avoir des comportements de groupe nominal animé. C'est ainsi que le mot « mort » par exemple assume la fonction d'objet indirect animé dans (236) et le mot « amour » dans (237), en fonction de sujet :

*236. Orphée a parlé à la mort, je penserai **à toi** si tu me rends Déjanire.*

*237. Amour ! Souviens-**toi** : rarement on ne reconnaît ta beauté qu'après ta mort.*

Il existe une seconde conception, celle où elle se présente comme une mise en abyme de l'histoire racontée sous la forme d'un nom propre. Cette allégorie narrative est plus riche et plus profonde que la première ; c'est à elle que nous allons nous référer pour nous introduire au mode subjonctif.

L'œuvre de CHRÉTIEN DE TROYES est si vaste que l'on nous permette ici de nous en tenir à ses deux romans les plus significatifs : *Le chevalier de la charrette* et *Le conte du graal*. On peut alors parler de « personnages – itinéraires », engagés dans une quête qui est toute leur raison d'être.

On comprendra alors à la lumière de ce deuxième type d'allégorie que la forme matérielle du nom propre lui-même se refuse à l'arbitraire au point qu'il y a lieu de parler d'assomption à la classe de signes motivés. Ainsi, LANCELOT est un personnage lancé dans une aventure périlleuse, PERCEVAL est un personnage qui tente une percée au travers de toute une série d'épreuves et d'obstacles.

On peut multiplier les exemples à l'infini, et à travers le temps, et parler de CENDRILLON de PERRAULT ou de CANDIDE de VOLTAIRE. Le premier nom propre indique une jeune fille dont la place est toujours auprès des cendres du foyer, le second s'explique de lui-même puisque le nom est aussi un adjectif. Mais nous pouvons nous en tenir à des noms de personnes réelles pour expliquer le subjonctif.

Nous avons toutes les raisons de croire que les noms propres de personne réelle, dans la mesure où ce sont les parents qui les attribuent sont une catégorie émic, c'est-à-dire, mi-pratique, mi-affectif, et mi-théorique. Ainsi, ils ont toutes les propriétés attachées au mode

subjonctif qui s'épelle toujours comme une différence avec le réel dont le mode est l'indicatif.

Séparons tout d'abord clairement deux grandeurs liées et qui entretiennent un rapport mais qui demeurent distinctes l'une de l'autre. En effet le langage ne peut pas être la chose pour éviter la confusion qui consiste à rejeter comme fausse les phrases qui ne correspondent pas à la réalité du monde référentiel. La linguistique ne s'occupe pas du problème de la vérité mais d'un problème d'emploi de la langue. En mathématique, on ne s'occupe pas de savoir de quel « x » l'on parle quand on se trouve devant une équation du type $ax2 + bx + c = 0$; de la même manière qu'on ne se demande pas en linguistique de quel « homme » on parle devant une phrase du type $\forall x(x \text{ est un homme} \rightarrow x \text{ est mortel})$.

Autrement dit, le langage ne s'arroge pas le droit d'interdire le mensonge mais seulement l'inadéquation de l'appareillage linguistique, il s'occupe de la vérité analytique et non de la vérité ontologique. Ce qui veut dire qu'on peut s'occuper de la linguistique en faisant référence uniquement à l'énonciation et en laissant de côté ce à quoi réfère l'énoncé.

Si au cours d'une interrogation de géographie, un élève écrit :

238. La capitale de la Grèce est Olympe.

Sa phrase est correcte aussi bien du point de vue grammatical que sémantique mais elle ne correspond pas à la réalité et montre que l'élève n'a pas bien appris sa leçon de géographie.

C'est exactement la même chose qui se passe dans des phrases hypothétiques du type :

239. Si tu n'existes pas, dis moi pourquoi j'existerais.

Si cette remarque est acceptée, on peut croire qu'une fois le monde versé dans le discours, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile. Il en ressort que le nom propre est une exploration du possible qui s'attache à son sémantisme. C'est cela son aspect théorique. Ce premier aspect vient lui-même de sa dimension affective puisque c'est un désir des parents qui s'investissent dans l'attribution du nom. Et le nom est éminemment

pratique parce qu'il autorise la référence à l'individu de manière constante. On se rappelle que la propriété inaliénable du désir est qu'elle se présente toujours comme une différence avec la réalité.

Ainsi quand des parents décident d'appeler sa première née BEANDRAZANA en souvenir d'un des grands-parents de la fille, le nom a pour dessein une référence à une nostalgie du passé qui se décline comme une différence avec la réalité de la fille. Non seulement une différence avec la réalité anthroponymique des parents mais également comme le différé d'un projet d'éducation sous la forme temporalisée d'un « ainsi mais pas encore » dans lequel le désir d'un retour aux sources, de la part des parents, mêle mémoire d'un passé et projet du futur. Ainsi le nom de la fille s'apparente à une allégorie narrative puisque le nom lui assigne le statut d'un « personnage itinéraire ». Et il faut souligner que dans cette assignation, la question du but est une réalité en sursis, mais c'est « faire le chemin » qui revêt toute son importance.

Effectivement, affecter un nom à un enfant, c'est lui faire don d'une parole-semence qui portera ses fruits selon l'entendement ou selon la subjectivité de l'enfant comme le confirme encore le proverbe malgache :

240. Nitera-batana fa tsy niteraka fanahy (accoucher d'un corps et non d'une âme).

On peut en dire autant du nom RAZANADRIAKA quand on sait que la déesse de la beauté et de l'amour, Vénus, était née sur les flots parce que ce nom signifie littéralement « fille de la mer ». On connaît également le caractère volage d'Aphrodite (=Vénus) dans la mythologie grecque, c'est pour dire que la référence au passé est sélectif et ne prend du vécu passé que ce qui sert le projet du sujet linguistique qui attribue le nom. Autrement dit, quand un sujet d'énonciation se réfère au passé, il ne prend de ce passé que le récit qui satisfait à son désir, il introduit la subjectivité dans l'objectivité.

En définitive, cette analyse du nom propre revient à dire que l'univers immanent échappe à notre contrôle, nous ne sommes pas maîtres de la réalité, mais nous pouvons lui adjoindre un monde des possibles qui satisfasse notre désir. Il s'ensuit ce qu'il convient d'appeler ici une double fuite du réel. Particulièrement, on s'aperçoit que le nom propre est

un moyen commode pour se rendre compte de la mensuration du temps chez SAINT AUGUSTIN pour qui le présent de l'esprit est toujours assisté de la mémoire du passé et de l'attente du futur. En effet, d'après les exemples que nous avons considérés ici, attribuer un nom propre consiste à affecter au nouveau-né une suite de phonème qui fonctionne comme un désignateur rigide qui va permettre de suivre l'individu malgré la fluctuation de ses propriétés.

Nous avons déjà vu que si l'histoire est possible c'est que nous sommes impliquées dans des histoires. C'est-à-dire que ce récit du passé dérive de récits qui tissaient le vécu de l'individu dans le passé. Les parents en nommant de cette manière son enfant se réfèrent sélectivement à ces récits qui tissaient le vécu de l'ancêtre du bébé. C'est cela la fuite du réel dans le passé. Elle est d'autant plus forte dans le deuxième exemple dans la mesure où la déesse Venus n'existe que dans le discours mythologique qui la promeut à l'existence.

En même temps, il existe une fuite du réel dans le futur, parce qu'au moment où les parents attribuent le nom, le nouveau-né est encore très loin de pouvoir actualisé les récits qui forment la trame du vécu dans le passé. Et pourtant ceux-ci sont déjà profilés devant l'enfant comme une amélioration de la qualité projective dans le futur. Nous retrouvons ainsi dans le fonctionnement du nom propre le déplacement de la référence qui stigmatise le handicap de la théorie de la représentation en linguistique. Parce que le fait que met en évidence l'attribution du nom propre est que la langue peut renvoyer au réel de par sa nature linguistique, mais la référence ne s'arrête pas là mais cherche une motivation dans des récits du passé comme dans des récits du futur. L'attribution de nom propre consiste à la fois à désigner l'enfant et à lui présenter un récit du passé comme le modèle de sa vie future.

Comme nous l'avons pu le constater dans l'opposition entre le mode indicatif et le mode subjonctif, ce dernier a pour vocation propre de signaler cette référence à du narratif que Denis BERTRAND appelle référentialisation par opposition à la référenciation. À quelque chose près, on peut dire que le mouvement de la référentialisation est une souscription du fonctionnement linguistique au principe dialogique de BAKTHINE. Autrement dit, le propre du mode subjonctif est d'afficher la fuite du réel dans le discours.

Nous avons vu dans la partie préliminaire que le récit a une propriété d'obéir à un principe de clôture qui se présente comme une conciliation de contraires et que le récit finit avant de pouvoir commencer parce dans le récit, justement, il s'agit plus d'un mouvement de référentialisation que de référenciation. C'est par ce mouvement de référentialisation que le récit affiche sa complétude. Dès lors, on comprend le mode indicatif par dérivation comme le mode qui affiche le manque.

Le mode indicatif est le mode de la catégorie du réel, c'est-à-dire du mouvement de la référenciation, il est alors normal que le mouvement de la censure qui caractérise le mode indicatif suscite le mouvement de la référentialisation propre au mode subjonctif. C'est ce type de renvoi réciproque entre le mode du réel et le mode du possible qui fonde la trace narrative de l'illocution parce qu'il est très évident que nommer un enfant dans ces conditions revient à lui souhaiter d'actualiser les récits qui tissaient le vécu du modèle. C'est une pareille raison qui explique, dans la religion chrétienne l'attribution de prénom qui fut le nom d'un Saint dont on connaît les récits desquels dérive l'histoire du Saint. En définitive, le mode indicatif, à cause de la censure du réel, renvoie au mode subjonctif qui affiche la complétude.

Vérification. Dans le langage courant de la vie quotidienne dans ces formules qui ponctuent les relations intersubjectives et qui ont profondément obnubilé une thèse d'état publiée subrepticement sous le titre de « Parole risquée », nous pouvons analyser quelques exemples.

Quand nous disons « veloma » [ve'luma (accentué à l'antépénultième)] (salut[7]) à quelqu'un de vivant, il y a quelque absurdité évidente si nous nous référons à la seule réalité. Le seul cas où ce mot aurait pu être dit sans contradiction sera dans un discours rapporté de l'action de Jésus Christ qui a ramené Lazare à la vie. Car s'il faut traduire ce mot dans le sens qu'il implique, le dire revient à ordonner à quelqu'un qui est déjà mort de se rendre à la vie (Que tu sois vivant).

[7] Salut signifie d'abord maintien en vie avant de devenir une formule de salutation, mais l'usager du français n'est pas toujours prompt à retrouver ce sens à cause de son origine latine. Contrairement l'usager du malgache retrouve facilement le premier sens du mot « veloma » dans le parcours de la vie vers la mort comme « ouverture au monde » dont parle HEIDEGGER dans *Chemins qui ne mènent nulle part*. 1987 p.48.

Ce qui justifie cette première interprétation est l'observation de notre attitude quand nous rendons visite à un malade. Au moment de prendre congé, nous ne manquons pas de lui dire « salama » [/sala'ma/ (accentué à l'ultième) (soyez en bonne santé)] sous peine d'être taxé d'impoli.

L'évidence est qu'il est normal de souhaiter à quelqu'un de recouvrir la santé lorsqu'on constate qu'il ne l'a plus.

241. Je souhaite que vous ayez un prompt rétablissement

Néanmoins, cette interprétation qui est tout à fait pertinente à propos de l'expression *salama* ne l'est pas avec l'expression *veloma* du simple fait que dans cette dernière expression, l'individu à qui elle s'adresse n'est pas un individu mort. Il nous faut donc chercher par une autre logique narrative le fonctionnement de cette expression.

Veloma est utilisé au moment de prendre congé de quelqu'un, dans une perspective de mouvement de référentialisation. Seulement, le récit du possible auquel le mouvement de la référentialisation s'attache commence par là où tout doit finir. Voici ce qui se passe exactement : la mort qui est toujours une possibilité comme la vie est étalée sur le même niveau que cette dernière.

Le mouvement narratif à l'origine de la trace narrative de la force illocutoire que l'énonciation de l'expression produit s'inverse. Au lieu de partir du réel considéré comme un manque, la logique narrative part du possible qui est, cette fois-ci, affecté du signe du manque. Plus précisément, comme dans une mémoire d'emprunt, l'énonciateur considère la mort comme une réalité toujours possible et s'y oppose par l'énonciation de l'expression « veloma » qui dès lors signifie « maintiens-toi en vie » et non plus « soyez vivant »

C'est la raison pour laquelle ce mode ne connaît pas le futur parce que son présent est déjà une forme de futur qui se décline comme un présent différé. Le futur du subjonctif n'existe pas parce que son présent exprime déjà ce qui n'est pas encore, il exprime ce qui n'existe que dans le discours qui le propose.

Si le subjonctif imparfait, toujours annoncé comme moribond ne meurt pas encore, c'est qu'il témoigne de l'imperfection de la catégorie du réel par rapport à la catégorie du

possible, par rapport à nos désirs, par rapport à ce qui nous est loisible d'imaginer. C'est ce dont témoigne l'exemple suivant :

242. J'aurais aimé qu'il fût des nôtres ce jour là

Bref, on peut accepter que derrière toute nomination d'individu, le nom propre ne renvoie pas uniquement à un mouvement de dénotation qui permet de suivre l'individu dans le temps et dans l'espace. Il renvoie également, dans un mouvement de référentialisation, au passé comme mémoire et au futur comme projet. Et la nomination dans ce second renvoi est dominée par le mode subjonctif.

Comme il y a ainsi trois types de référence, on peut arguer de cette tripartition à l'origine de la sémiotique triadique : la priméité, la secondéité et la tiercéité. En effet, le nom considéré en lui-même, sans souci de ce qu'il peut désigner est une priméité. Le nom considéré dans sa fonction dénotative est une secondéité. Le nom considéré comme mémoire et projet est la tiercéité. Et il est clair que la mémoire et le projet qui se profile derrière le nom propre s'affiche sur le mode subjonctif.

La valeur du conditionnel peut aussi se comprendre à partir de la valeur illocutoire du discours qui l'insère. Tout d'abord par sa morphologie, il n'y a pas lieu de croire que le conditionnel est un mode à part du fait que ses désinences sont une combinaison de la marque du futur et de l'imparfait, du moins pour le conditionnel présent. C'est un temps qui appartient au mode indicatif. Pour le conditionnel passé (première et deuxième forme), la morphologie coïncide avec celle du subjonctif imparfait. Néanmoins, ces morphologies indexent l'énonciation au niveau de la catégorie du possible comme un présent différé.

Ensuite, nous avons vu que la combinaison du passé et du futur est une des caractéristiques du subjonctif tel que nous l'avions constaté dans la mémoire du passé et dans l'attente du futur dans l'acte de nomination. Mais passons par le malgache pour mieux nous rendre compte de la force illocutoire du conditionnel.

En malgache, on ne peut pas à proprement parler dire qu'il existe un temps du conditionnel. Cependant, la langue malgache n'est pas inapte à rendre compte de cette

valeur par d'autre moyen. Dans une requête, le malgache use d'une formule qui est reproduite dans l'exemple suivant :

243. Mba saika hindrana antsy (J'aurais voulu emprunter un couteau)

La formule est donc la combinaison de mba + saika + h. Le premier élément de combinaison est une expression qui marque la prière comme quand on dit en français : je vous en prie. Le deuxième élément peut être compris comme « avoir failli », et le dernier élément est le morphème du futur dans les verbes. Si on se contente de l'information de l'énoncé, on peut rétorquer au locuteur de (243) qu'il peut revenir quand il aura vraiment envie d'emprunter. Mais il faut rejeter cette interprétation en tenant compte que l'énonciation se réfère à la fois à la mémoire du passé et à l'attente du futur selon la logique temporelle suivant.

Le présent de l'énonciation affiche son intention d'emprunter comme appartenant au passé qui se caractérise par le fait qu'il n'existe plus en même temps qu'il le montre comme une intention future qui se caractérise par le fait qu'il n'existe pas encore. De cette manière, il donne à son destinataire la liberté d'accéder ou non à sa requête selon qu'elle sera considérée comme déjà passée ou comme à venir. C'est cela la valeur du conditionnel : une modalisation qui n'impose pas, mais propose.

La grammaire traditionnelle parle de valeur d'atténuation pour le conditionnel, mais l'on perçoit dans notre analyse que la cause de cette valeur polie provient d'une mise à distance entre ce qui est dit dans l'énoncé et ce qui est montré par l'énonciation. C'est ce qui se voit nettement dans certains emplois de l'imparfait. Quand on dit :

244. Je voulais vous demander un stylo

L'imparfait rejette la demande dans un passé alors que l'énonciation stipule qu'elle est encore d'actualité.

Une des causes qui a fait apparaître dans la grammaire traditionnelle une liste de verbes demandant le subjonctif est la force de l'habitude qui tend au figement de règles sans tenir compte du dynamisme des éléments mis en cause. Elle lui a fait dire, par exemple, que le verbe douter en préfixe performatif entraîne le subjonctif. Ceci est rigoureusement

vrai si le sémantisme du verbe n'est pas modifié par des particules de négation comme le montre les deux exemples suivants :

245. Je doute qu'il puisse réussir

246. Je ne doute pas qu'il peut réussir mais je veux savoir comment ?

Ainsi, force est de constater que la nomination est intimement liée au mode subjonctif de la même manière que la salutation. Mais il faut faire remarquer que, la salutation malgache, du moins dans sa version vernaculaire, a une propension à faire référence au passé.

3.3 LA RÉFÉRENCE AU PASSÉ

La nuit, comme intervalle de temps, est le lieu de tous les dangers parce que les témoins sont rares puisque tout le monde dort, en plus du fait que l'obscurité est un allié des suppôts du Mal. C'est un entre-deux plein de périls si on se place dans la logique des rites de passage. Tout cela concoure à légitimer le parcours conversationnel de la salutation en malgache, dans sa forme institutionnalisée, comme le montre la transcription suivante :

247. Manao akory ny nandriana ? (Comment vous avez passé la nuit?)

248. -Tsara tsy magnahy ! Nafohany koa fa mazava ny andro (Bien sans crainte ! Il nous a levés parce le jour est clair)

Il faut convenir que la traduction est ici des plus malaisés, nous en avons donné celle qui est conforme à notre interprétation car nous concevons l'impersonnel « il » - la non personne dans la terminologie de BENVENISTE - comme le sujet actanciel « temps » de la même manière que nous disons « il fait beau ». Ce pronom « il » est à mettre sur le même plan qu'un sujet actanciel inconnu de nature divine.

Cette référence temporelle montre que figure et temps ne sont pas deux paliers qui ne communiquent pas dans la pragmatique, ils appartiennent au même registre de la connaissance. De cette imbrication de la figure et du temps, qui est une autre expression de la différance de DERRIDA, nous retenons que la salutation malgache est orientée vers le

passé. Nous avons vu un peu plus haut que la salutation en français projette une référence future dans la catégorie du possible à partir de la catégorie du réel.

Comment cette référence au passé est-il une fuite du réel ? Ou plus exactement comment le récit des événements appartenant au passé s'étale au même niveau que la réalité au point que cette dernière catégorie s'évanouisse comme une question inutile ?

La première réponse, la plus naïve, est parce le passé est un temps qui n'existe plus selon l'articulation du temps définie par saint AUGUSTIN. Pourtant, nous avons vu que la force illocutoire nous oriente vers cette réponse, dans la mesure où sa référence troue, en quelque sorte, la réalité pour s'arrêter au récit. Avec la salutation malgache, nous nous retrouvons avec le même cas que celui de l'expression « veloma ». Il s'agit toujours, dans le cadre de la logique temporelle narrative, de faire un mouvement de référentialisation qui part du présent vers le passé. Ce mouvement ne diffère pas en grand-chose de celui qui part du présent pour envisager le futur qu'au niveau du point d'insertion du discours.

S'enquérir de la santé de son voisin, en demandant comment il a passé la nuit, obéit à la logique suivante. Comme la nuit est le moment de tous les dangers possibles. Il en découle que l'état du sujet actuel est déterminé par la manière dont il a passé la nuit. Demander ce qui s'est passé la nuit permet donc de rendre compte de ce qui se passe maintenant. Et dans la mesure où la réponse informe que le sujet s'est réveillé parce qu'il fait jour, il faut donc admettre que le souci du Malgache se concentre sur la nuit.

En effet, tout dépend du point d'insertion de la salutation dans la relation intersubjective. Au moment de la séparation, le soir, la salutation porte sur un souhait concernant le moment tant redouté à venir. C'est donc une référence au futur. En revanche, au moment de la nouvelle rencontre, la salutation porte sur le moment tant redouté passé. Mais ceci n'implique pas que la référence au passé soit une singularité malgache.

La référence au passé est exploitée par des discours publicitaires qui éliminent ainsi le concurrent de manière très indirecte. Ainsi, une boisson alcoolisée de haut de gamme : *Glenfiddich* affiche en publicité une tradition datant du 18ème siècle. De cette manière, les produits concurrents qui ne peuvent pas faire référence au passé sont éliminés parce que l'énonciation publicitaire de *Glenfiddich* a pour force illocutoire de les considérer comme de

pâles copies. Plus que cela, la bière *Grimbergen* se réclame d'une tradition datant du 12ème siècle.

Mais qu'est-ce que cela veut dire exactement la référence au passé ? D'une manière globale, il s'agit toujours du sursis du réel. À la différence de la projection dans le futur, la référence au passé épouse une idée de retour aux sources, puisque plus on avance dans la temporalité ouverte, plus les choses se dégradent par corruption. Nous en avons une image exacte dans le cheminement qui part de la jeunesse à la vieillesse. Ce qui veut dire que faire référence au passé est exactement une négation de la dégradation comme cela se passe dans un récit idéal. On sait depuis TODOROV et par l'observation des évènements du monde de manière intelligible que :

> « Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est semblable au premier mais les deux ne sont jamais identiques. » (TODOROV, 1971-1978, p. 50)

Cette formulation de TODOROV a l'avantage, par rapport à l'idée que toute tension cherche une issue, de détailler les différentes étapes de la transformation narrative dans son principe. Elle permet aussi de voir comment dans l'intelligibilité narrative on passe de la discontinuité à la continuité. C'est-à-dire que des événements qui sont de prime abord sans relation les uns avec les autres sont unifiés par la logique temporelle du récit en une totalité de signification.

En dépit du fait que les deux équilibres ne sont jamais identiques mais seulement semblables, le fait que le mouvement de la logique narrative, comme une quête du paradis perdu, est très perceptible. Et c'est là que se situe précisément la référence au passé comme mise en sursis du réel. Dans les rituels qui font référence à une tradition, il est bien clair que cette tradition, dans la mesure où elle appartient au passé, n'existe plus que dans le discours qui la récite. Et si cette récitation peut traverser les siècles, c'est parce qu'elle est dotée d'une structure narrative qui lui permet d'avoir une performativité linguistique.

La nostalgie du passé, parce qu'elle se réfère à une histoire qui a déjà fini, donc à une forme de complétude garantie par le principe de clôture du narratif, est une manière de

refuser la corruption ou la dégradation que nous impose la temporalité ouverte. Nous avons vu dans la partie préliminaire de ce travail que la complétude affichée par le principe de clôture du narratif est une forme de perfection. On comprend mieux alors pourquoi le vécu au premier degré qui se déroule dans la temporalité ouverte, pour se renouveler, fait référence à la temporalité close du récit.

C'est aussi une manière d'afficher la différance de DERRIDA dans ce sens que l'être s'épelle toujours comme une différence avec l'étant. C'est faute d'avoir accepté cette différence que le sophisme de la philosophie antique a versé dans un scepticisme généralisé à l'instar d'HÉRACLITE qui assène comme une vérité ultime que l'on ne se baigne pas deux fois dans un même fleuve. Cependant, il y a quelque vérité dans l'affirmation d'HÉRACLITE dans la mesure où la référence au passé implique que l'individu est plongé dans un entre deux qui n'est ni son présent ni le passé effectif. Il en va ainsi de l'institution en rituel d'un événement particulier. C'est le cas par exemple de la cène au cours duquel, le pain et le vin partagés deviennent le signe de la communion avec Jésus. Et depuis, à chaque fois que dans une messe les croyants prennent l'hostie, ils renouvellent cette communion avec Jésus que la temporalité ouverte du vécu au premier degré a, en quelque sorte, dégradée.

La nostalgie du passé, en nous projetant dans une histoire qui a déjà fini, nous permet finalement de passer la temporalité ouverte en y incorporant des histoires qui ont déjà fini. Il existe une métaphorisation qui permet de mieux comprendre cette intrusion de la temporalité close dans la temporalité ouverte. Pensons à ces passeurs de fleuve. La question primordiale est de savoir comment on peut passer le fleuve qui de toute façon nous passe. Les passeurs de fleuve passent ce qui leur passe en comptabilisant le nombre d'aller-retour d'une rive à l'autre. Or contrairement à l'écoulement inexorable du fleuve, les aller et retour connaissement un commencement et une fin absolus comme cela se présente dans les récits. De la même manière, la référence à du passé a cet avantage de produire le sursis du réel par évocation d'une temporalité close qui contient un récit.

Il faudrait alors comprendre que la salutation malgache qui fait référence au passé réalise une dérivation illocutoire à partir du questionnement et présente l'énonciation comme destinée, non pas à connaître la manière dont la nuit s'est passée dans un échelle qualitative, mais à savoir quelles sont les modifications éventuelles que cet intervalle de

temps de tous les dangers aurait pu apporter à l'individu. Plus précisément, la motivation profonde de la question est de savoir si quelque dégradation n'est pas intervenue pendant ce laps de temps où, de plus, l'individu est privé de conscience par le sommeil. Il s'ensuit que la question montre aussi que son énonciation définit son auteur en tant que sujet d'énonciation, dans la mesure où la question l'engage déjà au rétablissement de l'équilibre. Il est en effet de règle de ne poser une question sur les besoins de quelqu'un si l'on n'est pas en mesure de les satisfaire. Par exemple, il serait incongru de demander à quelqu'un s'il a faim si on n'a pas la volonté de lui donner à manger.

De cette question se révèle aussi une double transcendance du sujet malgache. Une transcendance horizontale, tout d'abord, qui est constituée par la relation du sujet avec les membres de sa parenté et les amis, ou tout simplement, les cohabitants de la même aire géographique. La seconde transcendance est celle qui le relie avec les ancêtres et Dieu, elle est de nature verticale. Cette double transcendance permet de comprendre la fuite du réel orientée vers le passé comme la force illocutoire de la communication en tant que communion selon la suggestion de GOBARD.

En définitive, nous pouvons dire que l'illocutoire produit par la référence au passé consiste à nous placer à chaque fois dans un nouveau recommencement qui rachète en quelque sorte l'entropie désespérante de la temporalité ouverte. C'est ainsi que notre vécu au premier degré est ponctué de rituels comme la fête du nouvel an qui nous place de nouveau sur un point de départ. Mais ce faisant, nous provoquons un sursis du réel. Jean PETITOT a senti avec acuité ce sursis du réel dans son analyse du carré sémiotique qui, de la sorte, peut être compris comme l'origine de la sémiosis par évocation. En effet, en considérant le référent comme un artefact, il privilégie la relation entre le signifiant et le signifié, et donne le commentaire suivant :

> « Le signifiant vient de l'autre, inaccessible au sujet, il opère en lui comme un affect en transformant les objets en valeur signifiantes, c'est-à-dire en objet de désir déclenchant des programmes (des actions) de conjonctions réalisantes d'être ; il n'a pas pour fonction de codes de significations de nature conceptuelle subsumant des référents, mais au contraire de se matérialiser en marque distinctive sélectionnant les objets comme valeurs signifiantes. » (PETITOT, 1981, p. 32)

Nous rappelons que BARTHES parle de valeur émancipatrice du récit parce que le langage n'y a pas seulement pour fonction de subsumer des référents mais aussi d'instaurer un objet de désir. Et l'émancipation que nous offre le récit consiste à nous libérer du poids néfaste du réel qui se présente toujours sous le signe de la censure. Il y a censure dans le réel par l'écoulement du temps dans la temporalité ouverte du vécu au premier degré, voilà pourquoi, il convient de transgresser ponctuellement la temporalité ouverte par insertion d'une temporalité close dans les salutations. Dès lors, on comprend mieux que la référence au passé consiste à s'opposer au poids néfaste du réel. Le rapport de la temporalité close avec la temporalité ouverte est ici semblable avec celui du monde des idées de PLATON et le monde sensible.

En malgache, il existe un type de discours qu'on appelle *sokela* dont la force illocutoire est justement de s'opposer au poids néfaste du réel. Après une brève description du *sokela*, nous nous attacherons à démontrer comment ce type de discours rachète l'entropie de l'écoulement du temps.

3.4 *SOKELA* ET ILLOCUTION

De l'observation de la multiplicité du *sokela* nous retenons que c'est un discours qui ponctue l'écoulement inexorable du temps par évocation d'un récit de retour aux sources. Ce type de discours a pour fonction de permettre aux hommes d'annuler les conséquences de l'écoulement du temps. On pourrait même risquer l'hypothèse que le récit ou plus exactement la schématisation narrative est au centre de toute sémiosis à cause de sa temporalité dichotomisée en *un avant* et en *un après.* Une pareille position a été déjà affirmée par Dan SPERBER, nous allons essayer de l'appliquer à l'analyse de la salutation dans le *sokela*.

Dans le territoire malgache, tous les événements de quelque importance font intervenir le *sokela*. Il existe alors le *sokela* pour le mariage, celui pour la mort, celui pour la naissance et ceux pour divers autres rites que nous ne pouvons pas énumérer ici tant ils sont innombrables.

Dès lors, lorsqu'on se demande pourquoi le *sokela*, on s'aperçoit que sa fonction essentielle est de faire référence au passé, on peut dire qu'indépendamment de son

contenu le *sokela* a pour force illocutoire de renvoyer à un geste primordial. On peut même faire l'hypothèse que le fait de dire « veloma » à quelqu'un au moment d'une séparation fut-elle de courte durée, en tant que salutation, est une forme fossilisée de la conjuration du sort de l'époque préhistorique où le chasseur qui part du village est susceptible de mourir dans la confrontation avec un animal dangereux pendant la chasse ; en lui disant « veloma », on lui souhaite de retrouver le village qu'il a quitté, ce qui est une manière de lui souhaiter de retrouver son passé malgré l'écoulement du temps.

Il faut noter que le *sokela* n'a pas le pouvoir de modifier la réalité. Il se présente seulement comme une autre possible d'existence qui se caractérise par sa différence. Par exemple, dans le *sokela* qui accompagne une naissance, le discours s'organise sur la transformation d'état comme une différence entre l'avant et l'après naissance et considère la naissance par référence au manque que constitue l'avant naissance. Et l'enfant est présenté comme un « dimby » (un successeur) qui va effectuer les mêmes devoirs fondamentaux envers la double transcendance de l'existant malgache comme ses parents l'ont effectués avant lui sur le modèle de ses propres parents et ainsi de suite indéfiniment.

Il existe même un *sokela* qui témoigne de la préservation ou de la protection de la nature avant le mot. On remarque, dans le vernaculaire, une forme d'excuse qui se réalise dans un *sokela*, à chaque fois que les hommes touchent à la nature. Avant de tuer une poule, le Malgache demande la bénédiction des ancêtres et de Dieu en spécifiant que c'est par une nécessité immédiate qu'il prend la vie de la volaille comme cela l'est depuis des temps immémoriaux et nullement par méchanceté. C'est ce qui explique qu'il soit interdit aux femmes de tuer des animaux, même s'il s'agit d'une volaille, parce qu'elles ne sont pas habilitées à communiquer avec les ancêtres et Dieu. Autrement dit, s'il n'y a pas de nécessité immédiate, l'homme ne touche pas à la nature afin de donner à celle-ci la possibilité de régénération à son propre rythme.

Si telle est la multiplicité du *sokela* et son fonctionnement, nous allons en retenir un type particulier qui fait office de salutation élaborée à partir de laquelle les courtes salutations de la vie urbaines dérivent. Très peu d'études ont été réalisées sur le *sokela* en dépit de son importance aussi bien qualitative que quantitative dans la production linguistique malgache. Très souvent, les études mentionnent le *sokela* des grandes occasions

comme le mariage ou la circoncision, ou les rituels aux morts. Elles ne s'intéressent que très parcimonieusement au *sokela* de la vie quotidienne qui intervient comme salutation. Nous allons appeler ce genre justement *sokela* de salutation. On note que si en littérature, ce genre est signalé assez marginalement, il fait complètement défaut en linguistique.

Voici donc un échantillon de *sokela* de salutation recueilli en octobre 2002. Il s'agit d'une performance discursive qui sanctionne une excursion en dehors du territoire neutre du village natal, un jour de marché où il a fallu se ravitailler. Il faut tenir compte que très souvent les campagnards font deux ou trois heures de marche pour rejoindre le marché. Pour le cas qui nous concerne, le marché se trouve à 2 heures et demi de marche. Dans le *sokela* nous allons remarquer que le discours n'a pas pour fonction de décrire la réalité, il manifeste plutôt la clôture du temps qui est susceptible de contenir un récit dans la perspective du retour. Ceci pour nous rendre compte qu'il s'agit d'un discours qui ne se réfère à la réalité que pour atteindre la référentialisation au passé, il s'agit en fait d'une sémiotique seconde qui se réfère à la nostalgie du retour.

Il y a donc une tendance à minimiser les événements du récit pour se référer à la stabilité de l'ancrage spatio-temporel au village natal qui implique le nom du père. Nous avons dit qu'en malgache, il existe une forme qui oblitère la référence de la dénotation au profit d'une référence énonciative qui s'articule sur un principe dialogique. Rappelons qu'en littérature, on distingue trois formes du principe dialogique : la mise en abyme ou la citation de contenu, le *kenosis* au cours duquel le texte prend le contre-pied de sa référence dialogique, la dernière forme se présente comme une dilatation sémantique.

On remarque dès lors que le récit du *sokela* de salutation se présente comme une mise en abyme. Cette mise abyme va nous servir d'illustration du paradoxe qui nous a fait dire que si l'Histoire est possible c'est parce que nous sommes impliqués dans des histoires. Une des préoccupations du Malgache est d'être enterré au caveau familial et que la mort ne le surprenne pas loin de chez lui. C'est-à-dire que son Histoire forme une grande boucle qui commence à la naissance et se termine à la mort. Cet ancrage temporel de l'histoire n'a rien de particulier, mais il faut aussi pour le malgache qu'à cet ancrage temporel coïncide un ancrage spatial. C'est-à-dire que son histoire commence au village natal et s'y termine

également. HOMERE présente bien ce souci dans L'Odyssée. Le retour d'ULYSSE à Ithaque est commandé par son désir de finir ses jours dans son village natal.

Il faut que nous précisions ici que le village natal est appelé, dans l'ethnie où nous avons recueilli le *sokela* reproduit ici plus bas, *aŋaran-dray* ou nom du père. C'est une notion importante pour ce que nous allons dire dans la mesure où le *sokela* de salutation implique toujours une disjonction spatiale de cet *aŋaran-dray.*

La disjonction spatiale nous entraîne également à identifier quelque chose qui soit un espace d'attache que l'on peut appeler communément un « chez soi ». Il est impossible de parler de départ si le chez soi n'existe pas. Le chez soi se caractérise par le fait qu'il se présente commune la source ou l'origine de l'individu. Et dans l'ethnie *betsileo* où se pratique depuis toujours jusqu'à maintenant le *sokela*, cette conscience de l'origine peut être aiguë parce que c'est elle qui rattache l'individu à sa lignée ancestrale et à sa société, bref, c'est cette racine qui donne au Malgache la double dimension transcendantale. Comme espace géographique, cet endroit, cette sorte de port d'attache, fait l'objet d'un soin particulier, notamment parce qu'il est le lieu des cultes des ancêtres. C'est pour cela qu'elle est désignée par le terme d'*aŋaran-dray* ou nom du père. Ce qui veut dire que c'est par respect du nom de son père que l'individu se préoccupe de l'héritage que celui-ci a laissé.

C'est cette notion d'*aŋaran-dray* qui permet alors de comprendre la mise en abyme parce que le *sokela* de salutation intervient à chaque fois qu'un membre de la famille part du village natal. Le *sokela* consiste à lui souhaiter de pouvoir mener à bien ce pourquoi il quitte le village et de pouvoir y revenir sain et sauf afin de pouvoir honorer le nom de son père et ceux de ses ancêtres. Ce bouclage au quotidien préfigure la grande boucle de l'Histoire de l'individu (avec un grand H) qui parcourt la distance qui relie la naissance à la mort. Autrement dit, les sokela au quotidien est une mise en abyme du sokela de la cérémonie de la mort.

Puisque cette dernière remarque sur la mise en abyme possède une dimension religieuse, on peut alors la mieux éclaircir par une considération de la pratique religieuse. La pratique religieuse se présente également comme une mise en abyme, et partant se décline en une postulation de la totalité. Tout se passe ici-bas de telle manière que notre vécu soit compris comme une vie censurée, une censure qui serait abolie par la mort et qui va nous

permettre d'atteindre la totalité par conjonction avec le Père notre Créateur. On peut dire que, dans ce cas, le croyant vit, non par pas rapport à la réalité, mais par référence aux textes religieux. C'est cela également le sursis de la réalité.

Observons cela à présent à partir de l'analyse du *sokela* que nous avons annoncé.

Voici la transcription de ce *sokela*

249. Ee, avy agnareo	*250. Alors, vous êtes de retour !*
*251. Ena, **tagnegny** koa dia niherigna*	*252. Oui, nous avions été là-bas et nous sommes de retour*
253. Tonga soa ary moa	*254. Bienvenu alors*
255. Misaotra ê, fa dia soa koa agnareo nahandry tanàna	*256. Merci ; c'est bien que vous ayez, vous aussi, bien gardé le village*
*257. Ko ina ro maresaka agny? Fa agnay teto moa dia tsa nisy nagnina, fa ly valagnary ro niady tagnatety tagny koa dia **laidaitsa** ny aombin-DRAFAHATELO sady mivonto ny masony, leka izay moa tsa dia misy atahorana. Akoats'izay dia vona ny nandaozana.*	*258. Alors qu'est-ce qui se dit là-bas ? Mais nous qui étions ici n'avions rien eu. Seulement, le cendré s'est battu sur la montagne et le bœuf de RAFAHATELO a la robe pleine de stries et il a les yeux enflés, malgré tout, sa vie n'est pas à craindre. À part cela, tout est en l'état tel que vous l'aviez laissé.*
259. Soa moa izay tsa misy magnahy, fa ly valagnary zay moa ro niady koa nahavoa ny aombin'ona, fe soa tsa nadatsak'aigna leke nisy fery. Agnay moa niala teto maraigna igny, eko sy niavy tegna ampagnejagnana mba nahita ataoma ko mba tonga nalaky fa ny fre no lafolafo fe ne hatao akory fa mba afaka ny mokotsa.	*260. C'est bien qu'il n'y ait eu pas lieu d'être inquiet, mais c'est ce cendré qui s'est battu et a blessé le bœuf d'autrui, mais c'est heureux qu'il ne soit pas tombé malgré les blessures infligées. Nous étions partis d'ici ce matin-là, et quand nous étions arrivés sur Ampagnejagnana, nous avons pu prendre une automobile ; ainsi, nous*

étions vite arrivés. Mais le frais de transport était assez cher, mais que faire, nous n'étions pas fatigués.

261. Sy tonga agna-tsena moa tsa raha no ela ny nandafosana ny vary fa tsa raha nisy firy tao. Ny andro moa ro nanao ***nanaranara*** *koa dia novidiana malaky izay tokony ho finaitsa*

262. Quand nous étions arrivés au marché, nous n'avons pas mis très longtemps pour écouler le riz car il n'y en avait pas beaucoup sur place. De plus, il faisait un peu froid, alors nous avons acheté ce qui devrait être ramené.

263. . Sy nipody koa moa dia tafaraka tamin'ny ona aby. Efa tonga elateo amin-dRAKOTO teo. Somary vona ***laidaitsa*** *fa voa nitarogna ny tanimbary egny Ambatodangoro, moa nisy famara andro izay koa nomeny anay. Dia soa e tafahaogna tsika mianakaby*

264. Au retour, nous étions avec tout le monde. Ça fait un moment que nous étions chez RAKOTO. Nous avons traîné un peu car nous avons encore parlé de la rizière à Ambatodangoro, en plus il y avait un terminatif de vie (boisson alcoolique) qu'il nous avait donné. Et c'est bien que nous soyons de nouveau réunis.

265. Soa ê ny vitan'ny làlana, tsa ***toitoi****-bato hita andro fa raha tsa mba fantatsa moa ity, fa ny làlana fandrika, ny tragno raha vovo.* ***Tagnegny*** *moa agnareo koa nalaky tonga, ny raha finaitsa moa nalaky lafo, ny nara koa moa namely, koa dia nilefa tegny nalaky, nadalo tamin-dRAKOTO eko voa* ***niresadresaka*** *ny lahasa moa ny* ***fagnafagnana*** *rà nagnampy ny treka, dia izao avy andragno izao koa dia soa agnareo tonga soa an-tanana fa misaotra.*

266. C'est bien que vous ayez passé la route, que vous n'ayez pas heurté une pierre visible en plein jour puisqu'on en sait rien car la route est piège et la maison une nasse. Vous étiez là-bas et vous en étiez revenus vite, et ce que vous avez emmené a été vite vendu, le froid sévissant, vous avez fui très vite et vous êtes passé chez RAKOTO et aviez encore parlé de travaux d'agriculture et la palabre a été favorisée par la chose qui chauffe le sang, et vous voilà arrivés à la

maison maintenant. Alors il est bien que
vous soyez bien arrivés au village. Merci.

Ce *sokela* étant un document authentique, nous n'avons pas, en conséquence, modifié quoi que ce soit qui puisse contrevenir à la règle de la langue malgache, mais en général sa syntaxe se plie à la formation discursive propre au genre du discours. Nous ne reviendrons plus sur sa manière de lire le monde qui, comme nous le savons déjà, projette une référence de texte à texte dans une perspective dialogique. Nous allons donc nous attacher à des analyses de détails qui vont mettre en évidence qu'il y existe un rapport étroit entre les formes syntaxiques et la dimension illocutoire du discours.

Parmi celles-ci, nous retenons particulièrement la réduplication comme signe de sursis de la réalité au profit d'une référence dialogique. Mais nous pouvons nous dispenser de faire une analyse à ce niveau puisque nous connaissons déjà que la réduplication connaît une modalisation autonymique en malgache. Et c'est cette valeur que prennent les mots dupliqués (en gras dans le texte) dans ce corpus. Nous retenons seulement que la réduplication par sa dimension autonymique implique la fuite du réel.

À partir de là, nous pouvons admettre que la conséquence de cette dimension autonymique contamine toute la production entière. C'est-à-dire que le *sokela* parle de l'excursion en dehors du village natal dans la perspective du retour aux sources. Ce qui veut dire que la salutation saisit les événements en bout de course, au moment où ils finissent définitivement en affichant sa complétude ou sa clôture. De cette manière, le sujet énonçant peut avoir une vision synoptique, une sorte de vision après la mort sur laquelle, d'ARISTOTE à GREIMAS, insiste l'analyse narrative. Et la salutation est justement provoquée par le fait que celui à qui elle est adressée est arrivé en bout de parcours et qu'il ne peut plus lui arriver rien de fâcheux parce que son histoire est définitivement achevée, le temps des péripéties est terminé; du moins pour ce qui concerne la boucle temporelle considérée.

La fuite de la réel est ainsi produite par le fait que ce n'est pas le contenu réel de cette boucle temporelle qui est prise en considération mais le fait qu'elle a été parcourue jusqu'au bout. De la même manière, dans le carré sémiotique la langue ne reproduit pas la réalité

mais uniquement ce que le sujet énonçant trouve pertinent dans son objectif communicationnel, car en aucun cas la mise en énonciation ne saurait jamais épuiser les propriétés de l'objet. Ce qui veut dire que le mouvement de la référence traverse l'objet dénoté puisque le signe ne saurait jamais l'épuiser pour se fixer à l'énonciation qui postule la totalité rendant intelligible la signification.

L'analyse de la métaphore entreprise par RICOEUR définit ce sursis de la réalité par une réhabilitation du mot « inventer » dans ce que celui-ci fait intervenir deux sphères de discours pour rendre compte du semblable dans le différend :

> « Bref, il faut restituer au beau mot *inventer* son sens lui-même dédoublé, qui implique à la fois découvrir et créer » (RICOEUR, 1975, pp. 387-388)

En effet, dans le *sokela*, la clôture temporelle est à la fois découverte, puisqu'il y a le constat indéniable du retour, et à la fois créée, à cause de la référence de son contenu au discours qui l'expose et non aux événements qui le constituent. C'est pour cela que les discours rituels, en particulier le *sokela*, échappent aux critères de vérification car ce qui importe c'est la récitation de formules appropriées et non l'adéquation de la formule à la réalité.

La fuite du réel confirme par un autre détour que le mot ne peut jamais être la chose, et cela à double titre. D'abord, comme le signalait naguère SEARLE, le mot relève du discours et que contrairement aux objets on peut le convoquer quand on en a besoin. Ensuite, parce qu'à travers le mot, nous ne pouvons jamais atteindre le sens des choses mais seulement le sens que nous donnons aux choses est au service de la force illocutoire qui motive notre énonciation, avons-nous vu avec ANSCOMBRE, et ainsi prétendre à la totalité que postule la trace narrative de l'illocution. Ce qui veut dire que dans le *sokela* de salutation, le départ du village natal implique toujours le retour.

On remarque ici, notamment, la distance qui se dessine entre la réalité objective des événements et la manière dont le *sokela* la rapporte. Nous touchons à un phénomène fondamental de la question de la référence.

Effectivement, le contenu de ce récit, parce qu'il se réfère à des événements qui ont déjà fini, consiste à relater comment s'était écoulé le temps, non pas dans le sens d'une description fidèle, mais dans le sens d'une description conventionnelle marquée par l'affectation d'une isotopie positive comme signe du maintien en vie (sens premier du mot salut avant la dérivation délocutive) qui a permis la nouvelle rencontre. La séparation concomitante à une disjonction spatiale de l'endroit familier est considérée comme une épreuve, selon les rites de passage de VAN GENNEP.

Arnold Van GENNEP appartient à la catégorie de ces chercheurs « transversaux », ceux dont le travail s'inspire de différentes disciplines – anthropologie, linguistique, égyptologie — pour aboutir au bout du compte à une démarche heuristique très personnelle. Cette pluralité de références explique sans doute la sévérité de la critique formulée à l'égard des travaux de Van GENNEP par les partisans de l'école durkheimienne, adeptes d'une sociologie « pure et dure », construite à partir des observations de terrain. Mais Van GENNEP a survécu à cela. Son ouvrage majeur, *Rites de passage*, est désormais universellement consacré. En dépit des formes très diverses que peuvent prendre ces rites de passage à travers le monde, ce qui semble invariant c'est leur mode d'organisation :

> « Je propose en conséquence de nommer *rites préliminaires* les rites de séparation du monde antérieur, *rites liminaires* les rites exécutés pendant le stade de marge, et *rites postliminaires* les rites d'agrégation au monde nouveau. » (GENNEP, [1909] 1981, p. 30)

Voilà pourquoi le *sokela*, en tant que discours, n'est pas une représentation de la réalité, il est une actualisation de rites qui considère la disjonction spatiale hors du village comme une épreuve dont il faut sortir vainqueur qui se trouve en position liminaire C'est ce qui explique qu'il déroule toujours une isotopie positive comme signe de la distance qui sépare la réalité du possible, la possibilité du retour dans le village.

Conformément à ce qu'en dit VAN GENNEP, le village est le lieu du temps préliminaire, la disjonction spatiale de ce lieu est le temps liminaire, et c'est le retour à ce lieu qui représente le postliminaire. C'est cette schématisation qui guide en fait l'organisation discursive du *sokela*. Parmi cette organisation, nous retrouvons la réduplication que nous avons définie comme ce qui rend possible l'effacement du sujet.

Il faut noter qu'en malgache, cette forme lexicale s'est spécialisée dans cette mise à distance qui fonctionne comme signe de la fictionnalité narrative du discours. Nous avons dit dans la partie précédente que la réduplication comme forme lexicale est produite dans un but de préservation de la face du locuteur. En se cachant derrière cette forme lexicale, le sujet énonciateur se réfère déjà à la narrativité de l'action en cours qui produit la conciliation des contraires.

La langue malgache a un proverbe qui peut être compris comme une illustration de cette fuite du réel dans l'énonciation :

267. Ny ela maharay roa (Le temps unifie le duel)

Ce proverbe, en introduisant le temps comme facteur de transformation se présente comme une version de facture intuitive de la logique temporelle du récit. Il met en évidence que notre véritable possession est ce que nous pouvons verser dans la logique narrative, condition par laquelle nous pouvons introduire la cohérence nécessaire à notre discours, sinon nous risquons le sophisme négatif qui nous installera dans le monde la discontinuité comme un chaos dans le sens du mythe de Babel dont la conséquence est tout simplement l'incommunicabilité.

Tout se passe comme si l'énonciation oblitérait la représentation au profit de l'acte de discours défini comme une conciliation des contraires circulant au sein d'une relation intersubjective. La conciliation des contraires dans ce proverbe provient du fait que prise dans les rets de la temporalité close d'un discours, une figure connaît une totalité de signification dans le renvoi d'un état initial à un état final et réciproquement. C'est-à-dire qu'il s'agit du même objet affecté par le temps; et ce d'autant plus que la réduplication indexe le *sokela* dans un langage de communion selon la classification de H. GOBARD. C'est-à-dire que son énonciation fonctionne comme une proposition incidente qui porte sur la phrase principale laquelle porte sur la réalité, selon la découverte de la *Grammaire du Port Royal* (p.167) et réalise l'illocution de l'affirmation, selon la perspective de la transcendance horizontale.

Ce qui veut dire, en définitive, que plus profondément que ne le montre ce proverbe, c'est l'être lui-même qui est dominé par le devenir comme cela se présente dans la logique narrative.

RIFFATERRE appelle cette structure narrative qui marque la distance entre l'autre et le même « signifiance » ; il s'agit d'une distance qui est simulée dans le langage :

> « Le texte est perçu comme variation sur une structure, thématique, symbolique, ou autre, et c'est cela qui constitue la signifiance » (RIFFATERRE, 1982, p. 97)

Et nous soutenons que cette variation n'est pas le privilège des discours littéraires, elle est aussi à l'œuvre dans le langage ordinaire, mais seulement le mécanisme qui doit en rendre compte est l'introduction de la force illocutoire dans l'analyse. C'est de cette manière que toute énonciation est à la fois une censure de la réalité et postulation de la totalité. Cette propriété est consignée par WITTGENSTEIN sous l'aphorisme (2.06) déjà cité et que nous reproduisons ici pour mémoire :

> « L'existence et l'inexistence des états de chose constituent la réalité » (2.06) (WITGENSTEIN, 1961)

En fait, si quelque chose peut renvoyer à une chose autre, il faut que quelque chose d'elle-même soit barrée par la censure. Dès lors, c'est cette interdiction qui produit l'illocutoire. L'être comme totalité est surdéterminé par les catégories de l'avant et de l'après de la logique temporelle du récit.

Ainsi la représentation - cette idée-force du théâtre, de la peinture, de la théorie - a été longtemps pensée comme la simple copie d'une originalité parée des vertus du propre. Pourtant les doubles, les reproductions, les simulacres résistent à cette réduction. Examinés avec soin, les doubles entament toujours l'identité que l'on croyait première. Nous voilà confrontés à une évidence difficile à entendre. Il n'a jamais existé de langage premier, intact. Il n'y a pas de pure proximité de la présence. C'est cela – croyons-nous – une des manifestations de la machine de guerre lancée par Derrida sous le néologisme de **la différance.** Tout se passe de manière différée sous la forme d'un ainsi mais pas encore. Voilà comment nous interprétons ces actes de langage qui montrent clairement la nécessité de

ce besoin de préservation dans son objectif communicationnel, dans ce que nous pouvons appeler, les salutations.

Une étude d'un tableau de VÉLASQUEZ intitulé « Vieja Friendo Huevos » (VHF) par Ignacio Assis da SILVA conçoit de la même manière l'effet de sens. C'est-à-dire que celui-ci n'est plus compris comme une simple relation bi-univoque entre le signifiant et le signifié dans une stabilité qui autorise quand même la polysémie. Cette étude prend le contre sens de l'analyse de l'historien de l'art en s'opposant à ce que le tableau de VÉLASQUEZ soit défini comme nature morte, plus précisément, une « nature morte avec personnage » pour reprendre cette expression de Félix THULERMAN parce que le tableau représente en fait une Vieille femme faisant cuire des œufs (VELASQUEZ).

La raison en est qu'il ne faut pas croire que la ligne est un figement mais au contraire une dynamique, si on en croit l'explication suivante qui est posée comme fondement de l'analyse qui lui a permis de s'opposer à la classification des historiens de l'art :

> « La forme, séparée des mouvements, et le nom, séparé des prédications, ne sont que de « dangereux fantômes ». L'une et l'autre ne prennent du sens que dans le discours : lieu « naturel » du déploiement du sens-contenu en parcours de sens, mieux encore, en expansion de sens-direction. Lieu aussi de la définition par excellence, la définition discursive active, dont les parcours sélectionnent dans les méandres discursifs les éléments capables de catalyser les valences dynamiques et prédicationnelles des formes et des noms. Neutralisant la distance discours/métadiscours, la définition discursive nous présente le « dire l'action » comme le dire sur l'action. Plutôt qu'attribuer des traits, elle nous les montre en action. » (DA SILVA, 1980, p. 9)

Ce qui ne manque pas de nous conforter dans notre position puisque nous avons aussi affirmé que c'est l'introduction de la dimension temporelle par le biais de la narrativité qui est à la source de l'identification de la force illocutoire que nous montre la forme du discours. En conséquence, nous pouvons considérer que l'espace vital du village natal est à la fois le point de départ et le point d'arrivée. Il se présente, par projection au niveau linguistique, comme le terme non marqué, parce qu'il ne présente pas de particularité, et tous les espaces extérieurs sont compris par dérivation, c'est donc le terme marqué parce que recevant sa valeur du paradigme. De ce rapport, il est normalement nécessaire que toute disjonction spatiale de chez soi soit accompagnée d'un *sokela* orienté vers un retour possible. En revanche, tout retour vers ce chez soi boucle le parcours et annonce que le

temps des péripéties est fini et projette l'aventure dans l'ordre du racontable comme distanciation du réel.

Cette notion de bouclage, qui se présente comme un retour aux sources, se découvre également dans la prière enseignée par le fils de Dieu. Elle commence ainsi :

> Notre père qui est aux cieux
> Que ton nom soit sanctifié !
> (…)

L'attrait puissant de cette prière réside dans le fait que les cieux présentent sa différence irréductible d'avec la vie sur terre. Et la conscience de cette différence est d'autant plus cruciale que cette prière entre en relation dialogique avec la notion de paradis perdu à cause de la faute d'ÈVE. Ce qui veut dire que cette prière est une nostalgie du retour à l'origine au même titre que le *sokela*.

Nous voyons également par cette prière que le « nom du père », *aŋaran-dray* est associé à un ancrage spatial, et que l'honorer n'est pas sans relation avec cet espace qui est défini comme le lieu de la fin de toutes les péripéties, sinon le lieu de l'apaisement parce que c'est le lieu de l'objectif final de la religion. La preuve en est qu'on parle de l'existence empirique comme d'un simple voyage, car le véritable but est le ciel.

Il existe plusieurs faits linguistiques qui attestent cette implication dans des histoires à partir desquelles dérivent paradoxalement l'Histoire (au singulier) dans le domaine du discours religieux ; mais nous n'en voulons comme exemple que la teneur des paroles (risquées) de condoléance que nous tenons à la famille éplorée de la perte d'un cher et qui consistent à affirmer que :

268. Tombon-dàlana ny azy fa isika dia mbola samy ho any (Ce n'est qu'une avance pour lui car nous irons tous également là-bas).

De la même manière, l'*aŋaran-dray* est la raison finale de l'existence empirique. Toute action de l'individu reçoit ainsi sa valeur dans la perspective de ce retour à l'origine et qu'actualise le *sokela*. Il faut noter, en l'occurrence, qu'il est dit dans les deux cas de faire honneur au nom du père et non pas à lui physiquement.

À partir de là, il est compréhensible que la fuite du réel dont il question vienne du fait qu'en l'absence du porteur du nom le descendant ou l'honorant du nom agit non pas en fonction de la réalité ; mais en fonction de ce qu'aurait aimé l'absent. Et ce qu'aurait aimé l'absent ne coïncide pas forcément avec le discours qui le propose. Cela semble assez évident, le temps du conditionnel passé fonctionne exactement comme marque de cette distance vis-à-vis du réel. Ce qui fait qu'au bout du compte, l'honorant mène une vie qui n'a jamais existé, parce que ce n'est pas celle du défunt ; et en même temps ce n'est pas sa propre vie. C'est cela l'entre-deux hésitant de la fuite du réel produit par la narrativisation : là où le descendant voit du romantisme en souvenir et à l'honneur de l'absent, il n'y avait peut-être que banalité de la contrainte de l'existence, platitude de l'existence censurée par le réel.

D'autre part, il y a aussi lieu de penser que le descendant peut aussi mener une vie sous la perspective de la mort qui aurait clos définitivement son Histoire et ainsi agir en fonction du récit futur dans lequel son Histoire tombera inexorablement ; ainsi, il mène une vie qui n'est pas exactement la sienne.

3.5 DISCOURS ET ILLOCUTION

Nous allons maintenant aborder des ensembles plus vastes et plus variés pour tester la validité de notre hypothèse, laquelle – rappelons-le – postule l'existence d'une trace narrative dans tout acte de parole et partant, dans tout langage. De la sorte nous refusons la classification des discours en type. Mais nous ne prétendons pas pour autant nier l'existence des types, ils existent bel et bien. Mais il ne faut pas les voir dans la totalité d'un texte mais dans une dimension moins grande de la taille d'une période ou d'un paragraphe.

Mais quel que ce soit le type de discours, il nous semble que nous avons pris le choix d'intégrer dans leur interprétation la narrativité. Ainsi nous allons aborder successivement le discours parabolique, la publicité, le poème.

Nous rappelons que c'est la généralisation de la narrativité à tous les discours qui a inspiré notre intuition de soupçonner une trace narrative derrière l'illocution. Cette trace peut s'étendre à toute sémiologie comme le soutiennent Marcel DANESI Paul PERRON :

« Pour la sémiotique greimassienne, par exemple, la narrativité généralisée est considérée comme le principe organisateur de tout discours et les structures narratives comme constitutives du niveau profond du procès sémiotique. D'ailleurs, Petitot (1985) a soutenu de façon convaincante que les structures narratives sont vécues existentiellement par l'entremise de passions, d'idéologies, d'actions et de rêves et que de telles structures sémio-narratives, pour emprunter une phrase de Gilbert Durand (1963), peuvent être considérées comme « les structures anthropologiques de l'imaginaire ». (DANESI & PERRON, 2008)

Ainsi, pour les géographes, par exemple, la climatologie permet de faire une sémiologie des végétaux, la forme des végétaux renseigne le géographe sur la nature du climat. Tout récemment, une étude des philosophes sur la forme et l'espace dans la ville de Toliara a mis en évidence que la forme même de l'espace dans les quartiers pauvres fonctionne comme une incitation au banditisme de tout genre. Alors que d'un autre côté, dans les milieux aisés, on n'ose même pas laisser tomber les cendres d'une cigarette n'importe où ; on s'efforce de trouver un endroit prévu à cet effet. Pour les médecins, l'observation des symptômes raconte déjà l'histoire de l'individu. Les exemples peuvent être multipliés à l'infini, mais il suffit de retenir ici que la narrativité en introduisant la continuité dans la discontinuité est à l'œuvre derrière tout système symbolique, derrière tout langage ; elle est la condition de l'organisation cognitive.

On peut même dire sur un autre plan, celui de la relation intersubjective que nous produisons le signe de notre état de la même manière que des nuages noirs, par exemple, annonce la pluie. Nous sommes pris irrémédiablement dans ce réseau de production de signe. Nous sommes tous tenus de jouer un rôle avec ce drame supplémentaire qu'il n'y a pas d'endroit où nous serions libres d'échapper au jeu de rôles. Cette dernière remarque nous amène à observer dans la parabole évangélique les distributions au niveau de la communication argumentative.

3.6 ILLOCUTION ET PARABOLE ÉVANGÉLIQUE

On peut se demander pourquoi les paraboles. Mais cette question au lieu d'éclaircir la fonction des paraboles divise ; d'un côté, il y a ceux qui pensent que les paraboles fonctionnent comme ces mythes dont l'invention a pour but d'exprimer l'indicible, alors les paraboles seraient comme des métaphores qui permettent de voir à la manière humaine la vision de Dieu. De l'autre côté, il y a ceux qui tiennent les paraboles comme un discours

énigme dont la fonction, comme un langage crypté, est de sélectionner parmi les auditeurs les véritables destinataires de la parole.

Cette brève introduction à l'analyse de la parabole évangélique sous l'angle de l'illocution met en évidence une chose : il ne faut pas confondre auditeur et destinataire de la parole. C'est ce que nous montre les chaînes cryptées de la télévision : toute antenne appropriée peut recevoir les signaux émis, mais seuls les récepteurs ayant un décodeur au bout arrive à lire sur son écran les objets de la communication parce qu'ils sont les véritables destinataires des signaux.

Mais là où le bât blesse dans ces interprétations, c'est que d'un côté, métaphoriser la vision de Dieu, c'est lui attribuer l'arrogance nécessaire de celui qui tout en connaissant le dialecte de son destinataire s'exprime obstinément dans sa propre langue maternelle et s'attache le service d'un interprète pour se faire comprendre. De l'autre côté, on ne voit pas pourquoi un Dieu qui a pour mission de sauver l'humanité crypte son langage afin de n'être compris que par une partie seulement du groupe qu'il est venu sauver. La parabole clef, à l'origine de ces interprétations, est celle du semeur. Et il est précisé dans la Bible que c'est cette parabole qui permet l'interprétation de toutes les autres. Penons-en connaissance :

> « Un homme sortit pour semer. Tandis qu'il répandait la semence dans son champ, une partie des grains tomba le long du chemin : les oiseaux vinrent et les mangèrent. Une autre partie tomba sur un sol pierreux où il n'y avait pas beaucoup de terre. Les grains poussèrent aussitôt parce que la couche de terre n'était pas profonde. Quand le soleil fut haut dans le ciel, il brûla les petites plantes et elles se desséchèrent parce qu'elles n'avaient pas de grandes racines. Une autre partie des grains tomba dans parmi les plantes épineuses. Ces plantes épineuses levèrent et étouffèrent les bonnes pousses. Mais d'autres grains tombèrent dans la bonne terre et produisirent des épis : les uns portaient cent grains, d'autres soixante et d'autres trente. » (SAINT MATTHIEU, 13, 3-8)

Nous éliminons d'emblée l'interprétation qui fait de la parabole un message ésotérique parce qu'elle entre en contradiction flagrante avec la définition de Dieu qui est la miséricorde lui-même. Nous allons donc partir du discours énigme pour avancer dans l'analyse. Tout d'abord, présentons une analyse se basant sur le concept d'isotopie. Si l'on admet comme RASTIER que l'isotopie est « toute itération d'unité linguistique » (1972, p. 82), on remarque que dans cette parabole l'isotopie agricole est franchement dominant. Force est de conclure à partir de cette isotopie qu'on a affaire à un semeur très maladroit

qui gaspille inutilement la semence. Ainsi, en adoptant l'idée selon laquelle la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque, on doit comprendre que JÉSUS fait une leçon d'agriculture en racontant cette parabole. Cette interprétation sera également rejetée parce qu'elle n'entre pas dans la l'isotopie de la mission du Fils de Dieu.

Il y a donc lieu de croire que si cette fiction a été racontée, ce n'est pas pour sa référence au monde extralinguistique (d'autant plus qu'à cette époque de l'humanité, l'agriculture doit être une activité essentielle et qu'un semeur négligeant la semence précieuse est inconcevable), mais pour sa propriété interne.

La propriété interne de cette parabole, celle qui est la plus évidente est qu'elle une description d'une activité : l'ensemencement. Mais cette activité est décrite de telle manière que le rôle du semeur soit minimisé par rapport à celui du sol récepteur des grains. Il est possible de faire une description de l'ensemencement de plusieurs points de vue. Au moins, il peut être fait à partir du semeur, ou à partir de la semence, ou à partir du sol récepteur. Ici c'est le dernier point de vue qui est choisi. Et ce choix n'est pas arbitraire, il remplit une fonction importante pour la communication parabolique.

Dans cette parabole, la description de l'ensemencement est faite à partir du point de vue de la nature du sol parce que c'est d'elle que dépend la réussite de l'activité. Il va sans dire que toute activité, à l'image des actes de langage, naît à partir d'un manque. Ici, il s'agit d'un manque numérique qui permet de définir l'ensemencement comme une activité multiplicatrice. Sur cette base de la définition de l'ensemencement, la lecture de la parabole reçoit une cohérence : c'est la propriété du sol qui conditionne la réussite de l'activité.

On s'aperçoit alors d'une logique de la description. Il s'agit d'une gradation par ordre croissant. D'abord, il y a le bord du chemin où l'ensemencement rate complètement son but parce que les grains sont tout simplement absorbés par les oiseaux. Ils réalisent de la sorte un anti-programme car au lieu d'une multiplication, on assiste à une réduction.

Ensuite, vient une description de l'ensemencement d'un point de vue inchoatif. Sur le sol pierreux, les grains poussèrent vite mais ils n'arrivent pas à leur terme, vaincus par une force dirigée en sens inverse. Et justement, cette défaite s'analyse par la propriété du sol. Dans la réalisation du programme inscrit dans le mot « semeur », le sol, sans s'y opposer, y

participe faiblement au point que la première opposition du dehors suffit à faire échouer le programme au stade même de son commencement.

Puis, on assiste à une description presque identique à la précédente du point de vue du programme inscrit dans l'unité linguistique « semeur ». Mais ici, ce n'est pas faute que le sol n'ait participé à la réalisation du programme. Le problème est, si on peut s'exprimer ainsi, une certaine prostitution du sol, à côté du programme défini par le praxème « semeur », il réalise parallèlement un autre programme qui a fini par dominer sur celui du semeur. Nous en concluons que les deux programmes sont incompatibles puisque l'un dominera fatalement sur l'autre. Nous nous référons ici au grains qui sont tombés parmi les plantes épineuses.

Enfin, vient une description qui réalise le programme du semeur par une simple adjonction d'un adjectif. La terre y est qualifiée de bonne parce qu'elle permet la réalisation du programme inscrit dans le praxème. Il convient maintenant de consolider l'analyse.

Cette analyse montre que la communication parabolique reçoit son intelligibilité par une lecture unifiée dans la gradation. En effet, en y introduisant une dimension temporelle, on remarque que l'aventure de la semence est fonction d'une durée. La plus petite durée concerne la première description : à peine déposé au sol les grains sont ravis par les oiseaux qui se présentent ainsi comme un opposant par référence à la structure actancielle du récit.

Rappelons brièvement que la structure actancielle du récit prévoit de part et d'autre du sujet un adjuvant et un opposant. L'adjuvant est un actant qui milite en faveur de l'action du sujet. C'est-à-dire qu'il assiste la réalisation du programme narratif du sujet qui s'analyse comme une conjonction d'objet. L'opposant est un actant défini d'abord comme allant à l'encontre du programme du sujet chez GREIMAS ([1966] 1982, pp. 178-179) mais précisé plus tard, par d'autres chercheurs, comme un concurrent du sujet dans la mesure où il vise la conjonction au même objet.

Dans la deuxième description, l'aventure du grain demeure toujours de très courte durée, mais dans un intervalle à peine plus long que celui de la première, l'opposant y est double : la faible profondeur du sol et l'intensité du soleil. Dans la troisième description, le grain a mené une vie un peu plus longue que celle des deux premiers, mais c'est toujours

une vie interrompue avant la fin. Ce sont les plantes épineuses qui y font figure d'opposant. La dernière description se caractérise par l'absence de tout opposant. Elle met en évidence une figure d'adjuvant. Il s'agit de la terre qui, par sa qualité, permet au grain de se multiplier et ainsi de perpétuer la multiplication parce que le cycle allant du grain à l'épi peut être reconduit indéfiniment par cette qualité du sol récepteur.

Avec ce critère des actants, notre objectif se dessine peu à peu. La description peut être divisée en deux grandes parties. D'un côté, il y a le triomphe des opposants et de l'autre côté, il y a celui de l'adjuvant. Dès lors, s'affiche le sursis du réel. Ce qui rend la communication parabolique intelligible est ce parcours qui sépare le triomphe de l'opposant à celui de l'adjuvant ; mais cette distance qui sépare est celle qui les noue en même temps. C'est cette conciliation des contraires dans la logique narrative qui donne au texte sa cohérence. La communication parabolique se présente ainsi pour ce qu'elle est : elle est un enseignement. C'est-à-dire que la force illocutoire de la communication est un enseignement qui ne s'adresse pas aux cinq sens mais à la faculté cognitive, et qui est, en même temps, un accomplissement de la mission de JÉSUS, comme le souligne le commentaire suivant de la parabole par son propre émetteur. Ce commentaire est une réponse à la question des disciples qui interrogent Jésus sur la justification de la communication sous forme de parabole :

> « -Vous avez reçu, vous, la connaissance des secrets du Royaume des cieux, mais eux ne l'ont pas reçue. Car celui qui a quelque chose recevra davantage et sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a rien on enlèvera même le peu qu'il a. C'est pourquoi j'utilise des paraboles pour leur parler : parce qu'ils regardent sans voir et qu'ils écoutent sans entendre et sans comprendre. » (MATTHIEU, 13, 11-13)

Ce commentaire de la parabole est à la source de la méprise que nous avons dénoncée au début de cette analyse. Il induit facilement en erreur parce qu'il divise les destinataires de la parole en deux groupes : ceux qui ont raté la communication et ceux que l'ont réussi. Or il ne faut pas faire de cette dichotomie des destinataires une attitude volontaire de l'émetteur qui vise à exclure de la communication une partie de son destinataire. D'ailleurs, nulle part ailleurs dans la communication parabolique, on ne peut pas corroborer cette exclusion par quelque critère que ce soit.

Ce que nous apporte en réalité ce commentaire est tout d'abord la nature de la parabole. Ce type de communication particulier développe une double isotopie qui déploie le même parcours. Ce déploiement d'un même parcours pour deux figures discursives superposées l'une à l'autre milite en faveur de la fuite du réel. Sans vouloir trop entrer dans de longue explication sur la nature exacte de cette double isotopie, disons tout simplement que l'objet de la communication est ici une parole-grain.

Se précise alors de plus en plus le sursis du réel. L'objet véritable de la communication est du type fiduciaire. Il s'agit d'une communication d'un savoir sur lequel le destinateur et le destinataire doivent s'entendre parfaitement. Là se joue toute l'importance de l'énonciation de la parabole car cette entente transforme la communication en communion dans la mesure où chaque destinataire peut devenir à son tour un semeur de la parole-grain. Il y a communion dans la mesure où l'astuce de la communication consiste à entraîner le destinataire dans une sorte d'auto-manipulation. C'est-à-dire que la communication parabolique réalise cette prouesse de transférer vers le destinataire la propre quête du destinateur. Il en résulte que le destinataire devienne un adjuvant du programme du semeur de la parole-grain. Ainsi, par l'identification de cet objet de la communication comme parole-grain, la référence au réel est complètement occultée au profit d'une référence à un parcours cognitif qui se présente comme un spectacle simple.

Autrement dit, le rôle du semeur consiste strictement à semer, il ne peut en être autrement, mais la réussite de l'ensemencement dépend de la participation du destinataire récepteur. Il en va de même de toute communication d'un savoir. La communication peut réussir seulement si le destinataire ressent comme un manque la non possession de ce savoir et qu'il soit à son tour capable de devenir un sujet d'énonciation de ce savoir, et non un simple locuteur.

Le sujet est une notion importante en linguistique. Il n'est pas facile de cerner exactement qui est le sujet dans le discours avec l'introduction de la polyphonie de la lecture des textes. Il nous faut noter au moins une différence fondamentale : l'individu localisable spatialement et temporellement n'est pas le sujet dans le discours ; il n'y a pas d'identification possible entre ces deux entités si l'on considère avec CHIRPAZ que l'homme est un existant par le langage.

Nous retenons de l'analyse de cette parabole que la réussite de la communication s'effectue quand le destinataire de la parole passe du simple sujet d'énoncé en sujet d'énonciation, c'est-à-dire quand il est capable de reprendre à son compte le discours qu'il a entendu. C'est l'échec de ce passage que stigmatise la contradiction instaurée dans les verbes *écouter* et *entendre* dans « ils écoutent sans entendre » et dans les verbes *regarder* et *voir* dans « ils regardent sans voir ».

Si, ailleurs, les verbes ainsi liés par la préposition *sans* peuvent être des synonymes. Ici, ils ne le sont pas à cause du fait que écouter est fonction de l'ouïe alors qu'entendre est fonction de l'intelligibilité narrative. L'écoute est un enregistrement passif qui fragmente les choses en unités discontinues alors que « entendre » fait participer le sujet qui organise ce qu'il écoute en une unité continue par un renvoi réciproque. C'est ce renvoi réciproque qui a permis à KLEE de dire que *le devenir se tient au-dessus de l'être.* En effet, en se plaçant au niveau de l'illocution, on s'aperçoit que la motivation la plus claire de l'énonciation de la parabole est de transformer ses auditeurs en destinataire de la parole ; ou encore de transformer l'auditoire, d'objet de quête en sujet de quête.

En définitive, on peut dire le récit parabolique n'a pas besoin d'ancrage spatio-temporel par ce qu'il communique sur un savoir et non sur un événement. De la vient le fait que le semeur est introduit dans le discours sans aucune description permettant sa localisation historique, il est tout simplement un habillage sémantique définit par son rôle, il en est de même des différents sols récepteurs qui sont définis par leur compétence à réaliser le programme impliqué par la définition du premier actant. Ce qui veut dire que les actants ou personnages convoqués par le récit parabolique n'ont pas pour fonction de dénoter des individus mais de désigner des concepts. C'est cela qui produit la fuite du réel.

Du coup, dans la mesure où la réussite de la communication de la parole-grain dépend entièrement de la compétence du sujet destinataire, il n'y a plus lieu de penser à un discours énigmatique destiné seulement à celui qui en connaît le code du cryptage, ni de penser à une quelconque prédestination qui éliminerait certains récepteurs. Tout se passe ici comme dans les contes populaires russes recueillis par PROPP ([1958]1970) où il suffit que le roi annonce le rapt de sa fille pour que se déclenche sous la figure d'un héros le processus qui vise à ramener la princesse au palais. Dans les deux cas, il s'agit d'une auto manipulation qui

déplace le projet de l'émetteur du côté du récepteur. Une fois la communication réalisée, l'énonciateur ne peut plus rien pour l'énonciataire. Tout le reste dépend entièrement de la qualité de la réception, ou, si l'on veut, de l'intelligence de la réception.

S'il en est ainsi de la parabole évangélique, maintenant voyons comment se présente la fuite du réel dans un autre type de discours : le poème.

3.7 LA FUITE DU RÉEL DANS L'HYPALLAGE

Dans ce chapitre, nous allons nous attacher à l'analyse d'une figure sémantique qu'on appelle hypallage sous la lumière de l'illocution, et à partir de l'extrait de poème, *Le Mendiant*, suivant :

> « Et pendant qu'il séchait ce haillon *désolé*
> D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
> Je songeais que cet homme est plein de prières, » (HUGO, [1856] 1966, p. 305)

On peut accepter d'une manière globale que ce qui fait soupçonner la présence d'une figure est une certaine incompatibilité sémantique et /ou syntaxique qui provoque un trouble de la référence. Comme les figures sémantiques abondent dans les objets poétiques, dès lors une analyse qui force l'interprétation pour retrouver la dénotation du poème n'arrive pas à cerner l'essentiel de la communication. C'est faute de comprendre que les objets poétiques tirent leur cohérence dans le mouvement de la référentialisation et non dans celui de la référenciation ; sa référence s'articule sur la différence de l'être et de l'étant et ne peut jamais être réduite à une désignation de l'étant.

Ce constat a pour conséquence que la production linguistique n'est pas seulement guidée par des règles syntaxico-sémantiques mais aussi par l'inscription du sujet au sein du discours. Il s'agit du sujet comme existant par le langage qui actualise le principe dialogique, et ce principe qui surdétermine la forme linguistique.

Il est inutile ici de revenir sur ce qui fait l'incompatibilité sémantique du participe adjectif « *désolé* » et du nom « *haillon* » auquel il se rapporte. Ce qui importe, en revanche, est d'expliquer son acceptabilité. Nous allons partir du proverbe *l'habit ne fait pas le moine* pour fournir cette explication dans le sens de la narrativisation de l'énonciation.

Ce proverbe est, nous semble-t-il, une sorte d'avertissement contre cette possibilité du langage, en tant que système sémiotique de produire du signe en total autonomie, c'est-à-dire, en dehors de toute relation avec le réel. Ainsi, le signe ne fait que produire du sens en rupture avec la fonction désignative. C'est ce que nous apprend ce proverbe, les moines se sont convenus d'un type d'habit qui fonctionne comme une uniforme qui permet d'identifier leur état. Le proverbe nous prévient que s'habiller en moine ne dénote pas nécessairement que la personne ainsi vêtue est un moine. Ce qui veut dire qu'un signe peut

être produit pour son contenu et non pas forcément pour ce qu'il désigne. Autrement dit, le signe peut exhiber son autonymie.

Le dictionnaire de rhétorique définit l'hypallage comme suit :

> « Figure qui attribue à un objet l'acte ou l'idée convenant à l'objet voisin ». (MORIER, [1961] 1981, p. 516)

Cette définition se présente comme une justification *a posteriori* d'une pratique linguistique, autrement déviante, mais ne l'explique pas vraiment. Ce qui implique que nous devons rechercher d'où vient la possibilité d'une hypallage. Sur cet exemple, on voit clairement que le mouvement de l'hypallage perturbe radicalement la référence habituelle dans la mesure où il est très difficile de savoir à quoi peut renvoyer un *haillon désolé* puisque l'adjectif « désolé » ne peut déterminer qu'un groupe nominal marqué du trait sémantique /humain/.

Pour résoudre ce trouble de la référence la solution habituelle consiste à expliquer la figure de telle manière qu'on ait l'expression littérale à la place de l'expression figurée. Cette solution qui peut être valable dans un discours didactique ne parvient pas à expliquer l'objet poétique car elle ferait des figures un ornement du discours. Ici, si on rétablissait l'expression littérale à la place de l'expression figurée on aura « ce mendiant désolé ».

Il faut donc garder l'expression figurée telle qu'elle et essayer de comprendre pourquoi la communication prend la voie de l'hypallage. Il faut donc partir de l'hypothèse que la communication poétique n'a pas pour fonction immédiate de nous renseigner sur le monde. Ainsi, la combinaison *haillon* et *désolé* forme une hypallage dans ce sens où la production du signe *haillon* renvoie à désolation comme une valeur inscrite en elle. Le *haillon* dans le discours poétique ne se contente pas de désigner un objet du monde mais en passant par cette désignation se réfère à un programme de sens que le praxème peut actualiser. En réalité, la possibilité de l'hypallage provient du fait que le premier terme de la combinaison est déjà métonyme d'un autre terme présent ailleurs, mais auquel le mouvement de référentialisation permet d'identifier.

En se référant au protocole mathématique qui nous a servi à introduire la sémiotique triadique de PEIRCE, ce sens produit par le praxème *haillon* est une catégorie de la tiercéité parce que cet adjectif *désolé* est le premier terme qui introduit la prévisibilité dans la série des interprétants. L'ordre de la loi ainsi introduit définit une isotopie qui garantit la cohérence du texte. De cette manière, de l'hypallage *haillon désolé* se justifie la présence du deuxième vers.

Un individu qui se trouve dans le dénuement ne peut pas avoir le choix de décider des heures de son déplacement ni des moyens de se protéger des intempéries, voilà pourquoi son haillon porte la trace des eaux des pluies et des fondrières. Cette nouvelle description apportée par le deuxième vers provoque le sursis du réel dans l'hypallage en lui donnant son intelligibilité par référentialisation à un individu richement vêtu qui soit capable de choisir son heure et ses habits. Dès lors, il suffit que la description du mendiant se comprenne à partir de ce qu'il aurait pu être : au lieu d'être habillé en haillon, il aurait pu être chaudement emmitouflé dans de riches habits. Enfin, c'est dans le dernier vers de l'extrait que la fuite du réel de l'hypallage se comprend le mieux parce que le *haillon désolé* compris comme un dénouement le plus total sur le plan physique renvoie à une plénitude spirituelle (*cet homme est plein de prières*).

En effet, les prières fonctionnent comme une rhapsodie qui tisse le vécu du mendiant au premier degré. C'est la manière humaine qui lui permet de passer le temps. Et on sait, que d'une manière générale, la prière se déroule toujours dans la temporalité close d'un récit où le réel et le possible constituent les bornes absolues par évocation réciproque. Si l'idée de possession du passé est acceptée, on voit bien que la narrativisation de l'énonciation redonne ici une valeur expérimentale du mot « prière » qu'on peut concisément la considérer comme une quête d'un paradis perdu.

Rappelons que la référence virtuelle ne se réduit pas tout simplement aux mots dans les dictionnaires. Elle fonctionne également dans les usages métalinguistiques qui confèrent aux mots une dimension autonymique. Quand un professeur d'école corrige une épreuve de français langue étrangère et dit par exemple : « *Belle* » *est féminin pluriel* ; on voit bien qu'il s'agit là d'une référence virtuelle, indéterminée à tous les points de vue de la

grammaire comme l'atteste l'absence d'accord entre l'élément à gauche de la copule et ceux qui sont à droite.

L'hypallage, comme les autres figures sémantiques, a ainsi pour fonction de signaler la modalisation autonymique sur elle et ainsi de signaler l'insistance sur la désolation afin de mettre en évidence le contraste entre cet état et l'élévation du mendiant dans la prière. Plus donc le monde se ligue contre ce mendiant plus sa prière l'élève au-dessus de l'adversité.

En définitive, nous retrouvons avec cette hypallage l'unité praxémique comme unité de production du sens. Le poème fonctionne sur une structure antithétique : d'un côté le malheur de l'homme et de l'autre sa grandeur. De cette opposition se met en évidence le parcours du sujet dans la mesure où elle est scansion de la distance qui sépare la misère et la béatitude comme objet du désir. C'est cela la narrativisation de l'énonciation : une rupture de la référence normale au profit de la référence discursive signalée par l'hypallage comme ruptures syntactico-sémantiques produisant ce sens cognitif en regard duquel le dénoté n'est plus qu'un simulacre.

À partir du concept de référentialisation, reprise par Claude CALAME (2004) nous pouvons nous introduire plus profondément à la nature fictionnelle de la narrativité, la référence à un mendiant historique est hors de question dans l'interprétation de cet extrait de HUGO. Il s'agit au contraire d'une référentialisation qui installe la polyphonie sur ce mendiant en sujet dont on parle, en sujet à qui l'on parle et en sujet qui parle d'après le déploiement de sens par l'hypallage. Puisque tout homme est sujet au devenir, donc susceptible au ruissellement, il y a donc lieu de croire que le personnage du mendiant est également le « je » énonciateur. Et quand on sait que la motivation du signe ne se réduit pas aux seules onomatopées mais également aux autonymes, dès lors, il est facile de comprendre que le « je » du *je songeais que cet homme est plein de prières* est obtenu par décentrement empathique du celui qui décrit à la place de celui qui est décrit. Ce « je » de l'énonciation est donc polyphonique, il est à la fois le descripteur et le décrit.

Lorsque nous avons dit qu'une fois le monde converti en récit, la question de la réalité s'évanouit comme une question inutile, c'est parce que la question du « but » se déplace vers la question du « chemin » comme le montre le récit de La rose de Paracelse que voici :

« Dans « La rose de Paracelse » Paracelse demande à son Dieu de lui envoyer un disciple. Le soir du même jour, un jeune inconnu se présente : son plus grand désir est de devenir le disciple du vieux maître si illustre, mais il veut une preuve : il lui tend une rose et lui demande de la détruire puis de la ressusciter car Paracelse a la réputation de pouvoir brûler une rose et de la faire ressurgir de ses cendres par la magie de son art. Lorsque Paracelse lui rétorque qu'il n'a que faire de sa crédulité mais qu'il exige la foi, l'inconnu s'obstine et jette la rose dans la cheminée. « Tous les médecins et tous les apothicaires de Bâle affirment que je suis un imposteur. Ils ont peut-être raison. Voilà la cendre qui fut une rose et qui ne le sera plus désormais » dit alors Paracelse. Honteux, le jeune homme reconnaît avoir mal agi, d'avoir douté ; il disait qu'il reviendrait quand il sera plus fort, qu'il sera son disciple, mais ce qu'il dit vient de la pitié que lui inspire le vieux maître et tous deux savent qu'ils ne se reverront jamais. « Paracelse resta seul, il versa dans le creux de sa main la poignée de fine cendre et il prononça à voix basse un mot. La rose ressurgit. » (BORGES, 1978)

Cette histoire nous montre que faire le chemin, c'est déjà atteindre le but, et en même temps nous fait voir qu'il n'y a pas de but. Parce que la véritable référence n'est pas dans la relation du discours au monde mais dans la relation du discours à d'autres discours et ce, dans une relation d'évocation réciproque qui constitue le tout caractéristique du principe de clôture du récit. Ce que nous fait voir « La rose de Paracelse », c'est que l'idée de la rose est immortelle à la différence de la rose dans la réalité. Cette dernière remarque nous amène à nous interroger sur les récits.

3.8 POURQUOI LES RÉCITS ?

La première réponse qui vient à l'esprit face à cette question est celle que l'on n'ose pas avancer sous peine de manquer de sérieux car elle consiste à dire qu'on raconte les histoires pour faire passer le temps. On sait que les histoires de BOCCACE dans le *Décameron* sont récitées pour faire passer les après-midi de peste en Toscane. Le *Don Quichotte* de Cervantès s'adresse à l'oisif qui a du temps à passer. Et les histoires des *Mille et une nuits* ont servi à SHÉHÉRAZADE à attendre l'aube et ainsi à différer la mort.

Dans la tradition malgache, on reconnaît également que les contes ne peuvent pas être racontés par n'importe qui et pas n'importe quand. Seul le plus vieux de la maisonnée a le droit de les raconter et ce, le soir pour faire passer le temps qui sépare la rentrée des travaux des champs et l'avènement du dîner.

Pendant les veillées mortuaires, on raconte des histoires pour faire passer le temps. Il semble ainsi que la fonction la plus dominante des récits soit de faire passer le temps et il y a lieu de croire que c'est cela sa fonction traditionnelle.

Or, à observer de plus près la propriété des histoires qu'on nous raconte, on s'aperçoit qu'elles se déploient sous l'aspect de la fiction narrative. En témoigne la formule de clause qui termine invariablement ces histoires racontées dans sa forme traditionnelle : *angano angano, arira arira*. Nous ne permettons pas de traduire cette formule mais elle correspond au *cela était et cela n'était pas* des conteurs majorquins. Dans la région de Toliara, la formule est plutôt *Tsy izaho ty mavande fa ny olobe taloha* (ce n'est pas moi qui mens mais les grandes personnes d'avant).

Si les conteurs affichent ostensiblement le caractère fictif de sa parole, il y a lieu de ne pas les prendre au sérieux, mais alors on ne comprend pas pourquoi les récits traversent des siècles, voire des millénaires pour parvenir jusqu'à nous. Il s'agit là d'une autre manière de passer les temps pour les récits.

Nous voudrions donc suggérer de cette permanence des récits dans toutes les générations qu'ils assument un transfert de connaissance dans une société sans école d'abord. C'est ce qui explique leur oralité. Et qu'ainsi, ils confèrent de l'autorité à celui qui les raconte. C'est un masque d'autorité qui permet de dire les choses sans que le conteur soit tenu d'être le responsable de ce qu'il dit. Pourtant, dans les récits fondateurs tels que les mythes, on décèle que leur fonction est d'interdire. Cette interdiction est la force illocutoire de leur énonciation.

La seconde suggestion que nous ferons est que les récits fonctionnent comme l'essence du langage dans la mesure où sa fictionnalité déplace le problème de la référence. Au lieu qu'elle se fasse du mot à la chose, c'est ce qu'il faut entendre ici par référence verticale, elle se passe de manière dialogique au sens de BAKHTINE, de texte à texte. Ce second type sera appelé référence horizontale. Dans la bible, la *genèse* en tant que mythe fondateur met en avant le récit de la dégradation de l'homme et justifie du coup la nécessité du travail dans la vie sans qu'il soit pertinent de vérifier la trace historique d'un ADAM ou d'une ÈVE ou d'un serpent qui parle. Néanmoins nous retenons de la genèse qu'il ne faut

pas transgresser un interdit. Ce qui implique que le monde n'est pas un référent ultime comme l'a montré GREIMAS (1970; 52).

La référence horizontale peut être de deux sortes à son tour. La première s'apparente à l'intertextualité comprise comme la référence d'un texte à un autre. La seconde relève de l'autotextualité qui est une référence du texte à lui-même. Dans l'autotextualité, c'est le principe de clôture qui organise la référence comme passage du même à l'autre en affichant une différence entre les deux termes de telle manière que le terme initial se trouve affecté d'une valeur inverse, au final. C'est de là que vient le sursis du réel parce que ce qui prime n'est plus la dénotation mais le système de renvoi réciproque entre les deux termes suivant le parcours qui sépare le manque de sa liquidation. C'est cette référence horizontale qui décide de l'autonomie de la linguistique permettant la fiction narrative. WITTGENSTEIN appelle cette référence horizontale « connexion de chose à choses » dans un système de renvois homogènes. En effet, il y a homogénéité parce que la logique temporelle du récit fait que la figure déploie sur un même axe syntagmatique une relation paradigmatique.

Si les récits comme langage contribuent à la construction du monde des objets, c'est parce que par leur logique temporelle, ils introduisent la continuité dans la discontinuité. Cette continuité dans le cadre de cette contribution peut être pensée de deux manières, non contradictoires, mais plutôt complémentaires.

La première continuité se dessine à la manière de l'analyse de la synecdoque par TODOROV. C'est l'oubli des différences qui permet de nommer du même nom des objets qui sont numériquement différents parce que se trouvant en des endroits différents. Sans cet oubli de différences, le langage sera obligé de fonctionner en hapax et deviendra ainsi très peu efficace par une trop grande profusion d'éléments toujours nouveaux. Il est vrai que deux feuilles ne sont jamais exactement identiques, mais l'oubli de différences qui importent peu amène à identifier le non identique comme appartenant au même registre de connaissance. Et cet oubli de la différence qui amène à identifier la partie au tout est ce qui caractérise la synecdoque. Ce qui veut dire que la feuille existe parce que le concept de feuille existe.

Nous pouvons proposer un autre exemple plus caractéristique de cette continuité dans la discontinuité. On sait, par exemple qu'il n'existe qu'un seul article *le* en français. Mais

dans un manuscrit on peut trouver une dizaine d'occurrence de cet article dans une page. Ces occurrences sont différentes les uns des autres par leur position dans le manuscrit et par la manière dont elles se combinent avec le nom. Dans l'édification de la sémiotique triadique chez PEIRCE, ces occurrences sont appelées token tandis que le concept dont elles dérivent s'appelle type. Mais par oubli de la différence, ils sont identiques. Ainsi s'installe la continuité dans la discontinuité.

La seconde manière d'introduire la continuité dans la discontinuité se trouve dans la logique temporelle du récit parce qu'en elle le langage promeut littéralement quelque chose à l'existence. Dans la logique temporelle du récit le langage dévoile que dire c'est faire. C'est-à-dire que les actes de langage prennent toujours le chemin de la logique narrative. Nous avons déjà longuement discuté de cette logique temporelle narrative qu'une illustration suffit largement ici pour admettre que la force illocutoire du récit mythique est de permettre au conteur d'avoir un masque d'autorité pour interdire par la seule force du récit.

À ce propos, voici un récit mythique qui fonde le tabou de la tortue pour les Antandroy, une ethnie du Sud-Ouest de Madagascar. Il existe plusieurs versions de ce mythe, nous présentons ci-après, en résumé, la plus connue.

> « Il était une fois des Antandroy qui ont attrapé une tortue. Comme cet animal se protège en rétractant sa tête et ses membres sous sa carapace. Il leur était impossible de le tuer. Alors pour le manger, ils l'ont fait cuire immédiatement dans un pot de terre. Sous l'effet de la chaleur la tortue s'est débattu et a fini par casser l'ustensile de cuisine. Depuis cette catastrophe la tortue est tabouée. » (Sources orales).

Nous ne pouvons pas entrer dans tous les détails sur l'implication de ce récit. Mais au moins une chose est sûre. Ce récit a pour première force illocutoire de justifier l'interdit de la tortue. De là, dérive une deuxième qui est d'identifier la tribu, le clan ou l'ethnie par cet interdit. On peut encore en dériver une troisième, l'interdit s'analyse comme une préservation de l'espèce qui abonde dans la région des Antandroy. Nous en concluons que si l'histoire des Antandroy est possible c'est parce qu'ils sont impliqués dans des histoires telles que ce conte. Autrement dit, le vécu au premier degré se comprend par la transgression de ce temps linéaire par des temporalités closes. La multiplicité d'histoires

particulières se résorbe dans la continuité du vécu au premier degré. (cf. *Les Mille et une nuits*).

Il en va ainsi particulièrement de ces discours oraux qu'on appelle « *sokela* » qui scande comme une rhapsodie l'écoulement du temps, comme si le temps pouvait être granulé. En énonçant un *sokela* le sujet de l'énonciation déploie la dimension transcendantale de la parole en démontrant par là, la référence au passé comme nous l'avons vu un peu plus haut, et son appartenance à une linéarité constituée par l'histoire de son groupe.

Nous avons déjà vu avec Robert de MUSIL qu'accepter à côté du réel un sens du possible est une disposition créatrice. C'est cette disposition créatrice qui est à l'origine de la temporalité close du récit. Cela est parfaitement net dans les récits mythiques qui fondent une pratique ou un comportement. On invente des récits en vertu de son pouvoir explicatif. C'est qu'on appelle en littérature *masque d'autorité*. Sous l'autorité du mythe, aucun Antandroy ne songe à manger de la tortue.

Une conception traditionnelle et largement répandue du langage est qu'il permet seulement de transmettre des informations. Chez MARTINET (1970), par exemple, la conception instrumentaliste du langage a pour fin essentielle la communication. Par contre l'observation d'AUSTIN permet actuellement de constater que dire, c'est-à-dire utiliser la langue, c'est sans doute transmettre à autrui certaines informations sur l'objet dont on parle, mais c'est aussi « faire », c'est-à-dire, agir sur autrui.

À la source de cette théorie des actes de langage, il y a la découverte des énoncés particuliers qui n'ont pas de référence externe. Ils sont appelés dans ce cas autoréférentiels. Le « *Je promets de venir* » fait partie de ces énoncés, mais semble, depuis, être le paradigme à force d'en être l'exemple surmené. Cet exemple mentionné partout a la propriété particulière de ne renvoyer à autre chose qu'à lui-même pour réaliser un faire : une promesse est réalisée par le simple fait de le dire. À cause de cette réalisation *ipso facto*, ces types d'énoncés sont appelés énoncés performatifs.

Contrairement aux énoncés performatifs qui bloquent la référence extralinguistique, des énoncés comme « je rabote la planche » exigent la présence de référent distinct du langage. La présence de la planche, du rabot et de l'action que j'accomplis par le moyen du

rabot sur la planche, dans le cas de cet exemple. Ces énoncés sont appelés énoncés constatifs puisqu'il faut le constat de référents du dehors pour attester leur validité.

À un moment donné, AUSTIN avait cru que les énoncés se distribuent en performatif et constatif. Mais il s'est vite repris en observant qu'on peut aussi promettre par d'autres moyens, en disant tout simplement « je viendrai ». Dès lors, à côté du performatif explicite, il y a le performatif implicite ou primaire. Ceci veut dire exactement qu'il y a une généralisation du performatif et qu'ainsi les énoncés qui sont apparemment constatifs réalisent du fait de leur énonciation une certaine performativité que le contexte permet de définir clairement.

Quelques années plus tard, John Ross SEARLE simplifie les choses en publiant en 1969 *Speech Acts* (Trad. Fr. *Les Actes de Langage*) en distinguant les **actes illocutoires** qui sont la réalisation de l'acte signifié par le verbe utilisé, d'un côté. C'est le cas des verbes comme : promettre, ordonner, remercier, critiquer, etc. Et de l'autre côté, les **forces** ou **valeurs illocutoires** qui peuvent être comprises comme une composante de l'énoncé qui lui permet de fonctionner au titre d'un acte particulier. ([1972] 1996)

En définitive, on peut admettre que les performatifs explicites demeurent distincts des constatifs mais que les deux types d'énoncés réalisent chacun à leur manière un acte de langage. Cette généralisation du performatif à tous les énoncés peut être comprise comme l'essence fondamentale du narratif dans la perspective de la question « pourquoi les récits ». Dès lors cette généralisation prend la forme suivante : si les récits peuvent réaliser des actes au même titre que les énoncés de la dimension d'une phrase c'est parce que la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque.

En passant par le récit, les forces illocutoires se dotent d'un masque d'autorité qui les soustrait à toute contestation. D'ailleurs, la position de la pragmatique est explicite à ce propos : les actes de langage ne peuvent pas être soumis au test de la véridiction. Ils sont, tout simplement, au sens fort du verbe être.

Et quand nous disons qu'on raconte les récits pour passer le temps. Ce n'est jamais dans le sens d'une mesure linéaire du temps, il faut reconnaître d'ailleurs que l'expression linguistique du temps dans le temps des récits n'est pas une spatialisation dans le cadran

d'une montre, mais la mesure d'un contenu borné par un commencement absolu et une fin absolue, ce qui veut dire que la mesure du temps au temps des récits est un récit lui-même. Par exemple, 30 mn dans cette mesure correspond à un *indray mahamasa-bary*, c'est-à-dire, une dimension temporelle qui correspond au temps qu'il faut pour faire cuire du riz. Il faut reconnaître aussi que ce n'est pas une exclusivité malgache puisque nous avons en français pour indiquer un temps très court l'expression *en un clin d'œil* qui est la traduction exacte de *indray mipi-maso*.

Passer le temps c'est toujours lui donner un contenu intelligible, et l'intelligibilité narrative se comprend à partir du parcours qui sépare le commencement absolu de la fin absolue. Il n'est pas possible de concevoir ces deux extrêmes dans le temps linéaire, dans le vécu au premier degré ou dans la temporalité ouverte.

Nous pouvons maintenant risquer une hypothèse de plus, qui n'est qu'un prolongement de la première, en disant que : on raconte les récits pour améliorer la qualité projective de notre futur. Pour nous introduire à cette seconde hypothèse, passons par la Bible.

Si quelqu'un affirme qu'il va lire le premier testament pour passer le temps, il risque certainement l'excommunication pour blasphème. Par contre, s'il dit : je vais lire le premier testament pour améliorer la qualité projective de ma vie, il recevra des encouragements et des félicitations. Nous n'avons nullement l'intention de plaisanter sur les affaires religieuses, mais par la force des choses, il se trouve que les récits du testament à cause de sa nature universelle permettent qu'un long développement théorique d'expliquer la tradition littéraire qui consiste à raconter des histoires.

Mais il est un autre récit très suggestif quant à sa manière de prescrire un comportement au sein d'un groupe. Il s'agit de la question du « ziva » traduit un peu trop approximativement « parenté à plaisanterie ».

En voici un qui concerne l'ethnie Betsileo et l'ethnie Antesaka. Comme tous les mythes son origine se perd dans des temps immémoriaux et il est parfaitement anonyme puisque sa fonction est d'effacer le sujet social du discours au profit de l'autorité que lui confère la narrativité, une autorité qui vient du texte lui-même et qui empêche les deux ethnies mises

en cause de se faire la guerre sous aucun prétexte. C'est cette interdiction qui constitue alors sa valeur illocutoire :

> « Lors du peuplement de l'île en des temps inconnus de mémoire d'homme, deux embarcations voguaient, dans l'océan indien, vers la côte Est de Madagascar. Dans la première embarcation se trouvait des Betsileo et dans la seconde des Antesaka Mais avant d'atteindre l'île, les frêles embarcations passaient à un endroit dangereux où il faut des sacrifices humains pour conjurer le sort. Il est alors question de faire passer un jeune homme ficelé à l'intérieur d'un sac par-dessus bord. Les deux embarcations ayant ainsi bien accosté, les occupant de la seconde narguaient ceux de la première pour leur naïveté d'avoir sacrifié réellement leur fils alors que les Antesaka ont seulement balancé dans l'océan indien un sac de tubercules comestibles des pays tropicaux appelés taro.
>
> Les insultes fusaient de part et d'autres, pour les uns à cause du manquement à la parole des Antesaka et pour les autres à cause de la naïveté des Betsileos. Finalement, ce fut une bataille rangée. Alors, les Antesaka exhibaient le jeune Betsileo sacrifié à titre de bouclier humain. En effet, le sac balancé par-dessus bord de la première embarcation a été récupéré par la seconde embarcation qui a bien caché son jeu. Dès lors, les Betsileo ne pouvaient plus attaqué les Antesaka. Depuis ce temps, ils sont devenus des *mpiziva* (parents à plaisanterie).

Nous pouvons arguer de la valeur illocutoire de ce récit des *mpiziva* qu'elle fonctionne comme une harmonisation de relation entre les membres de deux groupes différents. Ce qui veut dire, en définitive, qu'il s'agit d'une ouverture à autrui. Et si on accepte que s'ouvrir à autrui c'est le prendre avec soi, on a le sens étymologique du verbe comprendre quand il s'applique à un comportement d'autrui. Nous avons constaté nous même que les deux ethnies betsileo et antesaka ont fini par se comprendre. Le récit a institué non seulement un comportement nouveau mais une continuité dans les deux ethnies par oubli des différences et du différend.

Cela est-il vrai ou non ? La question n'a guère d'importance. Qu'on se rappelle la valeur du « il était une fois » (*indray andro hono*) qui ouvre les récits et les indexe dans l'univers fictionnel du narratif ou de l'exorde habituel des conteurs majorquins dans *« aixo era no y era »* (cela était et cela n'était pas) ou de l'*angano angano arira arira* des conteurs malgaches qui clôt le récit. Ce qui importe c'est la valeur illocutoire de l'énonciation. Ce qui est une autre manière de répondre à la question pourquoi les récits. En effet ce récit, en privilégiant la référence horizontale, au détriment de la référence habituelle en linguistique, nous apprend qu'il est inutile de se battre quand on partage la même histoire. Et les

Antesaka et les Betsileo partagent la même histoire parce qu'ils étaient ensembles impliqués dans des histoires.

D'une manière très globale, on peut dire qu'on raconte les récits pour revêtir le masque d'autorité permettant de parler comme l'on fait. C'est-à-dire, les récits consistent à effectuer une force illocutoire par leur énonciation. C'est pour permettre l'effacement du sujet. Le monde merveilleux des contes appelés « Anganon'ny Ntaolo » (contes des Anciens) se comportent exactement de la même manière. Communiquer un récit, c'est toujours accomplir un acte illocutoire indiqué par la logique temporelle narrative.

De cette performativité de l'énonciation du récit, nous pouvons maintenant passer à l'observation d'une formule qui présente une controverse. Il s'agit de la formule « je m'excuse ». C'est une formule qui est condamnée par les puristes et interdite d'emploi par la plupart des classes de français langue étrangère à Madagascar. Nous allons voir si la condamnation tiendra toujours à la lumière de la trace narrative dans l'illocution.

3.9 CAS DE LA FORMULE « JE M'EXCUSE »

Cette analyse part du fait que le verbe « s'excuser » est condamné par les puristes pour diverses raisons. Et récemment, dans un stage national des enseignants de l'Alliance Française de Madagascar, en 2003, les formateurs sont à la fois formels et unanimes pour condamner l'expression parce que celui qui a commis une faute envers un tiers ne peut par lui-même s'arroger le droit de l'effacer. Ce pouvoir revient à la victime à la condition explicite que le fautif présente des excuses.

En effet, on peut utiliser ce verbe à la troisième personne. Dans ce cas on rapporte le fait de la personne absente, comme lorsqu'on dit :

269. Il s'est excusé en disant n'être pas au courant.

Puisque la thèse fondamentale de la performativité généralisée stipule que dire, c'est faire quelque chose ; il est nécessaire de savoir qu'est-ce qu'elle a dit exactement cette personne absente. On peut alors, dans une reconstitution tout à fait théorique, croire que le locuteur de (269) rapporte le dire de quelqu'un en lui affectant la valeur énonciative d'excuses. Le rapporteur en considérant le segment linguistique *je n'étais pas au courant*

comme une excuse peut alors dire (269). C'est ainsi que dire quelque chose c'est faire quelque chose. Il est bien clair que dire « je n'étais pas au courant » ne signifie pas s'excuser, mais son énonciation qui montre que dire cela équivaut à produire une excuse

On remarque que l'énoncé « il s'est excusé » nous avons une coréférentialité entre le sujet du verbe et son objet parce qu'il a exactement la même structure que l'énoncé « il s'est levé ». Les deux énoncés ne sont pas de nature identique. Dans « il s'est levé », la recevabilité ne fait pas du tout problème puisqu'il rentre dans le paradigme de « il a levé le bras ». Effectivement, nous pouvons avoir « il a excusé l'étudiant » qui montre que le sujet du verbe « excuser » doit toujours être différent de son objet. La possibilité de (269) lui provient du fait que le verbe *s'excuser* appartient justement à la phrase matrice. Clarifions cette situation.

Nous savons que dans la structure qu'on appelle complétive en « que », le cas le plus simple consiste à remplacer la forme nominale de l'objet de la phrase par une autre phrase. Mais nous avons besoin de l'outil linguistique « que » pour insérer la deuxième phrase à cette place. En posant que les deux sujets des phrases ainsi mises en relation soient coréférentiels, nous pouvons avoir le processus de l'exemple suivant :

270. Je dis une chose

271. La terre est un triangulaire

Et par enchâssement de (271) dans (270), on a :

272. Je dis que la terre est triangulaire

Malheureusement, l'enchâssement ne se réduit pas seulement à cette simplicité, il peut concerner aussi des phrases qui comportent à l'initiale trois groupes nominaux. Dans les phrases de ce type, les groupes nominaux ont respectivement la fonction de sujet, d'objet premier et d'objet second comme on peut le constater dans l'exemple suivant :

273. Ève donne une pomme à Adam

Nous avons déjà vu que quand des phrases de ce type intéressent un enchâssement au lieu et à la place de l'objet premier, il provoque l'insertion de la préposition « de » pour

donner une grammaticalité à la transformation infinitive. (269) peut être alors le résultat du processus suivant :

*274. *Il a excusé il une chose*

*275. *Il a excusé il que il n'est pas au courant*

276. Il s'est excusé de n'être pas au courant

Le basculement de l'auxiliaire *avoir* en *être* dans (276) est expliqué par la coréférentialité de l'objet et du sujet des phrases transitives (Cf. BENVENISTE :(1966 ; 194)), et la transformation infinitive par la coréférentialité du sujet de l'enchâssée et l'objet premier de la matrice. Tout cela est connu. La présence de la préposition *de* par le fait que la phrase matrice connaît trois groupes nominaux. Nous avons en somme trois groupes nominaux coréférentiels comme le montre (275). C'est cette triple coréférentialité qui donne l'acceptabilité de (269).

Autrement, si (269) est réduite à une proposition indépendante qui serait tout simplement :

277. Il s'est excusé

il pourrait faire problème parce (277) n'est plus un préfixe performatif ou phrase parenthétique mais la véritable proposition d'après (278) :

278. Il dit qu'il s'est excusé

(278) indique que l'objet du dire comme le montre l'enchâssement est « il s'est excusé ». Et on ignore désormais ce qu'il a dit exactement et qui a une valeur illocutoire d'excuse. La phrase devient alors très suspecte. Normalement le verbe « s'excuser » doit être suivi d'un argument qui constitue l'excuse et que cet argument soit un dire adressé à un autre. Ce que ne remplit pas (278) qui fait de la phrase enchâssée un simple constatif parce que sa performativité lui provient de la phrase matrice. Or la performativité de la matrice réside seulement dans une demande de croire de l'assertion. On se rappelle que le mode indicatif a pour fonction d'indexer ce qui est dit dans la catégorie du réel.

À la limite, on peut croire que (278) est correcte en pensant que le sujet rapporteur a omis de présenter les arguments de l'excuse qu'il rapporte. Mais ceci est complètement inadmissible si on a affaire à un discours non rapporté. On ne peut pas dire à la première personne du singulier comme phrase enchâssée :

279. Je m'excuse

La raison de cette interdiction est qu'on s'entend à ce que la séquence (279) soit toujours un préfixe performatif d'un enchâssement. Puisque littéralement, on voit mal comment je peux excuser moi-même pour une faute que j'ai commise à autrui. C'est la principale argumentation des tenants de la condamnation. L'excuse doit toujours fonctionner à la façon d'une métalepse dans laquelle on peut répliquer à quelqu'un qui tente de se justifier qu'on a déjà oublié la faute.

En réalité, nous retrouvons dans le mécanisme de l'excuse le principe de la narrativité. Au départ, il y a d'abord une relation intersubjective stable. La faute commise par l'un des sujets provoque un déséquilibre, il faut ainsi une force dirigée en sens inverse pour rétablir l'équilibre et c'est la force illocutoire d'une séquence linguistique enchâssée sous une phrase matrice qui contient le verbe « s'excuser ». Ce qui veut dire pour rétablir l'équilibre, il suffit de présenter des excuses en disant quelque chose à propos de la faute.

Ce qui revient à dire que la formule *je m'excuse* peut être dite sans qu'aucun argument vienne la fonder, parce que dire la formule équivaut à présenter des excuses par modalisation autonymique de l'énonciation. Ainsi, formule se réfère à sa propre énonciation.

Présenter des excuses c'est prendre la parole pour argumenter de telle façon que l'action ayant provoqué le déséquilibre soit comprise comme n'étant pas motivée intentionnellement dans le but de rompre l'équilibre. Autrement dit, le schéma de l'excuse entre dans le principe de la fuite du réel : la prise de la parole n'a pas pour but la description de l'action, au contraire, elle a pour mission de faire passer la situation de déséquilibre vers une situation d'équilibre. On peut le constater dans le *sokela* suivant qui s'organise dans la perspective du retour :

Handeha angnay koa dia avy mangata-dalana aminareo ray aman-dreny	Nous allons partir et venons demander à vous, parents l'autorisation de prendre le chemin
Eto angnareo koa dia salamà soa aby dia mahandrasà tanàna. Hotahian-janahary sy razana ho vantagninay soa aman-tsara	Vous êtes ici et ayez tous, une bonne santé et gardez bien le village. Que Dieu et les ancêtres vous protègent et nous puissions vous retrouver sains et saufs !
Tsa raha hoe te handao anareo agnay, fa fianarana zao tsa misy eto amin-tsika koa dia tsy mantsy mandeha mamonjy azy agny.	Nous ne désirons pas vous quitter, mais ces études n'existent pas par ici et nous sommes obligés de les suivre là-bas.

Ensuite, les parents prennent la parole :

Ndao moa, fa naky dia eto aza moa ro misy antsika, tsa ho vita amin'izao ny fanasoavana ny tanindrazana	Allons-y, c'est vrai que c'est ici que nous sommes, le devoir à la patrie ne se fera pas comme ça.
Fianarana zao ro taratasy koa le tsa mahay an'izao tsa mahay fanjakana koa sahirana	Les études sont les papiers et si on ne le sait pas, on ne sait pas l'Etat et on aura des ennuis.
Mitso-drano e agnay ray aman-dreny, fa tsa raha ady na fanditsa ro mampisaraka fa fitadiavana ny	Nous parents, nous bénissons parce que ce n'est du conflit ou ni de différend qui nous sépare, mais c'est la recherche du

mahasoa, koa dia tsa hiarian-doza an-dàlana, tsa ho toitoi-bato hita, tsa haratsam-bero misakan-dàlana koa dia ho tafam-pody soa aman-tsara lefa vita ny atao angny fa eto agnay miandry anareo.	bien, que vous soyez épargnés des accidents de la route, que vous n'achoppiez sur une roche vue, que l'euphorbiacée à travers du chemin ne vous blesse pas, et que vous puissiez revenir sains et saufs après avoir terminé ce que vous avez à faire là-bas car nous vous attendons ici.

On voit bien dans ce *sokela* que les paroles ne concernent que très indirectement le voyage ou le départ du village natal. Elles s'orientent plutôt vers une demande d'excuse qui est satisfaite par les parents. Le but de l'énonciation est donc d'obtenir cette excuse de la part des parents et non pas de les renseigner sur le voyage. L'interaction de la demande d'excuses se met ainsi en évidence. Son accomplissement est toujours une affaire d'un émetteur et d'un récepteur. Et c'est la compétence du destinataire, comme dans la parabole du semeur, qui décide de la réussite de la communication, de son efficience.

De l'autre côté, il y a les parents, qui à juste titre ne peuvent pas avoir l'initiative de la parole parce que la modification de la situation initiale ne vient pas d'eux. C'est ainsi que lorsqu'ils sont mis au courant du motif du départ, ils savent du même coup que la motivation la plus claire de la prise de parole des enfants n'est pas seulement de les mettre au courant du fait mais de présenter ce voyage sous un angle qui puisse satisfaire le désir de tout le monde, l'intention de signifier suggère donc aux parents qu'il s'agit là d'une demande d'excuses. C'est pour cela que leur intervention consiste à donner ces excuses sollicitées, lesquelles se lisent comme suit : en dépit du fait que le départ va causer du tort pour diverses raisons dont la mise en cause de l'équilibre initial, les parents ne peuvent pas en tenir rigueur à cause de la clarification de la situation opérée par la prise de parole des enfants. Le dialogue s'établit ainsi sur un contrat implicite : la reconnaissance du but poursuivi par l'interlocuteur et que GRICE appelle « principe de coopération », dans ses Maximes conversationnelles. (GRICE & ABI, 1975)

Il s'ensuit qu'on peut tenir pour règle ou pour principe conversationnel que celui qui est à l'origine de la modification de l'équilibre entre les membres d'une communauté ne peut pas, dans la recherche d'un nouvel équilibre, être celui qui va le fournir puisque le

déséquilibre le positionne en position de sujet de quête. L'objet de quête ne peut provenir que des sujets offensés par le déséquilibre.

D'où vient alors que la formule *je m'excuse* soit interprétée comme une demande d'excuses ? La première explication qui semble plausible est que nous avons une sorte de litote. Mais il s'agit vraiment d'une sorte de litote non prévue par la rhétorique du fait qu'il ne se réfère pas à un segment antérieur mais à sa propre énonciation.

Il est également possible de trouver une explication analogue en disant qu'il s'agit d'une sorte de synecdoque qui nous autorise de dire le moins pour le plus. Mais cette interprétation tombe également puisque nulle part dans la rhétorique, il n'est spécifié que la synecdoque peut faire référence à l'énonciation. La meilleure explication pourrait donc être la notion de performativité.

Dans la perspective de DUCROT le phénomène de la performative est lié au phénomène de la délocutivité. Voici la définition qu'il donne de cette dernière notion :

> Soient E1 et E2 deux expressions formellement apparentées, et telles que E2 soit dérivée à partir de E1 (avec la possibilité que E1 et E2 soient matériellement identiques, et constituent, par exemple deux mots homonymes). Appelons S1 et S2 leurs valeurs sémantiques respectives. On considérera E2 comme délocutif de E1 si l'on admet qu'il y a dans la signification S2, une allusion à des actes accomplis en énonçant E1 (employé avec la valeur S1), et si l'on pense qu'en outre cette allusion explique la dérivation conduisant à E2 à partir de E1. (DUCROT, 1980, p. 48)

À partir de cette définition, il est facile de comprendre comment s'opère la dérivation délocutive de la formule qui nous occupe. Puisque *je m'excuse* est toujours le préfixe performatif qui indique la valeur illocutoire d'une séquence linguistique, c'est-à-dire, l'énonciation d'une séquence, para dérivation délocutive je peux alors le produire à la seule fin d'effectuer cette valeur illocutoire de telle manière que l'énonciation de la formule devienne performative *sui generis.* C'est-à-dire, au lieu d'avoir (280)

280. Je m'excuse : j'ai raté le bus.

Dire (281) suffit à donner à son énonciation une performativité par dérivation de phrases comme (280).

281. Je m'excuse

Nous devons tout simplement ajouter ceci pour la réhabilitation de la formule : il ne faut pas confondre le perlocutoire avec l'illocutoire, car dire (281) n'est pas forcement obtenir des excuses, c'est seulement les demander. En effet, le mécanisme de la dérivation délocutive est ce qui permet de parler de token réflexivité à propos des performatifs parce que (281) commente sa propre énonciation. C'est-à-dire que dire (281) n'est pas se décrire en train de s'excuser comme le ferait « je travaille » ; mais au contraire c'est accomplir l'acte d'excuse par délocutivité illocutoire.

Dans la mesure où la délocutivité implique une dérivation à partir d'une source « locutoire » de manière à obtenir une dérivation illocutoire, nous allons maintenant observer un autre mécanisme qui permet de mieux comprendre le phénomène de dérivation.

3.10 LE DÉTACHEMENT DU SENS

B. DE CORNULIER est le premier à opérer le transfert du détachement du sens de la logique vers la pragmatique de la même manière que GREIMAS a introduit la notion d'isotopie de la physique nucléaire vers la sémiotique. Il part de ce qu'il appelle incorporation d'une conséquence au sens :

> « Plus une conséquence (purement sémantique ou non) d'une assertion est directe et évidente, plus elle risque (toutes choses égales d'ailleurs, car d'autres facteurs interviennent) d'être indiscernable du sens de cette assertion. Alors signifier quelque chose qui implique Q, revient pratiquement, à signifier Q » (CORNULIER, 1982, p. 130).

Et il argue de ce principe pour affirmer que :

> « De même qu'un signe que P, dont la production implique que Q, peut pratiquement par incorporation signifier que Q, de même qu'un événement P qui ne peut pas se produire sans que se produise un événement Q (un événement P dont l'apparition implique Q) est un signe que Q » (Ibid. p. 131).

Nous nous sommes déjà servis implicitement du même principe pour dériver d'un énoncé sa dimension illocutoire en passant par la logique narrative. On peut soutenir sans

risque que le processus de référentialisation caractéristique du principe de clôture du narratif peut être compris comme l'apparition d'un événement P qui implique Q. On remarque dès lors que dire P c'est exiger Q dans la conversation suivante :

P – Maman, j'ai faim !

Q – Prends quelque chose à la cuisine.

A priori la réplique Q contrevient au principe de coopération des maximes conversationnelles de GRICE. On ne voit pas quelle est la relation qui peut unir P et Q. mais on peut rétablir facilement la cohérence de la conversation. Le locuteur de Q ne s'est pas référer à la dénotation de P mais tout simplement à son énonciation et a interprété que si le locuteur de P m'a dit cela c'est qu'il veut que je lui donne à manger. C'est pour exécuter cette demande qui se cache derrière une phrase déclarative que le locuteur de Q dit justement Q.

Il s'ensuit donc la règle de détachement suivant :

Détachement (fort) du sens : (P&(P signifie Q))signifie Q)

Comment faut-il alors lire cette règle de détachement du sens ? Les exemples allégués pour l'illustrer vont nous éclairer. Ils montrent clairement que la fuite du réel s'opère au profit de l'énonciation qui donne une règle d'interprétation de l'énoncé. Ce qui signifie que ce qui est dit est occulté, en quelque sorte au profit de l'énonciation.

Soit les exemples suivants que nous empruntons à B. DE CORNULIER (1980 ;133):

282. Il n'avait que quatre pas à faire, j'entends des pas de géant, pour rattraper sa rivale.

283. Il a parlé, en chinois il s'entend, de Heidegger et de Derrida.

Dire (282) équivaut à dire qu'il aura des difficultés énormes pour rattraper sa rivale, pour ne pas dire qu'il ne la rattrapera jamais, mais impliquer cette interprétation. Ceci veut dire que dire P se réfère à son énonciation qui s'interprète comme Q, alors que Q veut dire qu'il ne rattrapera pas sa rivale. En décrivant un moyen inaccessible pour rattraper la rivale

P signifie plutôt Q, en dernier ressort. Le commentaire en incise (j'entends des pas de géant) en affichant sa dimension autonymique, parce que la référence du mot *pas* y est la première occurrence du mot, indique que ces pas sont impossibles à réaliser.

Le même mécanisme du détachement du sens opère de manière banale dans (283) : parler de Heidegger et de Derrida implique déjà, par référence au savoir encyclopédique, que ce n'est pas chose facile à cause de leurs positions philosophiques particulières. Or, le but le plus visible qui puisse motiver le fait de parler de ces auteurs semble être le désir de clarifier leurs pensées en apportant de nouvelles informations à leur endroit. En effet, parler de HEIDEGGER et de DERRIDA, c'est produire un discours métalinguistique sur leurs œuvres afin de les rendre plus accessibles. Or, si le discours métalinguistique s'effectue dans une langue inconnue des destinataires, c'est compromettre irrémédiablement la communication. En effet, il faut admettre au préalable que le chinois est un cliché occidental qui sert à qualifier les communications inintelligibles (c'est du chinois pour moi).

Et c'est exactement le même processus de détachement du sens qui permet à la formule *je m'excuse* de s'incorporer une nouvelle signification qui la fait fonctionner comme une demande de pardon (il est évidemment absurde de dire « je me pardonne »). Ce qui veut dire que la formule exhibe à la fois qu'il est un préfixe performatif, mais au lieu de commenter une autre énonciation elle commente sa propre énonciation.

Le mécanisme précis dans la formule *(P& (P signifie Q))signifie Q)* est le suivant:

> « Peu importe que P soit « une proposition » ou un « fait ». Évidemment, si Q ne signifie rien dans un langage donné, la conjonction d'un acte quelconque P, avec une interprétation *P signifie Q* dans ce langage, ne produit aucun sens faute que Q signifie quelque chose. Q doit déjà appartenir à un langage d'interprétation. Mais cela n'est pas vrai de P : pour que le détachement du sens dérive Q, il est indifférent que « P » ait déjà une définition dans le langage de l'interprétation, qui justement lui en assigne une. Il n'est même pas nécessaire que « P » soit prononcé ou produit à l'intérieur de l'énonciation interprétative, puisqu'on peut y référer sans le produire (…). » (Ibid. p. 136)

C'est ce qui explique que dans la formule *je m'excuse*, il ne faut pas chercher une sorte d'ellipse ou de sous-entendu ou de synecdoque, puisque le détachement du sens opère aussi bien sur un segment linguistique ou sur une énonciation. Il est même impossible

d'invoquer la métalepse[8] comme une figure qui évoque la conséquence par mention de la cause.

Et ceci n'est pas une singularité de la langue française. La formule existe bel et bien en malgache : *miala tsiny aho* (j'évite le blâme ou le reproche ≃ il ne faut pas me blâmer). Il est très curieux de constater que les mêmes professeurs de français des Alliances de Madagascar qui sont prompts à condamner la formule « je m'excuse » ne s'offusquent nullement de la version malgache, alors que là aussi, il est visible que la fuite du réel s'applique parce qu'on ne peut admettre que la phrase est une description du locuteur en train de faire quelque chose comme dans :

284. Miasa tany aho (Je travaille la terre)

Au contraire, *miala tsiny aho* se présente comme le commentaire de sa propre énonciation. Ainsi, le détachement du sens précise de manière très pragmatique l'explication de DUCROT suivant :

> « Lorsque quelqu'un présente sa défense (= s'excuser), ce n'est pas nécessairement son argumentation qui est l'important, mais surtout le fait qu'en s'excusant il reconnaisse sa culpabilité. En annonçant « je m'excuse », même si on n'exhibe pas effectivement les raisons qui vous rendent excusable, il se peut donc qu'on fasse l'essentiel de l'acte de s'excuser. » (DUCROT, 1980, p. 54)

La sui-référentialité ou le semel natif selon l'expression de BENVENISTE nous a servi à caractériser l'illocutoire, notamment dans le cas de la formule « je m'excuse » ; pose le problème de l'arbitraire du signe. Tout se passe comme si pour préserver l'arbitraire du signe, on avançait que les onomatopées sont de mauvais signes motivés. Seulement, il en existe de parfait quand le langage se cite lui-même.

---

[8] Métonymie de focalisation dans la chaîne de l'action : suggestion de la conséquence sous-tendue, par expression de la cause ; et inversement, évocation de la cause par expression de la conséquence.- MORRIER., 1981 : p.667

3.11 LA MOTIVATION DU SIGNE ET LA DÉLOCUTIVITÉ

Pour bien asseoir la validité de l'arbitraire du signe nous avons tendance à dire que les onomatopées sont de mauvaises imitations dans la mesure où chaque langue crée ses propres onomatopées selon ses ressources linguistiques. Ainsi, il paraît que le cri du coq n'est pas encodé de la même manière en tant qu'onomatopée. La conclusion qu'on peut tirer de cet exemple, c'est que les onomatopées sont arbitraires, leur motivation n'est que partielle.

Pourtant, comme le signale B. De CORNULIER, il existe de parfaits signes motivés quand le langage s'imite lui-même ; entendu que la motivation est une identité partielle (onomatopées) ou totale (autonymie) du signe et de la chose signifiée. Nous savons qu'en français la phrase minimale est la concaténation d'un groupe nominal et d'un groupe verbal qui peut se décomposer en verbe et groupe nominal à son tour. Et à chaque fois que la position nominale est occupée par un mot qui cesse de donner sa dénotation habituelle pour se référer à une occurrence précédente, nous avons un signe motivé. Ceci peut arriver quand un mot en mention a pour référence une occurrence antérieure, comme dans l'exemple (285) :

285. Ici supprimer la majuscule de Belles[9]

On peut admettre que l'adnominal « belles » est excellemment motivé puisque sa référence est une occurrence antérieure.

D'une manière générale les discours métalinguistiques usent de ces signes motivés qui sont appelés autonymes. C'est un type d'emploi où les énonciateurs réfèrent aux signes eux-mêmes. Et Dominique MAINGUENEAU (MAINGUENEAU, 1998), à partir de cet emploi, découvre une modalisation autonymique dans la mesure où le discours, sans être interrompu, peut signaler dans son déroulement que telle ou telle partie fait référence aux signes eux-mêmes.

---

9 Je dois cet exemple à B. de CORNULIER

Effectivement, le principe dialogique qui caractérise tout discours n'est pas seulement une référence à un contenu, il peut être une citation littérale. C'est ce que réalise CESAIRE dans *Cahier d'un retour au pays natal* lorsqu'il décrit le Nègre dans le métro, il emploie littéralement les mots Du poème de BAUDELAIRE intitulé *L'albatros*.

Convenons-nous-en présentant les deux textes côte à côte :

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur des gouffres amers.

« A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé au sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. » (BUDELAIRE, 1857-1861)

Ce texte de Baudelaire date de 1855 et celui de CESAIRE que voici se situe en 1945 :

« Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton noueux. Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant.

Il était COMIQUE ET LAID

COMIQUE ET LAID pour sûr.

J'arborai un grand sourire complice…

Ma lâcheté retrouvée ! »

On peut conclure à une modalisation autonymique dans ce passage littérale, mais il faut reconnaître qu'elle fait tout d'abord appel à une sorte d'archi-lecteur ou tout au moins à un savoir encyclopédique précis qui prend le chemin du dialogisme. Ceci est d'autant plus évident que le choix typographique en lettre capitale des unités citées fonctionne comme le signe de cette autonymie. Ceci a pour conséquence que ces unités signifient comme les autres mots du discours qui les intègre et qu'en même temps elles s'exhibent comme des copies.

Le mécanisme de l'autonymie réside ici dans le fait que la citation en tant que sémiosis renvoie à sa source, elle met entre parenthèse le renvoi dans le monde référentiel en se signalant comme le signe d'un autre discours linguistique. Et l'avantage de la modalisation autonymique dans le discours est qu'elle accroît la lisibilité par transfert d'une occurrence en type.

Autrement dit, il se passe le même phénomène signalé par MILNER à propos du défini générique : dans le monde virtuel le mot se réfère à tous les référents possibles à cause de son sens, mais dans le monde actuel la référence est circonscrite ; avec l'article défini générique la référence actuelle et la référence virtuelle coïncident.

En effet, on voit bien dans la citation littérale gouvernée par le principe dialogique qu'il se crée une typisation de l'unité en cause. C'est ce qui se passe dans ce poème de CESAIRE en vertu du fait que dans le texte de BAUDELAIRE, la signification de la séquence est déjà fixée narrativement comme l'expression d'une dégradation de la situation. Dès lors la citation littérale reproduit à l'identique à la fois le signifiant et le signifié de telle manière que la séquence ne peut plus prétendre à la singularité qui lui revient de droit du discours qui l'incorpore, elle est devenue un type.

Le principe de l'autonymie peut convenir à la délocutivité. Nous avons, un peu plus haut, démontré que si la formule *je m'excuse* tire sa performativité, c'est parce qu'il dérive d'une séquence antérieure où cette valeur est montrée par l'énonciation. C'est ce que nous avaient montré (260) [Je m'excuse : j'ai raté le bus] et l'analyse de la formule incriminée. La performativité de la formule dérive de son emploi comme dans (260). On remarque

pourtant que la formule est une copie à l'exact de l'occurrence antérieure. Ce qui veut dire qu'elle est parfaitement motivée. Il est donc inutile de défendre que le fonctionnement linguistique se base uniquement sur l'arbitraire du signe parce que dans la délocutivité la langue peut se copier elle-même.

3.12 LE CAS DU MOT « VONINAHITRA »

Ce mot intervient généralement dans des discours où il est question d'une interactivité sociale entre des actants qui font circuler entre eux des signes qui demandent à être reconnus comme marque de respect ou marque d'honneur. Ces signes ne sont pas forcément linguistiques, ils peuvent avoir la manifestation du *potlatch* où il s'agit de faire des dons et des contre-dons, justement, dans le cadre de la manifestation de respect.

Suite à ces remarques préliminaires voyons que signifie ce mot. On peut en donner la traduction de « honneur » ou de « respect » sans qu'il soit très pertinent de fournir des critères qui peuvent emporter la décision sur l'une ou l'autre traduction pour la raison qu'il existe en malgache une forme de réduplication d'unité linguistique à valeur de superlatif. Cette réduplication consiste à coordonner des mots synonymes. C'est le cas dans les exemples suivants :

286. Enin-kaja enim-boninahitra (ayant le respect et l'honneur)

287. Ny be sy ny maro (Le nombreux et la multitude)

288. Ny loza sy ny atambo (le danger et la catastrophe)

C'est à cause de cette synonymie que nous refusons de choisir entre l'une ou l'autre traduction. D'ailleurs le test de la substitution confirme cette synonymie. Mais néanmoins *voninahitra* diffère sensiblement de *haja*.

Derrière le mot *voninahitra* se profile ce que nous avons appelé principe de préservation que FLAHAULT range dans l'implicite de ménagement. Le mécanisme à l'origine de son apparition est un cas de création lexicale qui justifie la totale liberté d'inventivité sémiologique à partir du détachement du sens. Ce mot illustre en fait une particularité du malgache vis-à-vis du français, le français est obligé de faire appel à un génitif ou à un

adnominal pour indiquer le rapport entre deux groupes nominaux. Ce rapport est de diverse nature, il peut indiquer la possession, la matière, la destination, le trait caractéristique :

289. Le chapeau de Rakoto (le chapeau est de Rakoto ou le chapeau est à Rakoto)

290. Une table de bois (la table est en bois ou la table est fabriquée avec du bois)

291. Une cuillère à thé (une cuillère destinée à servir le thé)

292. Un fer à repasser (un fer destiné au repassage)

293. Un tablier de soubrette (un tablier identifiable comme celui d'une soubrette)

Dans cette explication synonymique des exemples, nous avons laissé de côté, pour l'instant, les fonctions grammaticales qui s'attachent au caractère défini ou indéfini du groupe nominal de tête qui peut interférer sur l'interprétation.

La langue malgache est dispensée de cette complexification ; elle utilise systématiquement une nouvelle formation de mot à partir d'une simple concaténation apparentée au mot valise du style *famillionnaire* cher à RADIGUET. Seulement, il faut atténuer quelque peu cette comparaison, car en malgache le phénomène n'est pas une trouvaille heureuse d'un poète, c'est un phénomène régulier qui fait partie de la compétence normale de l'utilisateur de cette langue, comme le montre les exemples suivants qui sont la désignation propre d'une technologie qui viennent de l'extérieur qui n'est pas passée par l'emprunt.

294. Solomaso (Lunettes), littéralement Remplaçant des yeux

295. Famataranandro (montre) ou horloge, litt. indicateur de l'heure

Néanmoins, nous avons déjà constaté que le malgache peut recourir à une autre formation très productive, à partir du morphème *ana* qui fonctionne comme le *de* du français, dans la structure du génitif. C'est l'insertion de ce morphème dans les cas de

concaténation qui fait apparaître le phonème *n* ou *m* entre les deux mots concaténés selon les règles de la dissimilation ou d'assimilation phonologiques.

Nous admettons à partir des observations des exemples qui vont suivre que le mot *voninahitra* est une formation à partir du deuxième procédé :

296. Voninahitra >Vony ana ahitra (fleurs d'herbe)

297. Voninkazo > Vony ana hazo (fleurs d'arbre)

298. Vonin-draozy > Vony ana raozy (fleurs de raozy)

Il nous reste à signaler le principe qui détermine la présence ou l'absence du trait d'union entre les mots concaténés. Mais cela doit être encore corroboré par d'autres analyses. Il nous semble que le trait d'union signale que le mot ne peut pas être encore considéré comme une lexie simple, dans le cas contraire il l'est.

D'après ces observations, nous reconnaissons que le mot *voninahitra* est polysémique puisque nous avons un seul signifiant pour deux sens différents. Si on arrête l'analyse à ce point, le linguiste ne fait qu'un constat mais n'explique rien. C'est alors, pour nous, l'occasion de prouver que les mots sont des outils de production de sens et non doué de sens selon la définition du praxème par LAFONT.

Cependant, il nous faut nuancer un peu la portée de cette nouvelle conception : les mots ne sont pas producteurs de sens dans leur forme stabilisée que dans la mesure où cette forme définit déjà tout ce à quoi elle peut servir. Et il n'y a pas lieu de parler d'outil que, si et seulement si, il peut occasionner une transformation reconnaissable sur un autre objet. Cette transformation reconnaissable est ce que nous avons appelé intelligibilité narrative.

En effet, nous avons posé que les mots naissent de l'expérience et que l'expérience a partie liée avec la narrativité. Nous allons donc reproduire l'expérience contenue dans la forme du mot *voninahitra*. C'est un mot vernaculaire qui est passé dans le langage de la communication. Lorsqu'on invite quelqu'un, il est de règle de lui offrir à boire et de satisfaire à toutes ses demandes pour lui témoigner du respect. Il se trouve aussi que la circulation des invitations se fait suivant la loi du *potlatch*, il y a donc des invitations et des contre-

invitations et c'est à celui qui est capable de donner le plus de satisfaction. Il s'ensuit que les invités ressortent de son hôte en état d'ivresse, mais il n'est pas non plus correct de parler ouvertement de cet état. Mais on constate seulement que les invités arrivés à ce stade roulent dans les plantes qui bordent le chemin au retour. C'est comme ça qu'ils attrapent des fleurs d'herbes sur la tête et les habits.

En soi, tomber et attraper ainsi des fleurs d'herbes est déshonorant mais comme cet état est consécutif à une invitation, alors, opère ici le détachement du sens, de manière métonymique. Puisque cet état a pour source l'effort de l'hôte de rendre honneur à ses invités, alors si ceux-ci ont attrapé des fleurs d'herbe en conséquence, il est de bon ton de parler de ces fleurs comme signe de cet honneur et non comme marque d'une absence de modération.

Autrement dit, ces fleurs d'herbes témoignent de la grandeur de la réception et partant rehausse donc la valeur des invités, c'est ainsi par contamination, la prégnance de cette expérience a donné naissance à une correspondance métonymique entre la chose et ce dont il est le signe. Dès lors, le nouveau sens « honneur » est attribué à l'expression.

Voici comment cette attribution se passe. L'énonciation de la séquence *voninahitra* dans les conditions décrites ci-dessous a pour valeur illocutoire un euphémisme qui consiste à marquer le respect. Par référence à cette valeur illocutoire, on énonce exactement le même mot afin de produire cette valeur. Le nouveau sens est, ainsi, une dérivation délocutive et c'est pour cela qu'il y a polysémie.

On ne doit plus douter maintenant que la production de sens peut l'être par dérivation délocutive. Nous n'en voulons comme preuve que le rapport entre le « mot » grève comme désignation des abords d'un fleuve et comme désignation d'un arrêt volontaire du travail, parce que les Grecs allèrent à la grève pour décider de la vie politique de la cité.is

3.13 LA NOMINATION DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Commençons par bien situer l'apport de la pragmatique à l'analyse de textes littéraires. Selon notre hypothèse, la sémiosis déplace la référence verticale en référence

horizontale de manière à obtenir le sursis du réel. À partir de là, il est permis de lire un poème en fonction de la référentialisation. Il faut comprendre par-là que le poème ne livre une description du monde que pour indiquer une position du sujet qui s'évalue en termes d'illocution.

Nous avons déjà admis que la relativité linguistique, c'est-à-dire, les différences entre les langues naturelles n'impliquent pas que le monde référentiel diffère d'un endroit à l'autre mais que chaque langue analyse différemment le réel, parce que chaque communauté linguistique est formée de sujets qui projettent une vision particulière de l'univers. Ceci est vrai également des variétés dialectales d'une même langue aussi bien que des idiolectes professionnels qui finissent par se constituer en langage de métier qu'on appelle jargon.

Les exemples empiriques de cette relativité linguistique sont nombreux, mais rares sont ceux qui montrent de manière immédiate la position du sujet individuel, les analystes se contentent souvent de fournir des exemples types qui relèvent de la langue et non du sujet énonciateur. Aussi proposons-nous ci-après un exemple qui montre clairement la position du sujet individuel.

Dans les vernaculaires malgaches, il existe des tabous linguistiques qui sont fonction de l'âge. Il est interdit de nommer les parties du corps d'un individu d'un âge respectable par leur nom ordinaire. Il faut recourir à une autre forme de nominalisation sur la base de la fonction de ces parties du corps. Pour nous introduire très brièvement à cette nominalisation, nous allons présenter le procédé linguistique qui permet d'avoir un nom d'objet à partir d'un verbe de la même manière que, dans la langue française, le nom « introduction », par exemple, dérive du verbe « introduire ».

En malgache, on peut obtenir une nominalisation à partir d'un verbe à l'infinitif par simple préfixation du morphème f-. C'est ce que nous montre les exemples suivants :

299. - Mamaky (fendre) ⇒ Famaky (hache)

300. - Mandrehitra (brûler) ⇒Fandrehitra (bois de chauffe)

301. - Manoto (piler) ⇒ Fanoto (pilon)

Mais déjà, ces exemples justifient deux choses à la fois. La première est une justification de la position théorique qui consiste à substituer la notion de morphème ou de lexème à celle du praxème. En effet on remarque que les noms de ces exemples sont des outils. Les outils ont pour référence le travail qui est susceptible d'être effectué par leur forme. Le sens de l'outil est donc ce travail qu'il peut produire. Mais comme un outil donné peut servir à une multitude de travail, la définition du praxème comme outil de production de sens se comprend.

La seconde justification qu'apportent les exemples est notre hypothèse sur le sursis du réel. En effet, ces noms ne servent pas tout simplement à la désignation d'objet et d'arrêter ainsi la référence sur le réel. La forme de l'outil renvoie aussi au travail qu'il peut effectuer. Mais le travail ne peut se comprendre que dans la transformation d'un autre objet. Il s'ensuit que la référence au réel s'efface au profit de la référence au narratif puisque la transformation d'un objet implique la temporalité close qui étale sur un même niveau la mémoire du passé et l'expectation du futur. Ajoutons que l'outil ne travaille pas par lui-même mais il lui faut un sujet de la transformation. C'est ainsi qu'il y a une trace narrative dans l'illocution comprise comme une théorie de l'action parce qu'il lui faut une énonciation pour s'effectuer.

De là, on peut comprendre que la nominalisation décrite ci-dessus ait nécessairement une force illocutoire moyennant une utilisation individuelle dans une énonciation. De la même manière, les tabous linguistiques dans les exemples de nominalisation suivants, tout en confirmant la relativité linguistique, manifestent une action du sujet de l'énonciation. En utilisant ces nominalisations à place des noms ordinaires taboués, le sujet rend honneur à son interlocuteur :

Nom de la partie du corps	Désignation	Traduction en français	Nom ordinaire
Tête	*Fagnanabo*	Pour hausser (Pour hocher)	Loha
Les yeux	*Fijery*	Pour voir	Maso
Les oreilles	*Fijanjy*	Pour écouter	Sofy
Le nez	*Fanimbona*	Pour flairer	Oro

Les fesses	*Fiambesara/Fifitara*	Pour s'asseoir	Vody
Les pieds	*Fihitsaka*	Pour piétiner	Tomboke

On voit bien que la désignation-euphémisation fait plus que le nom ordinaire, elle montre de manière immédiate que le nom en tant que praxème renvoie à l'acte qu'elle peut effectuer en occultant, en quelque sorte, la référence verticale.

Il en est ainsi exactement des textes littéraires. Si on se contente de la référence au réel, on ne comprendra pas pourquoi ESCHYLE (525 – 458 av. J.C.), en introduisant le Sphinx dans son récit sur ŒDIPE ne fût pas relégué aux oubliettes puisqu'il est impossible de donner une référence à pareil animal qui continue, néanmoins, de hanter notre esprit. Repris régulièrement par les poètes de toutes les époques, ŒDIPE et son Sphinx ont connu une assomption singulière dans les travaux de FREUD et depuis poursuivent sa route dans le ciel de la philosophie sous la plume d'un LACAN ou d'un DERRIDA.

La raison de cette longévité extraordinaire qui ressemble à de l'immortalité est que ni ŒDIPE ni le Sphinx ne renvoient à une existence ontologique mais connaissent seulement une existence analytique déterminée par leurs fonctions dans le récit. Ils ne sont que les outils purement linguistiques qui nous permettent de comprendre l'attirance entre sexe opposé et la rivalité entre sexe identique. C'est de nous réciter ce savoir ou cette donnée cognitive qui constitue leur véritable référence. Une référence sous forme de série d'interprétants dans le langage de PEIRCE.

C'est une pareille référence qui nous empêche de traiter comme une pure élucubration les textes de LA FONTAINE. Autrement, on criera au mensonge puisqu'il n'existe pas d'animaux qui puissent parler comme cela se présente dans Les Fables. Mais avec cette différence près que les textes de LA FONTAINE affichent sa référence à l'énonciation par indication d'une morale à la fin de chaque récit.

Cette référence à l'énonciation comme fuite du réel est dite de manière diverse selon les époques. Nous en avons retenu ici retenu deux. Celle de PASCAL d'abord :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant.

Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meure, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. » (PASCAL, 1670, p. 179)

On retrouve sans difficulté dans cette réflexion le sursis du réel par référence au narratif parce que l'espace et la durée constituent l'ancrage spatiotemporel de l'existence ontologique, et ils sont rejetés ici comme inessentiels. Par contre, l'analyse de la séquence *il sait qu'il meure* indexe le savoir dans la temporalité close du récit parce que se savoir mourir c'est parcourir discursivement la distance qui sépare la vie de la mort en tant que bornes absolues d'un récit. Et ce savoir est valorisé comme attribut d'un sujet pensant.

La seconde expression de cette fuite du réel que nous avons choisie est celle de DELAS et FILLIOLET. Ces auteurs ont collaboré dans un ouvrage pour faire la jonction de la linguistique et de la poétique. Et voici ce qu'ils disent du propre de la poétique :

« Mais qu'est-ce que le *texte* (sous-entendu poétique) ? Nous aimerions le définir comme une totalisation en fonctionnement.

(…) C'est dire que le point de vue choisi implique que l'éclairage descriptif vise à dégager ce qui est considéré comme essentiel : la *raison d'être* du texte considéré dans sa réalité linguistique particulière, qui est de former un tout renfermé sur lui-même ». (DELAS & FILLIOLET, 1970, p. 46)

C'est cette idée de totalisation en fonctionnement qui argumente en faveur de notre position ici, parce que tout au long de ce travail, nous n'avons pas eu de cesse de parler du réel comme une censure et à la fois une postulation de la totalité comme origine du discours. Et il se trouve que cela vaut, également, pour les discours poétiques.

Convenons-nous en par l'analyse d'un poème qui nous est déjà familier, il s'agit de L'Albatros de Baudelaire que nous avons déjà cité plus haut, ce qui nous dispense de le reproduire ici.

Voici donc une brève analyse qui vise à mettre en avant cette idée de fonctionnement en totalité. Nous laisserons de côté les différents petits détails sur la métrique ou la versification, par exemple, pour nous concentrer sur son mode de fonctionnement. Autrement dit, la démonstration cherchera à illustrer par ce poème que si le discours postule à la totalité, c'est parce qu'il naît à partir d'un manque. À partir de là, la référence au réel devient une catégorie inutile parce qu'elle pose plus de problème que de solution à la compréhension du texte.

On reconnaît facilement qu'on parle des albatros dans ce poème, mais visiblement ils sont comme les animaux que mettent en scène les *Fables* de LA FONTAINE parce que si, à la limite, on peut accepter que ces oiseaux, comme les dauphins pourraient aimer la compagnie des hommes, il est, par contre, impossible de croire à un albatros qui s'amuse à fumer une pipe (cf. 4° strophe, vers 4). On ne peut, non plus, s'expliquer pourquoi ils deviennent maladroits, une fois sur le bateau. Ces oiseaux, qui ne sont pas des palmipèdes se meuvent aussi prestement, sur terre, comme un coq ou un épervier.

Dès lors, on peut conclure à la non pertinence de la référence à la réalité, non pas parce que la réalité de l'albatros est frappée d'inexistence, mais parce l'existence est une censure, alors il est préférable d'avoir affaire à un albatros possible qui peut faire ce qu'on désire qu'il fasse. Cependant, il ne faut pas croire que ce que peut faire l'albatros relève d'un arbitraire, les actions et les états qui l'affectent, sont commandés par la logique narrative.

Il s'agit de voir, dans le poème, une motivation qui fait reculer l'arbitraire du signe dans l'exercice poétique, de la même manière que la forme signifiante de l'outil linguistique qu'on appelle praxème est déterminé par l'ensemble des programmes de sens qu'elle est susceptible d'effectuer. Autrement dit, il suffit que le mot soit pris dans une logique narrative pour déployer un programme de sens qui se présente comme un renvoi du même à l'autre.

Ici, le programme de sens suivi est une dégradation de la situation : l'albatros maladroit renvoie ainsi à l'albatros de naguère si beau (3° strophe). C'est-à-dire, que le trouble de la référence verticale s'explique par ce déploiement de programme de sens de manière que l'oiseau de la liberté diffère de l'oiseau de la captivité. Le reste est une affaire d'encodage linguistique.

Il existe une deuxième motivation plus puissante qui explique la présence de cet oiseau dans la fictionnalité de ce poème. Sa présence dans le texte est motivée par ses propres propriétés physiques. L'albatros est l'un des plus grands oiseaux. Le texte s'est référé à cette propriété pour renvoyer à l'idée selon laquelle les poètes sont des grands hommes qui, par leurs idées, sont toujours en avance par rapport à leur époque. Il s'ensuit que le peuple même, pour qui sont destinés les textes poétiques, condamne très souvent le poète.

On voit, dès lors, sur le plan énonciatif, quelle est la motivation du texte comme totalisation en fonctionnement. Il s'agit pour son énonciateur de décrire les conditions actuelles des poètes à travers cette référence à la dégradation de l'oiseau pour lui donner une valeur illocutoire ; celle de faire la requête de redonner la liberté aux poètes.

En définitive, la communication poétique ne se réfère aux objets du monde que pour pouvoir renvoyer à cette force illocutoire. On a trop longtemps considéré depuis l'élaboration des six fonctions par JAKOBSON que la finalité du poème est d'actualiser la fonction poétique comme projection des équivalences paradigmatiques sur l'axe syntagmatique. Mais finalement, nous constatons que la fonction poétique, même si elle structure fortement la forme du poème est, au contraire, une fonction secondaire par rapport à l'intention de signifier du poème. Le poème, en tant que discours est un positionnement du sujet à travers la logique narrative de l'énonciation et la fonction poétique a pour mission d'accroître cette lisibilité narrative par suspension de la référence verticale dans la totalisation en fonctionnement.

Nous constatons également que le sursis du réel ne conduit pas seulement à introduire une trace narrative dans l'illocution. Nous voyons, ici, que si le poème se présente comme une requête, c'est parce que sa logique narrative thématise la liberté comme une négation de la contrainte et la contrainte comme une négation de la liberté de telle manière qu'une description de la contrainte projette en référence la liberté.

En d'autres termes, la contrainte se lit comme une liberté différée et en parler a pour conséquence de transformer l'énonciateur en sujet de quête de la liberté. En même temps cet acte de discours assigne à la fonction poétique d'être le signe du sursis du réel. Ainsi, tous les vers qui sont en alexandrin n'ont pas seulement pour fonction de montrer que le discours est un poème mais que le poème est aussi un totalité en fonctionnement qui fait reculer l'arbitraire du signe.

On peut encore multiplier l'analyse de ce point de vue selon un axe de pertinence laissé à la discrétion du lecteur. Mais il ressort de cette analyse que la fonction poétique de JAKOBSON, si elle contribue à un effet esthétique n'en est pas moins un blocage de la référence habituelle, donc une fuite du réel, en faisant se référer les éléments les uns sur les autres par leurs fonctions.

Nous retrouvons alors notre hypothèse de départ que les personnages des récits (au sens de masque de ce mot) n'ont pas d'existence ontologique. Ils sont présents dans le récit par la fonction qu'ils assument au même titre que le Sphinx dans l' ŒDIPE ou les animaux parlants dans les Fables. Ce qui veut dire qu'il ne faut pas croire à une référence réelle des albatros ici, ils n'ont qu'un statut de papier défini par leur fonction.

Les problèmes cognitifs sont mis en évidence par les « référents évolutifs fictionnels ». On appelle référents évolutifs fictionnels en linguistique les exemples dans lesquels un objet introduit sous une description donnée est décrit comme subissant des modifications telles que cette description ne peut plus lui être appliquée. On trouve des exemples de référents évolutifs typiques, entre autre dans les recettes de cuisine (poulet dans la basse-cour ou plat sur la table) mais aussi dans la distance qui sépare le « candidat » et le « président » dans la perspective d'une élection.

A côté de ces exemples triviaux, on en trouve également dans les récits mythologiques ou religieux et dans certains récits de fiction (prince ou grenouille ou vice versa). Nous ne ferons pas ici état de la distinction entre « référent évolutif standard » RES et « référents évolutifs fictionnels » REF (SPERBER & WILSON, 1989). Retenons tout simplement que c'est une transformation narrative qui est à la base de l'évolution du référent au point qu'il n'est pas nécessaire de savoir à quoi il renvoie dans l'univers référentiel mais seulement de poursuivre son évolution dans l'univers cognitif.

CONCLUSION

La thèse ici soutenue a montré la limite de la référence extralinguistique. Elle s'oppose de la sorte à l'idée du langage étiquette, rejetée des linguistes et philosophes depuis la fin du XXème siècle. Le malaise, pourtant, subsiste car bien qu'ayant senti la nécessité d'abandonner cette sorte de cercle vicieux qui consiste à dire que le sens des mots est déterminé par leur emploi, et que si on emploie un mot à propos d'un objet c'est parce que cet objet possède les caractéristiques subsumées par le mot.

Pour sortir de ce cercle, nous avons introduit la dimension temporelle à l'intérieur de l'analyse du signe linguistique. Comme il existe deux manières de mesurer le temps, il faut bien faire la distinction entre deux types de mensuration possibles du temps. Il y a tout d'abord, le temps linéaire que nous avons appelé temporalité ouverte. C'est le temps premier. En lui, le temps avance inexorablement et n'est pas susceptible de retour en arrière. C'est le temps de notre vécu au premier degré. Il constitue un temps support de l'existence qui a donné naissance en linguistique à l'ancrage temporel des événements racontés dans les récits.

À côté de ce temps linéaire, il y a ce que nous avons appelé temporalité close, parce qu'elle se caractérise par un commencement et une fin absolus. C'est le temps du récit ou le temps de la narrativité. C'est le temps susceptible de réalisation du discours et s'il est appelé temps de la narrativité c'est parce que le texte narratif, au sens restreint, montre son intelligibilité par la transformation qui fait passer une figure d'un état à un autre. C'est ainsi que GREIMAS analyse les récits mythiques en fonction d'un algorithme qui dichotomise le temps en « un avant » et en « un après » qui correspondent respectivement à un contenu inversé et à un contenu posé. L'extension de cette propriété narrative à tous le discours nous a conduit à concevoir que dans le discours les contraires ne s'opposent pas mais coexistent dans une structure polémique. Autrement dit, l'assomption de la proposition de Dan SPERBER selon laquelle l'essence du langage serait la narrativité nous impose alors de rechercher dans le discours cette trace narrative.

Il faut parler ici de trace parce que l'extension de la propriété narrative implique qu'une simple phrase doit avoir une base narrative. Or contrairement au genre narratif, il

n'est pas aisé d'attribuer à une simple phrase le passage transformationnel d'un état à l'autre. Seulement, il faut que notre faculté cognitive perçoive le principe de clôture caractéristique du narratif dans les énonciations, fussent-elles réduites à la production d'une phrase.

Pour ce faire, nous sommes obligés d'aller au-delà de la linguistique qui s'arrête au niveau de la phrase, suivant le double critère de la correction syntaxique et de la correction sémantique pour juger de l'acceptabilité des phrases effectivement produites. Il nous a fallu introduire, en plus de ce double critère, les sujets de l'énonciation. Et s'il est admis que la syntaxe étudie les signes et leurs relations aux autres signes, la sémantique étudie les signes et leurs relations au « monde extérieur », la pragmatique étudie les signes et leurs relations aux usagers, nous faisons alors de la pragmatique par cette introduction des sujets de l'énonciation.

Mais on sait que la pragmatique fait encore l'objet d'une méfiance par rapport, notamment, au terrain solide de la syntaxe. La remarque, la plus souvent entendue, est que c'est un terrain glissant. En effet, selon les critères qui assurent sa définition et selon le contexte théorique de cette définition, le domaine de la pragmatique connaît une fluctuation à la manière de la compréhension d'un nom propre.

On peut alors distinguer d'abord une acception large qui assigne à la pragmatique le rôle d'expliquer le fonctionnement du langage en le renvoyant à ses conditions réputées concrètes. Alors la pragmatique a pour mission de pallier les carences de la syntaxe et de la sémantique. Mais la difficulté de cette conception large réside dans le fait que la pragmatique reçoit ainsi en son sein des approches nombreuses et hétérogènes. On peut citer à ce titre la psychologie, la sociologie, l'étude de la communication en général, la psychopathologie du langage et même une théorie des idéologies.

La conception étroite consiste à prendre la pragmatique comme l'étude des expressions indexicales de phrases syntaxiquement définies par rapport à leur contexte d'emploi. Il faut entendre par expressions indexicales les éléments de la langue qui renvoie au paradigme du *je, ici, maintenant*, c'est-à-dire des éléments qui indiquent celui qui parle, le moment où il parle et l'endroit où il parle. Cette pragmatique se dissocie de la sémantique

qu'elle considère comme l'étude du sens des énoncés en dehors de tout contexte et se réserve l'analyse des contextes et des usages.

On peut aussi ranger parmi la conception étroite, la pragmatique qui se définit à partir de AUSTIN, de GRICE et de SEARLE, et qui a pour but de rendre compte du sens des expressions et des phrases en fonction des usages auxquels elles servent. Dans cette dernière pragmatique, il n'est plus question de faire la différence entre sens hors contexte et sens contextuel. N'importe quelle production de sens se fait dans un contexte, y compris la célèbre *Les idées vertes dorment furieusement* de CHOMSKY, comme cela est démontré ici.

Nous avons retenu de cette dernière version l'idée que l'on ne parle pour ne rien dire et surtout pour ne rien faire. Nous sommes donc visiblement dans une théorie de l'action à la manière de BANGE (1992). On peut dire que notre position est très proche de cette dernière tendance, ou plus exactement y prend son point de départ. En effet, on peut retenir de ces différentes positions inconciliables dans les détails la permanence d'une idée que nous devons à AUSTIN ; c'est quand le dire est un faire.

Or, il se trouve que la notion de praxème telle qu'elle est soutenue par LAFONT précise clairement que l'unité linguistique comprise comme telle n'est pas doué de sens mais c'est un outil de production de sens. La mise en parallèle de cette notion de praxème avec la théorie de l'action a permis de faire une découverte non négligeable.

Elle confirme d'abord le parcours diachronique d'AUSTIN. On sait que, dans un premier temps, ce philosophe a pensé qu'il existe deux types d'énoncés, les énoncés performatifs et les énoncés constatifs. Et la caractérisation des énoncés performatifs est qu'ils comportent dans sa structure de surface un verbe qui précise qu'elle est l'action effectuée par l'énonciation d'une phrase. Il n'est pas peut-être pas inutile de convoquer ici un exemple pour mémoire :

302. Certaines personnes sont franchement indésirables dans cette salle, j'ai nommé Pierre et Paul ;

L'exemple nous montre qu'à partir du moment où l'on dit *Pierre* et *Paul* sont nommés, ils sont nommés effectivement. Il y a là l'essentiel de la performativité. Mais faire la remarque que l'emploi du langage peut servir à faire quelque chose ne suffit pas. Il faut encore extraire la performativité du problème de la référence qui pose, d'un côté, l'univers linguistique, et de l'autre, l'univers référentiel. Et, c'est là qu'AUSTIN a cru à l'existence d'énoncés constatifs à côté de ceux qui sont performatifs. Les énoncés constatifs sont ceux des énoncés qui peuvent être soumis au test de la véridiction. Illustrons cela :

303. Le chat est sur le paillasson

(303) est de fait falsifiable, il suffit de connaître les facteurs indexicaux de son énonciation pour savoir si l'énoncé est vrai ou faux. Cela n'est pas possible avec l'exemple (302), en disant « j'ai nommé Pierre et Paul » j'ai effectué un acte de nomination. C'est ainsi que certains actes s'effectuent dans la parole, des actes qui peuvent y être nommés.

Mais l'exemple (302) fait surgir un autre problème. Nulle part dans cet énoncé, il n'est dit formellement que Pierre et Paul sont indésirables. Pourtant, il a des fortes chances que si on produit une telle phrase dans une assemblée où les personnes nommées sont présentes effectivement, il faut s'attendre à quelques tensions, le laps de temps où il est encore indécidable, si les concernés vont s'exécuter ou riposter.

Nous avons expliqué ici cette interprétation, somme toute naturelle, comme un effet du détachement du sens. Le mécanisme du détachement du sens est très simple que le phénomène passe presque inaperçue. Ce n'est pas l'anaphore seule qui produit le détachement du sens mais c'est la conjonction de deux séquences P et Q de telle manière que si P signifie Q, alors dire P c'est signifier Q., c'est ainsi que dire (302), c'est signifier que Pierre et Paul sont indésirables, donc c'est dire qu'ils sont indésirables sans que cela soit formellement dit. L'observation de tels exemples a conduit AUSTIN à abandonner la distinction, pour annoncer que tout énoncé est performatif, mais il y en a qui sont explicites, et d'autres implicites.

Les performatifs implicites reçoivent le nom d'illocutoire, ce qui a permis à SEARLE d'en donner une formalisation tel que tout énoncé *x* comporte dans sa structure profonde une

force illocutoire *f*. La pragmatique reçoit, par là, une base solide comme une analyse du groupe *f(x)*

Mais il demeure néanmoins le problème de la définition de la force illocutoire ou précisément de sa détermination dans les phrases effectivement produites. C'est pour dépasser ce problème que nous avons tenu à faire une analyse de la théorie du signe selon une perspective diachronique dans la première partie. Il résulte de cette analyse que le signe n'a pas pour fonction essentielle de donner sa référence extralinguistique, plus importante que cela est sa référence dialogique.

Le principe dialogique, initié par BAKHTINE a connu très vite un développement considérable qu'on peut comprendre que toute énonciation fait partie d'une grande syntagmatique par référence à des énonciations antérieures et anticipant des énonciations futures. Le véritable essor du principe dialogique se trouve dans la notion d'intertextualité de KRISTEVA, lors qu'elle affirme que :

> « Tout texte se construit comme une mosaïque de citations et que tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. » (KRISTEVA, 1969, p. 146)

La référence dialogique permet de sortir du cercle vicieux dénoncé à l'instant. On remarque que depuis un certain temps le concept de langage comme une simple représentation du réel n'est plus soutenable, la découverte de la relativité linguistique a contribué fortement à l'abandon de cette thèse. La comparaison des langues dans l'effort de HJELMSLEV à distinguer la forme de la substance du contenu n'est, non plus, étrangère à ce refus que la langue soit une tautologie du réel.

On assiste alors ici et là l'introduction du sujet dans l'analyse de la langue. C'est-à-dire que, sous des formes diverses, il est accepté globalement que le sujet emploi la langue à des fins qui ne sont plus limitées à la représentation du réel. Il s'ensuit une conclusion assez ambiguë que les énoncés performatifs ne réfèrent pas puisque la seule référence concevable pour la langue est de renvoyer au réel.

Pourtant, il existe au sein du langage lui-même un usage linguistique qui permet de lever l'ambiguïté, il s'agit de l'euphémisme. On sait depuis l'analyse très séduisante que nous

offre BENVENISTE sur cet usage linguistique qu'il consiste à dire une parole de bon augure et à taire donc celle de mauvais augure. Ce qui veut dire que certains noms très précis d'objet du monde ne sont pas prononcés parce que mauvais augure. À la place, on use d'un substitut de bon augure. Ainsi, en malgache on ne réfère pas au cadavre réel par le mot *cadavre* mais par le mot *ancêtre*. Mais le substitut est très paradoxal, en connaissant la double transcendance du sujet malgache, on s'aperçoit que le cadavre au moment où son nom est taboué n'a pas encore subi les rites funéraires qui lui permettent de devenir un véritable ancêtre. D'autre part, le mot ancêtre désigne aussi, sans tabou cette fois-ci, une personne d'un âge très respectable et par extension, toutes les personnes du même lignage.

Il est alors bien évident que l'euphémisme ne réalise pas l'interdit de la parole de mauvais augure que sur la base de la référence aux sujets. Mais si tel est le mécanisme fondamental de l'euphémisme, il nous faut encore expliquer la motivation du substitut. La société aurait, en effet, pu convenir d'appeler le cadavre *tronc d'arbre* ou quelque chose de ce genre, dans une perspective métaphorique, mais pourquoi elle a choisi *razana* qui désigne aussi une partie des vivants.

Pour nous, la raison de ce choix s'explique par le fait que les euphémismes sont illocutoires, non pas parce qu'il y a une certaine forme de pudeur linguistique qui interdit de parler des sujets qui fâchent, mais parce que le Malgache en employant cet euphémisme s'oppose à la réalité de la mort et l'indexe à la fois au monde des vivants selon la première transcendance horizontale et au monde des ancêtres par la transcendance verticale.

Il faut reconnaître que, pour les malgaches, les ancêtres sont des êtres qui mènent une vie dans l'au-delà et avec qui les vivants peuvent communiquer. C'est cette communication qui fait la transcendance verticale. On reconnaît aussi au sujet malgache une détermination par tout un réseau de relations, qui implique non seulement les consanguins mais aussi les cohabitants, qu'il considère comme un autre lui-même sous le nom de *havana* ; c'est cela qui fait la transcendance horizontale.

Bref, on peut dire à travers cet euphémisme que les morts ne sont pas morts. Mais cette dernière affirmation, sans les deux paragraphes précédents, est le type même d'énoncé qui donne des maux de tête aux linguistes et qui affolent les logiciens. Effectivement, comment affirmer à la fois P et non P si on prétend garder son sérieux. Face

à ce type d'énoncé, la linguistique jette l'éponge en disant qu'il s'agit là d'une affaire littéraire. La logique classe ce genre d'énoncé comme tout simplement absurde et s'en débarrasse aussitôt, et tout est dit.

La pragmatique seule ose s'en occuper, mais chez elle la démarche est aussi entachée d'une faiblesse. Elle cherche un contexte qui soit capable de valider l'énoncé sans donner une définition de ce que c'est vraiment un contexte. Effectivement, la notion de contexte ne peut pas être réduite au seul ancrage spatiotemporel, ni au signes indexicaux. Elle ne peut non plus être étendue au vague statut du sujet qui très vite implique le groupe dans lequel se trouvent le sujet et partant, la société.

Il nous est impossible d'épouser la position du linguiste ou du logicien dans leur mouvement de réhabilitation. Effectivement, la pragmatique pourrait dire, avec l'arsenal que lui offre la force illocutoire, que la production de telle phrase témoigne de la folie de leur producteur quand celle-ci contrevient à la règle de non contradiction avec le réel. Dès lors, on peut considérer sainement que son énonciateur voulait se faire passer pour un fou, dans le but d'éviter certaines obligations. C'est le cas d'ULYSSE qui, pour se soustraire à la guerre, simulait la folie.

C'est pour toutes ces raisons que nous abandonnons sans regret la règle de la non contradiction pratique au profit de spectacle linguistique dressé par l'homme devant lui pour les services qu'il en attend. Cette nouvelle position fait coïncider deux théories du signe qui sont séparées par un siècle de distance : la sémiotique triadique et la praxématique. Le point commun de ces deux théories se trouve dans le fait que, pour elles, le signe linguistique vaut surtout pour ses actions sur les acteurs de la communication ; c'est ce que nous appelons ici : position de sujets.

C'est de là que vient l'attrait pour la narrativité, parce qu'une parole agissante doit réaliser des transformations, ou tout au moins vise ces transformations. Et ce, d'autant plus que la notion de contexte est quelquefois problématique pour pouvoir assurer une interprétation cohérente de l'énoncé ; alors que la transformation narrative a, selon la logique temporelle, l'avantage de postuler la totalité que le réel censure. Autrement dit, dès qu'une figure est placée dans un discours, elle déploie, dans son parcours figuratif tous ses possibles d'existence, comme le montre si bien *La rose de Paracelse*

Nous avons défini, de la sorte le sujet d'énonciation, indépendamment du sujet social, comme un individu linguistique qui réalise dans sa parole des actions dirigées vers son destinataire. La dissociation des deux sujets indique non seulement que l'homme est un existant par le langage mais plus encore : le sujet social, en s'effaçant devant le sujet de l'énonciation, amorce le principe de la fuite du réel. L'analyse du nom propre nous a montré un aperçu de cette fuite du réel, parce que malgré la fluctuation de propriétés de l'individu, le nom propre, en tant qu'objet d'une énonciation, fonctionne comme un oubli des différences. Et oublier les différences, c'est oublier quelquefois des propriétés essentielles du réel.

Beaucoup d'auteurs ont perçu très nettement cet oubli de la différence. Il a servi, par exemple à QUINE, à définir l'être comme la valeur d'une variable. COMBET s'en servi pour dire que le discours est une introduction de la continuité dans le discontinu. Pour nous, l'oubli de la différence est aussi une propriété du discours selon la logique temporelle du récit.

Le temps est ce qui permet à une chose d'être sous la domination du devenir. Et le propre du narratif est d'exposer sur un même niveau le devenir comme un possible différé. Autrement dit, le discours ne dit le réel que pour l'envisager sous l'angle du devenir. La fuite du réel se comprend ainsi. Dire d'un cadavre que c'est un ancêtre n'est pas une bizarrerie d'une langue mais c'est un refus de la mort pour l'envisager dans la nouvelle transcendance verticale.

Nous avons démontré tout au long de la deuxième et de la troisième partie de ce travail que la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir du manque, parce que justement, le réel est une censure et même temps une postulation de la totalité. Il s'ensuit un renvoi réciproque de la censure à la totalité.

Nommée référentialisation par opposition à la référenciation, ce nouveau mouvement de la référence étale sur le même niveau le réel et le possible dans un renvoi réciproque. Et ce renvoi du réel au possible est une propriété du narratif qui libère les mots de la nécessité de la référence verticale. Le sursis du réel se réalise ainsi de manière quasiment absolue, car une fois le monde converti en discours, la catégorie du réel s'évanouit comme une question

inutile. Pour GENETTE (1972, p. 233 et passim), c'est le récit intradiégétique qui assume la fuite du réel.

C'est ce que nous a montré, dans la deuxième partie de ce travail, l'analyse de l'enchâssement de phrase dans une matrice ; que le mode soit l'infinitif, l'indicatif ou le subjonctif, la première pertinence est l'illocution indiquée par le contenu de la matrice, la phase enchâssée relève de la fiction narrative. Ainsi, quand il faut mentir, c'est-à-dire, être en contradiction avec le réel, l'on est toujours dans le spectacle linguistique comme fiction. Il en va de même de l'analyse de la passivation dans une phrase déclarative qui a pour force illocutoire une déclaration d'amour.

La narrativité nous libère de la nécessité de la présence dans la mesure où elle insère la figure linguistique dans l'espace clos du récit qui articule sur un niveau homogène le réel et le possible. Dans un roman où l'on rencontre à la fois *Paris* et *Ambohikobaka,* il ne faut pas s'offusquer parce que la deuxième ville est purement fictive bien que l'autre soit réelle. Évidemment, l'objet linguistique ne comporte en lui-même aucune preuve de l'existence de son référent, si bien que la logique narrative se révèle être un moyen efficace de rendre compte de l'autonomie linguistique, et partant de la force illocutoire. C'est ce que précise LAFONT en ces termes :

> « Dans ce cas, il y a substitution de l'activité symbolisante à l'activité symbolisée. L'homme est devenu capable de « parler pour parler ». Il parle d'actes transférés en son langage, présents en langage, absents en tant qu'actes.
>
> De cette possibilité rend compte le mot *fable*, qui, sur la base étymologique de la parole, inscrit cette évidence fonctionnelle que la parole s'autonomise totalement de son « occasion ». Un homme peut dire : « Nous courbons cette branche. Elle résiste. Nous la brisons », sans que lui-même ni son auditeur fassent passer le stimulus verbal dans une réponse musculaire ; l peut le dire en l'absence de toute branche dans son champs sensitif. Dire le *réel* en fable, c'est le dénouer de la nécessité de la présence ». (LAFONT, 1978, p. 13)

C'est à ce niveau qu'on peut parler de fuite du réel au profit de la poursuite d'une figure du monde dont le parcours figuratif est mis en évidence par la narrativité. C'est ce qu'a mis également en évidence l'analyse de ce genre de discours caractéristique du Malgache qu'on appelle *sokela,* à la lumière d'une formule consacrée pour la présentation de don. En malgache, un don est toujours présenté sous le signe d'un manque, mais c'est le

discours de l'offrant qui a pour fonction de le combler. La fonction du discours de présentation est de se doter d'une force illocutoire qui consiste à s'opposer à la censure du réel par postulation de la totalité.

Voilà pourquoi, dire le réel a, pour le sujet énonciateur, une valeur d'évocation du possible comme une parole de bon augure. L'expression d'un désir équivaut toujours à une demande de sa satisfaction, comme le dit ANSCOMBRE. C'est ainsi que la trace narrative de l'illocutoire est un facteur de stabilisation théorique de la pragmatique.

On se rappelle aussi de la pertinence de BRANDT, quand il analyse le carré sémiotique en deux triangles rectangles pour deux conceptions du signe. Nous nous sommes intéressés particulièrement à la seconde conception dans laquelle le rapport le plus important est celui qui se trouve entre le signifiant et le signifié, parce que le référent n'est qu'un simulacre. C'est une conception qui visiblement prône le sursis du réel.

Mais le sursis du réel de cette manière déplace la référence des objets du monde à une référence de signe à signes. Et le mouvement de la référentialisation se fait de signe à signe en fonction de la différence temporelle qui sépare le possible et le réel, qui sont désormais sur un même registre de connaissance.

Nous avons constaté cela avec notre analyse de la formule « je m'excuse » dans la troisième partie ou du poème de BAUDELAIRE. Mais là où le renvoi de signe à signe montre véritablement son efficacité, c'est dans l'analyse des formules de salutation qui débute la troisième partie.

Dire à quelqu'un bonjour n'a plus rien avoir ni avec le jour qu'il fait, ceci fait l'objet de la météorologie ; mais le fait de le dire, c'est-à-dire son énonciation ouvre l'espace de la temporalité close du récit, en posant sur l'autre bout, la référence de l'énonciation : une description d'un jour au statut de papier doté de toutes les qualités possibles susceptibles de satisfaire l'homme parce qu'éternellement différent du jour réel.

Et là où l'assomption de la seconde conception du signe de BRANDT affiche son opérativité, c'est qu'une fois la formule de salutation est prise en charge par l'énonciation, il est parfaitement inutile d'observer à quoi ressemble le jour réel. Ce qui est important à

savoir est que le jour réel, caractérisé par la censure, a pour référence le jour possible postulé par le discours. Le jour réel peut avoir sur le plan physique toutes les conditions nécessaires d'un bon jour, mais cela ne suffit pas. Le discours lui affecte toujours la censure du réel. Ce qui veut dire, en définitive, que l'efficacité de la formule lui vient de cette trace narrative de l'illocution et non d'une quelconque analyse de contexte.

D'ailleurs, il nous faut rappeler la prégnance du narratif dans la cognition des signes. Qu'il s'agit d'une peinture, d'une sculpture, d'une bande dessinée, d'un rituel, d'un film, d'une publicité, d'une langue naturelle, d'une pièce de théâtre, d'une danse ; de l'observation des nuages, de l'océan, des plantes, des animaux, les conditions de saisie du sens réside dans la narrativité qui donne aux choses un parcours d'évocations qui les sort de la rigidité de la désignation. C'est ainsi que la chose actuelle est assistée par la mémoire du passé et par l'attente du futur. C'est de cette manière que le langage n'a pas pour référent ultime le monde extralinguistique mais de par son fondement narratif, toute énonciation se réfère à d'autres énonciations. Autrement dit, elle s'inscrit dans une perspective dialogique.

C'est à partir de ces bases qui nous viennent souvent de l'horizon de la philosophie ou de la littérature que nous avons repris en linguistique sous le terme d'illocution le déploiement de ces possibles comme actes de parole ayant motivé l'énonciation la plus banale qui soit. C'est ce déploiement qui rend possible l'interprétation de « il fait chaud ici » comme requête d'ouvrir les fenêtres et non pas seulement comme une description d'un état de chose au lieu et moment de l'énonciation.

On voit bien à travers cet exemple, somme toute très ordinaire, que non seulement la communication n'est pas le simple fait d'un encodage linguistique mais qu'elle installe l'intersubjectivité dans le discours comme appel à autrui de mener à son terme le récit que l'énonciateur a ouvert. Puisque de la chaleur à la fraîcheur, l'intelligence humaine a réalisé un parcours au cœur duquel une transformation prend place nécessairement. C'est ce qui justifie que nous parlions d'intelligibilité narrative dans ce travail.

Il est parfaitement admissible qu'on puisse faire ouvertement la requête d'ouvrir les fenêtres par des paroles directes, mais cela peut provoquer en cas d'échec la perte la face, celle de l'énonciateur lui-même et celle de l'énonciataire, qu'il s'avère pertinent de recourir à l'illocution comme acte de discours indirect pour l'effectuer.

Effectivement, ce genre d'énoncé ne peut pas être interprété sans se poser la question de son énonciation qui se manifeste comme partie du sens dans l'illocution, comme performativité généralisée. Son énonciation montre que cet énoncé est le début d'un récit dans lequel un individu est disjoint de son objet et que son désir est de se conjoindre avec cet objet. C'est pour cette raison qu'il l'énonce à qui de droit est susceptible de devenir son adjuvant dans l'atteinte du but. C'est exactement ce qui apparaît dans l'analyse de la force illocutoire de la parabole évangélique dans la troisième partie.

Si l'on ne tient pas compte de la dimension illocutoire du langage, bien d'énoncés ne seront que de simples tautologies de la réalité, et à ce titre, leur communication sera inutile si les partenaires de l'échange sont à même de faire le même constat. Si on est dans une même salle et que quelqu'un conformément à la température de la salle s'exclame « il fait chaud ici », on peut lui reprocher de parler de l'évidence auquel cas il a pris la parole pour ne rien dire puisque l'information que véhicule son intervention est connue de tout le monde. Ce reproche ne serait pas de mise si l'on considère qu'il a parlé pour faire quelque chose. En effet, si le calcul interprétatif attribue à cette phrase déclarative la valeur de requête, c'est parce que son énonciation convoque une possibilité autre : celle d'avoir un peu de fraîcheur. Et on remarque que la question de la fraîcheur n'est nullement mentionnée, elle est seulement montrée par l'énonciation qui est sa propre motivation. De là vient l'idée de voir dans la valeur illocutoire un substrat narratif puisque l'algorithme narratif prévoit d'étaler sur un même niveau la chaleur et la fraîcheur comme appartenant au même registre de connaissance.

Dès lors, la quasi-corporéité du langage dont parle MERLEAU-PONTY n'est pas seulement le fait des cinq sens naturels avec lesquels nous percevons les choses de manière affective. Elle est aussi cette intersubjectivité qui se dessine dans l'illocution comme un acte de parole dirigé vers autrui. Il est clair que cette action dirigée vers autrui ne peut pas se comprendre qu'à l'intérieur de la temporalité close de la narrativité. On peut même risquer l'hypothèse, par analogie à la mise en place dans le langage des figures sémantiques que les mots mêmes d'une langue sont d'origine narrative. L'analyse du mot en praxème milite en cette faveur. Effectivement, notre véritable emploi du langage n'est pas de communiquer le monde qui est livré à nos sens, mais de manifester une communion en agissant sur autrui. Ainsi, par exemple, l'insertion du mot « maison » dans un discours comme « passes à la

maison » efface la configuration physique de la maison au profit d'une de ses fonctions. La considération du langage comme une chose parmi les choses fait que le langage suspende sa référence au réel pour un mouvement de référentialisation qui indique l'action réalisable par lui.

Autrement dit, la force illocutoire du langage est une réalisation d'un micro récit. Une invitation de passer à la maison se comprend à partir du fait que le destinataire de la parole passe du statut anonyme de visiteur lambda au statut d'un visiteur privilégié qui mérite l'honneur de la maison. C'est pour cela qu'il est complètement inutile de parfaire un dictionnaire parce que le mot procède toujours de cette ouverture au monde dont parle HEIDEGGER dans sa quête sur l'origine des œuvres d'art. L'ouverture au monde fait qu'une voiture peinte dans un tableau déploie exactement les mêmes possibilités qu'une voiture réelle.

C'est pourquoi, nous sommes posés ici la question de savoir pourquoi les récits. Et nous avons répondu que si l'Histoire peut exister, c'est parce que nous sommes impliqués dans des récits. Qu'on se rappelle l'astucieuse manière de PÉNÉLOPE de poursuivre son vécu au premier degré en défaisant, la lumière d'une torche, la nuit, l'ouvrage du métier qu'elle tisse le jour. Et ceci pour faire différer indéfiniment l'agression des prétendants, et ainsi de lui permettre d'attendre en toute sécurité le retour de son mari.

En effet, lorsque nous avons dit que la logique temporelle du récit fait naître le discours à partir d'un manque, cela signifie exactement qu'en elle les contraires ne s'excluent pas mais cohabitent en polémiquant. Dès lors, le langage retrouve sa nature de chose qui connaît son intelligibilité dans la temporalité close du récit. En disant, « je m'excuse » je reconnaît avoir causé du dommage envers autrui, et je me sers de l'énonciation de la formule pour annuler les conséquences du dommage, ou du moins, pour préserver ma relation avec autrui.

C'est ce parcours d'un contraire à l'autre qui caractérise l'intelligibilité narrative. Dès lors, comprendre un récit c'est comprendre ce passage d'un état à l'autre du même être, le reste n'est qu'un habillage sémantique, ou plus précisément le fait d'une conversion discursive qui installe un anthroponyme pour le personnage et des toponymes et chrononymes pour les ancrages spatiotemporels du récit.

On voit bien que cette définition du récit centrée sur un faire transformatif déborde largement son cadre habituel. On ne peut plus cantonner la narrativité au seul domaine de la littérature à l'intérieur de laquelle se trouve le type narratif. Le narratif est partout comme le signale BARTHES, il est dans le poème, dans le roman, dans une nouvelle, dans les tragédies, dans le cinéma, dans la peinture, dans la publicité, bref il est dans tout langage de tout temps.

Si la narrativité comme faire transformatif est ainsi partout, elle est donc aussi dans ce phénomène récent qu'on appelle illocution.

On peut maintenant franchir un nouveau pas. L'existence d'une trace narrative dans l'illocution exige le sursis du réel par nécessité puisque cette trace impose qu'on prenne le langage pour ce qu'il est : une chose parmi les choses. En effet, quand on emploi un nom, on n'a pas besoin d'avoir ce qu'il désigne pour le faire fonctionner dans le langage. C'est à ce titre seulement que le langage peut être un système qui vaut par différence. C'est cela qui autorise la mutabilité des signes. C'est exactement comme en mathématique, on n'a pas besoin de savoir ce que désigne X pour faire des opérations mathématiques qui intègrent X.

C'est à cause de cette prise de position qui efface la pertinence de la référence aux choses, mais qui consiste à prendre le langage comme une chose parmi les choses qui nous a amené d'abord, dans la première partie à jeter un regard diachronique sur les différentes théories du signe. Plus précisément, nous avons privilégié dans ce travail que l'énonciation est une chose parmi les choses, en vertu du fait que connaître une chose c'est lui autoriser la possibilité de renvoyer à d'autres choses. Nous avons emprunté cette intuition à WITTGENSTEIN pour qui connaître une chose c'est connaître l'ensemble de possibilité de ses connexions à d'autres choses.

Lorsque SAUSSURE affirme que « dans la langue il n'y a que des différences », il pressent que la référence extralinguistique n'est pas vraiment pertinente dans l'organisation linguistique, mais comble de malheur, il réintroduit ce référent par une autre porte, quand il traite de l'arbitraire du signe. Ceci n'est pas une faiblesse de la rigueur de l'esprit scientifique de ce grand linguiste mais une conséquence de l'abandon de la thèse

des anagrammes qui, justement, suspendent la référence extralinguistique au profit de la référence de terme à termes.

Bref ce travail, sous son aspect éclectique, est un premier jalon dans la perspective de décloisonnement de la linguistique et de la littérature, d'un côté ; et de la linguistique et de la philosophie de l'autre ; sans parler du décloisonnement entre la syntaxe et la sémantique.

Dans le ciel philosophique, l'un de ceux qui ont perçu clairement cette oblitération de la référence aux choses est DERRIDA, voilà pourquoi nous avons fait usage de son concept de différance pour rendre compte de la valeur illocutoire des énonciations sous l'aspect de la narrativité. On peut dire que l'idée la plus fondamentale dans ce travail peut être approchée à travers un phénomène linguistique connu sous le nom de gérondif. Le gérondif se distingue des autres formes verbales par le fait qu'il assume la présence simultanée de deux actions : je travaille en chantant. À première vue, chanter et travailler sont incompatibles, mais l'évidence est là : le gérondif n'est pas une coordination (je chante et je travaille) il est la simultanéité. Ce qui veut dire qu'en parlant, je fais quelque chose d'autre que de parler seulement.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

Adam, 5, 45, 119, 273
ANSCOMBRE, 4, 60, 68, 77, 245, 307
Antandroy, 267, 268
Antesaka, 270, 271, 272
ANTINOOS, 209
ARISTOTE, 3, 5, 13, 61, 69, 70, 73, 104, 244
AUGUSTIN, 13, 100, 220, 228, 234
AUSTIN, 4, 7, 9, 23, 33, 35, 68, 128, 172, 268, 269, 300, 301
AUTHIER-REVUZ, 148

B

BAKHTINE, 22, 24, 25, 26, 38, 41, 51, 66, 67, 265
BAKTHINE, 19, 22, 25, 26, 44, 51, 61, 152, 228, 302
BAR-HILLEL, 1
BARTHES, 3, 14, 58, 59, 71, 238, 311
BAUDELAIRE, 284, 285, 307
BEANDRAZANA, 227
BENVENISTE, 4, 22, 23, 27, 31, 32, 56, 66, 67, 68, 76, 83, 89, 93, 98, 126, 129, 130, 141, 142, 157, 158, 172, 203, 210, 233, 274, 303
BERREDONNER, 78
BERTRAND, 159, 228
betsileo, 241, 271
BOCCACE, 17
BOUTON, 4, 8
BRANDT, 13, 134, 166, 213, 307

C

CALAME, 159, 263
CANDIDE, 225
CARNAP, 17, 103
CASSIRER, 42, 171
Cendrillon, 104
CESAIRE, 284, 285
CHAITIN, 100
CHIRPAZ, 140, 214, 257
CHOMSKY, 29, 33, 54, 81, 300
CHRÉTIEN DE TROYES, 224, 225
COMBET, 222, 305
CORNULIER, 4, 175, 279, 280, 283
CRATYLE, 187

D

DALLENBACH, 51
DELEUZE, 187, 192
DELLAS et FILLIOLET, 4
DERRIDA, 13, 78, 79, 81, 92, 97, 174, 233, 236, 281, 292, 312
DESCARTES, 186, 187, 214
DONELLAN, 145
DUCROT, 4, 10, 37, 64, 210, 211, 212, 216, 218, 278, 282
DUMARSAIS, 178

E

ESCHYLE, 292
EVE, 250, 265
Ève, 5, 45, 119, 150, 273

F

FLAHAULT, 26, 39, 64, 65, 66, 149, 286
FREGE, 140, 141
FREUD, 221, 224, 292

G

GENETTE, 154, 155, 306
GENINASCA, 4, 204
GENNEP, 246
GOBARD, 198, 199, 201, 247
GOFFMAN, 64
GOSCINY, 144
GRANGER, 2
GREIMAS, 3, 5, 13, 15, 41, 42, 48, 51, 58, 60, 70, 79, 96, 158, 244, 255, 266, 298
GRICE, 2, 12, 67, 140, 149, 198, 277, 280, 300
GRIZE, 78

H

HEIDEGGER, 83, 201, 229, 281, 310
HERACLITE, 137, 187, 236
HJLEMSLEV, 85, 132, 136, 302
HOMERE, 241
HUGO, 263
HUMBOLDT, 81

J

JAKOBSON, 4, 9, 15, 23, 67, 93, 106, 295, 296
JENNY, 29
JESUS, 254, 256
Jocaste, 221

K

KANT, 13, 88, 89, 98
KATZ, 2, 3
KAYNE, 114, 119
KERBRAT-ORECCHIONI, 4
KLEE, 98, 258
KOLOMOGROV, 100
KRIPKE, 101, 102, 145
KRISTEVA, 78, 198, 302

L

LA FONTAINE, 152, 292, 294
LACAN, 72, 292
LAFONT, 14, 19, 30, 86, 220, 288, 300, 306
LAÏOS, 221
LANCELOT, 225
LUKY LUKE, 144

M

MAINGUENEAU, 4, 283
MALINOWSKI, 10, 68, 69, 70, 191, 201, 237
MARTY, 89
METZ, 220
MILNER, 56, 141, 146, 285
MORSLY, 18
MUSIL, 13, 88, 138, 179, 268

N

NIETZSCHE, 190, 219

O

OGDEN et RICHARDS, 68

P

Paracelse, 263, 264, 304
PARIENTE, 102, 200, 201
PEIRCE, 19, 43, 86, 89, 90, 91, 93, 95, 98, 99, 102, 136, 137, 177, 219, 262, 267, 292
PÉNÉLOPE, 209, 210, 213, 310
PERCEVAL, 225
PERRAULT, 225
PETITOT, 237
PLATON, 98, 137, 166, 186, 238
POLYBOS, 221
POLYPHEME, 75
POSNER, 199, 200
POSTAL, 90
POTTIER, 4, 48
PROPP, 3, 258
PROTAGORAS, 187

Q

QUINE, 98, 151, 305

R

RABENILAINA, 129
RASTIER, 4, 48, 253
RAZANADRIAKA, 227
RECANATI, 2, 4, 35, 37, 38, 187
RHETORE, 90
RICOEUR, 18, 219, 245
RIFFATERRE, 4, 18, 49, 51, 248
RIMBAUD, 125
RUSSEL, 44

S

SAPIR-WHORF, 27
SAUSSURE, 1, 5, 42, 44, 66, 69, 76, 77, 80, 81, 82, 84, 89, 90, 93, 94, 136, 141, 311
SAVAN, 98, 100
SCHEHERAZADE, 3, 73, 74, 209
SEARLE, 2, 3, 4, 213, 245, 269, 300, 301
SILVA, 249
SOCRATE, 137, 187
SOURIAU, 3, 36
SPERBER, 15, 102, 238, 252, 298
STENDHAL, 204, 205

T

THULERMAN, 249
TODOROV, 3, 17, 190, 235, 266

U

ULYSSE, 29, 75, 76, 77, 83, 209, 210, 241, 304
URMSON, 19

V

VAN DIJK, 4
VAN GOGH, 83, 84
VITTORI, 102
VOLOCHINOV, 22
VOLTAIRE, 199, 225

W

WHORF, 45, 135, 199
WITTGENSTEIN, 13, 24, 25, 28, 33, 43, 44, 52, 59, 61, 83, 88, 92, 103, 248, 266, 311

INDEX DES NOTIONS

A

Adam, 5, 45, 119, 273
ANSCOMBRE, 4, 60, 68, 77, 245, 307
Antandroy, 267, 268
Antesaka, 270, 271, 272
ANTINOOS, 209
ARISTOTE, 3, 5, 13, 61, 69, 70, 73, 104, 244
AUGUSTIN, 13, 100, 220, 228, 234
AUSTIN, 4, 7, 9, 23, 33, 35, 68, 128, 172, 268, 269, 300, 301
AUTHIER-REVUZ, 148

B

BAKHTINE, 22, 24, 25, 26, 38, 41, 51, 66, 67, 265
BAKTHINE, 19, 22, 25, 26, 44, 51, 61, 152, 228, 302
BAR-HILLEL, 1
BARTHES, 3, 14, 58, 59, 71, 238, 311
BAUDELAIRE, 284, 285, 307
BEANDRAZANA, 227
BENVENISTE, 4, 22, 23, 27, 31, 32, 56, 66, 67, 68, 76, 83, 89, 93, 98, 126, 129, 130, 141, 142, 157, 158, 172, 203, 210, 233, 274, 303
BERREDONNER, 78
BERTRAND, 159, 228
betsileo, 241, 271
BOCCACE, 17
BOUTON, 4, 8
BRANDT, 13, 134, 166, 213, 307

C

CALAME, 159, 263
CANDIDE, 225
CARNAP, 17, 103
CASSIRER, 42, 171
Cendrillon, 104
CESAIRE, 284, 285
CHAITIN, 100
CHIRPAZ, 140, 214, 257
CHOMSKY, 29, 33, 54, 81, 300
CHRÉTIEN DE TROYES, 224, 225
COMBET, 222, 305
CORNULIER, 4, 175, 279, 280, 283
CRATYLE, 187

D

DALLENBACH, 51
DELEUZE, 187, 192
DELLAS et FILLIOLET, 4
DERRIDA, 13, 78, 79, 81, 92, 97, 174, 233, 236, 281, 292, 312
DESCARTES, 186, 187, 214
DONELLAN, 145
DUCROT, 4, 10, 37, 64, 210, 211, 212, 216, 218, 278, 282
DUMARSAIS, 178

E

ESCHYLE, 292
EVE, 250, 265
Ève, 5, 45, 119, 150, 273

F

FLAHAULT, 26, 39, 64, 65, 66, 149, 286
FREGE, 140, 141
FREUD, 221, 224, 292

G

GENETTE, 154, 155, 306
GENINASCA, 4, 204
GENNEP, 246
GOBARD, 198, 199, 201, 247
GOFFMAN, 64
GOSCINY, 144
GRANGER, 2
GREIMAS, 3, 5, 13, 15, 41, 42, 48, 51, 58, 60, 70, 79, 96, 158, 244, 255, 266, 298
GRICE, 2, 12, 67, 140, 149, 198, 277, 280, 300
GRIZE, 78

H

HEIDEGGER, 83, 201, 229, 281, 310
HERACLITE, 137, 187, 236
HJLEMSLEV, 85, 132, 136, 302
HOMERE, 241
HUGO, 263
HUMBOLDT, 81

J

JAKOBSON, 4, 9, 15, 23, 67, 93, 106, 295, 296
JENNY, 29
JESUS, 254, 256
Jocaste, 221

K

KANT, 13, 88, 89, 98
KATZ, 2, 3
KAYNE, 114, 119
KERBRAT-ORECCHIONI, 4
KLEE, 98, 258
KOLOMOGROV, 100
KRIPKE, 101, 102, 145
KRISTEVA, 78, 198, 302

L

LA FONTAINE, 152, 292, 294
LACAN, 72, 292
LAFONT, 14, 19, 30, 86, 220, 288, 300, 306
LAÏOS, 221
LANCELOT, 225
LUKY LUKE, 144

M

MAINGUENEAU, 4, 283
MALINOWSKI, 10, 68, 69, 70, 191, 201, 237
MARTY, 89
METZ, 220
MILNER, 56, 141, 146, 285
MORSLY, 18
MUSIL, 13, 88, 138, 179, 268

N

NIETZSCHE, 190, 219

O

OGDEN et RICHARDS, 68

P

Paracelse, 263, 264, 304
PARIENTE, 102, 200, 201
PEIRCE, 19, 43, 86, 89, 90, 91, 93, 95, 98, 99, 102, 136, 137, 177, 219, 262, 267, 292
PÉNÉLOPE, 209, 210, 213, 310
PERCEVAL, 225
PERRAULT, 225
PETITOT, 237
PLATON, 98, 137, 166, 186, 238
POLYBOS, 221
POLYPHEME, 75
POSNER, 199, 200
POSTAL, 90
POTTIER, 4, 48
PROPP, 3, 258
PROTAGORAS, 187

Q

QUINE, 98, 151, 305

R

RABENILAINA, 129
RASTIER, 4, 48, 253
RAZANADRIAKA, 227
RECANATI, 2, 4, 35, 37, 38, 187
RHETORE, 90
RICOEUR, 18, 219, 245
RIFFATERRE, 4, 18, 49, 51, 248
RIMBAUD, 125
RUSSEL, 44

S

SAPIR-WHORF, 27
SAUSSURE, 1, 5, 42, 44, 66, 69, 76, 77, 80, 81, 82, 84, 89, 90, 93, 94, 136, 141, 311
SAVAN, 98, 100
SCHEHERAZADE, 3, 73, 74, 209
SEARLE, 2, 3, 4, 213, 245, 269, 300, 301
SILVA, 249
SOCRATE, 137, 187
SOURIAU, 3, 36
SPERBER, 15, 102, 238, 252, 298
STENDHAL, 204, 205

T

THULERMAN, 249
TODOROV, 3, 17, 190, 235, 266

U

ULYSSE, 29, 75, 76, 77, 83, 209, 210, 241, 304
URMSON, 19

V

VAN DIJK, 4
VAN GOGH, 83, 84
VITTORI, 102
VOLOCHINOV, 22
VOLTAIRE, 199, 225

W

WHORF, 45, 135, 199
WITTGENSTEIN, 13, 24, 25, 28, 33, 43, 44, 52, 59, 61, 83, 88, 92, 103, 248, 266, 311

Bibliographie

ADAM, J. M. (1999). *Linguistique textuelle, des genres de discours au texte.* Paris: Nathan Université.

ANSCOMBRE, J.-C. (1980). Voulez-vous dérivez avec moi? Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. DE CORNULIER, F. NEF, F. RECANATI, E. ROULET, . . . J. VERSCHUEREN, *Les actes de discours, Communications N°32* (pp. 61-124). Paris: Larousse.

ARISTOTE. (1985). *Poétique.* Paris: Les Belles Lettres.

AUSTIN, J. L. ([1962]1970). *Quand dire, c'est faire.* Paris: Seuil.

AUTHIER-REVUZ, J. (2001). *Les non coïncidences du dire et leur représentation méta-énonicative. Etude linguistique t discursive de la modalisation autonymique.* Paris: M.L.M.S. éditeur.

BAKHTINE, M. (1979). *Marxisme et la philosophie du langage, Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique.* Paris: Aux éditions de minuit.

BANGE, P. (1992). *Analyse conversationnelle et Théorie de l'action.* Paris: Les éditions Didier.

BARTHES, R. (1966). "Introduction à l'analyse structurale des récits" dans Communications, 8. Dans B. e. alii, *Recherches sémiologiques: L'analyse structurale du récit* (pp. 1-27). Paris: Seuil.

BENVENISTE, E. ([1974] 1981). *Problèmes de linguistique générale, 2.* Paris: Gallimard.

BENVENISTE, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale,1.* Paris: Gallimard.

BERTRAND, D. (1984). *Narrativité et discursivité - Actes Sémiotiques, VI, 59.* Paris: Institut National de la Langue Française.

BORGES, J. L. (1978). *La rose de Paracelse.* Cantos: Editions de la différence.

BRANDT, P. A., & PETITOT, J. (1982). *"Quelques remarques sur la véridiction" Hommage aux Jefalumpes.* Paris: CNRS.

BUDELAIRE, C. (1857-1861). *Les Fleurs du Mal.* Ebooks libres et gratuits.

CALAME, C. (2004, Avril 20). *Jeux énonciatifs et masques d'autorité.* Récupéré sur Vox poetica: http://www.vox.poetica.org/t/meAuteur

CARNAP, R. (1976). Autonymie et reflexivité. Dans A. REY, *Théories du signe et du sens* (pp. 223-232). Paris: Klincksieck.

CASSIRER, E. (1969). "Le langage et la construction du monde des objets". Dans C. e. Alii, *Essais sur le langage* (pp. 37-68). Paris: Les Editions du Minuit.

CHIRPAZ, F. (1989). *Parole risquée.* Paris: Klincksieck.

COMBET, G. (1981). Cinq ans après. Dans E. LANDOWSKI, *Le carré sémiotique* (pp. 32-35). Paris: Institut de la langue française.

CORNULIER, B. (1982). "Le détachement du sens" dans Les Actes de Discours, Communications,32. *Communications*, pp. 125-182.

DA SILVA, I. A. (1980). *Une lecture de "Vieja friendo huevos" de Velasquez.* Paris: Centre National de la Recherche Scientifique.

DA SILVA, I. A. (1980). Une lecture de "Vieja Friendo huevos" de Vélasquez. *documents de recherche*, pp. 7-26.

DANESI, M., & PERRON, P. (2008). *Sémiotique et Sciences cognitives.*

DELAS, D., & FILLIOLET, J. (1970). *Linguistique et Poétique.* Paris: Larousse.

DELATOUR, Y., JENNEPIN, D., LEON-DUFOUR, MATTLE-YEGANEH, & TEYSSIER, B. ([1991] 1996). *Grammaire du Français, Cours de civilisation de la Sorbonne.* Paris: Hachette Français Langue Etrangère.
DELEUZE, G. (1971, Novembre 16). *Les cours de Gilles Deleuze.* Récupéré sur Deleuze/anti-oedipe et milles plateaux: http://www.webdeleuze.com.php.texte
DERRIDA, J. ([1972]1987). *Positions.* Paris: éditions de Minuits.
DESSONS, G. (1995). *Introduction à la poétique. Approches des théories de la littérature.* Paris: Dunod.
DUBOIS, J., EDELINE, F., KLIKENBERG, J.-M., MINGUET, P., PIRE, F., & TRINON, H. (1977). *Rhérotique de la poésie: lecture linéaire et lecture tabulaire.* Paris: éditions complexe.
DUBOIS, J., GIACOMO, M., GUESPIN, L., MARCELLESI, C., MARCELLESI, J.-B., & MEVEL, J.-P. ([1973] 1982). *Dictionnaire de linguistique.* Paris: Larousse.
DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Fréderic, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.
ECO, U. ([1979] 1985). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes littéraires.* Paris: Grasset.
ELUARD, P. (1926). *Le livre ouvert, I.* Paris: Pléiade.
FLAHAULT, F. (1979). *La parole intermédiaire.* Paris: Seuil.
GANDON, F. (1983). *Cet obscur objet du désir: Créativité et structure profonde dans la sémiologie de Saussure.* Paris: Institut de la langue française.
GENETTE, G. (1972). *Figure III.* Paris: Seuil.
GENINASCA, J. (1984). *Le regard esthétique.* Paris: Institut National de la Langue Française.
GENNEP, V. A. ([1909] 1981). *Les Rites de passage.* Paris : Gallimard.
GOBARD, H. (1981). Diglossie ou tétraglossie, Tétragénèse du langage. Dans B. GARDIN, & J.-B. MARCELLESI, *Sociolinguistique, Approches, Théories, Pratiques* (pp. 191-195). Rouen: PUF.
GOFFMAN, E. ([1974] 1984). *Les rites d'interaction.* Paris: Editions du minuit.
GRANGER, G. G. (1982). A quoi servent les noms propres. Dans J. MOLINO, *Le nom propre* (pp. 21-36). Paris: Larousse.
GREIMAS, A. J. ([1966] 1982). *Sémantique structurale.* Paris: Larousse.
GREIMAS, A. J. (1966b). Elements pour une interprétation des récits mythiques. Dans B. E. Barthes, *Recherches sémiologiques: l'analyse structurale du récit* (pp. 28-59). Paris: Seuil.
GREIMAS, A. J. (1970). *Du sens, Essais de sémiotique,1.* Paris: Seuil.
GRICE, H. P., & ABI, p. (1975). "Logic and conversation". Dans C. e. al., *syntax and semantics 3* (pp. 41-58). Californie: Harvard University Press.
HEIDEGGER, M. ([1949]1987). *Les chemins qui ne mènent nulle part.* Paris: Gallimard.
HJLEMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage.* Paris: éditions de Minuit.
HOMERE. (1955). *Iliade et Odyssée.* Paris: Gallimard.
HOMERE. (1955). *L'Iliade et l'Odyssée.* Paris.
HUGO, V. ([1856] 1966). *Les contemplations.* Paris: Bordas.
JAKOBSON, R. O. (1981). *Essais de Linguistique générale,1.* Paris: Editions de minuit.
JENNY, L. (1976). La stratégie de la forme. Dans L. DALLENBACH, *Intertextualités.* Paris: Seuil.
KAYNE, R. ([1975] 1977). *Syntaxe du français, Le cycle transformationnel.* Paris: Seuil.
KLEE, P. (1977). *Théorie de l'art moderne.* Paris: Gonthier.

KRISTEVA, J. (1969). *Semiotike, Recherches pour une sémanalyse.* Paris: Seuil.
LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue.* Paris: Flammarion.
LEVINAS, E. (1992). *De Dieu qui vient à l'idée.* Paris: Jean Vrin.
MAINGUENEAU, D. (1998). *Analyser les textes de communication.* Paris: Nathan Université.
MARTY, R. (1980). L'analyse sémiotique des hypersignes. Dans C. BRUZY, W. BUERZLAF, R. MARTY, & J. RHETHORE, *Lasémiotique Phanéroscopique de Charles S. Peirce* (pp. 39-49). Paris: Larousse.
MILNER, J.-C. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation: quantités,insultes, exclamations.* Paris: Seuil.
MORIER, H. ([1961] 1981). *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique.* Paris: PUF.
MUSIL, R. d. (1982). *L'homme sans qualités.* Paris: Seuil.
NAVONE, G. S. (1977). *Ny atao no miverina ou Ethnologies et Proverbes Malgaches.* Fianarantsoa: Librairie Ambozontany.
PARIENTE, J.-C. (1982). "Le nom propre et la prédication dans les langues naturelles". *Langages, 66,* 37-65.
PARIENTE, J.-C. (1982, Juin). Le nom propre et la prédication dans les langues naturelles. *Langages, 66,* pp. 21-65.
PASCAL, B. (1670). *Les pensées.* Paris: Editions de Port-Royan.
PEIRCE, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe.* (D. Gérard, Trad.) Paris: Seuil.
PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la véridiction.* Paris: Institut National de la Langue Française.
POSNER, R. (1984). *Signification et Usage.* Paris: Institut National de la Langue Française.
PROPP, V. ([1958]1970). *Morphologie du conte.* Paris: Seuil.
QUINE, W. V. (1993). *La poursuite de la vérité.* Paris: Seuil.
RASTIER, F. (1972). Systématique des isotopies. Dans *Sémiotique et poétique* (pp. 80-106). Paris: Larousse.
RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique.* Paris: Seuil.
RETHORE, J. (1980). La sémiotique triadique de C.S. Peirce. Dans C. BRUZY, W. BUERZLAF, R. MARTY, & J. RHETHORE, *La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce* (pp. 32-36). Paris: Larousse.
REY, A. (1976). *Théories du signe et du sens, 2.* Paris: Klincksieck.
RICOEUR, P. (1975). *La métaphore vive.* Paris: Seuil.
RIFFATERRE, M. (1979). *La production du texte.* Paris: Larousse.
RIFFATERRE, M. (1982). *L'illusion référentielle.* Paris: Larousse.
RUWET, N. (1970 [1967]). *Introduction à la grammaire générative.* Paris: Plon.
SAINT-AUGUSTIN. (1982). *Confessions.* Paris: Seuil.
SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale.* Paris: Payot.
SAVAN, D. (1980, juin). La sémiotique de Charles S. PEIRCE. *Langages, 58,* pp. 9-23.
SEARLE, J. R. ([1972] 1996). *Les actes de langage, Essai de philosophie du langage.* Paris: Herman , Editeurs des Sciences et des arts.
SPERBER, D., & WILSON, D. (1989). *La Pertinence.* Paris: Les Editions du Minuit.
TODOROV, T. (1970). *"Synecdoques", dans Recherches rhétoriques, Communications,16.* Paris: Seuil.
TODOROV, T. (1971-1978). *Poétique de la prose, Choix, suivi de Nouvelles Recherches sur le Récit.* Paris: Seuil.
VELASQUEZ. (s.d.). Vieja Friendo Huevos. *Vieja Friendo Huevos.* National Gallery of Scotland, Edimbourg.

VICTORRI, B. (2002). Homo narrans: le Rôle de la narration dans l'émergence du langage". *Langages, 146*, pp. 112-125. Récupéré sur http://www.lattice.cnrs.fr/.
WITGENSTEIN, L. J. (1961). *Tractatus philosophicus.* Paris: Gallimard.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

PARTIE PREMIÈRE : 22

PRÉLIMINAIRES MÉTHODOLOGIQUES 22

1.1. LE PRINCIPE DIALOGIQUE DE BAKHTINE 23

1.2. ÉNONCIATION ET ÉNONCÉ 28

1.3. L'ÉNONCIATION COMME UN FAIT 31

1.4. LE PROCÈS DE LA SIGNIFICATION 43

1.5. LA SÉMIOSIS DE L'ÉVOCATION 44

1.6. LES ACTES DE DISCOURS ET LA NARRATIVITÉ 56

1.7. PRINCIPE DE CLÔTURE DE LA NARRATIVITÉ 70

1.8. LA QUESTION DE LA REFERENCE DANS LA NARRATIVITÉ 75

1.9. THÉORIES DU SIGNE, NARRATIVITÉ ET ILLOCUTION 86

DEUXIÈME PARTIE 106

L'ILLOCUTION DANS LE LANGAGE ORDINAIRE 106

2. BILINGUISME, DIGLOSSIE et ILLOCUTION 107

2.1.1. ANALYSE D'UN CAS DE FORMULE ADMINISTRATIVE 111

TROISIÈME PARTIE 208

L'ILLOCUTION DANS LE LANGAGE ÉLABORÉ 208

3.1 LES SALUTATIONS ET LE SUBJONCTIF 209

3.2 L'ANTHROPONYMIE ET LE SUBJONCTIF 225

3.3 LA RÉFÉRENCE AU PASSÉ 234

3.4 *SOKELA* ET ILLOCUTION 239

3.5 DISCOURS ET ILLOCUTION 252

3.6 ILLOCUTION ET PARABOLE ÉVANGÉLIQUE 253

3.7 LA FUITE DU RÉEL DANS L'HYPALLAGE 261

3.8 POURQUOI LES RÉCITS ? 265

3.9 CAS DE LA FORMULE « JE M'EXCUSE » 273

3.10 Le DÉTACHEMENT DU SENS 280

3.11 LA MOTIVATION DU SIGNE ET LA DÉLOCUTIVITÉ 284

3.12 LE CAS DU MOT « VONINAHITRA » 287

3.13 LA NOMINATION DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES 290

Conclusion 299

INDEX DES NOMS PROPRES 314

INDEX DES NOTIONS 316

Bibliographie 318

TABLE DES MATIÈRES 322